D. 8 S. C
A M J
Du Puysegur

LIBRARY.
RAGLEY HALL.

Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

https://archive.org/details/mmoirespourservi00chas_0

MÉMOIRES

SUR LE

MAGNÉTISME ANIMAL.

De Puységur
A M J chastenet

MÉMOIRES

POUR SERVIR

À L'HISTOIRE

ET A L'ÉTABLISSEMENT

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

Spiritus intus alit ; totamque infuſa per artus
Mens agitat molem, & magno ſe corpore miſcet.
VIRG. ENÉID. LIV. VI.

A LONDRES.

1786.

MONSIEUR,

J'AI l'honneur de vous envoyer tous les détails & les résultats des expériences que j'ai eu la satisfaction d'opérer chez moi par le moyen du magnétisme animal, dont nous devons la connoissance à M. Mesmer. Je crois qu'il n'est pas tems encore de publier les faits dont j'ai été témoin ; on auroit de la peine à les croire, malgré la quantité de témoignages qui y sont joints : je vous prie donc, Monsieur, de ne prêter ces mémoires à personne ; ce n'est qu'à vous seul que je les confie, pour servir à vos réflexions & vous faciliter les moyens de réussir, encore mieux que je ne l'ai fait, dans vos tentatives magnétiques.

Jusqu'à ce que cinquante magnétiseurs, au moins, soient arrivés au point de pouvoir répéter avec succès les expériences qu'ils citeront, l'on ne doit point s'attendre à persuader les gens raisonnables & de bonne foi, encore moins la mul-

titude. A l'intérêt du magnétiſme animal ſe joint donc mon intérêt particulier : dans la circonſtance préſente, je ſerois compromis par la publicité prématurée des expériences que j'ai faites, puiſque je ne pourrois voir ſans amertume des gens douter de ma véracité. Je puis m'engager à convaincre mes amis, mais ma tâche ne s'étend pas juſqu'au public.

La confiance que je mets en vous, Monſieur, ne me laiſſe point de doutes ſur l'uſage diſcret que vous ferez de mon envoi. Je ne puis mieux vous prouver l'eſtime que je vous porte, & l'amitié avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monſieur,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
Le marquis de PUISÉGUR.

Paris, ce 28 Décembre 1784.

AVANT-PROPOS.

Après l'improbation que deux corps ſavans & reſpectables ont donnée à la découverte de M. Meſmer; après qu'ils ont décidé que les effets qui s'opéroient par le moyen qu'il a indiqué, n'étoient dûs qu'à *l'imagination* des eſprits foibles, ou à *l'imitation*, ou bien à la preſſion douloureuſe qu'on peut exercer ſur certaines parties du corps, je ſens tout le ridicule momentané qu'a dû me donner une déciſion auſſi importante, moi qui ai ſigné, un des premiers, ma conviction intime aux effets réels du magnétiſme animal. Il faut que je ſois un viſionnaire, ce qui ſeroit poſſible; ou que ces Meſſieurs ſe trompent, ce qui eſt auſſi très-poſſible. Ce procès eſt déjà jugé. J'entends les plus indulgens, dire: On peut être un fort galant homme, & s'enthouſiaſmer pour une chimere; j'entends mes amis me plaindre véritablement de donner dans une erreur démontrée, & ceux dont je ne ſuis point connu, me donner un ridicule. Il faut avoir raiſon pour ren-

trer en grace avec tout le monde; car, en ſuppoſant même que je me ſois trompé, & que j'en convienne, le ridicule ne s'effaceroit pas, & c'eſt pour l'agrément de la vie ce que je connois de plus à redouter. *Il s'eſt donné un ridicule*, dans la bouche d'une belle Dame, a fait ſouvent plus de tort que les imputations les plus graves. On conclut qu'un homme qui s'eſt donné un ridicule, manque de jugement, de conduite, de tact, d'uſage du monde; & il faut convenir que c'eſt preſque toujours vrai. Je fais donc mon procès, ſi je me ſuis trompé ſur le magnétiſme animal, & j'adopte pour moi toutes les interprétations que j'ai données au *ridicule*: mais je demande quelque tems pour être jugé en dernier reſſort. Puiſſé-je, en attendant, par les pieces ſuivantes, éclairer ceux qui voudront me juger, & donner l'eſpérance à l'humanité ſouffrante, de voir un jour un terme à ſes maux dans l'établiſſement de la doctrine du *magnétiſme animal!*

MÉMOIRES

Pour servir à l'Histoire & à l'Etablissement du MAGNÉTISME ANIMAL.

EN plaidant la cause du magnétisme animal, je ne puis que plaider celle de son célebre inventeur. En essayant de donner quelques notions sur la cause qui me fait agir, *M. Mesmer* ne verra, j'espere, en moi que le zele ardent qui m'anime pour sa gloire. C'est à lui seul que je dois mes foibles lumieres & mes heureux essais. Puissent mes efforts accélérer le triomphe qui lui est dû!

Je ne prétends pas donner la théorie du *magnétisme animal*, ni entrer dans aucunes discussions sur son analogie avec tout le systême du monde : M. Mesmer seul peut entreprendre une si grande tâche. Celle que je m'impose est, tout simplement, de dire comment je m'y prends pour guérir des maladies, & comment se produisent sur beaucoup de malades les effets aussi surprenans qu'inattendus dont on peut avoir entendu parler.

Je n'ose me flatter d'être assez éclairé pour ne jamais me tromper dans l'exposé théorique que je vais faire; mais autant on aura droit de discuter, & peut-être même de réfuter une partie des assertions que j'y établis, autant on devra croire *à la lettre* les détails & les résultats des cures qui se sont opérées, cette derniere partie étant une chose de fait dont je CERTIFIE LA VÉRITÉ.

Je crois qu'il existe un fluide universel, vivifiant toute la nature; que ce n'est point une ancienne erreur, mais une ancienne vérité, que l'ignorance a toujours rejetée. Je crois que ce fluide, sur la terre, est continuellement en mouvement, & que c'est une vérité non moins ancienne & non moins démontrée aujourd'hui. La seule idée presque palpable que nous ayions eue du mouvement de ce fluide jusqu'à présent, est celle que l'électricité nous a donnée.

Le magnétisme minéral avoit encore dû auparavant nous en donner une idée moins palpable, mais plus sûre; car comment, sans mouvement, un corps quelconque, une aiguille aimantée peut-elle changer de place?

Je crois que *les médecins*, en s'emparant de ces deux découvertes pour les appliquer au soulagement des malades, ont prouvé par là l'ignorance où ils étoient de la cause de ces phénomenes.

Le magnétisme animal, en donnant aujourd'hui la derniere preuve d'un fluide universel & toujours en mouvement, vient

offrir à l'humanité un moyen assuré de la guérir de la plupart de ses maux.

En admettant comme incontestable l'existence d'un fluide universel répandu dans l'espace, je vois d'abord dans le mouvement de rotation imprimé aux astres, le phénomene en grand de nos globes électriques.

Je vois la *terre*, ainsi que tous les autres corps célestes, tourner continuellement au milieu d'un fluide dans lequel elle est plongée, & par cette rotation continuelle, acquérir un mouvement analogue au mouvement électrique. Comme aucune *pointe* ne vient soutirer ce mouvement ainsi accumulé, il en résulte qu'elle en demeure continuellement saturée & surchargée. C'est un effet de ce mouvement non modifié dans le fluide universel, que nous obtenons par le secours de nos machines électriques. C'est ce même effet, diversement modifié & si généralement répandu, qui fait que nous en reconnoissons l'existence par-tout; & si les corps *bitumineux* & *vitrifiés* en donnent des apparences plus sensibles, ce n'est qu'en raison d'un excédant de mouvement qui adhere à leur surface plus ou moins, & s'étend comme une atmosphere autour d'eux. Pour abréger les phrases, je me servirai dorénavant du mot *fluide* ou d'*électricité*, au lieu de mouvement dans le fluide; tout le monde, je crois, étant à présent d'accord sur les phénomenes électriques, pour les considérer comme l'effet d'un mouvement,

& non comme une circulation de fluide.

Tous les corps ſont donc *ſaturés*, à leur maniere, du fluide que nous nommons électrique; c'eſt une vérité qui dérive néceſſairement de l'exiſtence du fluide univerſel. Pourquoi tous les corps ſont-ils bons, les uns pour tranſmettre le fluide électrique par communication, & les autres par le frottement: & pourquoi ces derniers iſolent-ils les corps qui s'électriſent par communication? La réponſe en vient tout naturellement, de ce que les uns, tels que les ſubſtances *ſoyeuſes*, *les bitumes*, & ſur-tout le *verre*, ayant un excédant de fluide, ou, pour mieux dire, une ſaturation complette d'électricité, n'en peuvent plus recevoir.

Je dis plus; l'électricité du verre qui ſert d'iſoloir, n'eſt pas la même qui ſe manifeſte ſur le conducteur; car la premiere eſt l'électricité déjà modifiée par les filieres du verre; tandis que celle du conducteur eſt l'électricité à nu, telle que la nature la reçoit pour ſervir de dépôt général à tout ce qui exiſte.

Cette électricité ne peut être bonne à rien (1), LA NATURE, ou DIEU ſeul, s'étant réſervé le travail des modifications; ce qui conſtitue les différentes eſpeces. *Modifier* du fluide univerſel, ſeroit *créer*; & toute créature ne peut raiſonnablement s'en croire ſuſceptible.

Plus nous remonterons aux cauſes premieres, & plus nous devrons croire que, paſſé cela, il eſt un abyme que nous ne

pouvons franchir. Vouloir aller au-delà ſeroit folie : ſaiſis d'un reſpect profond, adorons donc de tout notre pouvoir ce que, ne pouvant apprécier, nous devons reconnoître.

Étendons-nous, s'il eſt poſſible, par la penſée ; elle ſeule franchit l'eſpace, & que LE FLUIDE UNIVERSEL ſerve de conducteur à nos hommages & à notre profonde vénération.

D'après cet apperçu, l'homme, ainſi que tout ce qui exiſte, ſe trouve auſſi *ſaturé* à ſa maniere du fluide univerſel, & peut être conſidéré comme une *machine électrique animale*, la plus parfaite qui exiſte, puiſque ſa penſée, qui regle toutes ſes actions, peut le conduire juſqu'à l'infini.

Mais arrêtons-nous à la nature purement phyſique de l'homme. Ne ſavons-nous pas que nous partageons avec tout ce qui exiſte la propriété d'être réduits en *cendres* & de là *en verre* ? Pluſieurs chymiſtes habiles, M. Sage ſur-tout, ont obtenu avec de la cendre des *os*, du VERRE d'une ſuperbe tranſparence. Nos nerfs ont offert à un phyſicien célebre, M. le Dru, une analogie parfaite avec le verre. M. Charles, dans ſon *excellent* diſcours à l'ouverture de ſes cours de phyſique, reconnoît un eſprit vivifiant toute la nature & qui ne ſe perd jamais. Le phoſphore que l'on retire des ſubſtances animales, & qui eſt le corps de la nature qui contient le plus de fluide univerſel, eſt connu depuis long-tems. Toutes ces données

ſont ſenties & démontrées ; il n'y a qu'un pas à faire pour en aſſeoir les applications, que les ſavans pourront développer avec ſuccès.

Si l'homme eſt véritablement une *machine électrique parfaite*, nous devons croire qu'elle embraſſe les propriétés *poſitives* & *négatives*. Nous venons de voir M. Nairne en exécuter une artificielle, qui eſt munie de ces deux avantages : l'ouvrage le plus parfait de la nature en ce genre les a donc auſſi néceſſairement au ſuprême degré.

Par tout ce que je viens de dire, on peut conclure que ſi la baſe de mon ſyſtême eſt vraie, l'homme n'a beſoin d'aucun acceſſoire pour agir ſur ſes ſemblables d'une maniere ſalutaire, notre *électricité animale* tendant toujours à ſe porter où notre volonté la dirige.

De même que dans l'électricité artificielle, nos pointes, qui ſont nos doigts, ſuffiſent pour ſoutirer le *trop plein* de fluide qui s'en rencontre dans certains malades, & la *main entiere* pour en porter où il en manque : qu'on ne croie cependant pas qu'il faille une régularité minutieuſe dans ſes geſtes pour opérer avec ſuccès ſur ſes ſemblables.

Notre organiſation électrique eſt ſi parfaite, qu'avec le ſecours ſeul de LA VOLONTÉ (2), on peut opérer des phénomenes qui, quoique très-phyſiques, ont l'air de tenir du miracle. Il ſembleroit que nos organes extérieurs n'ont été donnés par Dieu, que pour ſervir d'inſtrumens aux pareſſeux,

afin de leur permettre de jouir, ainſi que les autres, de tout le bonheur dont ils ſont ſuſceptibles. L'expérience en effet prouvera que tous les hommes ne réuſſiront pas également dans la SCIENCE du magnétiſme, & n'opéreront pas les mêmes phénomenes. Cela dépendra beaucoup de leur conſtitution & du travail qu'ils auront fait ſur eux-mêmes; mais comme, à la rigueur, on peut dire que nous ne pouvons agir que d'après nos facultés, & que nos facultés nous ſont données par la nature ſans notre participation; il s'enſuit que l'homme qui magnétiſera avec le plus de ſuccès, ne devra jamais en tirer vanité ſur celui qui, n'ayant pas autant de pouvoir que lui, magnétiſera pourtant de ſon mieux. Une même baſe viendra lier les hommes; ce ſera le deſir de faire du bien, chacun ſuivant toute ſon énergie; & de là naîtra l'indulgence parmi eux, vertu ſans laquelle leur bonheur ne peut exiſter. Je le diſois ce printems devant pluſieurs éleves de M. Meſmer: Nous ne ſerons jamais que des *tourneurs de manivelles;* c'eſt M. Meſmer qui nous l'a miſe à la main; celui qui aura le *meilleur bras*, la tournera le plus vîte.

M. Meſmer ſeul pourroit tirer vanité du bonheur du monde, ſi le vrai génie étoit ſuſceptible de *vanité.*

Le fond du *baquet* de M. Meſmer eſt compoſé de bouteilles arrangées entr'elles d'une maniere particuliere. Au-deſſus de ces bouteilles, ont met de l'eau juſqu'à une certaine

hauteur; des baguettes de fer, dont une extrémité touche à l'eau, ſortent de ce baquet, & l'autre extrêmité, terminée en pointe, s'applique ſur les malades. Une corde, en communication avec le réſervoir magnétique & le réſervoir commun, lie tous les malades les uns aux autres; ce qui, s'il exiſte une circulation de fluide ou de mouvement, ſert à établir l'équilibre entr'eux.

Mais quel eſt, dira-t-on, le mouvement qui peut alors circuler dans les malades? Voici l'explication qu'il me ſemble que M. Meſmer donne de cet effet, & qui eſt conforme à ſes procédés.

On touche chacune des bouteilles qui entrent dans le réſervoir magnétique, & on leur communique par-là une impulſion électrique animale: on charge de même l'eau qui recouvre les bouteilles, & par cette opération, l'on détermine les courans de mouvemens à ſe porter vers les pointes reſſortiſſantes.

Si l'on veut, au moyen d'une baguette de fer terminée en pointe dans le milieu du baquet, qu'on peut *toucher* de tems en tems, ou d'un rechargement qu'on peut opérer à volonté, on entretient ce mouvement dans la direction donnée *; & par l'intermede de

* Le mouvement une fois imprimé & déterminé vers les pointes reſſortiſſantes, on ſent qu'il n'eſt pas beſoin dans la journée d'un rechargement nouveau de la part du magnétiſeur, puiſque l'action que reçoivent les malades étant auſſitôt réagie par eux, cet effet alternatif doit ſe continuer tant que le réſervoir magnétique eſt entouré.

la corde qui ſert à lier tous les malades en-tr'eux, il arrive, comme je l'ai dit plus haut, un combat dans chaque individu pour le rétabliſſement de l'équilibre, du fluide ou mouvement électrique animal.

On reſteroit cependant bien du tems autour d'un réſervoir magnétique ainſi préparé, que l'on n'en éprouveroit aucun effet ſenſible, à moins d'avoir une ſuſceptibilité ſinguliere dans les nerfs, ou que l'imagination, portée vers la crainte ou l'eſpérance au ſuprême degré, ne produisît des ſenſations paſſageres, & ſouvent imaginaires, aux individus foibles qui y mettroient leur confiance.

Mais M. Meſmer fait faire ce qu'il appelle la chaîne à ſes malades, & il en occupe un chaînon. Qu'arrive-t-il alors ? C'eſt que le fluide animal, mis de nouveau en action par le maître, circulant à ſon tour & réagiſſant ſur le mouvement déjà imprimé au réſervoir magnétique, il en réſulte un plus grand effet de mouvement dans chaque individu ; & ce combat de l'électricité animale pour ſe mettre en équilibre, peut produire des effets ſenſibles, & quelquefois l'état *de criſe magnétique.*

Le baquet, ſans l'aide d'un magnétiſeur, ne doit donc être regardé que comme un acceſſoire du traitement magnétique, puiſque ſon effet, fort ſecondaire, eſt plutôt d'entretenir un mouvement déjà imprimé, que d'en communiquer un par lui-même. Autant un individu, déjà remué par l'agent

de la NATURE, eſt dans le cas d'en reſſentir des influences ſalutaires, autant un nouveau malade eſt ſouvent éloigné d'y éprouver le plus léger effet.

Mais ſi-tôt que la *chaîne* commence, il n'y a plus d'imagination qui tienne ; elle a beau faire pour ou contre, elle ne peut pas plus empêcher l'électricité animale de chercher à ſe mettre en équilibre, que nous ne pouvons empêcher l'électricité artificielle de s'étendre également ſur un conducteur quelconque.

Il arrive cependant rarement que la premiere fois qu'un malade fait la chaîne, l'état de *criſe* s'enſuive. Cela vient ſans doute de ce que le mouvement animal, dans ſa circulation rapide & douce en même-tems, gliſſe au premier moment ſur les obſtacles, comme fait & feroit toujours l'électricité artificielle. Ce n'eſt que plus ou moins lentement que le premier, par ſon analogie directe avec notre ſyſtême, finit par agir victorieuſement.

Pour faciliter donc, d'une maniere plus prompte, la circulation de la partie du fluide univerſel qui nous eſt propre, autrement dit l'électricité animale, ſur un nouveau malade, il faut que M. Meſmer le TOUCHE. Alors, en raiſon du pouvoir que la nature a donné à tous les hommes, & que lui, par ſon travail ſur lui-même, a ſi bien perfectionné, il communique une impulſion réelle & plus directe au fluide animal, & opere d'autant plus d'effet ſur le

ſujet qu'il touche, que celui-ci a des diſpoſitions à être guéri promptement. Cette opération préliminaire eſt néceſſaire, par le premier effort que cela occaſionne ſur la cauſe du mal, & pour mieux préparer les voies dans le traitement général.

Lors donc que l'on *touche* un malade en *diſpoſition prompte* de guérir, le fluide animal n'eſt pas long-tems ſans joindre ſon effort à celui de la nature ; & ſouvent, *dès la premiere fois*, on lui occaſionne une criſe, laquelle d'après les phénomenes qu'elle préſente, doit s'appeler *criſe magnétique.* C'eſt alors qu'on voit la preuve de la ſimilitude exacte qu'il y a entre l'électricité & le magnétiſme : des effets analogues à l'électricité artificielle, on paſſe à ceux analogues au magnétiſme minéral ; & le tout, au moyen de la ſeule petite partie de mouvement dont nous ſoyions maîtres, j'entends celle qui ſe modifie par nos organes.

M. Thouvenel, en expliquant les phénomenes très-naturels du Sourcier Bléton (phénomene qu'on ſe refuſe à croire avec autant de tort & d'acharnement que ceux du magnétiſme animal) (3), donne la dénomination du fluide électrique *nerveux*, à la cauſe qui fait agir le *Sourcier.* Cette qualification eſt très-bonne, d'après la maniere reçue de s'entendre, & doit être ſynonyme avec celle de fluide électrique animal, à moins qu'on ne trouve celle-ci meilleure, comme étant moins particulariſée : mais il eſt inutile de s'embaraſſer ici de cet objet.

Que l'Académie des Sciences adopte ſeulement l'exiſtence du mouvement continuel dans un fluide univerſel, & l'Académie Françoiſe ne tardera pas à claſſer & dénommer la petite partie qui nous concerne.

Avant de faire aucune application des principes que je viens d'expoſer, aux différentes maladies que j'ai eu occaſion de traiter, je dois encore dire, à la gloire de M. Thouvenel, qu'après M. Meſmer, je ne ſais perſonne qui, par ſes recherches & ſes écrits, ait donné plus de lumiere ſur l'exiſtence & les effets du mouvement général : ſon courage à défendre la cauſe de Bléton, ou, pour mieux dire, de LA NATURE manifeſtée par lui, annonce un caractere ferme & eſtimable; & l'on ne peut rien de plus ſatisfaiſant ſur la ſimilitude des effets électriques & magnétiques, que ſes mémoires phyſiques & médicaux.

M. Cloquet, receveur des gabelles à Soiſſons, étant venu, comme beaucoup d'autres curieux, examiner les effets ſurprenans du magnétiſme qui s'opéroient chez moi, autour d'un *arbre*, ſur plus de deux cents malades, a écrit, ce printems, une lettre dans laquelle il a rendu compte de ce qu'il avoit vu. J'ai conſenti à la publication de cette lettre, eſpérant que le public, ſurpris des détails qu'elle contient, en rechercheroit avec plus d'empreſſement la vérité. L'effet n'a point répondu à mon attente; on a lu cette lettre comme on auroit fait un conte de fée : il y a même eu juſqu'à des

partiſans

partisans zélés du magnétisme animal, qui ont écrit, qu'en ajoutant foi à beaucoup d'effets surprenans du magnétisme, ils ne croyoient cependant pas pour cela tout ce que M. Cloquet racontoit des *somnambules* de Buzancy. Les faits détaillés dans cette lettre sont cependant très-vrais. Je ne connoissois pas alors M. Cloquet, & c'étoit la force de la persuasion & la vérité qui avoient dicté son récit. Que n'y eût-il pas ajouté de plus incroyable encore, s'il eût vu alors ce dont je l'ai rendu témoin depuis!

Un petit nombre de cures, précédées de crises magnétiques, suffiront pour donner l'explication de la théorie que j'ai adoptée: d'après elles, on en pourra conclure la multiplicité de scenes dont j'ai été témoin, & dont les variétés ont suivi celles des tempéramens & des maladies des individus que j'ai eu à traiter.

Le printems passé, mon traitement se faisoit autour d'*un arbre*: le mouvement végétal alors venant prêter une force de plus à l'*électricité animale*, il résultoit de cette action, combinée sur les individus qui y étoient soumis, des effets plus analogues encore à notre systême, que ceux qui s'obtiennent ordinairement dans les traitemens magnétiques ordinaires. Aussi, tous les effets & tout le résultat étoient-ils plus doux & plus satisfaisans que dans aucuns traitemens précédens: *aucunes convulsions*; ou, s'il arrivoit qu'à la premiere sensation quelques malades éprouvassent quelque

tremblement, il suffisoit d'un très-léger attouchement de ma part pour les en délivrer *pour toujours.*

Je ne puis m'empêcher, en parlant de mon traitement *magnético-végétal*, de faire mention d'un savant physicien que je ne connois que par des ouvrages & des découvertes qui lui méritent la reconnoissance & l'admiration publique, je veux dire *M. Bertholon*, de l'Académie de Montpellier, qui a si bien traité de l'électricité des végétaux, & nous en a fourni des procédés si ingénieux pour retirer de l'air *déphlogistiqué* de la transpiration des feuilles fraîches exposées au soleil. S'il avoit fait un pas de plus *, il auroit vu que cet air *déphlogistiqué* étoit précisément cette partie du *fluide universel* modifié dans les végétaux pour former & entretenir leur organisation, & que c'étoit là la seule cause de l'effet salutaire qu'il appercevoit, avec tant de justesse, résulter de leur communication avec les animaux (4).

Avant M. *Bertholon*, MM. *Priestley* & *Ingen-housz* avoient fait de grandes découvertes en physique.

La connoissance de différentes especes d'air, & sur tout de l'air *déphlogistiqué*, étoit le fruit de leurs travaux. En reconnoissant que cet air *déphlogistiqué* étoit le principe

---

* Je crois que, même sans le secours du magnétisme animal, il doit être sain de se rassembler l'été sous l'ombrage d'un bel arbre, bien exposé aux rayons du soleil.

de l'air respirable, que les eaux qui en contenoient le plus étoient les plus salubres, que sans cet air il n'y auroit ni *combustion*, ni *chaleur*, ni *végétation*, ni *vie* enfin dans la nature ; comment se fait-il qu'ils n'en aient pas conclu qu'il y avoit un fluide universel ? Avec un peu moins d'amour-propre, des hommes d'autant de génie n'auroient pu s'empêcher de reconnoître que M. Mesmer leur donnoit la vraie cause de tous les effets qu'ils avoient si justement & si affirmativement reconnus. Oui, n'en doutons pas, c'est l'amour-propre seul qui cause toutes nos erreurs ; lui seul est la source de la prévention, qui ne devroit jamais exister parmi les hommes ; car ce sentiment est aussi contraire à la raison qu'au bonheur.

Enfin, comment tous les chymistes n'ont-ils pas apperçu ce fluide universel dans cet acide phosphorique, ce phlogistique si nécessaire à admettre, quoiqu'impalpable, & sans lequel le regne minéral n'existeroit pas ? La révification des métaux par le phosphore, expérience superbe que l'on doit à M. de Bullion, est peut-être dans le regne minéral, le *nec plus ultrà* de la puissance humaine : à moins de créer, on ne peut imaginer rien de plus beau, puisque c'est emprunter du fluide universel au regne animal, pour le porter au regne minéral Cette seule expérience prouve, mieux que tous les effets magnétiques, l'existence du fluide universel. (5)

En admettant un mouvement continuel dans un fluide univerſel rempliſſant l'eſpace, quel jour vient nous éclairer ! Les noms *d'air*, *de phlogiſtique*, *d'acide igné*, *d'acide phoſphorique*, *déphlogiſtiqué*, *d'électricité*, *de magnétiſme* enfin, n'indiqueront plus que des modifications de mouvement ; & forcés de reconnoître en nous celle qui nous eſt propre, nous allons jouir paiſiblement de tous les avantages que cette connoiſſance nous procure.

Cure d'une fluxion de poitrine, avec point de côté & crachement de ſang.

CETTE cure eſt la premiere que j'aie entrepriſe ; je puis même dire que c'eſt à elle à qui je dois, non pas tout-à-fait ma croyance aux effets du magnétiſme animal, mais la confiance dans mes moyens. Le haſard a fait que le malade dont je vais parler eſt tombé entre mes bras, au bout de cinq minutes, dans l'état de *ſomnambuliſme* le plus parfait, & tel que jamais je n'en avois vu. J'écrivis dans le tems à ce ſujet, deux lettres à la ſociété formée par M. Meſmer, que je vais rapporter. J'étois exalté au dernier point, & ſinguliérement glorieux de tout mon pouvoir : je n'imaginois pas alors que la cauſe en fût ſi ſimple ; &, ſans un retour ſur moi-même, qui me

faifoit bien voir que j'étois loin de la perfection, j'euffe été tenté, en réfléchiffant à tout ce que je faifois de *furnaturel*, de me croire favorifé du ciel. Je ne me fuis éclairé depuis, qu'aux dépens de mon amour-propre ; & ce ne pourra être fans le même facrifice, que toutes les Académies de l'Europe s'empresferont à rendre à M. Mefmer la juftice qui lui eft dûe.

Au château de Buzancy près Soiffons, ce 8 Mai 1784.

« Je ne puis tenir, Monfieur, au plaifir de vous faire part des expériences dont je m'occupe dans ma terre. Je fuis d'ailleurs fi agité moi-même, je puis même dire fi exalté, que je fens qu'il me faut du relâche, du repos, & j'efpere le trouver en écrivant à quelqu'un qui puiffe m'entendre. Lorfque je blâmois l'enthoufiafme du pere Hervier, que j'étois loin encore d'en connoître la caufe! Aujourd'hui je ne l'approuve pas davantage, mais je l'excufe. Plus de feu, plus de chaleur dans l'imagination que je n'en ai, peut-être, l'auront maîtrifé ; & d'ailleurs l'expérience de perfonne, avant lui, ne le pouvoit retenir. Puiffé-je contribuer, ainfi que ceux qui comme moi s'occuperont du magnétifme animal, à ramener la tranquillité dans l'efprit de tous les témoins de nos fingulieres expériences, & cela par notre propre tranquillité !

Contentons-nous, faiſons, à l'exemple de M. Meſmer, des efforts ſur nous-mêmes : & certes il en faut beaucoup, pour ne pas s'exalter au dernier point, en voyant tous les effets *ſurprenans & ſalutaires* qu'un homme, *avec le cœur droit & l'amour du bien*, peut opérer par le magnétiſme animal. J'entre donc en matiere, & j'en ſuis bien preſſé.

Après dix jours de *tranquillité* dans ma terre, ſans m'occuper d'autres choſes que de mon repos & de mes jardins, j'eus occaſion d'entrer chez mon régiſſeur. Sa fille ſouffroit d'un grand mal de dents. Je lui demandai en plaiſantant ſi elle vouloit être guérie : elle y conſentit, comme vous pouvez le croire. Je ne l'eus pas magnétiſée *dix minutes*, que ſes douleurs furent entiérement calmées, elle ne s'en reſſent pas depuis.

« La femme de mon garde fut guérie le lendemain du même mal, & en auſſi peu de tems.

Ces foibles ſuccès me firent eſſayer d'être utile à un payſan, homme de vingt-trois ans, *alité* depuis quatre jours, par l'effet d'une fluxion de poitrine, avec point de côté, & crachement de ſang : j'allai donc le voir, c'étoit mardi paſſé, 4 de ce mois, à huit heures du ſoir ; la fievre venoit de s'affoiblir. Après l'avoir fait lever, je le magnétiſai. Qu'elle fut ma ſurpriſe de voir, au bout d'un demi-quart d'heure, cet homme *s'endormir* paiſiblement dans mes bras, ſans convulſions ni douleurs ! je pouſſai la criſe ;

ce qui lui occaſionna des vertiges: il parloit, s'occupoit tout haut de ſes affaires. Lorſque je jugeois ſes idées devoir l'affecter d'une maniere déſagréable, je les arrêtois & cherchois à lui en inſpirer de plus gaies; il ne me falloit pas pour cela faire de grands efforts; alors je le voyois content, imaginant tirer à un prix, danſer à une fête, &c..... *je nourriſſois en lui ces idées*, & par-là je le *forçois* à ſe donner beaucoup de mouvement ſur ſa chaiſe, comme pour danſer ſur un air, qu'en chantant (*mentalement*) je lui faiſois répéter tout haut; par ce moyen j'occaſionnai dès ce jour-là au malade *une ſueur* abondante. Après une heure de criſe, *je l'appaiſai* & ſortis de la chambre. On lui donna à boire, & lui ayant fait porter du pain & du bouillon, je lui fis manger dès le ſoir même une ſoupe; ce qu'il n'avoit pu faire depuis cinq jours: toute la nuit il ne fit qu'un ſomme; & le lendemain, ne ſe ſouvenant plus de ma viſite du ſoir, il m'apprit le meilleur état de ſa ſanté, &c...... Je lui ai donné *deux criſes* mercredi, & jeudi j'ai eu la ſatisfaction de ne lui voir le matin qu'un léger friſſon; chaque jour j'ai fait mettre les pieds dans l'eau au malade, l'eſpace de trois heures, & lui ai donné *deux criſes* par jour. Aujourd'hui ſamedi, le friſſon a été encore moins long qu'à l'ordinaire; ſon appétit ſe ſoutient; ſes nuits ſont bonnes, & la fievre ſort ſur ſes levres; enfin j'ai la ſatisfaction de le voir dans un mieux ſenſible, & j'eſpere

que d'ici à trois jours il reprendra ſes ouvrages accoutumés.

Le bien que j'ai opéré ſur ce malade, a enhardi pluſieurs payſans à venir me conſulter. Une femme de vingt-quatre ans, ſouffrant dans le bas-ventre depuis quatorze mois, après une couche difficile, a éprouvé en moins *de ſix minutes* un ſpaſme ſans convulſions ni marques de douleurs apparentes; ſeulement, à l'approche de ma main ſur la partie ſouffrante, je lui voyois éprouver un léger frémiſſement: voilà déjà deux fois que je lui fais reſſentir les mêmes effets, dont les ſuites ne lui laiſſent ni foibleſſes ni ſouvenir fâcheux.

Un autre jeune-homme de dix-ſept ans s'eſt trouvé tourmenté avant-hier par une fievre très-forte, avec un mal de tête violent: j'ai été le magnétiſer ſur le champ; je n'ai pu lui procurer aucun ſoulagement de toute la journée, quoique j'y aye fait mes efforts le matin & le ſoir: hier au matin j'ai un peu appaiſé ſon mal de tête; mais ſitôt que je l'ai eu quitté, il lui a repris; enfin hier au ſoir je ſuis parvenu à lui procurer un ſommeil paiſible; la nuit n'a cependant pas été bonne; ce matin j'ai produit ſur lui le même effet ſalutaire, mais il faudroit que je ne le quitaſſe pas; car ſon mal de tête recommence avec ſon réveil, ſitôt que je le quitte.

Afin donc de pouvoir opérer ſur tous ces pauvres gens un effet plus continuel, & en même-tems ne pas m'épuiſer de fatigues,

j'ai pris le parti de *magnétiser un arbre*, d'après les procédés que nous a indiqués M Mefmer ; & après y avoir attaché une corde, j'ai effayé fa vertu fur mes malades : ce n'eft qu'hier au foir que j'ai fait ma premiere expérience ; j'y ai fait venir mon premier malade : fitôt qu'il a eu mis la corde autour de lui, il a regardé l'ARBRE, a dit pour toute parole, avec un air d'étonnement qu'on ne peut rendre : — *Qu'eft-ce que je vois là?* Enfuite fa tête s'eft baiffée, & il eft entré en fomnambulifme parfait. Au bout d'une heure, je l'ai ramené dans fa maifon, *où je lui ai rendu l'ufage de fes fens.* Plufieurs hommes & femmes font venus lui dire ce qu'il avoit fait ; il leur foutient que cela n'eft pas vrai ; que, foible comme il eft, pouvant à peine marcher dans fa chambre, il lui feroit bien impoffible de defcendre fon efcalier & d'aller à l'arbre de la fontaine. Je fais taire les queftionneurs, autant qu'il m'eft poffible, pour ne pas fatiguer fa tête, Aujourd'hui j'ai répété fur lui la même expérience avec le même fuccès.

Une fille de vingt-fix ans, des environs, ayant avec la fievre depuis neuf mois, des maux de reins, d'eftomacs & de tête continuels, eft venue, avec toute la dévotion poffible, me trouver chez mon malade ; je l'ai envoyée à mon arbre ; j'ai fait la chaîne avec tous deux ; elle s'eft trouvée foulagée finguliérement de tous fes maux, à la fievre près, &c... Je vous l'avoue, Monfieur,

la tête me tourne de plaiſir, en voyant le bien que je fais. Madame de P***, la compagnie qu'elle a chez elle, mes gens, tout ce qui m'entoure ici, éprouvent un ſaiſiſſement mêlé d'admiration, qu'il eſt impoſſible de rendre, & je vous avouerai encore que je crois qu'ils n'éprouvent que la moitié de mes ſenſations. Sans *mon arbre* qui me repoſe & qui va me repoſer encore davantage, je ſerois dans une agitation contraire, je crois, à *l'harmonie* de ma ſanté; j'exiſte TROP, s'il eſt poſſible de ſe ſervir de cette expreſſion.

Partie d'une lettre écrite à mon frere.

De Buzancy, le 17 Mai 1784.

« Si vous n'arrivez pas ici, mon cher ami, avant dimanche, vous ne verrez plus mon homme ſi extraordinaire, car ſa ſanté eſt rétablie preſque entiérement, il vaque à tous ſes ouvrages; il m'a dit cependant lui-même, *étant en criſe*, qu'il avoit encore beſoin d'être *touché*, & m'a indiqué les jours, c'eſt pour jeudi, ſamedi, & lundi la derniere fois, où il m'a prévenu que j'aurois beaucoup de difficulté à en venir à bout, mais qu'il le falloit abſolument.

Je continue de faire uſage de l'heureux pouvoir que je tiens de M. Meſmer, & je le bénis tous les jours; car je ſuis bien utile, & j'opere bien des effets ſalutaires

ſur tous les malades des environs; ils affluent autour de mon arbre; il y en avoit ce matin plus de CENT TRENTE. C'eſt une proceſſion perpétuelle dans le pays ; j'y paſſe deux heures tous les matins : mon arbre eſt le meilleur *baquet* poſſible; il n'y a pas une feuille qui ne communique de la ſanté; chacun y éprouve, plus ou moins, de bons effets; vous ſerez charmé de voir le tableau d'humanité que cela repréſente. Je n'ai qu'un regret, c'eſt de ne pouvoir pas toucher tout le monde; mais mon homme, ou, pour mieux dire, *mon intelligence*, me tranquilliſe; il m'apprend la conduite que je dois tenir : ſuivant lui, il n'eſt pas néceſſaire que je touche tout le monde, *un regard, un geſte, une VOLONTÉ*, ç'en eſt aſſez, & c'eſt un payſan le plus borné du pays, qui m'apprend cela. *Quand il eſt en criſe*, je ne connois rien de plus *profond*, de plus *prudent*, & de plus *clairvoyant :* j'en ai pluſieurs autres, tant hommes que femmes, qui approchent de ſon état, mais aucun ne l'égale, & cela me fâche; car *mardi* prochain, adieu mon conſeil, cet homme n'aura plus beſoin d'être *touché;* & certes aucune curioſité ne m'engagera jamais à me ſervir de lui ſans le but de ſa ſanté & de ſon bien : ſi vous voulez le voir & l'entendre, arrivez donc au plus tard *dimanche.*

La femme dont j'ai parlé dans ma lettre eſt ſi bien, qu'elle ne veut plus être *touchée;* mais elle a eu cependant *une criſe* aujourd'hui, parce que je ne la crois pas guérie.

Le petit garçon a saigné une autrefois du nez, ensuite son mal de tête revenant obstinément, je *l'ait fait saigner ;* après, mon *Victor*, mon *paysan*, l'a vu étant en crise ; il lui a ordonné un vomitif & une purgation : aujourd'hui il est bien, & la fievre & les maux de tête n'existent plus. La fille avec la fievre depuis douze ou quatorze mois, ne l'a plus depuis cinq jours ; elle ne vient plus que par reconnoissance pour l'arbre : c'est celle que j'ai mandé dans ma lettre à M. *Bergasse* qui étoit venue à l'arbre le jour même de ma lettre.

Adieu, mon cher ami, je vous invite fort à venir partager mon plaisir & mes peines ; quand vous verrez toutes ces bonnes gens autour de mon arbre, leur résignation, leur courage, les bénédictions qu'ils me donnent, leur tranquillité, vous en serez sûremment charmé. »

Autre partie d'une lettre que j'écrivois dans ce tems-là, & dont je n'eusse pas parlé, si l'expérience répétée des mêmes effets ne m'eût intimément persuadé de leur existence (c'est toujours de *Victor* que je parlois.)

« C'est avec cet homme simple, ce paysan, homme grand & robuste, âgé de vingt-trois ans, actuellement affaissé par la maladie, ou plutôt par le chagrin, & par cela même plus propre à être remué par l'agent

de la naure ; c'eſt avec cet homme, dis-je, que je m'inſtruis, que je m'éclaire. Quand il eſt dans l'état magnétique, ce n'eſt plus un payſan *niais*, ſachant à peine répondre à une phraſe, c'eſt un être que je ne ſais pas nommer : je n'ai pas beſoin de lui parler ; je penſe devant lui, & il m'entend, me répond. Vient-il quelqu'un dans ſa chambre ? il le voit, ſi *je veux*, lui parle, lui dit les choſes *que je veux* qu'il lui diſe, non pas toujours telles que je les lui *dicte*, mais telles que la vérité l'exige. Quand il veut dire plus que je ne crois prudent qu'on en entende, alors *j'arrête ſes idées*, *ſes phraſes* au milieu d'un mot, & je *change* ſon *idée* totalement. Vous jugez qu'il eſt impoſſible que cet homme ne ſoit pas ſingulièrement pénétré de reconnoiſſance des ſoins que madame de P*** & moi lui portons ; jamais il n'oſeroit nous en faire part dans ſon état habituel ; mais ſitôt qu'il eſt *en criſe magnétique*, ſon cœur s'épanche ; il voudroit, dit-il, que l'on pût l'ouvrir, pour voir comme il eſt rempli d'amitié & de reconnoiſſance : nous ne pouvons retenir des larmes d'admiration & de ſenſibilité, en entendant la voix de la nature s'exprimer avec tant de franchiſe ; je me plais à le laiſſer ſur ce chapitre, parce que le ſentiment qui l'anime alors ne peut être que ſalutaire. Enfin, Monſieur, pour abréger, vous ſaurez que cet homme a un chagrin intérieur ; ce chagrin eſt occaſionné par ſa ſœur avec laquelle il loge, qui lui conteſte

une donation à lui faite par sa mere : cette sœur est la plus méchante femme du canton ; elle le fait enrager du matin au soir. J'ai su tous ces détails-là de lui, sans qu'il en ait le moindre souvenir. J'ai tâché de le pénétrer de l'idée consolante d'alléger ses peines, de voir à ses affaires, & de les éclaircir. Ce matin est venue une femme chez lui, comme je le magnétisois ; je voulus qu'il sût que cette femme étoit-là, & qu'elle avoit de l'amitié pour lui. — Il lui dit bon jour, après quoi, — « Angélique (lui dit-il), oserois-» je vous prier de me faire un grand plai-» sir ? — Volontiers (je dis à cette femme de » lui répondre avec autant d'exactitude que » s'il eût été dans l'état ordinaire). — Mon-» sieur a des bontés pour moi ; il vient me » voir, prend soin de ma santé ; il sait sû-» rement que j'ai bien du chagrin. — Oui, » il le sait, & il tâchera de l'adoucir. — Ah ! » que de bonté !..... C'est ma sœur qui le » cause, vous le savez, Angélique. — Prends » patience, cela finira bientôt. Angélique ? » — Eh bien ? — Je voudrois bien remet-» tre quelque chose entre les mains de » Monsieur : voulez-vous vous charger de » le lui porter, car je n'oserois jamais pren-» dre cette liberté-là moi-même. — Qu'est-» ce que c'est ? — Vous trouverez dans mon » armoire, dans tel tiroir, sous (telle chose » qu'il lui désignoit) un gros papier plié » de telle maniere ; c'est une donation de » cette maison-ci, que m'a faite ma mere » entre vifs, pour me récompenser des soins

» que j'ai pris d'elle dans ſa vieilleſſe. » Angélique cherche dans l'armoire, trouve un parchemin tel qu'il l'avoit indiqué ; & le lui montrant, lui demande ſi c'eſt là ce qu'il veut me faire donner (vous obſerverez qu'il avoit toujours les yeux fermés, *ce que j'ai ſoin d'entretenir* toujours dans les criſes, afin de ne pas fatiguer la vue) ; il répond qu'oui ; lui recommande bien le ſecret vis-à-vis de ſa ſœur, qui ſûrement auroit brûlé ce papier ſi elle l'avoit ſu entre ſes mains, & la preſſe inſtamment de nouveau de me le porter, &c....... Je prends cette donation des mains de cette femme, & je ne l'ai pas plutôt dans ma poche, que je vois le viſage de cet homme prendre le caractere de la ſérénité, l'air de la jubilation. Je ſortis quelques minutes après avec les précautions accoutumées, & depuis je ne lui ai pas encore dit ce qu'il avoit fait. *

Je ne vous ferai, Monſieur, aucunes réflexions ſur le trait que vous venez de lire ; elle ſe préſenteront en foule à votre eſprit. Voilà un homme *forcé* de me donner un papier, le plus précieux effet qu'il poſſede, & cela, parce que j'ai *bien & fortement deſiré* trouver tous les moyens de le rendre heureux.

---

* Ce n'a été que le lendemain que l'ayant trouvé plus malade que la veille, & d'une triſteſſe affreuſe, & m'ayant dit que la cauſe en venoit de l'inquiétude qu'il avoit de ſa donation qu'il avoit envain cherchée dans ſon armoire toute la journée ; je lui appris l'uſage qu'il en avoit fait : la joie qu'il eut de cette nouvelle, & deux heures paſſées dans l'état magnétique, le remirent entiérement dans le mieux ſenſible où il étoit.

C'eſt lui même qui m'en fournit le moyen; car vous ſaurez que l'acte de ſa mere établit procureur de ſon fils le porteur même de l'acte. J'ignore ſi l'on *peut vouloir* le mal *auſſi fortement* que le bien. — Si cela eſt, que n'y auroit-il pas à craindre des effets du *magnétiſme animal* entre les mains des *mal-honnêtes gens* (6)?

D'après tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous mander, je penſe qu'il eſt prudent de prendre en conſidération les ſuites de l'aventure détaillée dans ma lettre, & qu'un engagement nouveau nous oblige à n'uſer du grand œuvre (car c'eſt celui-là ſeul qu'à l'avenir, je crois, on doit nommer ainſi) qu'avec la plus grande prudence & modération, & toujours pour le plus grand avantage de la ſociété. Il n'eſt pas indifférent de répéter cet engagement, & de s'obliger formellement à cela, quelque deſir que l'on puiſſe en avoir d'ailleurs.

La ſolution de cette queſtion; ſavoir ſi *l'on peut vouloir auſſi fortement le mal que le bien*, ne m'a pas encore été réſolue: mon inquiétude ſur les ſuites du pouvoir qu'on acquiert par le magnétiſme animal ſur les individus en criſes magnétiques, a été augmenté dans ce tems par celles de toutes les perſonnes inſtruites de l'aventure détaillée ci-deſſus. Tous les plus grands abus, me diſoit-on, peuvent être la ſuite de cet empire que vous acquérez ſur vos malades. Un mal-honnête homme va donc pouvoir pénétrer des ſecrets, abuſer de la confiance de ſes amis, & ſe venger impunément

de

de ſes ennemis. Ma ſeule réponſe étoit, que je ne pouvois pas réſoudre ce problême par moi-même; car il m'eſt impoſſible, diſois-je, de vouloir le mal & le bien en même tems: ſi je veux eſſayer de m'inſtruire en faiſant des queſtions indiſcretes, mon cœur les dément néceſſairement; & je ne peux rien conclure des réponſes qu'on me fait. Il a donc fallu me borner à demander aux malades (*en criſes magnétiques*) leur façon de penſer ſur cette difficulté: tous m'ont aſſuré conſerver dans cet état, leur *jugement* & leur *raiſon*, & m'ont ajouté qu'ils s'appercevroient bien vîte des *mauvaiſes intentions* qu'on pourroit avoir ſur eux; qu'alors leur ſanté en *ſouffriroit*, & que cela les porteroit à ſe *réveiller* ſur le champ. Je n'oſe pas, malgré cela, ajouter une confiance aveugle à cette ſolution; & à moins d'expériences multipliées, faites par beaucoup d'autres perſonnes que moi, il me reſtera toujours de l'inquiétude ſur l'abus qu'on pourra faire de la *découverte* la plus bienfaiſante qui exiſte.

Quoi qu'il en ſoit, il en ſeroit de ce moyen comme de la *poudre à canon*, qui, entre les mains des ſcélérats, ſert à l'accompliſſement de leurs complots, & dont on n'a rien à craindre étant maniée par des gens prudens & honnêtes.* Il y aura toujours du moins, dans l'emploi du *magnétiſme animal*, l'avantage de n'avoir pas à craindre la ſurpriſe: on ne peut être magnétiſé *malgré ſoi*; & la confiance dans un magnétiſeur devra toujours être le préliminaire des ſecours que l'on en attendra.

---

* Voyez la concluſion de ce mémoire.

Cure de maux d'estomac, vomissemens & supression depuis sept ans, à la suite d'une fievre inflammatoire.

LA nommée *Catherine Vidron*, lors de mon départ de *Buzancy* vers le 15 Juin 1784, n'étoit pas encore entiérement guérie, comme on peut le voir à l'article 61 *du détail des cures* que j'avois opérées, & qui ont été imprimées dans ce tems. Je lui avois recommandé de venir à l'*arbre magnétisé* avec assiduité; j'avois lieu d'espérer que son secours seul, sans ma présence, pouvoit achever sa guérison; puisqu'il lui suffisoit seulement de le *toucher* pour entrer dans l'état de *somnambulisme*, qui caractérisoit sa *crise magnétique*. J'avois instruit le nommé *Lehogais*, mon fermier, homme capable de bien observer, des moyens de la *faire revenir de cet état* à sa volonté (7). J'ai appris que, pendant huit jours qu'elle étoit venue ainsi réguliérement à mon arbre, sa santé s'étoit soutenue, mais se croyant alors entiérement guérie, elle ne vint plus; *une demi-lieue* de chemin à faire tous les jours, & le travail qu'exigeoit son service dans une ferme, à l'approche de la moisson, ne lui permettoient pas de se déplacer facilement. Quelle dut être sa surprise, au bout de quel-

ques jours, de voir tous ſes maux ſe renouveler; *coliques*, *vomiſſemens*, *foibleſſes d'eſtomac;* enfin de ſe retrouver dans ſon état précédent de ſouffrance?

Lehogais prend le parti de la ramener à l'*arbre*, elle y éprouve une de ſes *criſes* ordinaires, ſuivie d'un *bien-être* ſenſible. Cette alternative eut lieu pluſieurs fois, juſqu'à ce qu'enfin *Lehogais* imagine de ſuppléer lui-même à la vertu *magnétique de l'arbre.* C'eſt lui ſeul qui opere à préſent, & c'eſt lui que je vais faire parler, ainſi qu'il me l'a raconté.

« Le 28 Septembre de cette année, ne » pouvant plus m'abſenter de *ma ferme*, » me dit-il, & voyant le beſoin que cette » fille avoit du *magnétiſme*, j'eſſaye un jour » de la *toucher :* je vous avois vu opé- » rer (8); j'avois réfléchi ſur pluſieurs choſes » que vous m'aviez dites, ſur ce que j'avois » lu dans une lettre de M. votre frere à M. *Meſ-* » *mer*, & ſur ce que je faiſois tous les jours » pour rendre *Catherine* à ſon état naturel, » lorſque l'*arbre* l'avoit *magnétiſée ;* enfin, » Monſieur, je me trouve perſuadé de l'exiſ- » tence d'un *agent univerſel*, cauſe premiere » de notre exiſtence, & continuellement » agiſſante pour l'entretenir; je comprends » la poſſibilité de renforcer en moi cet *agent* » quelconque, pour le porter ſur un autre, » &, d'après cela, je commence à *toucher* » cette fille.

» Quelle fut ma ſurpriſe, de la voir, au » bout de *deux minutes*, devenir entre mes

» mains dans le même état de *ſomnambuliſme*
» où l'*arbre* la mettoit! J'étois pour elle un
» véritable *aimant ;* mon doigt ſuffiſoit pour
» la *diriger*, la *déplacer*, la *faire s'aſſeoir* où
» je voulois, *ſans lui dire un ſeul mot ;* enfin
» j'exerçois ſur elle, *à ma volonté*, tous les
» phénomenes extraordinaires que je vous
» avois vu produire.

» Dès le lendemain de cette *premiere criſe*,
» elle n'eut plus de *vomiſſemens*, & ſe trouva
» bien portante. Je continuai donc pendant
» pluſieurs jours de la *magnétiſer*, & ce fut
» toujours avec le même ſuccès. Je vous
» obſerverai cependant qu'elle m'avoua
» qu'elle reſſentoit preſque continuellement
» un *petit point de côté ;* que, ſitôt qu'elle
» ne vomiſſoit plus, cette douleur ſe fai-
» ſoit ſentir ; & elle m'ajoutoit même que,
» lorſque vous étiez ici & qu'elle alloit à
» l'*arbre*, elle avoit toujours eu cette *douleur*
» *de côté*, dont elle ne vous avoit pas
» parlé, parce que, diſoit-elle, cette dou-
» leur, très-ſupportable, ne l'empêchoit ni
» de travailler, ni d'avoir bon appétit.

» Depuis votre départ, il y avoit une
» proceſſion de monde qui venoit dans l'eſ-
» pérance d'être magnétiſé & d'être *touché*
» par vos médecins (les malades de mon
» traitement.) Au bout de quelque tems,
» l'*arbre* devenant déſert, on ſut bientôt que
» *Catherine* continuoit *chez moi* de tomber
» en criſe : on y vint. Lorſqu'elle étoit dans
» cet état, je ne faiſois aucune difficulté de
» la laiſſer conſulter : chacun s'en retournoit

» très-satisfait de ce qu'elle avoit dit. Son » *point de côté* ne se passoit cependant pas ; » mais elle ni moi n'y faisions aucune atten- » tion.

» Un jour qu'il étoit venu chez moi une » malade de Soisson (mademoiselle *Rous-* » *seau*,) Catherine, *étant en crise*, me dit » de faire faire la *chaîne* avec cette demoi- » selle, que cela lui feroit du bien. Je fis » ce qu'elle desiroit. Au bout d'un moment, » *Catherine* me dit : Voilà mademoiselle » *Rousseau* qui souffre beaucoup, il faut » que vous la *touchiez*. J'obéis encore ; ce » qui augmenta les souffrances de la malade. » *Catherine*, qui s'en appercevoit fort bien, » m'invitoit à continuer, en me disant que » si je pouvois la faire tomber *en crise*, je » lui ferois beaucoup de bien, & qu'il n'y » avoit que ce moyen-là pour elle d'être » guérie. Je ne savois pas trop comment m'y » prendre : je le lui demandai. Alors elle » me dit d'aller chercher une *bouteille*, & » de m'en servir pour *toucher* cette demoi- » selle : je suivois exactement ses conseils. » Je prends donc une *bouteille*, & m'en » sers de la maniere dont *Catherine* me l'in- » diquoit. Mademoiselle *Rouseau* en souffroit » encore plus ; mais ne tomboit point *en* » *crise* : Catherine s'en étonnoit. *C'est sin-* » *gulier*, disoit-elle, elle devroit cependant » *tomber en crise : voyons ; je veux toucher* » *moi-même cette bouteille*. Je la laissois faire, » & examinois avec attention l'effet que » cela produisoit sur mademoiselle *Rousseau* :

» mais quelle fut ma frayeur, de voir aussi-
» tôt *Catherine* tomber dans des *convulsions*
» affreuses ! Aidé de ma femme & de ma
» fille, je ne pouvois la tenir : cette fille,
» naturellement douce de caractere, dont
» les crises étoient ordinairement si cal-
» mes, se débattoit alors avec une force
» surprenante, & faisoit des cris effrayans :
» j'eus beaucoup de peine à la calmer; &,
» trop effrayé de l'effet que je lui avois
» causé, je me promis bien de ne la plus
» *toucher*. Le soir elle fut tranquille, & aussi
» bien portante que de coutume, sans même
» se ressentir d'aucune fatigue de l'état où
» elle avoit été.

» J'espérois que, ne la *touchant* plus, elle
» n'auroit plus de *crise;* mais le lendemain,
» à la même heure, voilà Catherine dans
» les mêmes *convulsions* que la veille ; même
» peine pour la faire revenir : enfin, pen-
» dant quatre jours, cet état s'est renouvelé.
» Vous jugez, Monsieur, qu'elle étoit mon
» inquiétude, & combien je me reprochois
» alors d'avoir hasardé de me servir d'un
» moyen que je ne connoissois qu'imparfai-
« tement. »

Voilà quel fut le récit de *Léhogais :* si ce n'est précisément avec les mêmes termes, c'est exactement le même sens.

Oui, sans doute, dis-je à Léhogais, le seul danger qu'il y ait dans l'usage du magnétisme, c'est de s'en servir sans en connoître toutes les ressources : votre indiscrétion peut avoir désorganisé cette pauvre fille

pour le reste de ses jours. Voilà ces malheureuses *convulsions* qui ont fait tant de tort à la découverte de M. *Mesmer.* Bien des gens se sont imaginés être fort habiles en les provoquant : chaque jour leur offroit le même tableau ; & l'habitude de le voir, ne le leur rendoit plus effrayant : les guérisons s'ensuivoient rarement ; l'objet étoit seulement de donner des *convulsions ;* on ne s'embarrassoit pas des suites : enfin, dis-je à *Lehogais* , où en est à présent cette pauvre fille ?

« Monsieur, me dit-il, après cinq ou six » jours d'une situation aussi violente, elle » est revenue dans son état précédent de » bien être, à l'exception de la douleur » de côté, qui étoit même plus forte que » de coutume : je ne l'ai pas *touchée* depuis, » ainsi que je me l'étois promis.

» Au bout de quelques jours, la *fievre-* » *tierce* lui a pris : elle lui a continué un » mois environ. Voilà à présent trois se- » maines que la fievre l'a quittée, sans » qu'elle ait rien pris pour la faire passer ; & » depuis ce tems, elle se porte à merveille, » sans même se ressentir de douleur de » côté : elle engraisse à vue d'œil, est gaie, » mange & dort bien ; elle n'est pas recon- » noissable. »

Graces au ciel, lui dis-je, la nature est venue à votre secours ; vous avez été plus heureux que sage ; sans cette bienheureuse fievre, *Catherine* eût peut être été inguérissable. Si vous eussiez été plus instruit,

lui ajoutai-je, lors de ſa premiere convulſion, vous euſſiez jeté la *bouteille*, & continuant à *magnétiſer*, comme de coûtume, vous euſſiez tranquilliſé bien vîte votre malade : en l'abandonnant ainſi à elle-même, vous rendiez nul l'effort que vous aviez fait faire à la nature ; il lui a fallu pluſieurs jours pour ſe remettre au point d'où elle étoit partie, & aucun bien ne s'en eſt ſuivi ; voilà l'occaſion où il eût été bon de produire le lendemain la même *convulſion*, en ayant ſoin de ne jamais quitter votre malade ſans la calmer ; & peut-être, lui ajoutai-je, au bout de trois *criſes* de cette eſpece vous l'euſſiez vue auſſi bien guérie qu'elle l'eſt à préſent par le ſecours de la fievre (9).

Tout magnétiſeur en général ne ſauroit en effet trop ſe perſuader combien l'état de *convulſions*, abandonné à lui-même, eſt dangereux, à moins d'opérer ſur des *épileptiques*, ſur leſquels le *magnétiſme animal* n'agit que bien lentement : toutes les fois qu'il ſe rencontre des individus chez qui le *magnétiſme* produit des *convulſions*, il faut ſe garder de les abandonner à eux-mêmes, encore plus ſe garder de chercher à augmenter cet état violent ; il faut au contraire faire tous ſes efforts pour *calmer*, & ne jamais quitter ſon malade, que lorſqu'il eſt dans un état certain de tranquillité.

Avant de parler des nouvelles expériences que j'ai faites cette *automne*, je crois néceſſaire de parler de quelques faits épars, qui, pendant mon ſéjour à *Strasbourg*, ont encore

augmenté ma conviction aux effets du magnétisme animal.

Etant à mon régiment, je n'avois ni le loisir, ni la volonté de m'occuper de *magnétisme.* Cependant, forcé par des circonstances, il m'a bien fallu quelquefois *magnétiser*; & malgré tous les sarcasmes, je voyois toujours le succès couronner mes soins : il étoit bien difficile que des raisonnemens pussent ébranler en moi la conviction que des faits journaliers me procuroient sans cesse.

Je fus invité de *magnétiser* une femme de cinquante-deux ans, *Catherine Bauz*, du banc de la *Roche* (terre de M. Diestrich *Stadtmeister*, de Strasbourg;) cette femme étoit sujette à des maux de nerfs & à des convulsions, qui, depuis vingt ans environ, lui prenoient plusieurs fois par semaine : dès que j'eus commencé à la *magnétiser*, je m'imposai la loi de ne pas manquer un seul jour à passer une heure avec elle. La maladie de son mari ne lui a pas permis de rester plus de trois semaines à *Strasbourg*, pendant lequel tems elle n'a eu qu'une seule fois des convulsions qui n'ont pas résisté *cinq minutes* à l'effet du magnétisme. Depuis son retour chez elle, j'en ai reçu deux lettres, l'une du 28 Août, l'autre du 10 Septembre, déposées à Soissons, par lesquelles elle me confirme sa guérison. (Voyez à la fin des notes.)

Cette femme *s'endormoit* quand je la *touchois*, entendoit tout ce qu'on disoit, sans

pouvoir parler ni ſans pouvoir ouvrir les yeux, mais n'entroit pas dans l'état de *ſomnambuliſme.*

Pluſieurs fievres, tant anciennes que nouvelles, ont été guéries avec le même ſuccès.

Mais la maladie la plus ſinguliere que le haſard m'ait fait rencontrer à Strasbourg, eſt celle d'un nommé *Nicolas Meninger*, jeune homme de ſeize ans : il avoit eu, à l'âge de *ſept mois*, la jambe caſſée ; & depuis le moment qu'il avoit commencé à marcher, ſes parens s'étoient apperçus que, journellement *à neuf heures & demie du ſoir*, ſa jambe ſe *paralyſoit ;* au bout de quelques années, le *bras* du même côté éprouvoit la même révolution, & enfin, depuis un an ſa langue ſuivoit les mêmes périodes de *paralyſie :* dès les premiers jours que je l'ai eu *magnétiſé*, ſes accidens n'ont point eu lieu *dès ce ſoir même ;* le lendemain il n'ont point reparu ; mais n'étant pas revenu chez moi le troiſieme jour, il s'eſt retrouvé le ſoir dans ſon état précédent. Au bout de trois jours, ſes parens, qui avoient vu le bon effet du magnétiſme, ſe ſont déterminés à le faire loger à portée de moi ; ce qui lui a permis de venir tous les jours quatre ou cinq heures dans ma chambre autour d'un *petit réſervoir magnétique* que j'avois fait arranger pour lui.

Je ſuis parti de *Strasbourg* le dix-huitieme jour de ſon traitement, ſans qu'*un ſeul* jour il ait reſſenti ſes accidens : j'ignore s'il eſt

guéri actuellement ; j'ai lieu d'en douter, parce que ce jeune homme n'avoit pas encore éprouvé *des crises douloureuses*, qui (je crois) sont nécessaires pour la guérison d'une maladie aussi grave que la sienne. Ce jeune homme avoit à peu près les mêmes *crises* que celles de la femme dont j'ai parlé plus haut, à cela près qu'il n'entendoit aucun bruit lorsqu'il avoit les yeux fermés ; mais il offroit une particularité bien singuliere, c'est qu'aussi-tôt que moi-même, ou une autre personne lui touchoit la main, il *se réveilloit* sur le champ. Je n'ai jamais vu, depuis, cet effet se renouveller.

Le livre de M. *Thouret* parut dans le tems de mon séjour à Strasbourg ; c'étoit, à mon avis, un des meilleurs ouvrages qui eussent paru, soit pour ou contre le *magnétisme* animal. La tranquillité qui regne dans cet ouvrage, le caractere de bonne foi que je découvrois dans son auteur, tout enfin m'engagea à lever le scrupule qu'on a raison d'avoir à se mettre en évidence dans les *journaux :* j'écrivis une lettre que j'envoyai dans le tems à MM. les *rédacteurs du journal de Paris*, avec d'autant plus de confiance, qu'ils avoient annoncé qu'ils recevroient les défenses du *magnétisme*, que M. *Thouret* venoit d'attaquer si vivement. Ces Messieurs ont répondu à la personne que j'avois chargée de s'informer de ma lettre, qu'ils ne pouvoient l'imprimer ; j'ignore quelles ont été leurs raisons : j'avois lieu de penser que ma signature au bas de

cette lettre pouvoit tout au plus me donner un ridicule momentané, mais pouvoit en même tems servir de titre à ces *Messieurs* pour ne se pas compromettre. Je ne puis imaginer que leur refus ait été l'effet d'un ordre supérieur. J'avois tâché d'atteindre dans cette lettre à la tranquillité & à l'impartialité de l'auteur estimable à qui je répondois, & rien, comme on va le voir, n'étoit fait pour déplaire à qui que ce fût.

A Strasbourg, *le* 16 *Août* 1784.

MESSIEURS,

« Je viens de lire l'ouvrage de M. *Thouret* » sur le magnétisme animal; l'érudition qu'il » y a déployée, & la quantité de recher- » ches qu'il a dû faire pour compléter la » tâche à lui imposée par sa compagnie, » ont dû lui mériter les éloges & l'appro- » bation qu'il en a reçus; j'avoue qu'à l'ex- » ception de quelques phrases un peu per- » sonnelles contre M. Mesmer, qu'il eût » pu aisément ne pas se permettre, je n'ai » vu moi-même dans son ouvrage qu'une » recherche impartiale sur un objet impor- » tant, ainsi que les vues les plus droites » pour éclaircir des faits contre l'évidence » desquels sa raison se refuse. Par l'extrait » de cet ouvrage qui vient de paroître dans » le journal du 11 de ce mois, l'on pa- » roît desirer que M. Mesmer réponde à

» M. Thouret, afin de détruire les doutes
» que l'ouvrage de ce dernier doit avoir
» répandus dans les esprits sur l'existence
» du magnétisme animal ; moi, je crois au
» contraire que M. Mesmer ne doit pas ré-
» pondre dans ce moment-ci à l'invitation
» qui lui est faite ; car avant de chercher
» à lever des doutes, il faut être assuré
» qu'il existoit une croyance préliminaire,
» & M. Mesmer sait fort bien que cette
» croyance n'a jamais existé parmi les mem-
» bres de la Faculté. Vis-à-vis de qui donc
» peut-il chercher à combattre des doutes ?
» Sera-ce vis-à-vis de ses éleves ? Si j'en juge
» par moi-même, l'ouvrage de M. Thouret
» n'est pas fait pour ébranler leur convic-
» tion : je dirai même plus ; je crois cet
» ouvrage plutôt fait pour affermir leur
» croyance que pour la détruire. En effet,
» que conclure des recherches de M. Thou-
» ret, en lui accordant que la doctrine de
» M. Mesmer est la même dans le fond que
» celle de *Maxwel*, *Santanelly*, *le pere Kir-*
» *cher*, &c. sinon qu'il a existé de tout tems
» une GRANDE VÉRITÉ que beaucoup de
» gens successivement ont apperçue de loin
» ou à travers un nuage, que presque tous,
» à l'aide de la découverte plus ou moins
» grande qu'ils ont faite de cette vérité,
» ont cherché à en imposer à leurs contem-
» porains par un amour propre mal placé,
» leur ont caché soigneusement le principe
» de leur science, & en ont augmenté beau-
» coup les effets ? Que dis-je ? il en est

» peut-être dont tout le crime n'a été qu'un » enthousiasme excusable pour le bien de » l'humanité, & que la crainte seule des » abus qui pouvoient résulter de leur con- » noissance répandue indiscrétement, ont » retenus dans le silence. Quoiqu'il en soit, » tant que la sagesse & la modestie ont » dirigé leurs démarches, ils ont eu des » croyans & des partisans zélés ; mais leur » succès dans les maladies a dû réveiller » l'attention des médecins de leur tems : une » cause aussi inconnue pour ces médecins, » n'a dû leur paroître qu'une *charlatanerie*, » ou qu'un effet de l'empire des ames for- » tes sur les imaginations foibles ; mettant » même à part leur intérêt (qu'on peut phi- » losophiquement pourtant compter pour » quelque chose dans la conduite des hom- » mes,) ils ont dû de bonne-foi condam- » ner une doctrine qui prêtoit autant au » merveilleux. Si l'on ajoute à cela l'abus » qu'ont pu faire dès lors de leur connois- » sance les magnétiseurs de ce tems-là, la » crainte où les gouvernemens devoient être » de voir se renouveler les erreurs de *l'as- » trologie judiciaire*, *les sorcelleries*, *les divi- » nations*, *les schismes* de toute espece : on » sentira qu'il n'en falloit pas davantage » pour faire condamner au silence les in- » venteurs d'une doctrine qu'on ne pouvoit » ni apprécier ni deviner, & pour élever » contr'eux une multitude d'incrédules & » de détracteurs. Mais enfin en supposant » même, comme je l'ai dit plus haut, que

» la doctrine de M. Mesmer soit dans le fond
» la même que celle des magnétiseurs an-
» ciens, ainsi que l'affirme M. Thouret, &
» ce que M. Mesmer a seul le droit de dis-
» cuter ; est-il raisonnable, dis-je, d'en
» conclure que, parce qu'on a condamné
» dans ce tems-là ce qu'on ne connoissoit
» pas, l'on doive condamner de même dans
» ce siecle-ci ce que l'on ne connoît pas
» davantage ? On a beau dire que le *ma-*
» *gnétisme animal* est une vieille erreur qu'on
» cherche à renouveller ; ce n'est-là qu'un
» mot qui ne doit point arrêter les philo-
» sophes dans la recherche de la vérité.

» *Si le principe universel est d'une si grande*
» *importance dans sa nature, il devroit être,*
» *pour ainsi dire, sensible de toutes manie-*
» *res.... Pourquoi M. Mesmer n'en produit-il*
» *quelque apparence de preuve que sur les ma-*
» *lades, & en général sur le corps vivant ?....*
» Comment n'a-t-il pas aussi son action
» *sur d'autres corps physiques & même inani-*
» *més*, &c. ? (Recherches & doutes.)

» Cette objection, très-forte en physi-
» que où l'on ne doit croire qu'après des
» expériences réitérées, sera bien vîte anéan-
» tie, sitôt que M. Mesmer aura pris la
» peine de faire connoître sa théorie : il n'est
» pas un *magnétiseur* un peut instruit qui
» ne puisse y répondre. Mais il faudroit
» d'abord lui passer, qu'au moins sur les ma-
» lades, ce fluide a une action véritable ; car,
» sans cela, comment prouver qu'il ne peut
» en avoir de bien réelle dans ce cas ? Je

» vais d'après mes lumieres acquifes, de
» M. Mefmer, en fournir la preuve que je
» m'en donne à moi-même.

» Le fluide univerfel contribuant à l'exif-
» tence de tous les êtres, fa modification
» feule dans les organes où il paffe, conf-
» titue tel ou tel être; dès lors, les corps
» de même efpece & modifiés de la même
» maniere, font feuls en droit d'agir avec
» intenfité les uns fur les autres; nous en
» voyons chaque jour la preuve; fans cela
» les regnes & les races fe mêleroient &
» n'offriroient plus qu'un cahos, dont nous
» ne pouvons nous faire d'idée. Si donc
» c'eft par ce fluide univerfel mis en action
» (paffez-moi ce mot) que doivent s'opé-
» rer les effets appelés du magnétifme ani-
» mal; nous devons croire qu'entre les di-
» vers corps homogenes, il a naturellement
» une action toujours déterminée. C'eft par
» ce principe que fe *marient* les arbres en-
» tr'eux, que les pierres *s'aglumélent*, que
» les métaux fe *combinent*, que les animaux
» *s'accouplent*, & c'eft par ce même prin-
» cipe que les hommes ont, de plus que
» les autres êtres, la faculté de fe *magnéti-
» fer*. Si vous n'admettez pas cette premiere
» donnée, ce que je vais dire ne vous
» paroîtra qu'une illufion. Qu'arrivera-t-il
» donc entre deux hommes également fains,
» c'eft-à-dire, également modifiés, fuivant
» leur conftitution, de ce fluide univerfel,
» fans la poffeffion duquel ils n'exifteroient
» pas? Ce qui arriveroit entre deux vafes
inégaux,

» inégaux, remplis d'eau, qu'on joindroit
» ensemble ; l'eau se joueroit dans l'un &
» l'autre vase, sans qu'il s'ensuivît la moin-
» dre altération dans la capacité entiere ;
» c'est à peu près la comparaison de ce qui
» doit arriver entre deux hommes également
» sains. Mais supposons à présent ces deux
» vases mis l'un à côté de l'autre, le pre-
» mier totalement rempli, & l'autre aux
» trois quarts (je les suppose de même hau-
» teur, sans avoir la même capacité,) &,
» si l'on veut, remplis de tubes de différens
» calibres. Un réservoir entretient continuel-
» lement le plein du premier vase par une
» ouverture libre que rien ne veut obstruer ;
» tandis que l'autre, semblable à ces fontai-
» nes intermittentes, n'ayant qu'une com-
» munication imparfaite avec le réservoir
» commun, éprouve des altérations succes-
» sives & marquées : que je fasse commu-
» niquer ces deux vases ensemble, l'eau re-
» prendra bientôt son niveau dans le se-
» cond, sans que pour cela le premier en soit
» altéré.

» Le premier vase est l'homme sain, le
» second est l'homme malade : si vous de-
» mandez la preuve de ce que j'avance, je
» vous dirai : *Venez chez moi ; voyez des ma-*
» *lades reprendre leur force & leur santé pre-*
» *miere* ; bien plus, je vous donnerai des
» expériences *momentanées*, si vous ne vous
» contentez pas des guérisons, qu'on peut
» toujours attribuer à ce mot de hasard,
» qui ne signifie cependant rien. En voici

» une, entr'autres, fort extraordinaire
» dont j'ai été témoin, & qui m'a autant
» étonné que vous pourrez l'être en en li-
» ſant le récit.

» J'avois déjà mis deux fois en criſe ma-
» gnétique un homme de trente-trois ans,
» nommé *Louis Segar*, de la paroiſſe de *Luy*,
» près Soiſſons (je n'entends pas par *criſe* un
» état *convulſif* ni déſordonné : j'entends au
» contraire un état *de ſommeil phyſique*, dont
» la vue ſeule peut donner une idée : je
» redoute autant que perſonne l'état de
» *convulſions*, & crois que le véritable but
» d'un magnétiſeur doit être de les faire ceſ-
» ſer, quand elles exiſtent.) Cet homme fort
» & robuſte, d'une taille de cinq pieds huit
» pouces, avoit une *fievre quarte* invétérée
» & qui réſiſtoit d'abord à l'effet du *magné-*
» *tiſme :* je voulus ſavoir un jour ce que
» penſoit de lui un autre malade *en criſe ;* je
» pris, ſans réfléchir, un *jeune poſtillon* de
» la poſte de *Braine*, arrivé ſeulement à mon
» traitement *de la veille*, & qui venoit pour
» la premiere fois de tomber dans cet état
» heureux de *criſe magnétique ;* je dis à ce
» jeune homme de *toucher* Louis *Segar* qui
» étoit dans l'état naturel. Ce jeune homme
» m'obéit ſur le champ : mais, loin de me
» parler & de répondre aux queſtions que
» je lui faiſois, il s'obſtinoit à garder le
» ſilence, & touchoit toujours ſon malade.
» Enfin, après quatre minutes, il dit très-
» haut, & d'un ton très-bruſque : *Eh ! je*
» *ne vous trouve point de mal ;* au même

» inſtant il ouvre les yeux, & de l'air le
» plus étonné, il continue : *Ah ! me voilà*
» *réveillé ; où ſuis-je ici ?* Cette ſcene, la
» premiere que je voyois de ce genre, me
» ſurprit beaucoup & m'amuſa de même.
» *Louis Segar* n'avoit rien éprouvé, & ce-
» pendant ce jeune homme s'étoit débar-
» raſſé de la cauſe de ſa *criſe* d'une ma-
» niere ſubite, ſans que j'y euſſe contribué
» en rien.

» Ce fait, Monſieur, eſt très-vrai, puiſ-
» que je peux l'atteſter : il eſt de nature à
» intéreſſer les phyſiciens ; ils y verront un
» rapport bien ſenſible avec les effets de l'*élec-*
» *tricité* dans le déchargement de la bouteille
» de *Leyde :* c'eſt le ſeul de cette nature que
» j'aie obtenu. Je pourrai d'ailleurs, vous
» citer une infinité de traits d'un autre
» genre, plus ſurprenans encore, mais qui,
» faute de pouvoir être comparés aux effets
» phyſiques déjà connus, ne ſeroient pas
» aiſément crus : s'il faut de premieres don-
» nées pour croire les choſes dont on n'a
» aucune idée, il en faut auſſi plus que je
» n'en ai pour mettre au jour les expériences
» que j'ai faites, & pour me flatter de pou-
» voir convaincre de leur réalité.

» Je n'ajouterai qu'un mot au ſujet de
» deux expériences que rapporte M. *Thouret*,
» & qu'il croit à tort une ſuite des effets
» du magnétiſme animal, je veux dire celle
» de l'*épée* qui tourne ſur *deux doigts*, &
» celle de la *bague* ſuſpendue à un fil dans
» l'intérieur d'un gobelet. Ce ne ſont pas

» des éleves inſtruits de M. Meſmer qui
» puiſſent rapporter ces expériences pour
» appuyer ſa doctrine. Ceux qui de bonne-
» foi aſſureroient que ces deux ſubtilités ſont
» produites par l'effet du magnétiſme animal,
» ſeroient dans l'erreur, & n'auroient pas
» de cet agent une connoiſſance approfon-
» die. Ce que je puis vous aſſurer, c'eſt
» que jamais M. Meſmer ne m'en a parlé,
» & que de pareilles baliverres ne ſont point
» faites pour l'occuper ſérieuſement.

» J'eſpere, Monſieur, que cette lettre
» peut répondre en partie aux objections
» de M. Thouret: puiſſe-t-il rechercher de
» bonne foi les cauſes du magnétiſme ani-
» mal, en examiner, ſans prévention, les
» effets, & ramener enſuite, par un nou-
» veau *rapport fidele* de ſes obſervations, une
» compagnie dont il a la confiance, & en-
» tre les mains de laquelle la connoiſſance
» du *magnétiſme animal* devroit être dépo-
» ſée, pour tendre à ſa perfection & par-
» venir à ſa plus grande utilité! C'eſt-là
» le vœu bien ardent que je fais. Les mem-
» bres d'une compagnie dont l'exiſtence n'eſt
» appuyée que ſur la confiance publique,
» qui, par devoir & par intérêt, doi-
» vent chercher continuellement à s'en ren-
» dre dignes, n'abuſeront jamais d'un
» moyen qui leur ſera confié pour la con-
» ſervation des hommes. Les torts d'un ſeul
» d'entr'eux ſeroient bientôt punis par le
» corps entier; mais deux cents individus
» iſolés, quoique tous honnêtes & délicats,

» n'ont pas le même droit à la confiance » publique. Qu'un ſeul abuſe de l'em» pire que peuvent lui donner ſes con» noiſſances en magnétiſme, le tort en re» tombera toujours ſur la doctrine, & éloi» gnera la confiance. Je ſens trop le prix de » la *découverte* de M. Meſmer, & l'utilité » dont elle peut être aux hommes pour ne » pas deſirer d'en voir aſſeoir les fonde» mens d'une maniere ſolide ; & ce ne peut » être que lorſque les fautes des *magnéti*» *ſeurs* ne retomberont pas ſur le *magné*» *tiſme*.

» Mais qu'on ne craigne pas tant qu'on » voudroit le faire penſer les abus de ce » magnétiſme. Tout homme qui s'y livrera » avec une eſpece de ſuite, éprouvera des » jouiſſances ſi pures & ſi peu connues, à » ſoulager ſes ſemblables & à leur faire du » bien, qu'il ne lui viendra jamais dans la » tête de manquer à la délicateſſe envers » eux ; *car il agiroit alors contre lui-même*.... » C'eſt dans la vue de réaliſer cet axiome » écrit dans le cœur de tous les hommes, » que *faire le bien rend heureux*, que la » doctrine du magnétiſme animal doit être » embraſſée avec ardeur par tous les hon» nêtes gens, à qui elle préſente, ſous tous » les rapports moraux & phyſiques, la perſ» pective du bonheur.

Surdité depuis dix ans.

Le nommé *Henri-Joseph-Claude Joly*, bourgeois de Dormans, âgé de *dix-neuf ans*, avoit eu, à l'âge de neuf ans une maladie aiguë avec transport au cerveau : à la suite de cette maladie, il lui étoit resté une *dureté d'oreille* assez forte. Il alla étudier au college de Louis-le-Grand, à Paris, à l'âge de onze ans : son incommodité ne l'empêcha pas de continuer ses études jusqu'à la *rhétorique*. Mais alors, devenu de plus en plus *sourd*, il fut obligé de quitter & de revenir chez lui. Il y avoit près de deux ans qu'il étoit de retour de Paris, quand il est venu me trouver le 13 Octobre de cette année 1784. Il est resté à mon traitement sept jours, & est parti le huitieme *entiérement guéri*, & entendant si parfaitement bien, que quelque bas qu'on pût lui parler, il imaginoit qu'on lui crioit encore aux oreilles.

Dès la seconde fois que j'ai *touché* ce malade, il s'est endormi, ou, pour mieux dire, il est tombé dans l'état *de somnambulisme :* c'étoit le jeudi matin 14. Après deux heures de tranquillité dans cet état, il se réveilla sans ma participation : le soir, je lui procurai la même crise, dont je fus obligé de le tirer. Sa surprise étoit très-grande en revenant à lui, de voir qu'il

s'*étoit endormi* : il ne pouvoit concevoir que cela fût, disant, " qu'il dormoit fort bien „ toutes les nuits, & qu'il n'y avoit aucune „ raison pour qu'il s'endormît. „ Il étoit très-incrédule aux effets du magnétisme, comme on va le voir, & n'étoit, pour ainsi dire, venu que comme curieux. Le lendemain, *vendredi*, il eut cependant deux *crises* de *somnambulisme* comme la *veille*, suivies du même défaut de mémoire & de la même incrédulité. Le lendemain, *samedi*, je le trouvai, en arrivant au traitement, entortillé de *cordes* & *lié à sa chaise* d'une maniere incroyable : il me dit qu'il l'avoit fait ainsi, afin de voir si véritablement il s'*endormoit*, & que si cela lui arrivoit, il espéroit au moins que je ne le ferois pas *changer de place* sans sa participation, & qu'il se *réveilleroit* sûrement en le détachant. Quand ce vint son tour d'être *touché*, je lui conseillois de tenir ferme, & de faire tous ses efforts pour s'empêcher d'être surpris comme les autres fois; qu'au moins je le priois de m'instruire de ce qu'il éprouvoit & du moment où il se sentiroit *envie de dormir*. Il me le promit : mais, au bout de trois minutes, il ne put que me dire : *Voilà mes yeux qui se troublent*. Et presque aussitôt après : *Me voilà parti*. En effet, je le regarde, & je le vois dans l'état de *somnambulisme*. Il n'y fut pas plutôt, que je lui FIS détacher toutes ses cordes *lui-même*. Je ne pouvois m'empêcher de rire, de voir toutes les peines qu'il se donnoit

pour défaire les nœuds qu'il avoit faits : il n'y employa que cinq à six minutes, tant il se dépêchoit. Je suis sûr que tout autre y eût employé le double du tems, & n'en fût peut-être pas venu à bout. Je le *fis* asseoir ensuite sur une autre chaise, où je le laissai ainsi l'espace de deux heures environ. Quand, au bout de ce tems, je *l'eus remis dans son état naturel*, son premier mot fut de dire : " On a sûrement coupé les „ cordes : oh ! c'est incompréhensible ! „ & de courir tout de suite à sa premiere place & d'examiner toutes les cordes. Quand il les eut vues toutes entieres, il resta stupéfait : *Comment cela s'est-il pu faire ?* répétoit-il sans cesse, *je ne puis comprendre cela.* Cependant l'après-dînée, il sentoit, étant dans l'*état naturel*, une grande pesanteur à la tête ; ce qui ne le disposoit pas plus que de raison à la confiance dans mon remede. Il eut *deux crises* dans la journée : dans celle du soir, il commença à me parler & à m'instruire de sa maladie. " Monsieur, me „ dit-il, j'ai *un dépôt dans la tête ;* il me „ faudra beaucoup souffrir pour le rendre. „ S'il descend dans la gorge, je creverai ; „ mais s'il sort par le nez, je guérirai, & „ ne serai plus *sourd.* Je ne puis pas encore „ vous répondre de la voie qu'il prendra ; „ je ne suis pas assez avancé pour cela. „

Dans la même *crise* du samedi soir, je lui bandai les yeux, pour savoir si, de cette maniere, j'agirois aussi efficacement sur lui : c'étoit la même chose. Je le *fis* écrire

les yeux bandés. Voici ce qu'il écrivit ſous ma dictée.

“ Je me ſuis détaché moi-même, m'étant „ lié à ma chaiſe, de crainte qu'on ne „ m'endormît malgré moi : j'écris ceci, les „ yeux bandés, en criſe magnétique.

„ *Ce* 15 *Octobre* 1784. JOLY. „

Après quoi je lui débandai les yeux, & lui dictai :

“ J'écris ceci ſans avoir les yeux bandés, „ & je n'en écris pas mieux : ainſi, autant „ vaudroit-il que l'on ne me les eût pas dé- „ bandés. „

La vue de ſon écriture, à ſon réveil, lui cauſa une ſurpriſe extrême : il diſoit que ſûrement on lui avoit tenu la main : malgré tous les témoins qui lui aſſuroient le contraire, il ne pouvoit ſe le perſuader.

Le dimanche matin, n'étant pas plus convaincu, ni plus confiant que les autres jours, il imagina un expédient fort original pour s'empêcher de dormir ; c'étoit de ſe piquer la main avec une épingle pendant que je le *touchois*. Je ne pouvois m'empêcher de rire & de m'arrêter. Alors il me diſoit : « Ah ! pour aujour- „ d'hui, vous avez beau faire ; je me fais „ bien du mal, mais au moins je *ne m'en-* „ *dors point.* » Cependant je tâche de reprendre mon ſérieux, & de ne plus prendre garde à ſes geſtes. Un moment après, j'entends l'*épingle* tomber ; & le voilà de nouveau dans la *criſe accoutumée. Je le réveillai* ce jour-là dans mon cabriolet, après lui avoir

fait faire un tour de promenade. Nouvelle ſurpriſe, comme on peut bien le croire, de ſa part. Mais humilié cependant de ſe voir ainſi MAÎTRISÉ, il ne renonça pas encore à de nouveaux expédiens pour vaincre l'empire que j'avois ſur lui.

Dans la *criſe* du ſoir, il me parla ainſi de ſa guériſon : « Je ſens mon *dépôt* qui ſe partage, „ me dit-il, je le rendrai par le *nez* en deux „ fois, dont demain matin une partie, & „ l'autre partie plus tard ; mais je ne puis en- „ core en prévoir le jour. »

Le lundi, étant allé à Soiſſons, il m'apprit, à ſon retour, que s'étant trouvé foible ſur la route, il étoit deſcendu de cheval, & avoit rendu *par le nez* gros comme un œuf de matiere blanchâtre. C'étoit la partie du *dépôt* qu'il avoit prédit la veille devoir ſortir : il n'eut de *criſe* ce jour-là, que le ſoir.

Le lendemain mardi, j'eus encore une nouvelle ſcene fort plaiſante. En entrant dans la chambre de mon traitement, je vis tous mes malades dans une gaieté ſinguliere. Je m'informe du ſujet de leurs éclats de rire. C'étoit M. *Joly* qui avoit imaginé de faire faire *deux cercles de fer* au maréchal du village, avec leſquels il s'étoit fait attacher par lui les *deux jambes* au pied de ſa chaiſe : *des cloux* bien rivés, enfoncés dans le bois, faiſoient, qu'à moins de limer les bandes de fer ou les cloux, il étoit impoſſible de le détacher. Il ne doutoit plus, alors, que je ne puſſe l'*endormir ;* mais ſon eſpérance étoit

qu'au moins il ſe *réveilleroit* au bruit qu'on feroit pour *limer* les bandes de fer qu'il avoit aux pieds, ajoutant même que, pour peu qu'on s'y prit mal-adroitement, on lui *limeroit* la peau, & que la douleur alors le *réveilleroit* néceſſairement. Beaucoup de perſonnes qui ne m'ont pas permis de les nommer, venues ce jour-là à *Buzancy*, furent témoins du bruit que l'on fit & de la gêne qu'on lui occaſionna pour lui *limer* ſes attaches, ſans que pour cela il donnât le moindre ſigne de réveil : les mêmes témoins lui entendirent même prédire *que ſa guériſon auroit lieu le jeudi au ſoir.*

J'eſpérois ce jour-là que ſon *réveil* feroit auſſi calme que les autres jours. En revenant à lui, il me dit qu'il avoit un mal de tête plus violent que de coutume ; mais je n'y pris pas garde, & le renvoyai à ſon auberge : il étoit alors ſept heures du ſoir. Vers les huit heures, on vint me dire qu'on a entendu des ſoupirs & des plaintes dans mon parc, & qu'étant accouru au bruit, on avoit trouvé M. *Joly* étendu par terre, étouffant & râlant comme un homme qui va mourir : on ne pouvoit le *toucher* ſans augmenter ſes ſouffrances. Je vais le chercher, l'amene bien vîte au château, & après lui avoir fait avaler un verre d'eau, * j'appaiſe *ſes convulſions*, & le remets dans l'état

* L'eau que je donne aux malades dans le traitement eſt toujours magnétiſée.

de crise calme ou mon attouchement le mettoit ordinairement ; après quoi je l'étendis sur un canapé pour le reposer. Après un quart-d'heure dans cette tranquillité, moi écrivant auprès de la cheminée (& ne pensant plus à lui,) il m'appelle, ce que jamais il n'avoit fait. Qu'y a-t-il, lui répondis-je? « Vous avez bien fait, me dit-il, „ de me donner *un verre d'eau ;* trois minu- „ tes plus tard je n'aurois plus eu besoin de „ rien, j'aurois été étouffé. „

Après l'avoir fait souper, *sans l'ôter de crise*, je l'ai conduit dans une chambre où je lui ai dit de se coucher ; ce qu'il a fait comme s'il eût été dans *son état naturel.* A le voir *faire ses prieres*, *souffler la lumiere*, *arranger ses habits* sur son lit, excepté enfin d'avoir les yeux fermés & de ne pas parler, on n'eût pu croire que ce jeune homme ne fût pas dans son état habituel. Quand il fut couché, il me dit qu'il étoit bien, & qu'il alloit dormir. Je lui dis de m'attendre le lendemain, & de ne pas se lever sans moi. Il me répondit que c'étoit à lui à me venir trouver, & qu'il se leveroit sitôt qu'il feroit jour. Je fis coucher, par précaution, un homme dans sa chambre : ce soin étoit inutile ; car le malade ne remua pas de la nuit.

Le lendemain matin, mercredi, étant monté chez lui sur les huit heures, je le trouvai tout habillé & assis tranquillement auprès de son lit, toujours dans le *même état de somnambulisme :* je le fis descendre dans

ma chambre, où il m'apprit qu'il avoit très-bien dormi. Sur les nouvelles que je lui demandai de sa santé (car je me plaisois à lui faire répéter ses *prédictions* sur sa guérison,) il me répéta que c'étoit toujours *jeudi* soir qu'il rendroit son *dépôt par le nez*; mais que d'ici là il avoit beaucoup à souffrir. Je lui demandai de quel genre de souffrances il vouloit parler? « Ce sera, dit-il des souf-
„ frances pareilles à celles d'hier : d'ici à
„ demain au soir, je pressens que toutes les
„ deux heures j'aurai un accès violent
„ d'étouffement : je ne suis pas éloigné du
„ premier. » En effet, à neuf heures sonnantes, je le vois se roidir; je vois ses yeux se tourner, sa gorge s'enfler, & le voilà dans le même état convulsif que la veille. Il m'avoit trop bien appris que l'*eau* lui étoit nécessaire, pour ne pas employer ce moyen pour le calmer : il la buvoit avec une avidité singuliere. Cette *crise* dura à peu près cinq minutes, après quoi je le vis aussi tranquille qu'auparavant.

Dans cet état, il me demanda de quoi écrire une lettre à son pere, il vouloit, disoit-il, que l'on fît des perquisitions sur un de ses amis, qui, étant venu au traitement avec lui, l'avoit quitté fort brusquement sans ma permission. Sa lettre fut courte, mais assez bien écrite & bien dictée. Ce n'a été qu'à son retour chez lui qu'il a eu connoissance de cette lettre (écrite cependant & cachetée par lui-même.) Je profitai de la même occasion pour donner des nouvelles à son pere, & annoncer à ce

dernier la guérifon de fon fils pour le foir du *lendemain*.

Cette lettre écrite, je fortis pour ordonner qu'on apportât à déjeuner à mon malade. Je fus enfuite conter ce qui venoit de fe paffer : j'en parlois encore, quand une femme de chambre, regardant par la fenêtre, me dit : Mais, monfieur *Joly* eft donc éveillé, car le voilà qui defcend dans le jardin. En effet, j'ouvre la fenêtre, & je le queftionne. Il me répond : « Qu'il venoit d'être fort étonné, „ en *s'éveillant*, de fe trouver tout feul dans „ ma chambre auprès d'un bon feu; qu'il ne „ favoit pas qui l'avoit mené là; qu'il fe fen- „ toit beaucoup d'appétit, & qu'il alloit „ commander à déjeûner à fon auberge. » Sur les queftions que je lui fais fur fes fouffrances paffées, il me répond : « Qu'il a bien fouve- „ nance de n'avoir pu gagner le village & „ de s'être trouvé foible dans les charmil- „ les, mais que depuis il *ignoroit ce qui* „ *s'étoit paffé*. „ Comme je favois mieux que lui, par fes *prédictions*, ce qui devoit lui arriver à onze heures, je lui recommandai de revenir avant ce tems fe mettre au traitement. Il me le promit, & je le laiffai aller.

De retour à dix heures & demie, je lui fais faire *la chaîne* avec les autres malades, autour du *réfervoir magnétique*. Il n'en falloit plus davantage alors pour agir fur lui avec efficacité. A onze heures juftes, *fa crife convulfive* lui prend, comme il l'avoit annoncé, & toute la journée il en eut de femblables,

de deux heures en deux heures, ſans jamais ſortir de l'état de *ſomnambuliſme.* Après la *criſe* de cinq heures du ſoir, il ſe réveilla cependant tout ſeul, comme il avoit fait le matin. Il ſe trouvoit un ſi grand mal de tête, qu'il ne vouloit pas ſe remettre au traitement, je ne l'y forçai pas, & le laiſſai ſe promener, ſans cependant le perdre de vue. A ſept heures, ſans qu'il y ait eu aucun préliminaire de ma part, ſa *criſe* convulſive lui prend, comme il étoit à cauſer dans une chambre voiſine de celle du traitement. J'accours, je le calme comme à l'ordinaire, & l'état de *ſomnambuliſme* s'enſuit. Il eut encore ce jour-là deux accès; ſavoir, un à neuf heures, & l'autre à onze, après avoir fort bien ſoupé; car jamais l'appétit ne lui manquoit: &, quoique dans l'*état magnétique*, il ſavoit fort bien demander à manger.

Je m'apprêtois à ne pas dormir de la nuit, afin de ſuivre avec exactitude les détails d'une cure auſſi extraordinaire, & d'ailleurs pour ne pas l'abandonner lui-même dans ſes accès violens d'étouffemens, qui, ſans l'eſpérance qu'il me donnoit lui-même de la fin de ſes tourmens, m'auroient chaque fois fait craindre pour ſa vie. Il s'apperçut apparemment de mes inquiétudes pour la nuit, car il me dit que je pouvois dormir tranquillement; qu'il falloit le faire coucher, & que le repos qu'il alloit prendre empêcheroit ſes *criſes convulſives* de ſe manifeſter; qu'enfin il n'en auroit pas avant *ſept heures du matin.* Je ne pouvois cependant pas aſſez ajouter foi à cette prédiction, pour

l'éloigner de moi pendant la nuit. En conséquence, je le fis coucher dans ma chambre. Etant dans son lit, il me répéta encore qu'il alloit dormir tranquillement ; que je pouvois en aller faire autant jusqu'au *lendemain à sept heures*. Il me forçoit à la confiance par son ton d'assurance. En effet, je me couchai, & ne fus pas réveillé de la nuit.

Mais le *lendemain* matin, j'entends, étant encore endormi, un bruit sourd, des plaintes, & comme si quelqu'un se débattoit par terre. Je saute vîte en bas de mon lit, & je vois mon malade tout habillé, étendu sur le plancher, la face contre terre, étouffant & râlant comme la veille. Aussi-tôt je cours chercher *un verre d'eau*, & tâche de le relever. Quand il fut calme, je regarde à ma montre, & vois *SEPT HEURES dix minutes* ; ce qui me donna à penser que le pauvre malheureux avoit souffert quelques minutes avant de me réveiller. A *neuf heures* même crise ; après quoi, *même réveil naturel* que la veille, & même empressement de courir au village pour déjeûner. Il n'eut pas cette fois l'attention de revenir avant *onze heures* ; de sorte que son accès lui prit comme il finissoit de déjeûner. Il fallut venir me chercher ; ce qui (vu le chemin que j'avois à faire) lui occasionna cette fois une *crise* plus longue que de coutume.

Revenu au château dans l'état de *somnambulisme*, je voulus le mettre au traitement ; mais il me dit qu'il y souffroit trop, que l'effet étoit trop violent pour lui, & qu'il n'avoit plus

plus besoin de ce secours jusqu'à sa parfaite guérison, *qui s'opéreroit ce soir même.* Il dîna ce jour-là à table avec nous, madame la marquise de ***, qui étoit arrivée de la veille, ayant bien voulu le permettre. Après son *accès de trois heures*, il se *réveilla naturellement*, & alla jouer une partie de *tamis*. Comme il se sentoit la tête très-lourde, il s'imaginoit que l'exercice la lui dégageroit; car il étoit bien loin d'imaginer alors être aussi près de sa guérison parfaite. Il m'a dit depuis, qu'il se seroit trouvé très-heureux dans ce moment-là de rester avec sa *surdité*, pourvu qu'on eût pu lui ôter le *mal de tête* violent qui l'accabloit. Je le voyois se donner du mouvement avec d'autant plus de plaisir, qu'il m'avoit *dit* le matin (dans l'*état magnétique*,) qu'il guériroit de meilleure heure si je le fatiguois & si je lui faisois faire beaucoup d'exercice. En conséquence, je l'avois laissé me suivre toute la journée comme mon ombre, & quelquefois même l'avois fait courir & sauter, pour obéir à ses *indications.*

Cependant il étoit *cinq heures & demie* passées, & la *crise ordinaire* n'arrivoit pas; ce qui m'étonnoit: la partie de *balle* l'attachoit beaucoup; & quoique je lui eusse fait dire plusieurs fois de venir au traitement: il n'en tenoit compte: je lui criai enfin moi-même de revenir, & il m'obéit. Il ne fut pas plutôt arrivé près de moi, que je n'eus que le tems de le prendre dans mes bras, de l'asseoir sur une pierre, & *sa crise convulsive* de suivre les procédés accoutumés.

Revenu dans l'*état magnétique*, je lui demandai de ses nouvelles, en lui observant que *le soir* approchoit où il m'avoit annoncé *sa guérison :* à quoi il me répondit, qu'il n'avoit plus qu'*une ou deux crises* à avoir ; qu'il ne pouvoit assurer si ce seroit après la *premiere* ou après la *seconde* qu'il rendroit *son dépôt ;* mais que cela ne passeroit pas la *deuxieme.* Afin de ne pas le quitter, je le fis asseoir auprès du feu dans la chambre du traitement.

Sur les *sept heures & demie*, voilà sa *crise convulsive* qui le prend : mais loin d'être aussi violente que les autres, je le vois s'affoiblir considérablement. J'étois dans une inquiétude extrême, d'autant qu'il me dit : *Monsieur....*, *voilà que je perds mes forces.... ; je ne puis plus pousser ma crise... ; c'est la fin.* Et il s'arrêtoit, ne pouvant presque pas parler. *Eh bien*, lui dis-je tout alarmé, *que signifie cela ? Seriez-vous plus mal ?* Alors, d'une voix entrecoupée, il me dit : *C'est l'annonce.... de ma.... guérison..... prochaine.... : je ne puis marcher.... il me faut porter sur un lit.... je serai mieux.... quand j'aurai la tête reposée....* Je le fais en effet porter, car il ne pouvoit se soutenir : un moment après qu'il fut sur le lit, il se réveille & se trouve étonné, comme à l'ordinaire, de sa position : il ne pouvoit revenir sur-tout de l'excès de foiblesse où il étoit. Un quart-d'heure s'étant passé ainsi, il me dit qu'il se sentoit envie de dormir, & qu'il desiroit qu'on le laissât reposer. Je fais retirer tout le monde, & nous allons

dans une chambre attenante à la sienne, d'où nous pouvions entendre le moindre bruit qu'il feroit. Il resta ainsi tranquille environ trois quarts d'heure : au bout de ce tems, quelqu'un ayant entendu remuer dans sa chambre, j'y cours, avec *dix* ou *douze* personnes, entr'autres, M. le marquis *de Lévis*, qui attendoit, ainsi que moi, ce qui devoit se passer; & nous trouvons *Joly* le visage hors du lit, & rendant par *le nez* ce qu'il nous avoit annoncé : c'étoit une matiere *blanche & epaisse*, mêlée de très-*peu* de sang. Quand je vis qu'il ne rendoit plus rien, je le fis recoucher, & je jugeai d'après *des indications sûres*, qu'il étoit encore dans *l'état magnétique*. Il ne resta pas un demi-quart-d'heure sans revenir dans l'état naturel. Alors je lui demandai s'il savoit ce qui venoit de lui arriver : il me répondit que non; mais qu'il sentoit sa tête fort légere, que c'étoit apparemment le sommeil qu'il venoit de prendre qui en étoit cause; que cependant il ne savoit d'où lui venoit la foiblesse extrême où il étoit. Je ne me donnois plus la peine d'élever la voix pour me faire entendre, & le ton le plus bas étoit celui qui lui convenoit le mieux. Quand je le vis tranquille, je lui annonçai qu'il étoit *guéri*, & que j'allois lui en montrer la preuve. Le témoin sensible qui se trouvoit encore par terre, la légéreté de sa tête, la sensibilité de ses oreilles; toutes ces preuves réunies mirent fin à son incrédulité, & ne tarderent pas à le convaincre de sa parfaite guérison. Sa

foiblesse seule l'empêchoit de jouir de tout son bonheur. Il alla coucher cette nuit à son auberge & le lendemain, ayant, avec le repos, repris ses forces ordinaires, il est venu me remercier & me témoigner sa joie & sa reconnoissance.

Le surlendemain *vingt-trois*, il est parti en parfaite santé pour son pays, avec le projet de reprendre (s'il est encore possible) des études dont, par son intelligence, il est très-capable de profiter. (Voyez le certificat ci-après.)

La veille de sa guérison, il s'en étoit passé une toute aussi singuliere; c'étoit celle d'une femme, *Agnés Rémont*, indiquée au n°. 10 du *détail des cures opérées à Buzancy*, laquelle, après une chûte affreuse qu'elle fit dans sa cave, sur la tête, *mardi* 12 *Octobre*, eut des *vertiges*, des *convulsions*, & un commencement de *saignement de nez*, qui, s'étant arrêté, auroit indubitablement formé un dépôt dans sa tête. Celle-ci dans ses *crises magnétiques*, m'obligea de la faire *saigner* jusqu'à trois fois: elle me *prédit*, de même que Joly, *l'heure de sa guérison;* &, après trois saignemens de nez qu'elle avoit de même *pressentis* & *annoncés*, le mercredi 19, elle me dit: *Je suis guérie;* & si je souffre, c'est de *l'estomac;* dans un moment cela sera passé, & je n'aurai plus de mal.

En effet, le *jeudi* elle est restée chez elle très-foible, mais bien portante, & le *vendredi* elle est venue me remercier avec Joly.

Certificat de la guérifon du fieur Joly, dont l'original eft entre les mains de M. Rigaud, notaire à Soiffons.

« Nous, *maire* royal & *principaux habitans* de la ville de *Dormans* en Champagne, certifions que nous avons connu le nommé Henri-Jofeph-Claude *Joly*, de cette ville, dans un état de *furdité confidérable ;* qu'il a été obligé de quitter fes études au college de Louis-le-Grand, à caufe de fon infirmité; que, pendant *fix ou fept ans* qu'il a été à *Paris*, nous avons fu qu'il avoit tenté les moyens connus de la médecine ; entre autres ceux adminiftrés fur les *fourds* par M. l'abbé de *Saint-Julien*, fans en tirer de foulagement; & qu'enfin, étant allé le 22 *du mois d'Octobre* à Buzancy, chez M. le *marquis de Puiségur*, qu'on lui avoit dit guérir beaucoup de perfonnes par le moyen du *magnétifme animal ;* nous l'avons vu revenir au bout de huit jours ***PARFAITEMENT*** *guéri de fa furdité, entendant la voix la plus baffe ;* & que ledit *Joly* nous a dit avoir rendu par le nez un *dépôt* confidérable ; que fur les queftions que nous lui avons faites du moyen employé pour le guérir, ainfi que des différens effets qu'il avoit éprouvés, il nous a répondu n'avoir aucune connoiffance de la caufe qui l'a guéri, ni aucun fouvenir des fouffrances qu'on lui avoit dit avoir reffenties, fi ce n'eft d'une foibleffe qu'il éprouva un jour en

revenant de Soiſſons, après laquelle il rendit partie de *ſon dépôt* par le *nez*, & une autre fois, l'avant veille de ſa guériſon, d'être tombé foible dans le chemin, en s'en retournant à ſon auberge. De plus, ledit *Joly* nous a aſſuré ne plus ſouffrir d'une *double hernie* qui l'incommodoit beaucoup, au point que, dès ſon retour chez lui, il a ceſſé de faire uſage d'un double *bandage*, qu'il ne quittoit pas précédemment.

« *Nous certifions* en outre, que le ſieur François *Joly*, pere dudit *Joly*, nous a montré une lettre de M. le marquis de *Puyſégur*, datée du *mercredi* 19 *Octobre*, dans laquelle ce ſeigneur lui annonçoit la guériſon totale de ſon fils pour le *lendemain jeudi ſoir*, *vingt dudit mois*, qui s'effectueroit par la ſortie d'un *dépôt par le nez*; ce que ledit *Joly* nous a aſſuré lui être effectivement arrivé. En FOI de quoi nous avons ſigné le préſent certificat, à *Dormans ce quatre Novembre mil ſept cent quatre-vingt-quatre*, & à icelui fait appoſer *le cachet* aux armes de *notredite ville*. Ainſi ſigné, *Pruche*, maire; *Robert*, Conſeiller; *Joly*, curé de Châtillon-ſur-Marne; *de Barry*, greffier-ſecrétaire; *Lallement*, ancien praticien; *Prin*, curé de Reuilly; *Pean de Monthelon*, ſeigneur de Troiſſi près Dormans; *Delalot*, ſeigneur de Comblisy; *Laurain-le-Gros*; *Cheruy*, procureur fiſcal de Comblisy; *Laurain*; *Racine*; *Aubry*, aubergiſte à la Croix-d'or; *Couvé*; *Mouſſé*, le jeune; *Robert*, curé de Vimelles; *le chevalier d'Eſtrées*, brigadier des armées du roi,

Fovelet, ancien greffier de la ville ; *C. Martin*, Conſeiller ; *Delbarre* ; *Clouet* ; *Herman* ; *Stirtz* ; *Baugy*, ſon maître d'écriture ; *Remond*, aubergiſte ; *Gaudinac*, notable ; *Joly* pere ; *Guiborat* ; *Caſtellas*, vicaire de Dormans ; *Goblet* ; *Palle*, greffier militaire ; *Madeleine Joly*.

D'après le détail des cures que je viens de citer, & dont l'exactitude eſt conſtatée par des précautions au-deſſus de toute ſuſpicion, il n'eſt pas poſſible de ſe refuſer de croire à l'exiſtence des effets opérés par le moyen du *magnétiſme animal* ; & dès-lors on ſentira de quel avantage il eſt, pour le bien général, que cette *découverte* ſoit *connue*, *appréciée* & *perfectionnée* par tout le monde, & ſur-tout par la claſſe d'hommes deſtinés plus particuliérement à ſecourir l'humanité ſouffrante.

S'il eſt vrai que *chaque homme* puiſſe dans l'occaſion ſoulager ſon ſemblable, il n'eſt pas moins vrai que l'habitude de *magnétiſer*, de ſuivre des *criſes*, d'en prévoir les effets & les réſultats, rendront toujours ceux qui, par état, ſe conſacreront à cet emploi, plus bienfaiſans que les autres, &, par cette raiſon, plus précieux à la ſociété. L'état de *médecin*, par la ſuite en acquerra plus de luſtre, parce qu'il ſera plus pénible : il ne ſuffira pas aux *médecins* de faire ſeulement uſage de leurs connoiſſances *théoriques*, il leur faudra de plus payer de *leurs perſonnes* ; & ce ſera de la perfection plus ou moins grande de leur *machine électrique animale*, autrement

dit, de *leurs facultés physiques*, que dépendra leurs succès dans les maladies.

Une chose infiniment satisfaisante dans l'emploi du *magnétisme animal*, c'est de pouvoir, à l'aide d'un malade *en crise magnétique*, avoir un *INDICATEUR sûr* non seulement *du siege* de sa maladie, mais aussi des *maladies* des différens individus qui lui seront présentés.

Quand on considere ce fait d'une maniere isolée & sans chercher à se rendre compte de sa possibilité, on est tenté de le nier & de le regarder comme une *absurdité manifeste* : car, dira-t-on, à moins de croire aux *sorciers*, on ne peut admettre une pareille assertion. Personne n'est plus éloigné que moi de croire aux *sortileges* & aux *divinations*.

Mais il faut observer que la connoissance des maladies, & la *prévoyance* de leurs symptômes, & de leur terminaison, ne tient à rien de *surnaturel* dans les individus qui se trouvent en état de *crise magnétique*. Ce n'est pas par *prédiction* qu'ils jugent si sainement & si sûrement des *causes des maladies*, mais tout simplement par une *sensation* qui leur est particuliere. Ce n'est que par des *sensations* que nous pouvons avoir des *idées* : cette vérité, si constante & si reconnue, ne peut être démentie par rien ; & ce qui arrive aux individus en *crise magnétique*, vient encore à l'appui de cette vérité pour en constater plus authentiquement l'évidence.

J'ai beaucoup questionné mes malades

somnambules ; Joly , sur-tout, comme plus intelligent, m'a rendu plus exactement ce qu'il sentoit à l'approche des malades que je lui présentois à *toucher*. « C'est, me disoit-» il, une *sensation* véritable que j'éprouve » dans un *endroit correspondant* à la partie » qui souffre chez celui que *je touche ;* ma » main va naturellement se porter à *l'endroit* » *de son mal ;* & je ne peux pas plus m'y » tromper, que je ne pourrois le faire en » portant ma main où je souffrirois *moi-* » *même.* »

Par rapport à ce qu'il éprouvoit lui-même dans l'*état magnétique*, pour pouvoir affirmer aussi positivement ses souffrances *à venir*, & enfin sa *guérison :* « Quel nom donneriez-» vous à cela, lui demandois-je ? C'est plus » que *prévoir*, me disoit-il, il faudroit ap-» peler cela *pressavoir*, ou plutôt *pressentir :* » oui, c'est que je *sens d'AVANCE*, je *pressens* » le mal qui doit m'arriver ; & comme je ne » suis pas éloigné de ma guérison, *j'en pressens* » à peu près le moment, comme devant ar-» river au terme où je *pressens* devoir finir » mes souffrances. »

Le jour de sa guérison, je lui dis que la nommée *Agnès Rémont* se portoit bien, qu'elle étoit guérie de la veille, *ainsi qu'elle me l'avoit annoncé* d'avance. Il me répondit : « Cela devoit être, puisqu'elle vous l'avoit » annoncé : elle ne pouvoit se tromper, car » elle *sentoit* ce qu'elle vous disoit, aussi bien » sûrement que je *SENS* que *je dois guérir ce* » *soir.* »

Tout l'extraordinaire des *prédictions* des malades dans l'*état magnétique*, s'évanouit donc, en les considérant comme l'effet d'une *pressensation* particuliere & dépendante de l'état dans lequel ils se trouvent : nier l'existence de cette *sensation* parce qu'on ne l'a point éprouvée, feroit tomber dans une erreur pareille à celle d'un *aveugle* de naissance, qui diroit que le *sens* de la vue n'existe pas, parce qu'il ne peut s'en faire une idée.

La pressensation est tellement inhérente à l'*état magnétique*, que je n'ai jamais trouvé un seul de mes malades, revenu dans l'état naturel, se ressouvenir de rien de ce qu'il avoit *fait* & *prédit* pendant *sa crise*. J'ai fait ce que j'ai pu pour lier leurs idées dans le passage d'un état à l'autre, soit en entrant *en crise*, soit en sortant, cela m'a été impossible. La démarcation est si grande, qu'on peut regarder ces deux états comme deux existences différentes. J'ai remarqué, par exemple, qu'en état *magnétique*, ils ont l'idée & le souvenir de tout ce qui les a occupés dans l'état *naturel ;* tandis que, dans cet état, ils n'ont aucun souvenir de tout ce qui les a occupés dans l'*état magnétique :* ce qui confirme bien (suivant ce que j'ai dit plus haut) l'existence d'une *sensation* de plus, dans ce dernier état. Ils peuvent, avec six sens (si l'on peut s'exprimer ainsi,) se ressouvenir des sensations que la jouissance des *cinq premiers* leur a procurée, tandis qu'avec *cinq sens* ils ne peuvent remonter aux idées formées avec *six*. On peut

encore ſe ſervir ici de la comparaiſon d'un *aveugle* de naiſſance à qui on rendroit la vue. En voyant la lumiere, il acquerroit sûrement des idées nouvelles, dont il ne pouvoit avoir le moindre apperçu avant ſon nouvel état; tandis qu'acquérant un ſens de plus, il ſe reſſouviendroit parfaitement de la maniere dont il exiſtoit ſans la poſſeſſion de ce ſens: la ſeule différence fort grande qu'il y ait dans le paſſage *de criſe* a l'état naturel, eſt qu'ici le ſouvenir de tout ce qu'on a éprouvé ſe perd totalement, ce qui n'arriveroit pas à ce que je penſe, à l'aveugle revenu dans ſon premier état.

Il exiſte encore une particularité bien remarquable dans l'état de *criſe magnétique*; c'eſt que la perfection de cette ſenſation, dont nous ne pouvons nous faire une idée, n'exiſte véritablement que lorſque les individus ſont *malades*: une fois *guéris*, s'ils continuent à tomber *en criſe*, ils ne ſont plus *bons* à conſulter ſur les maladies des autres; ils avouent alors qu'ils ne *ſentent* plus rien: du reſte, quoique guéris, ils ſont ſuſceptibles encore quelque tems de devenir dans l'état de *ſomnambuliſme*, ſoit qu'ils entrent dans la chambre du traitement, ou qu'ils s'approchent de la perſonne qui les a *magnétiſés*. C'eſt ainſi que pluſieurs individus, ſoit de *Buzancy* ou autres lieux, ont été quelque tems à ne pouvoir m'approcher ſans ſe ſentir l'*envie de dormir*. Cette ſuſceptibilité dure plus ou moins long-tems, & finit par paſſer totalement. On

verra ci-après, ce qu'un peu plus d'expérience m'a appris depuis.

L'électricité artificielle n'exerce aucune influence particuliere sur les individus en *état magnétique*. J'en ai fait l'essai sur plusieurs malades, entr'autres sur *Joly*, & sur une *épileptique* dont j'espere la guérison, par la raison que c'est la premiere malade de ce genre que je sois parvenu à mettre dans *l'état de crise magnétique*. Je les ait fait mettre sur le *gâteau* & les ai chargés d'*électricité ;* cela leur échauffoit la tête, comme à tout le monde ; si je tirois d'eux des *étincelles*, ou que je leur donnasse des *commotions* avec la bouteille de *Leyde*, ils me disoient que je leur *faisois mal ;* & une fois attrappés, ils ne se prêtoient qu'avec peine à de nouvelles expériences. Comme dans cet état ils ont les *sensations* extrêmement délicates, je leur demandai s'il restoit quelque chose en eux de ce fluide électrique : ils me dirent que non ; que cela s'échappoit très-vîte, & que la douleur que je leur avois faite, étoit tout ce qui leur en restoit. La fille *épileptique*, qui n'avoit aucune idée d'*électricité*, se plaignoit véritablement & me disoit qu'elle croyoit qu'on lui avoit *mordu le doigt*. *Joly* étoit celui qui, par quelques connoissances de la chose, pouvoit me satisfaire le plus. Je le fis communiquer, *sans être isolé*, au conducteur de ma machine, & je fis tourner *le plateau ;* alors il me dit qu'il sentoit de cette maniere circuler le fluide en lui ; que cela ne lui faisoit aucun mal ; & que ce qu'il ressentoit,

reſſembloit, ſans être auſſi fort, à ce qu'il éprouvoit autour *du réſervoir magnétique.* J'ai eſſayé envain, ſans *magnétiſme*, de mettre mes malades *en criſes* par le ſecours ſeul de l'*électricité ;* cela me porte à croire qu'en les *électriſant négativement*, on ne pourroit pas non plus les décharger de l'*électricité animale* ou de l'excédant de mouvement dont ils ſont imprégnés.

Le rapprochement que j'ai trouvé entre les *effets électriques* & ceux du *magnétiſme animal*, m'ont conduit à me ſervir plutôt de *baguettes de verre* pour *toucher* mes malades, que de baguettes *de fer*, que l'on emploie ordinairement : je me ſuis apperçu qu'elles étoient beaucoup meilleurs *conducteurs* que les premieres ; ce qui vient apparemment de ce que les pores ſont plus ſerrés & les *filieres* plus *directes* que dans aucune autre ſubſtance : joint à cela, comme je l'ai dit plus haut, que c'eſt le corps de la nature qui *retient* le plus de *fluide univerſel.* Cette expérience a ſervi à me convaincre de la vérité d'une des propoſitions de M. *Meſmer*, qui eſt que le *verre* même ne ſert pas d'*iſoloir* à ce fluide. En effet; il ne ſeroit plus *univerſel*, ſi quelque choſe pouvoit en *iſoler.*

L'eau magnétiſée eſt un des grands moyens de la *médecine magnétique.* Un malade *en criſe* eſt ſeul dans le cas d'en appercevoir la différence avec de l'*eau ordinaire.* Je n'ai pas plus d'idée de ce fait que de tous les autres que j'ai cités, puiſqu'il dépend d'une *ſenſation* exquiſe que je n'ai jamais éprouvée : mais l'expérience

RÉITÉRÉE que j'ai été dans le cas d'en faire ſur beaucoup de malades, ne me laiſſe aucun doute ſur ſa réalité. Il n'eſt pas même néceſſaire que l'*eau* que l'on *magnétiſe* ſoit dans du *verre;* ce qui prouve que ce n'eſt pas comme dans l'*électricité artificielle*, où l'eau ne ſert que de *conducteur* du fluide univerſel, pour le porter ſur la partie intérieure du *bocal* qui la renferme : mais ici c'eſt l'*eau* elle même qui ſe charge du *fluide animal.*

Tous mes malades *en criſe* s'accordent à conſeiller de *cette eau* en abondance aux hydropiques, aſſurant même qu'elle leur eſt beaucoup plus ſalutaire que mes *attouchemens* extérieurs. Si, comme j'ai lieu de le croire, cette *indication* eſt vraie, de quelle importance il eſt que l'expérience vienne en confirmer le ſuccès.

Il me reſte encore une objection bien importante à lever, pour forcer la croyance publique ſur les *guériſons* que je rapporte. Comment ſe peut-il, dira-ton, qu'un éleve de M. *Meſmer* cite tant de faits extraordinaires, ſuivis de réſultats auſſi heureux, tandis que M. *Meſmer* lui-même n'a jamais rien publié de ſemblable. Ma réponſe eſt toute ſimple : je ſuis abſolument libre de mon tems chez moi; je puis, autant qu'il eſt néceſſaire, ſuivre tous les périodes d'une cure; d'après les *indications* qui me ſont données par les malades eux-mêmes, je puis les faire coucher à portée de moi, & ne les pas quitter un *ſeul moment.* Enfin, je maîtriſe

tous les événemens, tandis que M. *Mesmer*, en butte à toutes les volontés d'un public qu'il doit respecter, n'est pas une seule journée maître de lui. Je puis affirmer, sans l'offenser, qu'il lui eût été impossible d'opérer une cure pareille à celle de *Joly*; car, dès la premiere *crise* qu'il lui eût occasionnée, obligé peut-être de l'abandonner pour courir à l'autre bout de *Paris* ou de faire une *consultation*, il eût perdu tout le fruit de ses peines en perdant le moment d'obtenir du malade une *indication* sûre de la *cause* de ses maux; à plus forte raison lorsque la nature opéroit chez lui des retours périodiques de souffrances, il eût risqué, en l'abandonnant à lui-même, de le laisser étouffer; ou s'il n'avoit pas succombé totalement, de causer en lui une *désorganisation* qu'aucun moyen n'eût pu rétablir.

Ce sont ces soins assidus & continuels (que je reconnoissois si nécessaires à tous les malades soumis au magnétisme) qui me faisoient écrire ce *printemps*, que je regrettois bien que M. *Mesmer* ne se trouvât pas dans une situation assez tranquille pour opérer avec succès les effets bienfaisans de sa *sublime découverte*, & qui me faisoient juger de tout le bien qu'il auroit fait de plus que moi, s'il se fût trouvé à ma place.

Quand je considere en effet ce qui se passe à tous les *traitemens magnétiques* un peu nombreux, je ne puis me refuser à un profond sentiment de tristesse. Accoutumé à ne jamais voir chez moi aucune *crise inutile*, &

la nature ſe décidant en ma faveur à ne jamais s'arrêter juſqu'à l'*entier rétabliſſement* de mes malades, je gémis du tems perdu ou des ſouffrances inutiles & ſouvent *dangereuſes* que font eſſuyer à leurs malades la plupart des *magnétiſeurs*.

Les CHAMBRES des *criſes*, qu'on devroit appeller plutôt un enfer à convulſions, n'auroient jamais dû exiſter : M. *Meſmer* n'en avoit jamais eu ; ce n'a été que lorſque la multitude des malades eſt venue abonder chez lui dans ſon nouveau logement, qu'obligé alors de trop partager ſes ſoins, il a imaginé d'avoir un emplacement où il pût au moins, en abandonnant ſes malades, ne pas les laiſſer expoſés à être *touchés* de tout le monde ; ce qu'il ſavoit leur être très-contraire. Il faut le plaindre véritablement de tout le mal qui eſt réſulté d'un pareil établiſſement, que l'humanité ſeule lui avoit dicté. Tant qu'il n'y avoit que lui qui pût entrer dans cette *fatale chambre*, le mal n'étoit pas auſſi grand ; mais obligé une fois de dévoiler ſa doctrine & ſes moyens, chaque *initié* s'eſt cru en droit d'aller ſuivre ce que l'on appelloit *criſes ;* alors il a dû en réſulter le plus grand déſordre dans les individus ſoumis aux *expériences publiques ;* la *décence*, la ſanté, tout étoit compromis, & aucune cure ſatisfaiſante n'eſt venue adoucir les chagrins de l'honnête homme forcé de laiſſer profaner ainſi ſes moyens. Tous les médecins, qui ſortis de l'école de M. *Meſmer*, ſe ſont répandus dans les provinces pour y établir des *traitemens* magnétiques,

magnétiques, ont commencé leur établissement par faire arranger *une salle de crises.* Aucun ne peut être repréhensible d'une précaution aussi barbare, puisqu'ils ne l'ont fait que dans les vues les plus bienfaisantes, & que tous sûrement ont eu beaucoup à souffrir du tableau affreux que leur ont présenté les *convulsions* trop réitérées; mais il est tems de les désabuser, ainsi que le public. Tout ce qui s'appelle *convulsions* ne doit être qu'un passage éphémere entre les mains du *magnétiseur;* & l'*état de crise*, au contraire, est un état *calme* & *tranquille*, qui n'offre aux regards sensibles que le tableau du bonheur & du travail paisible de la nature pour rappeler la santé. Ce n'est pas que dans cet état les individus malades ne souffrent quelquefois d'une maniere inouie; je dis plus, leur *guérison* ne peut s'obtenir *sans souffrances;* mais alors on pourroit dire que, sous l'empire bienfaisant de LA NATURE, leur corps seul souffre, sans que leur ame en soit altérée. La perception qu'ils acquierent dans cet état, leur faisant envisager leurs souffrances comme nécessaires & pressentant d'avance leur guérison, comme terme de ces mêmes souffrances, ils ont un courage & une patience qui tranquillise sur leur état.

Lundi, premier de ce mois de Novembre, le marquis *de Levis* & M. *Cloquet* furent témoins des *prédictions* d'une paysanne foible & bornée, laquelle sur les *six heures du soir*, étant en *crise magnétique* depuis la *veille* & dans les *angoisses les plus violentes de coliques* causées

par des dérangemens de ſanté ſi fréquens dans ſon ſexe, me dit avec la plus grande tranquillité : « Il faut prendre patience, Monſieur, » je ne ſerai pas guérie *avant huit heures du* » *ſoir;* d'ici là il faut que je ſouffre beau» coup ; vous ne pouvez pas m'en empêcher.» Les *mêmes témoins* ne la quitterent pas un moment. Enfin, après un redoublement de ſouffrances, devenant calme & tranquille, elle me dit : « Voilà qui eſt fini, je ne ſouffre plus. » Je me permets une queſtion relative à ſon état; elle y répond d'une maniere ſatisfaiſante : ces *Meſſieurs* regardent à *leurs montres*, & voient *huit heures préciſes.* Je cite ce fait au milieu de *quantité d'autres* du même genre, parce que les perſonnes qui en ont été témoins veulent bien être nommées ; permiſſion que je n'ai obtenue que de peu de perſonnes.

Enfin, il n'y a pas de jour où je ne pourrois *prédire* à mes malades tout ce qui leur arrivera, ſouvent à *plus de huit ou quinze jours de diſtance*, & leur faire croire que je LIS dans *l'avenir.* Je ne fais cependant rien que ce qu'ils m'ont appris eux-mêmes, en racontant les ſenſations qu'ils éprouvoient ; je ne fais autre choſe que leur répéter ce qu'ils ont dit. Mais il n'en ſeroit pas moins aiſé de leur en faire accroire ſur cela, parce que (comme je l'ai dit plus haut) ils n'ont aucun ſouvenir, après la criſe, de tout ce qui leur eſt arrivé.

Je deſire bien que dans *le nouvel examen* qui va ſe faire chez M. *Meſmer* par les *nouveaux commiſſaires* nommés par *le Parlement*, il ſoit pris indifféremment une *douzaine* de nouveaux

malades ſur leſquels M. *Meſmer* exerce ſeul ſa bienfaiſante propriété. Il ne ſe peut pas que, ſur ce nombre, il n'y en ait pluſieurs qui n'offrent, dans le travail de leurs cures, des phénomenes pareils à ceux qui ſe ſont paſſés chez moi, & j'eſpere alors qu'il n'y aura plus de DOUTES ſur l'admiſſion d'*une découverte* auſſi intéreſſante pour l'humanité qu'elle ſera glorieuſe pour le regne ſous lequel elle s'eſt manifeſtée.

Autres cures intéreſſantes par leur détail, opérées depuis celle du ſieur Joly.

LE nommé *Philippe-Hubert* VIÉLET, ancien garde-chaſſe & *maître d'école à Eſpiez*, près *Château-Thierry*, âgé de *trente-ſix ans*, avoit depuis quatre ans un mal de poitrine & complication de maux dont les conſultations ſuivantes font foi. Il étoit foible & extrêmement ſouffrant lors de ſon arrivée au traitement, qui étoit le 8 *Octobre* 1784. Au bout de *deux* jours, il a commencé à éprouver beaucoup de ſouffrances; & au bout de *dix jours* des *criſes magnétiques*, ſes criſes ont toujours été précédées de douleurs fortes à la poitrine & d'oppreſſion conſidérable; il ſembloit n'entrer en *criſe de ſomnambuliſme*, que comme forcé de prendre un repos néceſſaire.

Vers le *vingt-deux* du même mois, il com-

mença *dans ses crises* à me faire des *détails de sa maladie ;* il me *dit* qu'il sentoit s'opérer en lui un travail bien salutaire ; que son oppression à l'estomac étoit causée par un *dépôt* d'humeurs au *pilore* & aux *hypocondres ;* que ces nerfs en étoient fortement agacés ; qu'il auroit beaucoup à souffrir avant d'en être débarrassé ; que cependant ce n'étoit pas là son plus grand mal ; qu'il avoit outre cela un *dépôt* dans la poitrine, qui étoit bien dangereux, parce qu'il *ne pressentoit* pas encore comment il en guériroit. Chaque jour il me donnoit des nouvelles espérances : il n'éprouvoit pas une *seule crise* qui ne fût de plus en plus curative ; enfin, il ne fut pas long-tems sans me dire que la cause de ses deux maux se dissiperoit ; savoir celle de ses maux aux *hypocondres*, par des *selles ;* & celle de sa douleur de poitrine, par une *vomique* qu'il cracheroit.

Le *vingt-six* au soir fut l'époque où il m'annonça positivement une *premiere évacuation* pour *le vingt-huit au soir ;* ce qui est arrivé à la lettre, comme il l'avoit prédit, non sans éprouver les douleurs les plus vives, quoique toujours dans l'*état de somnambulisme. Vers les neuf heures du soir*, quelqu'un m'étant venu avertir que *Viélet* étoit très-foible & ne sortoit plus de la chambre du traitement ; (car il n'avoit besoin d'être dirigé par personne, il alloit & venoit de lui - même, *comme s'il eût été dans l'état naturel ;*) j'allai le questionner ; il me dit qu'il étoit débarrassé de son embarras au creux de l'estomac ;

mais qu'il s'étoit fait chez lui un ſi grand tiraillement dans les nerfs, qu'il en ſouffriroit encore long-tems quoique guéri.

Obligé d'aller paſſer deux jours hors de chez moi, je ne revins que le ſamedi au ſoir; j'allai à mon traitement; & après avoir mis *Viélet* en criſe magnétique, je lui demandai s'il avoit quelque choſe à m'apprendre ſur l'état de ſa poitrine: il étoit alors *ſix heures & demie du ſoir.* « Monſieur, me répond-il, je » n'en ſerai pas débaraſſé avant *ce ſoir*, *entre* » *neuf & dix heures.* » Je ne m'attendois pas à cette réponſe, & ma ſurpriſe égala le plaiſir qu'elle me fit. J'allai la raconter à M. le marquis *de Levis*, qui, auſſi curieux que moi d'en voir l'accompliſſement, ſe promit bien de ſe trouver avec le malade au moment *indiqué. A neuf heures un quart* comme nous étions à table, on vint nous dire *que Viélet* étoit étendu par terre, & qu'il rendoit *ſon dépôt;* nous y courons, & nous voyons en effet la preuve la plus convaincante de ſa guériſon; c'étoit une matiere *noire comme de l'encre.* Il me dit qu'il avoit bien ſouffert, & que ſa bouche étoit très-mauvaiſe: je lui fis boire un *verre d'eau*, & un moment après je le remis dans *l'état naturel.* Alors le mauvais goût de ſa bouche l'étonnant beaucoup, & ſa reſpiration étant plus libre, il me demanda ce qui venoit de lui arriver: heureuſement je pouvois, ainſi qu'à Joly, lui montrer encore le témoignage certain de ſa cure. Le lendemain il ſe trouva bien dégagé & ſans

ſouffrances, & *deux jours* après il eſt parti pour ſon pays.

Au bout de huit jours, il eſt revenu, me diſant qu'il ſouffroit encore beaucoup du côté droit & du creux de l'eſtomac, que quant à ſa poitrine, elle étoit bien dégagée; mais qu'il croyoit qu'il s'étoit amaſſé de nouvelles humeurs dans l'endroit de ſon premier mal. Je crus, ainſi qu'il me l'avoit dit précédemment dans ſes criſes, que ce n'étoit que le tiraillement des nerfs fatigués par le travail qui s'étoit fait en lui, & je le raſſurai ſur les douleurs qu'il éprouvoit. Il voulut être *touché ;* & il ne fut pas longtems ſans entrer dans l'*état de criſe magnétique*. Une fois dans cet état, je lui demandai ce qu'il appercevoit de nouveau en lui. Alors il m'apprit qu'à ſon retour chez lui on l'avoit fait écrire pendant *ſix jours & cinq nuits*, pour dreſſer un inventaire preſſé, & que n'ayant pu prendre un repos ſuivi, il ſe ſentoit extrêmement fatigué; que ſes nerfs en avoient conſidérablement ſouffert, & qu'outre cela, il voyoit en lui un autre *dépôt d'humeur* dans la région *du pilore*. Il fallut donc le remettre de nouveau au traitement; il y eſt reſté juſqu'au 15 ſans me donner d'eſpérance de ſa guériſon : depuis trois jours, je lui faiſois paſſer les nuits chez moi *en criſes magnétiques*, parce qu'il m'avoit dit que cela l'avanceroit beaucoup. Le 15 *au ſoir*, lui ayant encore demandé s'il croyoit *guérir* bientôt, il me répondit que je n'avois

pas besoin de lui faire davantage cette question; qu'il savoit fort bien que je desirois en être instruit d'avance, & que lorsqu'il en seroit tems, il m'en instruiroit, sans que je lui en reparlasse. Je le fis coucher cette nuit, comme les précédentes, dans la même chambre que le nommé *Malaisé*, autre malade qui se trouvoit à mon traitement. Le lendemain 16, étant entré chez lui à huit heures du matin, *Malaisé* me dit qu'il avoit entendu *écrire Viélet* deux heures avant le jour. Je croyois que cet homme avoit rêvé ce qu'il me disoit. Ayant demandé à *Viélet* (que je voyois toujours dant l'état de *crise magnétique*) des nouvelles de sa santé, il me donna pour toute réponse le papier que je joins ici, en me disant : *Voilà, Monsieur, ce que vous desirez savoir ; j'espere que vous serez content.* Je lus ce qui suit :

RAPPORT.

« *J'AI vu* pendant long-tems des faits » qui m'ont paru si extraordinaires, dans » les faits des crises magnétiques produits » par les sensations, que je me suis résolu, » dans celle où je suis, d'inscrire les faits » qui se sont passés à mon égard, le pré- » sent, ce qui viendra, & ce qui en résul- » tera.

» *Je dis* que depuis *quatre ans* que j'ai » consulté quantité de médecins, qui, sans » connoître le fond de ma maladie, ont fait » des épreuves *sexagénaires* sur mon corps,

„ n'ont pu parvenir à me procurer du fou-
„ lagement : *je dis* qu'ils ont, au contraire,
„ fixé le mal de plus, & occaſionné *des*
„ *dépôts* des plus conſidérables. C'eſt dans
„ ce ſommeil *ambuliſte* que je *connois*, que
„ je *vois*, que je *diſtingue* les cauſes de cet
„ événement *plus ſûrement qu'aucun médecin*
„ *ne le pourroit faire ;* c'eſt ce que j'oſe dire
„ affirmativement.

„ Je dis que la premiere cauſe de ma ma-
„ ladie provient d'une *inflammation de poi-*
„ *trine*, produite par les travaux & les cha-
„ grins, qui ne demandoit que des adou-
„ ciſſans ; mais on a employé la *ſaignée*, les
„ *vomitifs*, les *purgatifs ;* ce qui a aigri les
„ maux, & a fait dégénérer l'inflammation
„ en pluſieurs *abcès*, dont une *vomique* étoit
„ aux *poumons*, un autre au *pilore* de l'eſ-
„ tomac, enfin un autre qui *étoit* attaché à
„ *la rate :* on auroit bien dû employer
„ pour cette effet des *délayans*, des *lave-*
„ *mens* compoſés de *mauve*, *marrube blanc*,
„ & *fleurs d'ortie blanche*, & autres *narcoti-*
„ *ques.* On a au contraire ſuivi la marche
„ différente, en employant le *ſavon*, le *ſel*,
„ & autres *aſtringens ;* des *médecines violen-*
„ *tes*, des bains *trop froids ;* enfin on a reſ-
„ treint mon individu à ſécher les nerfs
„ & les paralyſer. De tous les médicamens
„ dont on s'eſt ſervi, je ne vois ſeul que
„ les *poudres d'Aillault*, dont je me ſuis
„ ſervi particuliérement, qui ont guidé mes
„ *abcès* au point de les empêcher d'aug-
„ menter. Cependant, reſtant toujours dans

„ un état languiſſant, avec affection *hypo-*
„ *condre*, depuis ce tems juſqu'à l'époque
„ du 9 Octobre dernier, que M. le mar-
„ quis de *Puyſégur* eut la bonté de me re-
„ cevoir au traitement du *magnétiſme ; j'oſe*
„ *dire* que depuis ce tems juſqu'au *vingt-deux*
„ dudit mois, je n'en ai pas éprouvé beau-
„ coup. Ce fut à cette époque préciſe que
„ j'ai éprouvé le *ſommeil ambuliſte*. Le *vingt-*
„ *cinq* ſuivant, j'ai *prédit* que je rendrois
„ un *abcès* qui étoit attaché à *la rate*,
„ le *vingt-huit à huit heures préciſes du*
„ *ſoir*.

„ Et le *vingt-huit*, M. le marquis m'in-
„ terrogeant ſur ma ſituation, je lui ré-
„ pondu affirmativement, que *le trente*, en-
„ tre *huit & neuf heures du ſoir*, je ren-
„ drois une *vomique ;* que je craignois
„ de renouveler un effort qui avoit déjà
„ paru, mais qui étoit paſſé définitivement;
„ que d'après, il m'en reſteroit un autre,
„ le dernier, mais que je la *cracherois en*
„ *forme de pus ;* que les douleurs de nerfs
„ me reſteroient & ne ſe paſſeroient qu'à la
„ longue du tems. *Je dis & aſſure* que tous
„ ces effets ont eu lieu, ainſi que je l'ai
„ indiqué.

„ J'avoue que revenu à moi-même &
„ croyant être débarraſſé de mes ennemis,
„ ne doutant pas avoir quelque retour, je
„ me ſuis appliqué pendant cinq nuits & ſix
„ jours, à une occupation contraire à mon
„ état ; je fus obligé de revenir au traite-
„ ment le *huit Novembre dernier*. J'avoue que,

„ depuis ce tems jusqu'aujourd'hui *seize* du „ même mois, *six heures & demie du matin*, „ je n'ai pu déposer affirmativement en quel „ tems je rendrois le *dépôt* que j'ai actuel- „ lement au *pilore* de l'estomac ; mais de „ présent je dis que le DIX-SEPT, entre „ *neuf & dix heures du soir*, j'en rendrai la „ plus forte partie par évacuation ; que si „ j'ai le bonheur de *vomir*, le surplus res- „ tant partira aussitôt ; néanmoins, qu'à „ faute de ce, *je cracherai le pus*, & que „ peu à peu je serai débarrassé de cet en- „ nemi funeste. Il seroit nécessaire, pour „ mon bien, que je fusse dans la *position* „ *actuelle* depuis l'évacuation jusqu'au len- „ demain, que je sois *BEAUCOUP touché* „ ce jour-là, soit par une *crise*, ou autres „ qui en auront le pouvoir : il faudroit aussi, „ de toute nécessité, que je prenne ledit „ jour *dix-sept dudit*, *deux onces* ou *environ* „ *de crême de tartre*, dont on pourroit y join- „ dre une *demi once de sucre ;* prendre cela „ *le matin*, avec quelques *bouillons aux her-* „ *bes :* si j'eusse été *plus long-tems dans les* „ *crises*, je n'aurois aucunement besoin de „ ceci.

„ Il me restera toujours des foiblesses de „ nerfs qui seront occasionnées par *les vents*, „ mais sans inconvéniens : je vivrai plus „ tranquille que je n'ai fait depuis quatre „ ans : ma guérison radicale sera pour *le* „ *printems prochain :* je pourrai, en atten- „ dant, marcher & même travailler un „ peu sans crainte. *Je pose en fait & dis*

„ que je regarde ma guériſon comme déjà „ venue.

„ *Je répete & je dis* que, par *la vue & „ ſenſation que je poſſede actuellement, je „ peux diſtinguer les maux internes*, de même „ *que les externes*, & par-là *juger*, *prononcer*, & *obvier* immédiatement, non pas „ comme *ces docteurs* qui donnent des *or-„ donnances* après qu'ils ſe ſont inſtruits, & „ ſouvent très-mal, par les dépoſitions „ qu'ils ſe font rendre par les malades : il „ n'en eſt pas de même dans l'état où je „ ſuis, je peux définir tout, & conclure de „ même. . . . .

. . . .

„ C'eſt en conſéquence de ce fait, que „ *j'ai écrit* ceci *dans mon lit*, *en criſe magnétique*, cejourd'hui 16 *Novembre* 1784. „ *Signé* VIÉLET. »

J'envoyai le tout dans la matinée à M. Rigault, *notaire royal à Soiſſons*, après l'avoir fait lire à toutes les perſonnes qui ont ſigné la déclaration qu'on trouvera ci-après; & je ne remis *Viélet* dans l'*état naturel* qu'après que ces mêmes témoins l'eurent *vu* & *queſtionné* dans l'état magnétique. Je fis prier auſſi M. *Rigault* de ſe rendre à *Buzancy* le lendemain, pour être témoin de l'accompliſſement de la *prédiction*.

Le *mercredi*, à dix heures moins un quart, *Viélet* étant dans *l'état magnétique*, après des coliques affreuſes & des ſpaſmes répétés, pendant leſquels il perdoit la reſpiration

quelquefois pendant plus de cinq minutes, il eut enfin l'*évacuation* qu'il avoit annoncée, après laquelle ſuccéda une foibleſſe très-grande. Revenu à lui, je le croyois tout à fait débarraſſé; mais il me dit que, n'ayant pas eu le bonheur de *vomir*, la poche de *ſon dépôt*, qui devoit ſortir par cette voie, s'étoit arrêtée au paſſage. Si mes nerfs n'étoient pas auſſi fatigués, me dit-il, je prendrois à préſent de *l'ipecacuanha*, mais il faut, malgré moi, attendre juſqu'à demain. Il paſſa la nuit dans *l'état magnétique*, & le lendemain il prit, *par ſon ordonnance*, *treize grains d'ipecacuanha*, qui n'opérerent pas l'effet qu'il en attendoit.

Il eſt reſté ainſi ſouffrant plus de *huit jours*: lorſqu'il étoit dans l'*état magnétique* & qu'il s'opéroit en lui un travail ſalutaire, il éprouvoit des ſpaſmes fort longs: il *voyoit*, diſoit-il, *cette poche* attachée à ſes nerfs, comme *une membrane mince & déliée*, qui adhéroit fortement. Il avoit ſouvent des coliques nerveuſes qui le faiſoient ſouffrir conſidérablement; enfin, devenu inquiet lui-même de ſon état, il me dit un jour, étant *en criſe magnétique*, qu'il vouloit conſulter ſur ſa ſituation avec *Catherine Montenecourt*, & qu'il falloit que j'en fuſſe témoin, afin de pouvoir exécuter ce qu'ils jugeroient enſemble être néceſſaire.

Je les mis donc enſemble *en conſultation*: rien n'étoit plus intéreſſant que *cette converſation*; tous les deux (dans l'état *de ſomnambuliſme*) *ſe queſtionnant*, *ſe montrant les*

parties intérieures de leurs corps & *s'indiquant* les effets qui s'opéroient en eux; puis passer de là aux *ordonnances* des moyens propres à les soulager & à avancer leur guérison.

Enfin il fut ORDONNÉ *à Viélet* par *Catherine*, de se mettre tous les soirs des *cataplasmes* sur le *ventre*, composés avec de la *mauve* & de la *guimauve*, *la pariétaire* & un *poireau;* * & de prendre, avec l'infusion de ces mêmes plantes, des *lavemens* soir & matin; il lui fut confirmé que la foiblesse de ses nerfs avoit été la seule cause de ce que, le jour de l'évacuation, la *poche du dépôt* n'étoit pas sortie par le *haut;* & elle lui ajouta, que tout l'hiver il souffriroit du *creux de l'estomac*, mais qu'au *printems* il seroit bien rétabli. De retour dans l'*état naturel*, je leur montrai le résultat de leur *consultation*, dont ils n'avoient pas la moindre idée ni l'un ni l'autre, & je chargeai *Catherine* du soin de la mettre à exécution.

Pendant huit jours elle fut suivie par *Viélet*, qui peu à peu rendit des parcelles de *sa poche* (comme il me l'avoit aussi annoncé d'avance). Le *samedi vingt-sept*, il fut purgé *par ordonnance de Catherine*, & ne prit point de *lavemens;* le dimanche, après le lavement du matin, il rendit encore une

---

* Elle dénommoit dans son langage ces diverses herbes: la mauve étoit du *fromageon*, & la pariétaire, la *putreile*,

parcelle de la poche. Catherine fit ceſſer les *cataplaſmes* & retrancha le *poireau* & la pariétaire de ſes lavemens, pour y ſubſtituer du *beurre.* Dans les momens de *criſes*, où il ſe détachoit quelque choſe de ſes nerfs, ils éprouvoient une contraction affreuſe : cet état violent ne ceſſoit que pour être remplacé par un ſpaſme qui duroit plus ou moins longtems. Enfin lui-même perdoit quelquefois courage, & moi-même *ai tremblé* plus de vingt fois de le voir expirer : chaque matin il m'annonçoit les accès violens qu'il devoit reſſentir, ſoit dans la nuit ou dans la journée, & je ne le quittois pas dans ces momens.

Le mardi 30, il eut, *à quatre heures & demie*, une *convulſion* encore plus forte que les précédentes, dans laquelle il reſta plus d'une demi-heure, l'eſtomac tendu & *la tête joignant preſque les pieds :* tous ſes membres étoient retirés ; enſuite il eut des mouvemens ſi violens, *que quatre perſonnes ne pouvoient le contenir ;* un froid glacial & un ſpaſme fort long ſuccéderent à cet horrible état, après lequel (*étant dans l'état magnétique,*) il me dit que ſes ſouffrances paſſées venoient encore d'opérer chez lui le *détachement* d'une forte partie reſtante de *ſa poche ;* mais qu'il y en avoit encore une *derniere partie*, qui, pour ſe *détacher*, alloit lui cauſer pluſieurs accès de *convulſions* auſſi forts que le dernier. En effet, il en eut encore trois pareils *juſqu'à ſix heures & demie ;* alors il perdit la parole, revenu plus

calme (& toujours dans l'état magnétique,) il fit ſigne de vouloir *écrire ;* je lui fis donner ce qu'il deſiroit ; & il écrivit : « qu'*à huit heures & demie* il *recouvreroit la* » *parole* & qu'*à neuf heures* il auroit ſon » *dernier accès ;* après lequel, s'il pou» voit le ſupporter, il ſeroit totalement » dégagé. »

Pendant cet intervalle il éprouva pluſieurs ſpaſmes ſans convulſions.

Effectivement, *à neuf heures*, comme il l'avoit prédit, le dernier accès commença, il fut d'une violence extrême, & dura près d'une demi-heure ſans relâche ; le plus grand abattement ſuccéda enſuite : vers dix heures & demie je voulus le *remettre dans l'état naturel ;* mais ſon extrême foibleſſe m'en diſſuada : *à onze heures*, le voyant un peu plus fort, je lui demandai de ſes nouvelles..... Il vouloit répondre, & ne le pouvoit pas.... Enfin, raſſemblant ſes forces, il me prit la main, & ne put qu'articuler : « Ah, Mon» ſieur, quelle reconnoiſſance ! .... quel » bonheur pour moi ! » & les larmes le venoient ſuffoquer de nouveau..... chaque fois qu'il vouloit me parler..... le ſentiment lui coupoit la parole.... Cette ſcene attendriſſante, faite pour être appréciée par toutes les ames ſenſibles, me repoſa bien de toute la fatigue de la journée. Il falloit pourtant lui faire prendre quelque nourriture ; je tâchai en conſéquence, après l'avoir fait ſortir de la *chambre du traitement*, de le calmer le mieux que je pus ; après quoi je le *remis*

dans l'état naturel; c'étoit d'ailleurs à peu près l'heure où il m'avoit dit d'avance de l'y faire revenir.

La démarcation qui existe entre ces deux états me faisoit espérer de le voir plus tranquille; mais dans cette occasion l'émotion forte de son ame se manifesta tout aussi vivement : aussitôt qu'il eut ouvert les yeux & qu'il m'eut apperçu, il tomba en foiblesse, après avoir fait un effort inutile pour me parler; s'il revenoit un moment à lui, c'étoit pour s'écrier : « Ma femme.... mes enfans.... » quel bonheur pour moi! » Une autre fois, s'il ne pouvoit parler, il faisoit des gestes qui, par l'expression de sensibilité qu'il y mettoit, n'en étoient pas moins déchirans. Sitôt qu'il put parler, ce fut pour me dire que son cœur étoit trop agité, qu'il ne pouvoit exister de la sorte, qu'il me prioit de le *remettre en crise.*

Le sentiment de bonheur & de reconnoissance qui l'animoit étoit en effet trop fort pour la foiblesse de ses nerfs, & je le *remis dans l'état magnétique;* ensuite j'obtins de lui de prendre un bouillon, & je lui fis écrire : *Je suis guéri aujourd'hui mardi* 30 *Novembre* 1784, signé *Viélet* (15). Il passa la nuit dans cet état, avec ORDRE *d'en sortir à sept heures* pour *prendre un lavement.* Le lendemain à *neuf heures*, je sus qu'il avoit fait ce dont nous étions convenu *la veille* & que le reste de *sa poche* étoit sorti: il fut d'une foiblesse très-grande toute la journée; je ne pus lui parler sans le voir s'attendrir.

Son

Son cœur étoit ſaiſi de joie, diſoit-il, chaque fois qu'il me voyoit. Du reſte, ſes nerfs le faiſoient beaucoup ſouffrir : deux fois dans la journée je lui *fis* paſſer deux heures dans *l'état magnétique*, pendant lequel état il me confirma ſa guériſon, & me répéta que ce ne ſeroit qu'*au printems* que ſes ſouffrances de nerfs ceſſeroient. *Le jeudi*, 2 *Décembre*, il étoit un peu plus calme, & je pus dans la matinée lui montrer la certitude de ſa guériſon *écrite de ſa main ;* ce qui lui cauſa une nouvelle révolution dont je ne pus le tirer que par le paſſage à *l'état magnétique :* il eſt reſté deux jours encore chez moi pour ſe repoſer, & eſt reparti *le* 5 *Décembre* pour retourner chez lui.

Je ne veux faire aucune réflexion ſur le détail qu'on vient de lire, que toutes les ames honnêtes & ſenſibles ſentiront mieux que je ne pourrois exprimer. Je veux ſeulement ajouter à leurs jouiſſances, en leur diſant que cet honnête homme, à qui le *magnétiſme animal* vient de rendre la ſanté, avoit, depuis quatre années, dépenſé tout ſon bien pour obtenir du ſoulagement, & qu'au bout de ce tems, accablé de chagrin, par le ſort affreux de ſa famille qu'il avoit ruinée, & ſe voyant plus malade qu'auparavant, il n'avoit d'autre perſpective de la fin de ſes maux que la mort la plus prompte : cet homme, par ſon intelligence, une écriture belle & correcte, eſt à même d'être employé utilement. Puiſſent les perſonnes à portée de le connoître lui pro-

curer les moyens de subsister par son travail !

« *Je soussigné* prieur-curé de la paroisse „ d'*Espiés* près *Mont-Saint-Pere*, CERTIFIE „ que le nommé *Philippe Hubert Viélet*, de „ ma paroisse, professe la religion Catho- „ lique, Apostolique & Romaine, qu'il est de „ bonne vie & de bonnes mœurs; *JE CERTI-* „ *FIE* en outre qu'il est malade depuis long- „ tems, & que *le seize du mois d'Août* 1780 „ est l'époque précise du commencement de „ sa maladie, ainsi qu'il me l'a déclaré, qu'il „ a cherché sa guérison auprès de plusieurs „ *docteurs en médecine & chirurgiens*; qu'il a „ été traité par M. *le curé de Chamilly*; par „ le *Frere*, chirurgien de *la charité de Châ-* „ *teau-Thierry ; M. le chirurgien major* du „ régiment d'*Esterhazy ; M. Dinot*, méde- „ cin à Château-Thierry; *M. Guérin*, mé- „ decin de *Triport ; M. Soyeux*, médecin „ à Coincy ; *M. Michel*, chirurgien de „ Mont-Saint-Pere; *M. Veulin*, chirurgien de „ Jaulgonne; *M. Lausart*, chirurgien à l'Hui, „ & *M. Duchanoi*, *médecin de la FACULTÉ* „ *DE PARIS*, & par un autre médecin „ d'*Epernay*, dont il ignore le nom, & „ *M. Petit* de Soissons : qu'il a exactement „ suivi le régime prescrit par tous ces „ *Messieurs*, sans en avoir ressenti beaucoup „ de soulagement. Fait à *Espiés*, *le six No-* „ *vembre mil sept cent quatre-vingt-quatre.* „ Signé CAFLICH, prieur-curé d'Espiés. „

Différentes consultations sur la maladie ci-dessus.

Une personne âgée de trente-quatre ans, a été prise d'étouffemens, & même de suffocation, & les *rafraîchissans* ont soulagé. Ensuite, après des travaux & des grandes chaleurs, il est survenu un *grand mal de gorge*, pour lequel on a employé les *vomitifs* & *purgatifs* : la *saignée* a aigri le mal & l'a fixé ; puis sont venus des *maux d'estomac*, *de poitrine*, *douleur entre les épaules* ; puis à la suite *une toux seche*, &, de tems à autre, quelques *crachemens de sang* : on a fait beaucoup de remedes qui ont très-peu soulagé. *Constipation depuis un an.*

L'état actuel de la personne est celui-ci : Une espece de *rhume* accompagné de *douleurs vives* dans les *côtés* & les *épaules*, avec beaucoup de *vents* ; l'humeur semble bouillonner dans la poitrine, ce qui approche assez du *râle*, par ce qu'on entend : la *gorge est cuisante* ; il y a *tintement d'oreilles*, *bluettes* ; la *respiration est gênée*, la *bouche est seche* ; *douleurs vagues quelquefois dans le ventre*, *maux de tête & étourdissemens.*

Le fond de cette affaire me semble le produit des affections vaporeuses, auxquelles donnent si souvent lieu les *peines*, les *soucis*, les *chagrins*, & les *idées creuses*. Le mal est

une espece d'*asthme* continu; & tous les accidens dont se plaint la personne, me semblent venir, & de l'état *spasmodique* de tout l'individu, & de l'oppression de la poitrine.

Voici ce que je conseillerai de faire:

1°. *Un cautere* volant au bras, avec une bonne suppuration, pour détourner de la poitrine les humeurs que la douleur & la gêne y appellent.

2°. Boire tous les jours une pinte de tisane faite avec une cuillerée d'orge perlé, les fleurs de *mélilot*, de *tilleul*, & la *réglisse*.

3°. Prendre *les bains tiedes* jusqu'à la ceinture seulement, s'il est possible.

4°. Pour déjeûner & pour souper, *du lait avec du pain.*

5°. Et quatre fois le jour, à des distances égales, prendre un paquet de poudre faite avec un quart de *grain de kermès* bien mêlé avec quatre grains d'*iris de Florence* en poudre, & la poudre de réglisse à volonté. Signé *DUCHANOY*, *docteur-médecin de la Faculté de Paris.*

Autre.

Demi-livre ruelle de veau, six feuilles de scolopendre, racine d'oseille, pissenlit, chicorée sauvage, de chacune demi-once; coupé, ratissé & lavé, passé par un linge & y ajouter 18 *grains de terre foliée de tartre.*

Une bouteille & demie de vin blanc à

infuser pendant vingt-quatre heures sur des cendres chaudes, avec demi-poignée de scolopendre, demi-once de séné mondé, racine de polipode de chêne raisier, chacune demi-once, une pincée de marrube blanc. Signé *DINOT*, médecin à Château-Thierry.

Autre.

La cause premiere de la maladie étoit une transpiration arrêtée; qui a dégénérée en véritable *inflammation de poitrine*, & qui, par le mauvais traitement qu'on a administré, a fait dégénérer l'inflammation en *vomique* ou abcès aux poumons; ce qui est prouvé par le *crachement de pus* mêlé de sang: l'*abcès* se renouvelle de tems en tems. C'est alors que le malade doit se ressentir de tous les symptômes dont il fait mention; à cela s'est joint encore une affection asthmatique qui gêne la respiration.

Pour soulager le malade de ses maux, je conseille qu'il fasse usage d'une *tisanne d'orge miellée; dans chaque pinte, on y mettra deux gros d'oximel scillitique.* Outre la tisanne, il fera usage des *pilules* suivantes, en en prenant une le matin & une le soir en se couchant.

Prenez *Cloportes préparées, une demi-once; racine d'iris de Florence, gomme ammoniaque, de chaque deux gros; fleurs benjoin, un gros; térébentine de Venise, une demi-once; syrop balsamique*, autant qu'il faut pour former une masse: faites des *pilules à dix grains chaque.*

Le malade ſe nourrira de laitage & des *farineux*, obſervant cependant que ſi le malade a *une fievre lente*, il ne prendra point de laitage. Signé *JUMILTHER*.

AUTRE.

Maladie à conſulter.

UNE perſonne âgée de trente-quatre ans, a été priſe d'étouffemens, & même de ſuffocation, & les rafraîchiſſans ont ſoulagé : enſuite, après des travaux & des grandes chaleurs, il eſt ſurvenu un grand mal de gorge, pour lequel on a employé les vomitifs & les purgatifs ; la ſaignée a aigri le mal, & l'a fixé avec maux d'eſtomac & de poitrine ; puis douleur & reſſerrement entre les épaules ; puis, à la ſuite, une toux ſeche, &, de tems à autre, quelques crachemens de ſang : on a fait beaucoup de remedes qui ont très-peu ſoulagé. Conſtipation depuis vingt mois.

L'état actuel de la perſonne eſt celui-ci ; Une eſpece de rhume accompagné de douleurs chaudes dans l'eſtomac & la poitrine, avec beaucoup de vents ; l'humeur bouillonne dans la poitrine avec regonflement, ce qui approche aſſez du râle ; la gorge eſt cuiſante ; il y a tintement d'oreilles, bluettes, la reſpiration eſt gênée, la bouche eſt ſeche ; douleurs vagues quelquefois dans le ventre, maux de tête, étourdiſſemens, &c.

Le malade prendra tous les jours au matin, en se levant, d'abord *une demi-tablette de soufre*, & ensuite une tablette entiere, si la demi-tablette ne tient pas le ventre libre; par-dessus cette tablette de soufre, il avalera deux gobelets de lait coupé, de la maniere suivante :

Dans un grand demi-sétier d'eau bouillante, on y mettra bouillir *deux pincées d'avoine, lavée* auparavant dans l'eau chaude; plein une cuiller à café de miel blanc, qu'on fera bouillir jusqu'à réduction à moitié; on y ajoutera sur la fin une pincée *de fleur de sureau*, & *une* ou *deux fleurs de camomille* romaine; on passera cette décoction, qu'on coupera avec autant de lait de vache, pour être partagée en deux gobelets, dont on prendra le premier en mangeant ou après avoir mangé la tablette, & le second, demi-heure après le premier.

On continuera ce régime pendant longtems.

Ordonnance de M. Petit, médecin à Soissons.

Acte de notoriété du 18 Novembre 1784.

Cejourd'hui dix-huit Novembre mil sept cent quatre-vingt-quatre, avant midi;

Pardevant le notaire du roi résidant à Soissons, soussigné, en présence des témoins ci-après nommés;

Sont comparus M. Louis-Claude de Saint-Martin, ancien officier au régiment de

Foix ; demeurant ordinairement à Paris ; de présent au château de Buzancy, près Soiſſons ;

Sieur Jean-Jacques Boileau, peintre demeurant auſſi ordinairement à Paris, de préſent audit Buzancy ;

Sieur Louis-Emmanuel Hivart, brigadier des fermes du roi, demeurant à Soiſſons actuellement audit Buzancy ;

François Ribault, Jean Chervie, & Pierre Garré, tous trois garçons majeurs, demeurant au château dudit Buzancy :

Leſquels ont déclaré, certifié & atteſté pour vérité, que le nommé *Philippe Hubert* *VIÈLET*, ancien garde-chaſſe & *maître d'école* de la paroiſſe d'*Eſpiés* près *Château-Thierry*, demeurant audit *Eſpiés*, actuellement au château dudit *Buzancy*, le *jour d'hier dix-ſept* du préſent mois de Novembre, *à neuf heures trois-quarts* du ſoir, a RENDU *le dépôt* par évacuation de bas, qu'il avoit annoncé par ſon écrit daté *du ſeize dudit préſent mois :* ledit écrit, & un certificat y joint, dépoſés à Me. Rigault, notaire ſouſſigné, préſence des témoins y dénommés, ledit jour, & *contrôlé.*

De laquelle *déclaration* leſdits ſieurs COMPARANS en ont requis acte audit notaire ſouſſigné, préſens leſdits témoins, à eux octroyé, pour ſervir & valoir à qui il appartiendra, en tems & lieu, ce que de raiſon. Fait & paſſé au *château dudit Buzancy*, en une ſalle baſſe, ayant deux croiſées ſur la cour, pardevant moi notaire ſouſſigné, en

préſence d'*Antoine Poltron*, jardinier, & de *Louis Burguet*, maréchal ferrant, tous deux demeurant audit *Buzancy*, temoins à ce appelés & mandés, l'an & jour ſuſdits, ont ſigné, ſauf ledit Pierre *Garré*, qui a déclaré ne ſavoir écrire ni ſigner, de ce interpelé, à la minute des préſentes, demeurée à Me. Rigault, notaire, & contrôlé à Soiſſons, le 18 Novembre 1784, par Tapin, qui a reçu quinze ſous. *Signé* RIGAULT.

Acte de dépôt du 18 Novembre 1784, à la réquiſition de Philippe Hubert Viélet.

CEJOURD'HUI *dix-huit Novembre mil ſept cent quatre-vingt-quatre*, avant midi;

LE NOTAIRE du roi réſidant à Soiſſons, ſouſſigné, étant ledit jour au *château de Buſancy* près Soiſſons, auroit été mandé par *Philippe Hubert Viélet*, ancien garde-chaſſe & *maître d'école*, demeurant à *Eſpiés* près *Château-Thierry*, de préſent audit château de Buzancy, pour conſtater la guériſon d'une maladie dont il eſt attaqué *depuis quatre ans.*

Lequel deſirant faire *le dépôt* d'un écrit par lui fait de ſa main & ſigné de lui, & d'un certificat atteſtant ledit écrit; pourquoi il a requis Me. Rigault, notaire ſouſſigné, aſſiſté & en préſence des témoins ci-après nommés, d'annexer & dépoſer au nombre de ſes minutes ledit écrit ſigné dudit *Viélet*,

daté du 16 Novembre présent mois ; contenant deux pages, commençant par ces mots, *Rapport*, & finissant par ces mots, *c'est en conséquence de ce fait que j'ai écrit ceci, étant dans mon lit, en crise magnétique, cejourd'hui 16 Novembre 1784, & signé enfin Viélet, avec paraphe ;* observant qu'à la treizieme ligne de la premiere page, se trouve écrit entre la ligne douzieme, & celle treizieme, le mot *ma ;* qu'à la quatorzieme, il y a un renvoi en marge, où sont écrits ces mots, *produit par les travaux & les chagrins :* à la ligne vingt-cinq, au renvoi entre lignes, portant ces mots, *avec affection hypocondre*, & à la ligne trente-quatre de la susdite premiere page, se trouve ajouté entre ligne ces mots, *ce dernier ;* qu'à la ligne vingt-cinq de la seconde page, moitié de la ligné barrée, & la vingt-sixieme ligne, le quart de ladite ligne aussi barrée : ledit certificat écrit sur la premiere page d'une feuille de papier commun, contenant dix-neuf lignes & cinq mots, sans aucunes ratures ni renvois, commençant par ces mots : *Nous, soussignés, reconnoissons avoir lu, dans la matinée, aujourd'hui seize Novembee 1784, un écrit signé Viélet, daté du 16 dudit jour, contenant deux pages*, & finissant par ces mots, *au château de Buzancy, chez M. le marquis de Puiségur, le 16 Novembre 1784*, signé enfin, *Mignot, chartraire de Bourbonne, comtesse d'Avaux ; le marquis de Puységur ; Comte-Maxime de Puységur ; Saintes-James, marquise de Puységur ; Saint-Martin ; Boileau ;*

Moreau, ancien curé de Buzancy; Duval, curé de Buzancy, & Chevalier, fermier à Buzancy. Ledit écrit & ledit certificat contrôlés audit Soiſſons, cejourd'hui par Tapin, après avoir été dudit Viélet certifiés véritables, &, à ſa réquiſition, cotés, ſignés & paraphés, en toutes les pages, des notaires & témoins ſouſſignés; duquel dépôt il en a requis acte, à lui octroyé, pour lui ſervir & valoir, & à qui il appartiendra, en tems & lieux, ce que de raiſon. Fait & paſſé au château dudit Buzancy, en une ſalle baſſe ayant deux croiſées ſur la cour, pardevant moi notaire ſouſſigné, & leſdits ſieurs témoins, à la minute demeurée à Me. Rigault, notaire, & contrôlée à Soiſſons, ledit jour 18 Novembre 1784, par Tapin, qui a reçu quinze ſous.

Vient enſuite l'acte de Viélet, ſigné de lui, avec paraphe, contrôlé audit Soiſſons le 18 *Novembre* 1784, *par Tapin, qui a reçu quinze ſous.*

Certifié véritable par ledit Philippe Hubert Viélet, au deſir de l'acte de dépôt reçu par le notaire du roi réſidant à Soiſſons, ſouſſigné, en préſence des ſieurs témoins y dénommés, cejourd'hui dix-huit Novembre 1784. Signé *Viélet*, avec paraphe, *Saint-Martin, Boileau, & Rigault*, avec paraphes.

NOUS SOUSSIGNÉS, reconnoiſſons avoir lu, dans la matinée aujourd'hui *ſeize Novembre mil ſept cent quatre-vingt-quatre*, un écrit ſigné *Viélet*, daté *du* 16 dudit mois, contenant deux pages, dans lequel cet homme

déclare qu'il n'a pu jusqu'au moment où il écrit, 16 du même mois, *six heures & demie du matin*, *déposer* affirmativement en quel tems il rendroit le *dépôt* qu'il a actuellement au *pilore de l'estomac*, mais annonce que *demain* 17, entre *neuf & dix heures du soir*, il en rendra la plus forte partie par évacuation; que s'il a le bonheur de *vomir*, le surplus partira aussitôt : dans le même écrit cet homme rend compte des diverses *sensations* qu'il a éprouvées & qu'il éprouve dans l'*état de crise magnétique* où il a passé la nuit, & où il est encore dans l'état présent, *comme chacun de nous l'A VU* avant de *signer*. CERTIFIONS en outre que le nommé *Malaisé*, qui a couché dans sa chambre, a assuré l'avoir *entendu ÉCRIRE* deux heures avant le jour, & *le tout sans lumiere.*

Au château de Buzancy, chez M. le marquis *de Puységur*, *le seize Novembre mil sept cent quatre-vingt-quatre*. Signé *Mignot*, *Chartraire de Bourbonne*, *Comtesse d'Avaux ; le marquis de Puységur; Comte Maxime de Puységur; Sainte-James*, *marquise de Puységur ; Saint-Martin ; Boileau ; Moreau*, ancien curé *de Buzancy ; Duval*, curé de *Buzancy ;* & *Chevalier*, fermier à *Buzancy*. Contrôlé à Soissons le 18 Novembre 1784 par Tapin, qui a reçu quinze sous.

Certifié véritable par ledit *Philippe Hubert Viélet*, au desir de l'acte de dépôt reçu par le notaire du roi résidant à *Soissons*, soussigné, en présence des sieurs témoins

y dénommés, cejourd'hui 18 Novembre 1784. Signé *Viélet*, avec paraphe, *Saint-Martin*, *Boileau*, & *Rigault*, avec paraphes.

Nota. Comme on auroit pu douter que la déclaration de *Viélet* eût été déposée chez le notaire avant l'accompliſſement de la prédiction qui s'y trouve énoncée, je me ſuis procuré le certificat ſuivant qui prévient cette difficulté.

« Nous Antoine *Rigault*, notaire royal à Soiſſons, *certifie* & atteſte pour vérité, que le *SEIZE NOVEMBRE*, *à une heure & demie de relevée*, M. le comte *Maxime de Puyſégur*, accompagné de Me. *Michel-Samſon Fabus*, procureur ès ſieges royaux de Soiſſons, y demeurant, m'a remis en mon étude, l'*original* de l'écrit du nommé *Philippe Hubert Viélet*, ancien garde-chaſſe & maître d'école d'Eſpiés, près *Château-Tierry*, daté dudit jour *ſeize Novembre* mil ſept cent quatre-vingt-quatre, & ſigné enfin *Viélet*; auquel écrit étoit joint le certificat atteſtant ledit écrit daté dudit jour *ſeize Novembre*; que l'intention de mondit ſeigneur, comte *Maxime de Puyſégur* étoit que ledit écrit, ainſi que ledit certificat, me ſoient dépoſés, & qu'il en ſoit par moi dreſſé un acte. Mais qu'après en avoir conféré, préſent ledit Me. Fabus, tous trois d'un avis commun, il a été différé de ne faire le dépôt deſdites deux pieces qu'après la *prédiction* énoncée audit écrit, arrivée; & c'eſt

en conséquence que je me suis transporté au château de *Buzancy*, chez M. le *marquis de Puységur*, le dix-sept dans l'après-dîner, que la prédiction étant arrivée, j'ai, le lendemain DIX-HUIT, *huit heures du matin*, fait lecture audit *Viélet* de son écrit & dudit certificat; qu'ayant reconnu son écriture, il m'auroit requis l'acte de dépôt fait & passé pardevant moi, en présence des témoins y dénommés, ledit jour *dix-huit Novembre* mil sept cent quatre-vingt-quatre, contrôlé à Soissons ledit jour par Tapin; desquels actes de dépôt, écrit & certificat j'en ai délivré expédition. »

« Délivré par moi soussigné le présent » certificat, pour servir & valoir ce qu'il » appartiendra ès tems & lieux, ce que de » raison. A Soissons, le cinq Janvier mil » sept cent quatre-vingt-cinq; *signé* » RIGAULT ».

Nous soussignés prieur-curé & principaux habitans de la paroisse d'Espiés, diocese de Soissons, certifions que le sieur Viélet, malade depuis très-long-tems, nous a déclaré qu'il se portoit infiniment mieux depuis que M. le marquis de Puységur avoit eu la bonté d'entreprendre sa guérison, & qu'effectivement son visage annonce que si sa santé n'est pas encore parfaitement rétablie, elle est au moins beaucoup meilleure que par le passé; en foi de quoi nous avons signé à Espiés le premier Janvier mil sept cent quatre-vingt-cinq; *signé* CAFLICH, prieur d'Espiés;

Givry; Jean-Jacques Givry; Jacques Atreh; de Ligny, notaire; Robilliard, Metiviez; Denis Demonus; Laurent Laplante; Pierre Allard; Lambouvet, syndic; de Hu; Baronnat.

Nous principaux habitans, certifions en outre que pendant l'espace de quatre ans & plus que ledit Viélet a été attaqué de cette maladie, il a souffert des maux considérables, qu'aucun médecin & chirurgien ne lui ont pu retirer, & l'ont laissé dans l'étisie, cependant après l'avoir tous traité fort long-tems, ne pouvant plus vaquer à aucune affaire, si ce n'est depuis le traitement que lui a fait M. le marquis de Puységur où il est de retour depuis le 6 Décembre dernier, où il nous paroît avoir la liberté du corps & sa marche plus libre ; ce que nous certifions véritable, ledit jour premier Janvier mil sept cent quatre-vingt-cinq ; & *ont signés*, De Ligny, notaire; De Hu; De Ligny, le jeune; Lambourt, syndic; Baronnat; Alleire; Jacques Atreh; Boileau; Denis Demées; Poreau; Josset; Mettiviez; Jean Mettiviez; Vendeuilly; Lefevre; Philippe Metad; Lambert; Robilliard; Pierre Mettiviez; Givry; Jean-Jacques Givry; Victor; Helot.

« Je *soussigné* Curé, doyen de l'église paroissiale & collégiale de Saint-Quentin de Berzy, diocese & élection de Soissons, *certifie* à tous qu'il appartiendra, qu'*Angélique*

Brisſmontier, épouſe de Pierre *Le Boſſeur*, manœuvrier de l'*Echelle*, hameau de ma paroiſſe, jeune femme bien conſtituée, incommodée depuis un an environ *d'une fievre intermittente*, tantôt *tierce*, tantôt *quarte*, & tantôt *quotidienne*, s'eſt déterminée vers le commencement de Juin dernier (à ma ſollicitation,) de ſe rendre à l'établiſſement du *Magnétiſme animal* de M. le marquis *de Puyſégur*, ſeigneur de *Buzancy*; qu'elle a ſuivi, l'eſpace de huit jours, audit Buzancy *le traitement magnétique* ſuivant les procédés de M. *Meſmer*, qu'elle en a reſſenti, *en ma préſence*, *les criſes* & tous les effets d'une maniere ſi *directe* & ſi *prononcée*, qu'il m'eſt impoſſible d'attribuer à la force de *l'imagination* & aux *ſeuls effets de la nature* la ceſſation de ſa *fievre* & le recouvrement de ſa ſanté, qu'elle a éprouvés auſſitôt après ledit traitement, dont elle a joui depuis ſans aucune altération, & dont elle *jouit encore dans un degré parfait*. En foi de quoi j'ai délivré le préſent certificat, cejourd'hui 11 Novembre mil ſept cent quatre-vingt-quatre. *Signé* MOSNIER (10). »

Curé

Cure de maux d'estomac causés par les suppressions habituelles *depuis l'âge de treize ans, & d'*abcès *aux* poumons.

La nommée *Catherine Montenecourt*, âgée de *vingt-sept ans*, cuisiniere chez mademoiselle *Mignot*, à *Belen*, près Soissons, est arrivée à mon traitement le 28 *Octobre* 1784. La crainte qu'elle avoit de devenir *en crises magnétiques* l'avoit empêchée depuis long-tems de venir à *Buzancy*. J'ai commencé par la faire *consulter* un malade *en crise*; il lui a été dit qu'elle avoit l'*estomac abymé* par les *remedes* & les *drogues* qu'on lui avoit fait prendre; qu'il étoit tems de cesser entiérement, si elle ne vouloit pas succomber avant peu; il lui fut dit ensuite des particularités si vraies sur son état, que cette fille ne balança pas un moment à se mettre autour du *réservoir magnétique*; dès le lendemain elle commença à éprouver des effets apparens, & le surlendemain elle eut *des crises magnétiques*: elle ne restoit pas d'abord long-tems dans l'état *de somnambulisme*; il me falloit l'empêcher de se frotter les yeux, sans quoi elle *se réveilloit* malgré moi; peu à peu *ses crises* s'alongerent, & enfin elles devinrent de nature à se trouver assez éclairée sur son état pour m'en *apprendre des détails*.

Le 30, elle m'annonça *pour le premier du mois de Novembre* une *débacle* considérable d'*humeurs* & de *sang ;* savoir, *à sept heures du soir* un VOMISSEMENT, & à *dix heures* une *évacuation sanguine* si forte, qu'elle se trouveroit très-foible, mais qu'il ne falloit pas s'en inquiéter & lui donner seulement *un verre d'eau* & de *sucre.* Je fis prévenir mademoiselle *Mignot*, chez qui elle s'en retournoit tous les soirs, de ces *prédictions*, qui se sont accomplies à la lettre comme elles avoient été annoncées.

Le *mercredi* 3, elle m'annonça encore *une perte de sang* pour *le vendredi* 5 *à neuf heures du soir ;* j'en prévins de même sa maîtresse, qui ne doutant pas que cette *prédiction* n'eût lieu comme la précédente, me pria de garder la malade chez moi, afin d'être à portée de la soulager dans ses souffrances. (*Voyez* le certificat ci-après.)

Le vendredi 5, je la fis se coucher en *crise magnétique :* à neuf heures elle commença à cracher du sang, comme elle l'avoit annoncé, mais en fort petite quantité : je la voyois beaucoup souffrir, & faire des efforts inutiles ; je lui en demandois la raison : elle me répondit qu'il s'opéroit un changement en elle, que le sang prenoit *un autre cours*, & que le lendemain elle iroit à la garde robe, courroit presque toute la journée : elle me déclara ensuite qu'elle avoit été *saignée* dans un temps contraire, il y avoit deux mois, & *purgée ;* que cette *saignée* & cette *purgation* n'avoient produit que de mauvais effets ; &

que ce ſeroit cette *médecine* qu'elle rendroit le lendemain.

Le 6, ſa PRÉDICTION de la *veille* eut ſi complétement ſon effet, que je ne pus lui ôter de la tête qu'elle avoit été *purgée* ſans le ſavoir.

Le *ſoir*, elle m'annonça qu'elle *découvroit* en elle un mal qu'elle n'avoit pas encore *vu*, & qui la chagrinoit beaucoup ; elle étoit bien fâchée, diſoit-elle, d'être venue chez moi pour *voir* de ſi vilaines choſes qu'elle auroit ignorées toute ſa vie ; elle pleuroit & ſe déſoloit ; je lui en demandai la cauſe : elle me répondit qu'elle voyoit ſes *poumons attaqués* ; que je pourrois guérir ſon *eſtomac*, mais que pour ſes *abcès aux poumons*, cela lui paroiſſoit impoſſible : je la tranquilliſai le mieux que je pus, & heureuſement pour elle que, revenue dans l'état naturel, elle ne ſe reſſouvenoit pas de ce qu'elle m'avoit dit.

Cependant, *le mercredi matin* 10, ſon eſtomac étoit tout à fait débarraſſé, & le *jeudi* elle m'aſſura qu'elle étoit totalement *guérie*.

Son mal aux *poumons* ne l'effrayoit plus tant ; elle me diſoit dans ſes *criſes magnétiques*, que les embarras qu'elle y voyoit pourroient bien ſe détacher, & qu'elle *cracheroit* peut-être ſon *abcès* tout entier ſi elle reſtoit encore une *huitaine* au traitement.

Le *jeudi matin* 11, elle eut ſi peur des cris affreux que faiſoit une autre malade,

(celle dont la cure fuit celle-ci) qu'elle en eut une révolution de bile ; je la fis *rester en crise* presque toute la journée, & le soir, apres des évacuations néceffaires elle fut de nouveau guérie.

Son eftomac depuis va bien ; elle n'en fouffre plus du tout.

Les *vendredi*, *famedi* & *dimanche*, elle a *craché* beaucoup de *pus* dans l'état naturel ; elle étoit fort inquiéte, & une fois *en crife*, elle me difoit que fon mal s'en alloit entiérement, & que bientôt elle auroit *les poumons* auffi fains que l'*eftomac*.

Toutes les nuits je la faifois dormir *en crife magnétique*, le dégagement de fes poumons s'en opéroit plus facilement ; tous les matins elle voyoit fa cuvette ou fon mouchoir rempli de *fes crachats*, fans avoir le fouvenir des fouffrances qu'elle avoit dû éprouver pour les rendre.

Enfin le *jeudi* 18, elle me dit qu'il ne lui falloit plus qu'*une nuit* pour être parfaitement guérie.

Le *vendredi*, dans fa crife, elle me confirma fa guérifon, m'ajouta que non feulement elle ne voyoit plus rien en elle, mais que même elle n'y voyoit plus pour fe conduire, au point qu'elle me prioit de *lui ouvrir les yeux*, fans quoi elle rifqueroit de fe heurter contre tout ce qu'elle rencontreroit : ce manque *de vifion* dans fa crife acheva de me convaincre de fa guérifon.

Elle continuoit cependant le traitement, afin de fe refaire entiérement. *Un coup* qu'elle

ſe donna dans le côté quelques jours après, ayant voulu marcher dans l'état de *ſomnambuliſme* non clair-voyant (ce qui même l'avoit fait ſe réveiller ſur le champ,) m'obligea à de nouveaux ſoins; une fois en *criſe magnétique*, je ſus que ce *coup* avoit été ſi violent, qu'il lui faudroit *cracher du ſang*; elle m'en annonça de même *le jour & l'heure*: & la *prédiction s'étant accomplie*, il n'en réſulta aucune ſuite fâcheuſe.

La fin du mois qui devoit amener chez elle une époque qui conſtateroit ſa guériſon, étoit prochaine. L'avis de pluſieurs de mes *médecins* & le ſien furent qu'il falloit continuer le traitement juſque-là; parce que cette ſeconde révolution ſeroit encore difficile à paſſer, & qu'elle eſſuyeroit de très-*violentes coliques*. Le 24, étant dans *l'état magnétique*, elle commença en effet à *preſſentir* des ſouffrances pour le *vendredi* 26; cela ne manqua pas d'arriver comme elle l'*avoit prédit*, & juſqu'au *dimanche à minuit* elle n'eut, pour ainſi dire, aucun relâche; *le ſang* cauſoit tant de déſordres chez elle, que quelquefois elle devenoit *violette*, étrangloit; enſuite c'étoient *des convulſions* d'eſtomac qui la mettoient dans *un état affreux d'éréthiſme*. Heureuſement dans les momens de relâche, je pouvois ſavoir d'elle tout ce qu'il y avoit à lui faire dans ſes *criſes violentes*, & par ce moyen je pouvois la ſoulager, ſans éprouver d'inquiétudes; elle m'aſſura auſſi que c'étoit *la derniere fois* qu'elle auroit des *coliques* de cette eſpece, & que

dorénavant toutes ſes époques ſe paſſeroient ſans ſouffrances. Le réſultat des *conſultations* que je fis ſur ſon compte, me confirma la même choſe.

Le *lundi* 29, elle m'apprit le retour de ſa ſanté que je *ſavois*, dès la veille devoir arriver. Elle eſt reſtée chez moi juſqu'*au mercredi ;* & le *jeudi* 2 *Décembre*, elle eſt partie très-bien portante, m'ayant cependant annoncé dans ſa *derniere criſe*, que le ſoir elle auroit un accès *de fievre* depuis 9 *heures juſqu'à* 11 *heures*, ce qui m'engagea de lui *ordonner* de ſe coucher en arrivant chez elle ; de plus, elle m'avoit auſſi *prédit* que ſa révolution ne finiroit pas avant le *ſamedi ſoir.* J'ai ſu depuis par elle-même, à mon paſſage à *Soiſſons*, que ces faits avoient eu exactement leur exécution.

Je certifie que la nommée *Catherine Montenecourt*, ma cuiſiniere, étoit fort incommodée de *maux* d'eſtomac, qu'elle m'a aſſuré avoir eu une peur dans ſa jeuneſſe qui avoit arrêté chez elle le cours de la nature, & que depuis elle n'avoit pas joui d'un état certain de ſanté ; qu'il y a trois mois, qu'ayant reçu un coup de pied de cheval, on fut obligé de *la ſaigner* dans un tems contraire, & de la *purger* enſuite ; que depuis lors tous ſes maux ayant conſidérablement augmenté, je lui ai fait faire uſage infructueuſement des ſecours *de la médecine ordinaire ;* qu'enfin s'étant déterminée (quoiqu'avec beaucoup de répugnance) à

aller à *Buzancy*, elle a été traitée pendant *cinq ſemaines* par le moyen du *magnétiſme animal*, & qu'elle en eſt revenue *totalement guérie.* Je certifie en outre avoir été *prévenu deux jours d'avance* d'une *double révolution* ſalutaire que devoit éprouver la malade, le premier Novembre ; ſavoir l'une à *ſept heures du ſoir* & l'autre *à dix heures*, leſquelles ſe ſont effectuées à la lettre, comme elles avoient été annoncées.

Je dois certifier de même la guériſon complette d'un autre domeſtique à moi. Le nommé *Jean-Pierre Larcher*, vétéran de cavalerie, qui n'a eu ſon congé que *pour cauſe d'infirmités* de quinze ans d'ancienneté, lequel, *en douze jours de tems*, s'eſt trouvé guéri *par le magnétiſme animal*, d'oppreſſions continuelles d'eſtomac & de laſſitudes habituelles dans tous les membres, qui l'empêchoient de faire aucun exercice un peu fort ; de maniere qu'aujourd'hui il a bon appétit, *monte à cheval ſans ſe fatiguer*, & ſe trouve mieux portant qu'il n'a jamais été. En foi de quoi j'ai ſigné le préſent certificat, ce 4 Décembre 1784. *Signé*, Mignot (11).

Certificat que m'a apporté la malade ci-après.

Je soussigné certifie à tous qu'il appartiendra que *Marie-Louiſe Bardoux*, femme

de *Jean-Louis Métivier*, ma paroiſſienne ; eſt attaquée depuis *deux ans* environ, d'un *rhumatiſme* appelé *goutte ſciatique*, dont elle ſouffre beaucoup, & la met hors d'état de travailler. Délivré ledit certificat, pour lui ſervir ainſi que de raiſon, *le* 20 *Novembre* 1784. Signés, *Rougeaux*, prieur-curé de Verdilly ; *Brulez*, ſyndic ; *Pétrez*, buraliſte ; *Le Blanc ; Sarraſin ; Gautier ; Spémen ; Clairclaie ; Le Clerc ; l'Allier.*

Marie-Louiſe Bardoux, femme de *Métivier*, âgée de quarante-cinq ans, de la paroiſſe de *Verdilly*, proche *Château-Thierry*, avoit commencé à reſſentir des points de côté le premier Janvier 1783 ; au bout de huit jours il s'étoit déclaré un commencement de *paralyſie* dans tout *le côté droit*, avec des douleurs inſupportables, qui la faiſoient crier jour & nuit : lorſque les douleurs s'appaiſoient, la paralyſie empiroit. Depuis ce tems ſes accès de ſouffrances lui avoient repris fréquemment, & elle étoit au point de n'avoir pas un ſeul jour de tranquillité, lorſqu'elle eſt arrivée à mon traitement le *mercredi* 10 *Novembre.*

Je l'ai fait TOUCHER par deux *malades en criſes* qui tous deux ſe ſont accordés a déclarer que cette femme avoit une *goutte froide* & étoit au moment d'avoir *le bas ventre paralyſé* entiérement, & que ſans un prompt ſecours, elle ne pouvoit pas vivre long-tems. Ils me dirent qu'elle reſſentiroit beaucoup d'effets ſalutaires du *magnétiſme* ;

en conséquence je l'admis au traitement.

La premiere fois que je *touchai* cette malade, je fus singuliérement surpris de la *crise* que je lui occasionnai : elle se mit *à crier* d'une telle force, que tous les malades en furent effrayés ; rien ne ressembloit plus *à la folie :* quand elle cessoit de *crier*, c'étoit pour *battre la campagne ;* ensuite les *hurlemens* recommençoient, au point qu'enfin effrayé moi-même d'un effet aussi violent & tel que je n'en avois jamais vu, je me vis obligé de la retirer de la chambre & de la calmer dans *la cour.* LE LENDEMAIN, craignant le même tapage que *la veille*, & la même révolution parmi mes malades, je pris le parti de traiter cette femme séparément. En conséquence, je la mis dans une chambre particuliere, autour d'*un petit réservoir magnétique :* dès qu'elle y fut placée, les *même cris* de la veille recommencerent ; mais ils se calmerent plutôt : pendant tout le reste de la journée, elle ne cessa de déraisonner ; quelquefois même elle rioit pendant des demi-heures entieres. Sa sensibilité aux effets du magnétisme étoit si grande, que je ne pouvois faire le moindre mouvement dans ma chambre sans qu'elle ne s'en apperçût & sans que ses douleurs ne lui fissent manifester une *de ses crises convulsives.*

Le lendemain vendredi, ce fut à peu près les mêmes effets & les mêmes souffrances, augmentées seulement de *crises*, de *pleurs* qui succédoient *au rire le plus immodéré.*

Le ſamedi matin ſa ſenſibilité à mon approche me parut diminuée. *Joly*, qui étoit venu paſſer quelques jours chez moi, ſe trouvant dans la chambre où *je magnétiſois* cette femme, fut attaqué de *ſomnambuliſme ;* depuis la guériſon de ſa *ſurdité* il lui étoit reſté une *ſuſceptibilité* ſi grande, que j'étois obligé d'uſer de précautions pour l'approcher : il entroit dans l'état de *ſomnambuliſme* tout en me parlant. L'approche du *baquet* & le *chant des égliſes* lui faiſoient le même effet ; ce qui étoit une marque chez lui des diſpoſitions à une forte maladie ; mais je n'étois pas aſſez inſtruit alors pour en tirer cette conſéquence : l'appercevant dans cet état, je lui dis de *toucher* cette malade, & de faire beaucoup d'attention à ce qu'il ſentiroit ; il commença d'abord par me dire que, ſe portant très-bien, il ne ſentoit rien. Je le preſſai de faire plus d'attention, & lui indiquai à peu près la place où j'avois apperçu que cette femme reſſentoit le plus d'effet. Au bout d'un moment il me dit qu'il *y voyoit plus clair ;* que le mal venoit de ce qu'il y avoit des parties intérieures du corps qui ne prenoient plus de vie : que ſi l'on pouvoit redonner de l'action à ces parties, la guériſon de toutes les ſouffrances & de tous les maux s'opéreroit bien vîte. Je lui demandai s'il ne pourroit pas y contribuer ; alors il me dit du plus grand ſang froid, *que, ſi je voulois, il guériroit cette femme* avant *quatre jours.* J'acceptai de grand cœur ſon offre. Il m'ajouta qu'il falloit qu'il la

touchât trois ou quatre fois *par jour*, & qu'il me répondoit du ſuccès. En conſéquence, je la lui fis *toucher* encore *deux fois* ce même jour. Le *lendemain dimanche*, il *la toucha* trois fois ; ſur le ſoir la malade n'avoit déjà plus de fortes criſes de ſouffrances, & Joly me dit que ſa guériſon alloit beaucoup plus vîte qu'il ne l'avoit penſé d'abord.

Pour faire entrer mon *médecin* (Joly) dans l'*état de ſomnambuliſme*, j'avois ſoin de le faire venir dans ma chambre ſous différens prétextes ; & tout en lui parlant ou *le regardant dans une glace*, je le *mettois*, ſans qu'il ſans doutât, dans l'*état que je deſirois*, ce n'étoit jamais qu'à *ſon reveil* qu'il s'appercevoit qu'il *avoit fermé les yeux*.

Le lundi matin la malade étoit encore dans un mieux ſi apparent, que *Joly* me dit qu'il n'y avoit pour ainſi dire, plus de mal ; qu'*avant trois jours* elle pourroit s'en aller. Je voulus ſavoir l'avis d'un autre malade *en criſe magnétique*, qui ne fut pas conforme à celui de *Joly ;* car ce dernier me dit qu'il falloit que cette femme reſtât *encore cinq à ſix jours*, quand même elle ne reſſentiroit plus de douleur ni d'effet du magnétiſme ; qu'alors elle pourroit s'en aller ; que les ſymptômes de ſon mal diſparoîtroient, mais que cependant ſa guériſon parfaite ne s'effectueroit qu'au *printems*. Le ſoir, indépendamment de l'attouchement de *Joly*, j'occaſionnai une *criſe* très-forte de douleur à la malade, pendant laquelle elle ne pouvoit

s'empêcher de remuer fortement la *cuiſſe* & *la jambe paralyſées.*

Le *mardi* elle fut *touchée* trois fois par ſon *médecin ſomnambuliſte*, & deux fois par moi : il lui avoit été ordonné de plus de boire toutes les heures *un verre d'eau magnétiſée*, ce qu'elle avoit fait depuis le *lundi matin*, non ſans éprouver chaque fois des effets paſſagers de *ſpaſme* & de *ſuffocation*. Enfin, le *mercredi matin*, elle tomba pendant mon attouchement dans la *criſe* tranquille de *ſomnambuliſme*. Le médecin *Joly* arriva, & la *toucha* comme de coutume, c'eſt-à-dire, en imaginant mille moyens pour faire étendre ſes nerfs; enſuite il me dit que l'état de foibleſſe où elle étoit, annonçoit ſa guériſon prochaine : elle fut *touchée* encore deux fois par ſon médecin ordinaire dans la journée : elle alloit l'être encore *une quatrieme fois*, quand il arriva à *Joly* l'accident que je vais détailler plus bas.

Le *jeudi* cette malade ne reſſentoit plus aucune douleur ; elle s'eſt eſſayée de courir, de travailler à la terre, de porter des fardeaux ; ſon contentement à la ſuite de chaque heureux eſſai ne peut ſe rendre.

Le *vendredi* elle m'annonça vouloir me dire quelque choſe de *très-ſecret;* c'étoit que depuis la *veille* elle rendoit dans ſes *urines* des *flocons de matiere blanchâtre gros* comme le pouce ; que dès le commencement de ſa maladie ; il s'étoit fait chez elle une ſuppreſſion partielle, & que ſûrement la

couleur de ce qu'elle rendoit en annonçoit le retour.

Le *ſamedi* elle eut des évacuations d'un autre genre, auſſi abondantes qu'elle en eût eues par le moyen d'une médecine.

Le *dimanche* au ſoir les évacuations de toute eſpece avoient ceſſé & le *lundi* 22 elle eſt partie avec une ſanté que le retour ſeul du printems peut conſolider entiérement.

« Je ſouſſigné, certifie à tous qu'il ap-
» partiendra, que *Marie-Louiſe Bardoux*,
» femme de Jean-Louis *Métivier*, ma pa-
» roiſſienne, ci-devant attaquée d'un *rhu-*
» *matiſme*, dénommé *goutte ſciatique*, de-
» puis *deux ans*, eſt actuellement ſans mal
» & en état de travailler & vaquer à ſes
» affaires. Délibéré le 2 *Décembre* 1784,
» ſigné *Rougeau*, P. C. de Verdilly; *Ven-*
» *deuill*; *Chevalier*; *Gauthier*; *Frerot*; *le*
» *Blanc*; *Sarrazin*; *Spémen*, clerc laïque;
» *Maprince*; *Lallier*. A Soiſſons. »

Le ſieur Joly va préſenter une ſcene nouvelle, dont les détails ne ſeront pas moins intéreſſans que ceux qu'on a déjà lus.

J'ai dit qu'au moment où il arriva pour *toucher* la femme *Métivier*, il lui ſurvint un accident qui l'empêcha de continuer la cure qu'il avoit entrepriſe.

C'étoit le *mercredi* 17 *Novembre*; il me dit en entrant, qu'il avoit un grand *mal de tête*: je me mis *à le toucher*, croyant que je le lui

ferois paſſer; mais je ne fus pas long-tems à m'appercevoir que je ne lui occaſionnois pas les effets accoutumés. Je lui vis des mouvemens de nerfs extraordinaires; je le queſtionne, & il me répond. « Je ne ſens plus » rien, Monſieur, voilà mon dernier mo» ment; je ſuis dans un état dont vous ne » pourrez me tirer, il faut que je meure. » En finiſſant ces paroles, ſa langue s'embarraſſoit, je le vois ſe roidir de plus en plus, & il devient, dans mes bras, auſſi ferme qu'une barre de fer. J'eſſaye tous les moyens du *magnétiſme*, mais c'étoit envain; j'étois d'une inquiétude mortelle, cauſée par les dernieres paroles qu'il m'avoit dites. Ne connoiſſant rien à ſon état, ma ſeule reſſource fut de le *faire toucher* par un *malade en criſe magnétique :* heureuſement *Catherine Montenecourt* étoit pour le moment dans cet état. Sitôt qu'elle eut poſé ſes mains deſſus le malade, elle me dit de lui faire prendre l'air ſur le champ, de le faire marcher ſi l'on pouvoit, & de lui faire *boire de l'eau de méliſſe coupée ;* ce que je fis auſſitôt.

Pendant qu'on le promenoit ainſi, j'allai de nouveau *conſulter mon médecin* (*Catherine* ,) qui me dit que *Joly* étoit *dans le plus grand danger*, qu'elle en déſeſpéroit, & que ſa maladie venoit d'avoir *touché* la femme *Métivier ;* qu'en la guériſſant, ce n'avoit été *qu'à ſes dépens*, puiſque la *goutte* & la *paralyſie froide* de cette femme avoient paſſé dans ſon corps, encore foible de ſa guériſon précédente.

Cette *conſultation* ajoutoit beaucoup à ma peine, par l'idée que cela me donnoit que j'avois été la cauſe de l'accident affreux qui arrivoit à *Joly*. Je vais retrouver mon malade & le trouve dans le même état de roideur, *les yeux fixes*, & ne pouvant parler. Il reſta ainſi à l'air l'eſpace d'une heure; après quoi on le porta dans ſa chambre. Mon frere demeura ave lui, afin d'eſſayer de lui donner quelques *ſecours magnétiques* à la premiere détente qui s'opéreroit en lui.

Cette *criſe nerveuſe* dura environ deux heures, après quoi, ſe retrouvant dans *l'état magnétique*, il put rendre compte de ſa maladie. Deſcendu dans la ſalle à manger, il nous dit devant M. *Rigault*, notaire, (qui étoit arrivé pour conſtater *la prédiction* de *Viélet*) qu'il étoit sûr que cet accident ne lui venoit pas d'avoir *magnétiſé* la femme *Métivier*; qu'au contraire c'étoit un grand bonheur pour lui d'être *ſouvent tombé en criſe*, puiſque par-là on avoit avancé en lui un mal qu'il devoit toujours avoir au plus tard *dans ſix mois*; que ſans doute il en feroit *mort* alors, parce qu'on l'auroit sûrement *ſaigné* ou *baigné*, ou mis dans un *lit bien chaud*, dont il ne ſe feroit pas relevé; qu'enfin il n'auroit sûrement *pas vecu une demi-heure*. J'étois trop tranquilliſé par ce qu'il me diſoit, pour ne lui pas faire des queſtions relatives aux craintes que m'avoit données *Catherine*. Alors il ajouta de nouveau que je ne devois pas être fâché de

ce que j'avois fait, & que c'étoit pour ſon plus grand bonheur. Voyez, dit-il, ce qui arrive à preſque tous vos malades; l'un arrive pour ſe faire guérir d'un mal quelconque ; bientôt après que le *magnétiſme* a opéré, il ſe découvre d'autres maladies, & ſouvent au bout de huit jours de traitement on eſt plus malade qu'en arrivant. Il me cita, entr'autres, une femme qu'il m'avoit fallu guérir trois fois de différentes maladies arrivées preſque à la ſuite l'une de l'autre. Enfin, me dit-il, non-ſeulement le *magnétiſme animal* guérit de la maladie préſente, mais il *provoque* les maladies dont on a le germe, par-là les guérit dans leurs principes: ſur la queſtion que je lui fis s'il auroit *encore des criſes*, il me répondit qu'il en auroit *juſqu'au mardi*, toujours à la même heure; que celle du *mardi* ſeroit très-forte, qu'il pourroit bien être une demi-heure comme un homme mort; mais qu'il ne falloit pas s'en inquiéter, que ſon *pouls* reſteroit toujours le même : il ſoupa ce ſoir-là de bon appétit, *en criſe magnétique*, & revenu à lui, il ne ſe trouva pas plus ſouffrant que de coutume ; mais il étoit ſingulièrement frappé de ſon accident, & quelque choſe qu'on pût lui dire, il reſta perſuadé qu'il en *devoit mourir*. Rien ne pouvoit le diſtraire de cette affreuſe idée, parce qu'il avoit, diſoit-il, ſentit tout ſon mal; que pendant la durée de ſa criſe, il avoit entendu tout ce qu'on diſoit autour de lui, & que puiſque je n'avois pas pu l'*endormir*

comme

comme j'avois fait précédemment, c'étoit une preuve que ſa maladie étoit d'une nature dangereuſe. Il ne dormit point de la nuit, & le lendemain je le trouvai abſorbé par ſes idées noires & ſes cruelles inquiétudes.

Le *jeudi*, *à huit heures* du ſoir, ſa *criſe convulſive* lui prit comme il l'avoit annoncé. D'après les avis d'*autres malades en criſes*, il ne falloit le laiſſer à l'air qu'un quart d'heure environ, après quoi l'apporter auprès d'un bon feu, & l'y retourner à meſure que la détente s'opéreroit; ce qui a été exécuté: comme il conſervoit ſa connoiſſance entiere, il pouvoit auſſi faire un petit geſte de tête pour indiquer le beſoin de *l'air* ou *du feu*, & avec beaucoup d'attention on le ſatisfaiſoit à point nommé: *cette criſe* fut tout auſſi douloureuſe, mais moins longue que celle de la *veille;* il fut enſuite *magnétiſé*, & tomba dans l'*état de ſomnambuliſme.*

M. de Saint-Martin & mon frere joignoient leurs ſoins aux miens. Une fois dans l'état de criſe nous lui demandâmes de ſes nouvelles: il ne nous ſatisfit point par ſes réponſes comme il avoit fait la veille; car il nous dit qu'il ne prévoyoit pas pouvoir guérir de cette maladie-là, que dans la criſe du mardi il craignoit bien de mourir; il ajouta que dans la criſe du ſamedi il y verroit plus clair, & pourroit nous dire poſitivement ce qu'il en feroit. Nous le fîmes enſuite écrire; j'étois bien aiſe

de pouvoir au moins, *par un écrit*, prévenir le blâme qu'un événement fâcheux auroit pu jeter sur le *magnétiſme animal*. Voici ce qu'il écrivit.

« Le magnétiſme animal vient de provo-
» quer en moi une maladie que l'on nomme
» *catalepſie*, qui ſeroit venue dans *ſix mois*,
» dont je ſerois *mort*, & dont je ne mour-
» rai peut-être pas en l'ayant actuellement ;
» donc que c'eſt un grand avantage pour
» moi de dire, *je mourrai peut-être*, au lieu
» de *je mourrai sûrement :* je ſuis très-per-
» ſuadé que ce n'eſt que le *grand nombre*
» *de criſes* dans leſquelles je ſuis tombé,
» qui ont hâté cette maladie, dont néan-
» moins j'eſpere un heureux ſuccès. Il eſt
» sûr au contraire que n'ayant point été
» provoqué par le *magnétiſme animal*, elle
» m'auroit infailliblement cauſé *la mort* dans
» *ſix mois ;* & il eſt très-sûr auſſi que je ne
» puis avoir que de très-grandes obligations
» à celui qui m'a rendu ce ſervice. Le 18 No-
» vembre 1784. Signé *Joly*.

» J'ai eu *deux criſes* déjà juſqu'à préſent;
» & j'en aurai encore *cinq* ou *ſix ;* mais
» celle de *mardi* devant être *très-forte*, je
» n'en augure pas bien ; & pourquoi ? parce
» que je ne puis prévoir juſques-là ; mais
» *ſamedi* je ſerai *sûr d'une heureuſe* ou *mal-*
» *heureuſe réuſſite :* ſi je me tire de là, je
» ne ſerai plus malade *tout le tems de*
» *ma vie*. Ce 18 Novembre 1784. Signé
» *Joly*. »

Il paſſa une auſſi fâcheuſe nuit que la veille, & abſorbé dans ſes idées lugubres.

Dès *le lendemain*, *J'ENVOYAI* (12) *l'écrit ci-deſſus* chez M. *Rigault*, notaire à Soiſſons. Comme quelqu'un avoit eu l'imprudence de dire à *Joly* qu'il avoit *écrit*, & que je n'avois pas jugé à propos de lui montrer ſon écriture, il en concluoit que c'étoit mauvais ſigne & n'en étoit que plus abſorbé.

Le *ſoir du* 19, il eut ſon accès *convulſif* à *ſept heures & demie*, qui lui dura une heure.

Comme à la ſuite de ſon accès de la veille il étoit reſté quelque tems dans l'état de *ſomnambuliſme magnétique*, il avoit pu nous inſtruire de tous les moyens à prendre dans *ſon accès* pour lui procurer le plus de ſoulagement poſſible : notre conduite envers lui étoit donc de le mettre d'abord à *l'air*, & de le promener étendu ſur un *brancard* juſqu'à ce que *ſes doigts ſe repliaſſent* : ce ſigne nous annonçoit de l'apporter, ainſi étendu, devant *un bon feu*, obſervant de préſenter d'abord ſes *pieds* au feu, enſuite *chaque côté* ſucceſſivement. Auſſitôt qu'il étoit devant le feu, ſes doigts ſe retendoient de nouveau juſqu'à la détente générale, qui s'opéroit dans chaque côté ſucceſſivement : lorſqu'étant devant le feu ſes doigts venoient de nouveau à ſe replier, c'étoit le ſigne du beſoin qu'il avoit de nouveau de reprendre l'air, & ainſi de ſuite.

Après le *troisieme accès* du 20, il ne resta que très-peu de tems *en crise magnétique*, pendant lequel tems je lui fis écrire ce qu'il pensoit de son état. Voici ce qu'il écrivit :

« Je reconnois dans ce moment-ci, où
» je suis en crise magnétique, que ma ma-
» ladie ne provient pas d'*avoir touché la*
» *femme Métivier :* je devois toujours avoir
» cette maladie-là un jour; d'avoir magné-
» tisé n'a fait autre chose, pour mon
» bonheur, que de l'*avancer.* J'aurai encore
» des *crises* jusqu'à *mardi*, & *mercredi* peut-
» être un petit *ressentiment ;* après quoi,
» *si elles réussissent bien*, je fis mon possi-
» ble pour l'arrêter & l'empêcher d'écrire
» ces mots, *si elles réussissent bien*, sans
» pouvoir y parvenir : *je me porterai tou-*
» *jours bien.* Ce 19 Novembre 1784. Signé
» *Joly.* »

De retour dans *son état naturel*, je lui montrai son écrit, afin de le tranquilliser un peu ; mais c'étoit peine perdue.

Le *samedi* 20, son accès lui prit comme à l'ordinaire vers huit heures, & dura une heure un quart ; mon frere & moi imaginâmes de faire de *la musique* pendant le tems de son attaque ; un petit signe qu'il nous fit, nous donna la certitude que cela lui faisoit plaisir. Revenu de son accès, nous le vîmes se relever, ayant les yeux fermés & dans l'*état magnétique.* Lui ayant demandé s'il avoit beaucoup *souffert*, il nous répondit

qu'aussitôt que la musique avoit commencé il *s'étoit endormi*, & n'avoit plus senti de mal. Mon projet étoit de le questionner sur son *sort à venir*, d'après la promesse qu'il m'en avoit donnée, à la suite de son premier accès. Cependant j'imaginai auparavant, pour le distraire & l'amuser, de *chanter* & de *jouer* encore de la *harpe* (ce qu'il nous avoit dit lui avoir procuré tant de bien ;) mais ma surprise fut fort grande de le voir peu à peu ouvrir les yeux & rentrer dans l'*état naturel* : de sorte que cette fois-là il étoit entré & sorti de l'*état magnétique* par le secours seul de la *musique*, sans que mon frere ni moi l'eussions *touché*. (13) Nous perdîmes par-là l'occasion de nous instruire de son état.

Le *dimanche* 21, pareil accès que la veille, à la même heure, dans lequel il fallut lui faire prendre l'air deux fois, quoique la *musique* eût opéré en lui, comme la veille, l'état de *somnambulisme* dès la premiere fois qu'on l'avoit rentré ; au moyen de quoi, il n'avoit point eu la *conscience* de ses souffrances. Nous lui demandâmes ce jour-là ce qu'il pensoit de son état, imaginant qu'il pourroit encore mieux nous satisfaire que la *veille* ; mais il nous répondit qu'il ne pouvoit rien *pressentir* ; que plus il avançoit, *moins il voyoit clair* sur *l'avenir* ; qu'enfin il avoit de l'inquiétude, mais aucune sûreté ni *pour* ni *contre* sa guérison.

Le *lendemain lundi*, il lui prit un accès à dix heures & demie du matin, qui nous

étonna tous , & qui fut appaisé de même par le *secours de la musique ;* il dura trois quarts d'heure, après lequel il nous dit (étant dans l'*état magnétique*) qu'il auroit encore *deux crises* dans la journée, & *quatre* le *lendemain*, & que la *derniere* seroit si forte, qu'il ne savoit pas s'il auroit la force de la supporter.

A quatre heures & demie arriva effectivement sa *seconde crise*, qui dura le même tems, à peu près, que la précédente, & qui ne fut pas plus douloureuse.

A huit heures & demie commença la *troisieme*, dans laquelle il fallut le mettre à l'*air* deux fois : dans celle-ci, qui dura une *heure & demie*, la MUSIQUE ne fit pas sur lui l'effet accoutumé, de sorte qu'il eut le sentiment de ses souffrances.

Son accès fini, nous nous apperçûmes qu'il étoit devenu *muet :* je pris le parti de *le magnétiser*, bien sûr de ne pouvoir lui faire que du bien, & dans l'espérance d'avoir de lui-même, en le mettant dans l'*état de somnambulisme*, des renseignemens sur cet événement singulier.

Une fois dans l'*état magnétique*, je lui demandai de me répondre, *par écrit*, aux questions que j'allois lui faire ; il écrivit ce qui suit, en réponse à mes demandes.

DEMANDE. *Que sentez-vous ?*

RÉPONSE. J'ai perdu la parole, que je ne recouvrerai que demain à la premiere crise, qui sera à huit heures du matin.

D. *Cela finira-t-il bien ?*

R. Je penſe que cela ira bien.

D. *Craignez-vous la journée de demain?*

R. J'aurai quatre criſes, la quatrieme ſera très-forte, mais j'eſpere qu'elle finira heureuſement.

D. *Vous n'en êtes donc pas sûr?*

R. Je n'en ſais trop rien.

D. *La journée de demain paſſée, vous ſerez donc guéri?*

R. Je ſuis très-sûr de me bien porter mercredi, & que je ſerai très-bien guéri.

D. *Qu'eſt-ce qui vous a fait perdre la parole?*

R. Je devois la perdre pendant douze heures, pour perfectionner enſuite les autres ſens.

D. *Rien n'a-t-il contrarié la criſe que vous venez d'avoir.*

R. Non, rien n'a pu la contrarier.

D. *Où exiſte la cauſe qui vous empêche de parler?*

R. Dans mon eſtomac.

D. *Cela vous empêchera-t-il de ſouper & de dormir?*

R. Non, cela ne mettra aucun obſtacle à rien.

D. *Vous ne ſerez donc pas inquiet?*

R. Je n'ai pas lieu de l'être.

Ce 22 Novembre 1784. Signé JOLY.

Il eut encore vers onze heures un petit accès d'un quart d'heure, qui n'apporta en lui aucun changement; il ne s'étoit pas couché depuis le premier jour de ſa maladie

tant il étoit tourmenté par les idées funestes qu'il s'étoit forgées.

Afin donc de lui procurer du repos, je *le mis en crise magnétique*, & le fis déshabiller & se coucher dans ma chambre, de crainte qu'il ne lui arrivât pendant la nuit quelque événement imprévu ; mais il ne lui arriva rien, & il dormit tranquillement toute la nuit.

Le *lendemain*, après l'avoir *réveillé* à sept heures & demie, je le trouvai dans l'état naturel, quoique toujours MUET comme la veille, il ne fut pas plutôt habillé, que son accès lui prit, *comme il l'avoit annoncé;* il dura trois quarts d'heure pendant lesquels il n'eut presque point le sentiment de ses souffrances.

Le *recouvrement* de sa parole se manifesta avant la fin de sa crise, au moment où nous nous y attendions le moins, il se mit à *chanter* avec nous, & à *suivre les paroles de l'air* que nous exécutions : ce qui nous amusa beaucoup.

A onze heures, il devint SOURD ; *à onze heures & demie*, son *second accès* lui prit, & dura une heure; après lequel, nous le trouvâmes dans un état si complet de *surdité*, qu'il n'étoit pas possible de s'en faire entendre. Notre *musique* n'ayant pu faire sur lui aucune impression, il n'étoit point dans l'*état magnétique* au sortir de sa crise ; de sorte que mon frere le *magnétisa* pour le mettre dans un état où nous puissions nous faire entendre de lui SANS LUI PAR-

LER ; nous pûmes donc alors lui faire des queſtions * auxquelles il répondit comme il ſuit :

« J'ai perdu *l'ouïe* comme j'ai perdu la » parole, & je la recouvrerai à quatre heu- » res & demie ou cinq heures par une autre » criſe.

» Je ne ſerai plus privé d'aucune ſenſa- » tion ;

» J'aurai encore deux ou trois criſes au- » jourd'hui.

» Après quoi je n'en aurai plus qu'un léger » reſſentiment demain. »

Lui ayant enſuite *demandé* (mentalement) la raiſon pour laquelle il perdoit ainſi ſucceſſivement l'uſage de ſes ſens, il écrivit encore la réponſe ſuivante :

« La raiſon pour laquelle j'ai été privé » de *deux ſenſations* bien importantes, eſt » très-ſimple : ayant eu la langue preſque » coupée dans ma jeuneſſe, & par conſé- » quent devenu preſque *muet* quelque tems, » quoique j'aie eu depuis la parole aſſez » libre, elle avoit néanmoins beſoin d'être » perfectionnée, c'eſt ce qui eſt arrivé dans » une attaque de nerfs, qui, m'en ayant » privé tout à fait pour douze heures, me » l'a rendue au plus haut dégré.

» Il en eſt de même des *oreilles*, qu'ayant

* Ces queſtions ne lui étoient faites ni *par écrit* ni *vocalement* ; mais *mentalement* & ſans aucune expreſſion des *muſcles* du viſage.

» eu *dures* pendant très-long tems & enſuite
» ayant été guéri par le moyen du *magnétiſme*
» *animal ;* j'ai conſervé une certaine foi-
» bleſſe qui a été effacée par cette attaque
» de nerfs qui m'en avoit auſſi privé pour
» quelques heures.

» Il n'en eſt pas de même des autres ſen-
» ſations qui ayant toujours été très-bon-
» nes, n'ont pas beſoin par conſéquent
» d'être perfectionnées.

» *Ce* 23 *Novembre* 1784. Signé, *JOLY.* »

A cinq heures, ſon troiſieme accès arriva, qui dura trois quarts d'heure, pendant lequel le ſens de l'*ouïe* lui revint ; mais il nous dit, une fois revenu à lui, qu'il ſentoit qu'il n'avoit plus de goût ; il fallut *le mettre dans l'état magnétique*, pour en ſavoir la raiſon, & il écrivit ce qui ſuit :

« Après *une troiſieme criſe*, à cinq heu-
» res du ſoir ayant recouvré l'*ouïe*, je per-
» dis le ſens du *goût*, que je ne recouvre-
» rai qu'à la *premiere criſe*, qui ſera je ne ſais
» pas quand.

» *Ce* 23 *Novembre* 1784. Signé, *JOLY.* »

Comme il *ſignoit*, je vis qu'il traçoit les lettres de ſon nom avec peine. « Savez-vous,
» me dit-il, Monſieur, pourquoi je ne puis
» plus écrire ? c'eſt que je n'y vois plus
» *goutte ;* voilà qui eſt fini, je n'écrirai
» plus jamais comme cela, & le magné-
» tiſme ne me fera plus rien. » Lui en ayant

demandé la raiſon, il me dit : « C'eſt que » je ſuis bientôt totalement guéri ; & dans » un état parfait de ſanté, on ne peut plus » avoir *de criſe magnétique.* » En effet, nous eſſayâmes de le faire mouvoir comme de coutume ; il ne répondoit plus à nos geſtes : s'il marchoit, c'étoit comme à tâtons, & il entendoit la voix de toutes les perſonnes qui étoient dans la chambre ; il fallut cependant lui ouvrir les yeux *comme á l'ordinaire.*

A huit heures & demie, enfin *le quatrieme & dernier accès* lui prit, qui dura juſqu'à *onze heures*, pendant lequel il fallut lui faire prendre l'air trois fois, chacun de ſes membres, dans cet accès, éprouva une *convulſion* particuliere ; il ſembloit que la nature travailloit à perfectionner chacun de ſes organes. Revenu à lui il nous dit qu'il n'avoit pas du tout ſouffert : nous eſſayâmes de le mettre dans l'*état magnétique ;* ce fut envain, il plaiſantoit lui-même de nos tentatives, & diſoit qu'il avoit plus beſoin de *ſouper* que de *dormir.*

Le *lendemain mercredi* , il eut encore deux reſſentimens dans la journée, d'un quart-d'heure environ chacun ; ſavoir, le premier à neuf heures & demie , & le ſecond à quatre heures : dans la ſoirée, il vint au *traitement magnétique*, fit la *chaîne* avec les autres malades , & fut *magnétiſé* lui-même , ſans éprouver autre choſe que des *bâillemens :* il conſervoit cependant une ſenſibilité ſinguliere aux extrémités des doigts des pieds

& des mains, qui me faisoit juger qu'il n'étoit pas entiérement quitte de ses ressentimens; je m'étonnois d'ailleurs de ce qu'il n'avoit point éprouvé de foiblesse après huit jours de si grandes souffrances & après de si violens tiraillemens de nerfs.

Plusieurs exemples précédens me faisoient regarder ce passage comme nécessaire au recouvrement de sa santé. C'est aussi ce qui arriva à *Joly*, *à dix heures du soir :* comme il étoit encore à table, il lui prit une *défaillance générale ;* autant ses nerfs avoient été tendus dans ses crises passées, autant, dans cette derniere, ils avoient perdu leur ressort : tout son corps étoit sans *vie* & sans *consistance*, sa tête ne se pouvoit soutenir sur ses épaules, & il ne pouvoit articuler une seule syllabe. Je le fis étendre sur un *matelas* devant le feu, & mon frere le *magnétisa :* il sembla alors acquérir un peu plus de forces, & les rassemblant il put se faire entendre, quoiqu'avec une peine infinie; car il étoit obligé de s'arrêter à chaque syllabe. D'après ce qu'il nous dit, il nous fut aisé de juger qu'il étoit dans l'*état MAGNÉTIQUE ;* il nous parla de son état, nous dit qu'il n'y avoit aucune inquiétude à avoir ; qu'il falloit le mettre dans son lit, sans le déshabiller & que le lendemain ses forces commenceroient à revenir. Une fois dans son lit, il nous répéta d'être tranquilles, & que n'ayant besoin de rien; il prioit qu'on le laissât prendre du repos, qui seul étoit nécessaire à sa situation.

Le *lendemain jeudi*, à huit heures du matin, je le trouvai dans le même abattement que la veille : il n'étoit plus dans l'*état magnétique ;* car les premiers mots qu'il put me dire avec beaucoup de peine, furent que ses nerfs étoient brûlés, & qu'il craignoit de rester toujours dans l'état où il étoit. Il *avoit froid*, je le fis porter *devant le feu*, où je le *magnétisai :* il ne fut pas long-tems sans entrer dans l'*état magnétique ;* sitôt qu'il y fut, il me dit que dans une heure il pourroit marcher un peu ; que pour lui faire plus de bien, il falloit le porter dans la chambre du traitement & le *mettre au baquet.* Je voulus auparavant lui faire prendre du *bouillon chaud*, mais il le refusa, & dit qu'il ne lui falloit que des nourritures froides jusqu'à l'entier rétablissement de ses forces, qui seroit le *dimanche suivant :* en conséquence, je lui fis prendre du *bouillon froid*, qu'il but avec plaisir.

Une fois établi au *traitement magnétique*, il me répéta qu'il ne seroit pas long-tems sans être beaucoup mieux & *sans se réveiller.*

En effet, au bout de trois quarts d'heure il ouvrit les yeux, commença à remuer les bras & les jambes, & fut très-supris de se trouver où il étoit : une demi-heure suffit pour lui rendre totalement l'usage de ses facultés, & quoiqu'encore foible, il put se lever & marcher à l'aide d'un bâton. Après son dîner, il eut encore un ressentiment de défaillance totale, qui ne dura qu'un quart

d'heure, après lequel mon frere & moi essayâmes de lui faire éprouver *les effets ordinaires du magnétisme animal.* Mais au lieu de *sommeil apparent* dans lequel il tomboit ordinairement sans souffrance préliminaire, il se plaignit cette fois-ci que nous lui *faisions du mal*, que nous l'étouffions, & par-tout où notre main se portoit, il disoit qu'on *lui enlevoit la peau.* Cependant, tout en se plaignant ainsi, il devint dans un état approchant celui du *somnambulisme*, puisque je *pus le faire marcher* jusqu'à la chambre du traitement & le mettre *au baquet* sans qu'il s'en soit ressouvenu depuis : mais en entrant au traitement, il me prévint qu'il alloit *se réveiller sur le champ.* En effet, je ne l'avois pas encore placé devant *le fer*, qu'il ouvrit les yeux & se mit à rire de s'être *encore endormi.* il resta au *baquet* une demi-heure, après quoi, s'y ennuyant beaucoup, il le quitta pour aller se promener : ses forces ne faisoient pas beaucoup de progrès ; il fut obligé de se soutenir *avec un bâton* toute la journée.

Sur les huit heures du soir, je le fis *toucher* par un *malade* en état *de crise magnétique*, qui le trouva très-bien : cependant il s'arrêta quelque tems aux extrémités de ses pieds & de ses mains ; il me dit qu'il y avoit encore quelques petits restes à partir, qui ne s'effectueroient pas sans un ressentiment un peu plus long que les autres. Il finit sa *consultation* par dire qu'il falloit que Joly soupât de bonne heure & s'allât coucher sur

le champ. Si cette *indication* avoit été suivie nous n'eussions pas été témoins de l'adieu total de sa maladie, qui se fût fait très-tranquillement la nuit, sans que le malade s'en fût beaucoup apperçu : mais étant, au lieu de cela, resté à table *jusqu'à dix heures & demie*, nous pûmes observer en lui un *phénomene* aussi intéressant qu'il étoit nouveau pour nous. Tout en mangeant encore, il commença à sentir un *petit froid* à l'extrémité de ses pieds, & peu à peu ce froid remonter les jambes, ensuite *les cuisses ;* il en avertit les personnes avec qui il étoit à table, & il continuoit à manger, jusqu'à ce qu'enfin cet effet extraordinaire descendant dans les bras, lui ôta la faculté de s'en servir. Peu à peu sa langue s'embarrasse, ensuite les yeux, & le voilà de nouveau dans une défaillance complette. On le porte ainsi devant le feu : il n'y est pas *cinq minutes*, que nous voyons ses yeux s'ouvrir ; ensuite il put nous parler & nous dire ce qui se passoit en lui : « Voilà le froid qui quitte mes » mains, nous dit-il, & remonte dans les » épaules. » Une fois ses bras devenus libres, il suivit avec son doigt la dégradation de cette sensation, & la conduisit jusqu'au bout de ses pieds ; alors il ne sentit plus rien, & se leva ; nous le crûmes quitte de tout ; mais après un petit moment, il nous dit que *le bout de ses pieds se refroidissoit de nouveau*, & le voilà avec *son doigt* à nous indiquer le chemin que parcouroit en montant cette sensation singuliere. Une fois à

l'estomac, il nous dit : voilà que cela passe dans *les bras* ; & peu à peu nous vîmes s'affoiblir graduellement sa main & ses doigts jusqu'au moment de perdre la parole : il nous instruisit de tout, & nous ajouta qu'il sentoit cet effet s'étendre jusques pardessus sa tête. La dégradation se fit très-promptement, & de même que la premiere fois ; après quoi je l'envoyai se coucher, afin qu'en cas où il lui reprît de ces mêmes foiblesses, il pût se trouver dans une situation plus commode étant dans son lit. Il lui en a repris en effet plusieurs, & il n'a pu s'endormir qu'à deux heures du matin.

Le lendemain, *vendredi*, il avoit beaucoup plus de force que la veille, & ne sentoit plus rien de douloureux dans ses extrémités, toute la journée se passa sans ressentimens, & le soir il se coucha de bonne heure. Une fois dans son lit, je le *magnétisai*, sans lui pouvoir produire d'autre effet qu'une petite douleur à l'estomac, qui s'appaisa sur le champ. Je le laissai cependant un peu assoupi, mais non dans l'*état magnétique*.

Le *samedi matin*, il me dit qu'il s'étoit réveillé un moment après mon départ de sa chambre, & s'étoit rendormi naturellement après ; qu'il n'avoit éprouvé aucune foiblesse, & avoit fort bien dormi toute la nuit. Il descendit de sa chambre sans bâton ; ses forces avoient gagné considérablement, sans cependant être totalement revenues.

Sur

Sur les quatres heures après-midi, il eut encore une foibleſſe, qui dura ſi peu, que je n'eus pas le tems d'en être témoin. Quand j'arrivai à lui, je le trouvai dans l'*état magnétique*, ce qui me ſurprit ; j'en profitai pour lui demander de ſes nouvelles. Il me dit qu'il venoit d'éprouver un dernier reſſentiment, néceſſaire encore pour rappeller entiérement l'uſage de ſes forces : il me propoſa de m'en donner la preuve, en me défiant de courir auſſi fort que lui. J'acceptai volontiers le défi, pour me convaincre du parfait rétabliſſement de ſa ſanté. Il courut (toujours en état de *ſomnambuliſme*,) & je me vis dépaſſer avec plaiſir. Il me dit enſuite qu'il n'avoit plus beſoin de *manger froid*, & qu'il n'avoit plus aucun ménagement ni régime à ſuivre. Une fois certain de ſon entier rétabliſſement, je le remis dans *l'état naturel* : il ne fit qu'un ſomme de toute la nuit ſuivante.

Le *dimanche* il fut à la *grand'meſſe*, ſans y éprouver de ſenſibilité aux oreilles, il danſa, & fut de la plus grande gaieté toute la journée.

Le *lundi*, continuation de bonne ſanté, & *le mardi* il m'a *QUITTÉ*, pour s'en retourner chez lui (14).

Certificat reçu depuis mon retour à Paris.

Je *ſouſſigné* CERTIFIE, ainſi que mes amis & voiſins que j'ai priés de ſigner le

préſent, que Henri-Joſeph-Claude Joly; mon fils, eſt arrivé chez moi le 28 Novembre, revenant de Buzancy, parfaitement guéri d'une maladie de nerfs dont il étoit attaqué, & que depuis ce tems il jouit de la ſanté & de l'embonpoint le plus ſatisfaiſant.

A Dormans le 18 Décembre 1784. *Signé* JOLY pere, Laurain, Cheruy, Vovelet.

CONCLUSION.

SI les preuves les plus multipliées & les expériences répétées avec le même ſuccès ont pu jamais perſuader les hommes de l'exiſtence d'une choſe nouvelle pour eux, dans quelle occaſion en a-t-on plus raſſemblé que dans les mémoires qu'on vient de lire, & dans d'autres du même genre. Le menſonge, il eſt vrai, n'a que trop ſouvent pris le langage de la vérité, & n'a que trop ſu emprunter ſes moyens pour faire recevoir des erreurs. Il eſt affreux d'imaginer que, dans une ſociété policée, on ſoit quelquefois dans le cas de douter de la véracité d'un certificat.

Je ſais bien qu'on peut ſe tromper, & ſouvent affirmer de *bonne foi* ce qu'avec plus de réflexion on n'eut jamais adopté : mais ce faux fuyant, ſauve-garde de l'honnête

homme, ne fait encore trop ſouvent que prêter une arme de plus au menſonge. La vérité n'a donc véritablement de reſſources que dans *le tems*, qui tôt ou tard la fait reconnoître ; & *l'expérience* a toujours prouvé que rarement ceux qui l'ont trouvée ont pu jouir de la reconnoiſſance de leurs contemporains.

Ce lien commun, argument de tous les tems, ne devroit point cependant avoir de force dans la cauſe préſente ; car enfin ce n'eſt plus aujourd'hui M. *Meſmer* ſeul qui veut faire recevoir ſa doctrine, mais bien *TROIS CENTS* perſonnes de tous états, qui s'accordent enſemble ſur l'utilité d'un moyen dont ils ont fait uſage avec ſuccès (15). Quelles raiſons auroient la plupart de ces perſonnes à ſoutenir leur ſentiment ſur l'exiſtence du *magnétiſme animal*, ſi véritablement elles n'y voyoient pas une réalité manifeſte ? Il ſeroit auſſi ridicule à moi d'imaginer retirer de la gloire de mes *hauts faits magnétiques*, qu'il le ſeroit aux autres d'imaginer que je puiſſe prétendre en retirer de l'intérêt. Me ſuppoſera-t-on l'envie de me donner un relief, ou de m'ériger en *ſavant* ? Ces ſuppoſitions ſeroient bien gratuites d'après ma profeſſion de foi ſur le magnétiſme. Pour *ſentir*, on n'a beſoin ni d'*eſprit* ni de *ſcience*, & celle de M. *Meſmer* ſe *ſent* mieux qu'elle ne s'exprime. C'eſt ſur *nos ſenſations* qu'il eſt venu nous éclairer, & ſa doctrine ne tend qu'à donner la confiance

de toutes les vérités qui jusqu'à présent n'avoient parlé qu'à l'*esprit*.

Les savans sauront sans doute mieux apprécier que les autres l'utilité de la DÉCOUVERIE de M. *Mesmer*.

A l'aide de leurs *sensations*, les secrets de la nature, que leur génie seul avoit su découvrir, ne s'en manifesteront qu'avec plus d'évidence. Que dis-je? le *magnétisme* ne leur servant que de preuve, ne fera qu'ajouter un lustre de plus à toutes leurs connoissances.

Il n'en est pas de même de la *médecine*. Cette science *arbitraire*, en compromis évident avec le *magnétisme animal*, se trouve nécessairement rabaissée par l'admission de ce dernier. La NATURE, manifestée par les malades *en état magnétique*, s'exprime avec trop d'autorité & de clarté, pour ne pas l'emporter sur l'art *incertain* des médecins.

Que l'on compare toutes les cures opérées par la médecine ordinaire, avec une seule de celles que j'ai citées dans ces mémoires, & que l'on juge de quel côté est la supériorité.

Mais autant l'art de la médecine est *funeste* & *chimérique*, autant la profession de *médecin* doit être respectée & appréciée.

Que de peines & de soins devra prendre un *médecin magnétisant*, pour obtenir des succès *prompts* & *certains* dans les maladies de toutes especes qu'il aura à traiter;

& combien alors ſes connoiſſances en tout genre, en le rendant ſupérieur aux autres, lui deviendront utiles, quand ſe laiſſant guider par la NATURE, il en ſaura faire uſage?

Il me reſte à parler de l'uſage du *magnétiſme*, & de la maniere de l'adminiſtrer.

Mes idées, d'après les leçons de M. *Meſmer*, n'étant appuyées que ſur le peu d'expériences que j'ai faites, je ne puis les croire déterminantes : puiſſent-elles ſeulement ſervir aux réflexions de gens plus inſtruits que moi, & les mettre ſur la voie pour établir une baſe conſtante & régler leur opinion.

Je penſe que l'*action magnétique* doit être *ſalutaire* à tous les hommes à des degrés différens, & que jamais elle ne peut être *nuiſible*. Quiconque eſt en état de *ſanté parfaite* ne doit point être ſuſceptible de l'*influence magnétique*.

Il eſt des maladies qui, quoique très-graves & dangereuſes, ſe refuſent à l'*action magnétique* pendant un certain temps ; ce qui quelquefois décourage & le *magnétiſeur* & le *magnétiſé* : du reſte je croirois aſſez que telle maladie qui réſiſte à l'*action* d'un magnétiſeur, céderoit peut-être plus vîte à l'*empire d'un autre homme*. J'ai eu des malades chez moi ſur qui je n'ai jamais pu produire le moindre effet, malgré le deſir extrême qu'ils avoient d'en reſſentir, & je n'en attribue la cauſe qu'à mon peu d'*analogie* avec eux.

L'expérience apprendra peut être que tel médecin sera plus propre à guérir de certaines maladies que d'autres ; peut être aussi les *tempéramens*, les *caracteres*, les *climats*, les *pays* apporteront-ils des considérations dans le choix des traitemens, par la raison que ces causes peuvent constituer des *analogies* & des *rapports* plus directs dans les individus. C'est ainsi qu'un homme dans son pays, dans sa *ville*, & dans *sa famille*, produira graduellement plus d'effets bienfaisans, qu'il n'en obtiendroit ailleurs. Je n'affirme pas ces assertions, que je ne propose que comme de simples probabilités, sur lesquelles l'observation nous éclairera.

Je crois qu'il doit être facile de procurer *le sommeil magnétique* dans presque toutes les *maladies aiguës*, & dans toutes les *chroniques*, qui entraînent des souffrances habituelles. S'il en est ainsi, la NATURE donneroit à tous les hommes la faculté de se guérir eux-mêmes.

Quant à la maniere d'administrer le *magnétisme animal*, je crois qu'il n'est pas de circonstances où l'on ne doive en espérer de bons effets ; mais lorsque les malades sont susceptibles de tomber dans l'*état magnétique*, alors il peut être dangereux de s'arrêter trop tôt, parce que le *magnétisme* tendant à développer le germe des maladies prochaines, un effet commencé & non soutenu peut contrarier la *nature*, sans ajouter à ses moyens. Le second accident arrivé à *Joly* autorise cette opinion. Au reste, on n'aura pas de

meilleurs *indicateurs* ſur cela, que les *êtres magnétiques* eux-mêmes ; c'eſt en les *conſultant* qu'on riſquera moins de leur nuire, ſoit en ne les *magnétiſant* pas aſſez, ſoit en prolongeant trop le tems de leur *criſe*.

Une preuve certaine de la guériſon radicale d'un malade qui a paſſé par l'état magnétique, ſera toujours la ceſſation plus ou moins marquée de l'*empire* du magnétiſeur ſur lui.

Pluſieurs perſonnes pratiquant le magnétiſme ont (m'a-t-on dit) la faculté de reconnoître au *tact* le SIEGE & LA CAUSE des maladies. Je ne contrarie point ce fait, qui peut dépendre d'une *ſenſation* particuliere à leur organiſation ; mais pour moi je n'ai jamais rien reſſenti de ſemblable, & je ne crois pas qu'il me ſoit poſſible d'y arriver, par la raiſon qu'il peut être facile d'apprendre à raiſonner & à obſerver, mais non point à *ſentir*.

La ſeule *ſenſation* que j'éprouve en magnétiſant, eſt relative à l'effet que je produis ſur un malade : s'il eſt ſuſceptible des effets *magnétiques*, je ſens une chaleur plus ou moins légere dans la main, & un attrait plus ou moins grand à continuer à *magnétiſer*. Il eſt des individus ſur leſquels je pourrois preſque affirmer ne jamais rien produire, tandis que je ſuis ſurpris quelquefois de l'effet ſubit que je produis ſur d'autres.

Plus j'ai produit d'effets extraordinaires par le moyen du *magnétiſme animal*, & plus

je me ſuis perſuadé qu'il y avoit peu de danger à craindre dans les abus qu'on pourroit en faire.

L'EMPIRE que l'on acquiert ſur les individus ſuſceptibles d'entrer dans l'*état magnétique* ne s'exerce abſolument que dans les choſes qui concernent leur ſanté & leur bien-être ; paſſé cela l'on peut encore faire uſage de *ſon pouvoir* dans des choſes innocentes en elles-mêmes ; telles que *faire marcher*, *changer de place*, *danſer*, *chanter*, *porter quelque choſe d'un endroit à l'autre*, &c. ; enfin tout ce qu'on ſe permettroit indifféremment d'exiger d'un être quelconque dans l'*état naturel*. Mais il eſt des bornes où le pouvoir ceſſe, & je pourrois preſque aſſurer que ces bornes ſeront toujours preſſenties par les magnétiſeurs. (16) Je queſtionnois un jour une femme en *état magnétique*, ſur l'étendue de l'empire que je pouvois exercer ſur elle : je venois (ſans même lui parler) de la *forcer*, par plaiſanterie, de me donner des coups avec un *chaſſe mouche* qu'elle tenoit à la main. « Eh bien, lui dis-je, puiſque vous êtes » *obligée* de me battre, moi qui vous fais » du bien, il y a à parier que, ſi je le » voulois abſolument, je pourrois de même » faire de vous *tout ce que je voudrois* ; vous » faire *déshabiller*, par exemple, &c....... » Non pas, Monſieur, me dit-elle, il n'en » ſeroit pas de même : ce que je viens de » faire ne me paroiſſoit pas bien, j'y ai ré» ſiſté long-tems ; mais comme c'étoit un » badinage, à la fin j'ai cédé, puiſque vous

» *le vouliez absolument :* mais quant à ce
» que vous venez de dire, jamais vous ne
» pourriez me *forcer* à quitter mes derniers
» habillemens : mes *souliers*, mon *bonnet*,
» tant *qu'il vous plaira*, mais passé cela, vous
» n'obtiendriez rien. »

Une fille (c'étoit Catherine Montenecourt) étoit présente à cette conversation, & tout en riant se permettoit de plaisanter & de dire, que dans l'état de *Genevieve* on pourroit pousser les choses *aussi loin qu'on le voudroit ;* qu'enfin elle n'étoit nullement persuadée de tout ce que cette femme venoit de dire. J'eus occasion de mettre, *une demi-heure après*, cette même fille dans l'*état magnétique*, & aussitôt qu'elle y fut, je lui fis les mêmes questions qu'à *Genevieve ;* ses *réponses* furent absolument les *mêmes*. Je lui rappellai ce qu'elle venoit de me dire dans l'état naturel.... Ah bien, me répondit-elle, *je ne vois pas de même à présent.* « Mais enfin,
» lui dis-je, si je voulois absolument vous
» faire ôter vos habillemens, qu'en résul-
» teroit-il ? *Je me réveillerois*, Monsieur,
» cela *produiroit chez moi le même effet que le*
» *coup que je me suis donné dans le côté* il y a
» quelques jours, & j'en serois *bien ma-*
» *lade.* » J'avois réveillé *Genevieve* pendant cet entretien, & une fois dans *l'état naturel*, elle avoit pris le rôle précédent de *Catherine.* Tous les malades, témoins de cette double scene, eurent beau l'assurer qu'elle avoit parlé comme elle, rien ne put la persuader.

Viélet, l'écrivain *Viélet*, qui preſque toujours dans l'*état magnétique*, avoit la plume à la main pour écrire des *ordonnances*, ou bien ſes *obſervations* ſur ſon état, *Viélet*, dis-je, un jour étant dans l'état de *ſomnambuliſme* complet, je lui demandai ſi je ne ſerois pas le *maître* de lui faire faire un *blanc ſeing* que je remplirois après à ma volonté : oui, Monſieur, me répondit-il. — Eh bien, je pourrois donc vous faire faire la donation de tout votre bien, ſans que vous en ſuſſiez rien ? — « Cela ne ſeroit pas poſſible, Monſieur, » parce qu'avant de ſigner je ſaurois votre » intention, & ma ſignature alors ne reſ- » ſembleroit ſurement pas à celle que je fais » ordinairement. » — Mais enfin, lui dis-je, dès que ce ſeroit votre nom, cela ſuffiroit. — *Si cela devoit ſuffire, en ce cas vous ne l'auriez pas.* Etonné de ſon ton affirmatif, je continuai. — « Mais enfin, ſi je *voulois* » *abſolument* votre ſignature, il faudroit bien » que vous me la donnaſſiez, puiſque j'ai » un *empire abſolu* ſur vous. » — Vous ne l'avez que juſqu'à un certain point ; & ſi vous pouviez exiger de moi une choſe pareille, *vous me feriez beaucoup de mal & je m'éveillerois.*

Toutes les queſtions que j'ai pu faire dans ce genre, m'ont enfin confirmé dans l'idée que la pratique du *magnétiſme animal* n'eſt qu'un moyen de plus dans la main *de tous les honnêtes gens* pour faire *le plus de bien* poſſible, & qu'entre des mains peu délicates, il n'en peut réſulter *aucun abus*, ſoit

que dans ce dernier cas on ne puiſſe parvenir à mettre les malades *dans une dépendance abſolue* de ſoi, ſoit que les y mettant on ne puiſſe les tromper qu'en riſquant de *nuire infiniment à leur ſanté*, ſans réuſſir dans ſes vues. C'eſt ainſi que par la ſuite on dira peut être une grande injure, en diſant d'un homme, *il eſt bien malheureux*, *car il ne peut faire du bien à perſonne.*

Mon deſſein n'étant pas par la ſuite de m'occuper du magnétiſme d'une maniere auſſi oſtenſible que je l'ai fait juſqu'à préſent, je deſire bien ardemment voir tous les *éleves* de M. *Meſmer* proſpérer dans leurs tentatives, pouſſer plus loin que je n'ai fait, les *expériences magnétiques*, & augmenter en ſûreté dans le traitement des maladies.

Il y a encore beaucoup à faire avant d'arriver à la *démonſtration* ſentie de toutes les propoſitions de M. *Meſmer.* Mais ſi par le peu de faits que j'ai raſſemblés je pouvois me permettre un conſeil ſur la maniere de procéder, ce ſeroit de dire à tous les *magnétiſeurs*, que le moyen le plus sûr d'obtenir de *bonnes expériences*, eſt de *ne jamais chercher à en faire ;* de travailler de bon cœur à *guérir ;* voilà le ſeul but qu'on doit avoir ; & la NATURE répondra toujours avec uſure aux ſoins qu'on ſe donnera. Il ne m'eſt jamais venu dans la tête de vouloir faire appercevoir à mes *ſomnambules* ce qui ſe paſſoit dans la *lune*, ni de leur faire deviner de leur chaumiere de *Buzancy* ce qui ſe faiſoit ſous les portiques des Rois ; j'aimois beaucoup

mieux qu'ils ſe connuſſent eux-mêmes, & qu'ils m'indiquaſſent les moyens les plus prompts de les ſoulager: dès qu'ils en étoient venus à cette parfaite connoiſſance, j'étois ſûr qu'ils étoient en état de juger ſainement des autres, & j'obtenois chaque jour, ſans m'en douter, des phénomenes qui venoient combler ma ſurpriſe. Il en eſt des *ſomnambules* entr'eux, comme de tous tant que nous ſommes dans l'*état naturel*. Mieux l'on ſait ſe juger & s'apprécier ſoi-même, & plus juſte eſt l'opinion qu'on prend des autres. Cette vérité morale eſt phyſiquement prouvée par les *êtres magnétiques*, & l'on ne peut s'y tromper.

Ce n'eſt pas que je croie qu'on ne puiſſe par la ſuite tirer de bien plus grandes lumieres que je n'ai fait, des individus *ſomnambuliſtes*; mais je crois pouvoir affirmer que, paſſé une certaine ſphere d'activité, on ne pourra obtenir d'eux aucune *indication* ſatisfaiſante ſur des choſes qui leur ſeront étrangeres. C'eſt ainſi qu'on verra peut-être des *êtres magnétiques* indiquer des *ſources*, ſe connoître aux maladies des *animaux*, des *végétaux*, &c.... Mais ſi quelqu'un imaginoit pouvoir, à l'aide d'un *ſomnambule*, connoître la *façon de penſer* d'un autre homme, malgré lui, même de ſon ennemi, il feroit, je crois, dans l'erreur, & les réponſes qu'il obtiendroit ſeroient analogues à ſa façon de penſer. Je ſens bien que s'il pouvoit en être autrement, la ſûreté particuliere y pourroit gagner; mais la

sûreté publique en ſouffriroit néceſſairement.
Si j'euſſe apperçu dans la découverte de M. *Meſmer* un moyen quelconque de ravir furtivement le moindre ſecret du plus honnête homme du monde, j'avoue que j'euſſe employé tout ce que j'ai de moyens pour en arrêter la publicité, avec la même ardeur que je mets aujourd'hui à la répandre, bien ſûr de l'avantage infini que l'humanité entiere en doit retirer, & de la gloire qui en doit réſulter pour ſon inventeur, auprès de qui je n'ai d'autre mérite que de l'avoir bien *entendu.*

NOTES.

(1. *page* 8.) QUAND je dis que l'*électricité* ne peut être bonne à rien, j'entends seulement que ce mouvement n'ayant aucune analogie parfaite avec aucun corps de la nature, ne peut agir que comme ſtimulant. Les guériſons nombreuſes de MM. le *Dru*, *Andri*, *Mauduit*, *Sans*, &c. ne détruiſent point cette opinion; leurs ſuccès n'ont été complets que ſur les *maladies nerveuſes*, dont la baſe tient à un organe ſi aiſé à ébranler, que dans pluſieurs maladies de ce genre, le moindre mouvement interne peut rétablir l'*harmonie*. Au reſte, je ne ſuis pas éloigné de croire que ce *rétabliſſement d'équilibre* ne peut même exiſter qu'un *certain tems* dans beaucoup de malades, parce que je ne vois dans l'*électricité artificielle*, qu'un effet *paſſager* qui ne laiſſe rien après lui pour entretenir & perfectionner le bien qu'il a opéré.

On pourroit comparer l'électricité, dans ſes effets, à un *inſtrument inciſif*, dont on ſe ſerviroit pour débarraſſer une *plaie* des corps étrangers qui nuiroient au rapprochement des *chairs ;* ce préliminaire peut être néceſſaire, mais ſi l'on continuoit de frotter la plaie avec cet inſtrument, au lieu d'y appliquer les remedes ſuppuratifs & deſſicatifs dont elle a beſoin, on ſent le peu de guériſons complettes qui s'en ſuivroient, quoique cependant le premier moyen employé eût été ſalutaire. C'eſt ainſi qu'il faut conſidérer l'*électricité ;* ſans elle je ſuis très-sûr qu'on peut guérir toutes les *maladies nerveuſes :* je crois auſſi que dans beaucoup de cas on peut s'en aider préliminairement, mais il faudra toujours conſulter ſur cela la NATURE elle-même, manifeſtée par des malades en *criſes magnétiques*, qui ſauront *indiquer* d'une maniere *affirmative* & *certaine*, le beſoin que pourront avoir de ce moyen acceſſoire tels ou tels malades; l'*expérience* apprendra peut-être bientôt que dans certaines *maladies nerveuſes*, il ſeroit auſſi abſurde de ſe faire *électriſer*, qu'il eſt démontré l'être aujourd'hui de ſe livrer au ſecours de la *médecine ordinaire* dans la plupart des autres maladies.

(2, *pag.* 10.) je dis que tous les effets produits par le ſecours ſeul de la *volonté*, ſont phyſiques; mais qu'eſt-ce que la *volonté* elle-même? Cette queſtion impénétrable juſqu'à préſent aux lumieres de la phyſique & de la phyſiologie, ſe réſoudra peut-être par le ſecours du *magnétiſme animal*. C'eſt par lui, & par ſes effets prodigieux, que l'on apprendra à connoître l'*énergie* & la puiſſance du VOULOIR. La découverte du

magnétisme animal par M. Mesmer, nous conduiroit-elle à nous éclairer autant sur notre existence spirituelle, que sur notre existence physique? quelle double reconnoissance nous lui devrions! Je ne décide rien, mais je me plais à croire qu'il en est du *matérialisme* à l'égard de l'ame, comme de la *médecine ordinaire* à l'égard du corps; l'un peut quelquefois pallier le trouble que cause en nous le désordre de nos passions, comme l'autre peut pallier nos maux physiques; mais tous deux tendent également à notre destruction. Presque point de *suicide* sans *matérialisme*, & *peu de morts prématurées* sans *médecins*. En remontant aux causes premieres de notre existence, *Dieu* & la *nature*, quels avantages moraux & physiques nous en devons retirer!

(3, *pag.* 15.) Je considere *Bléton* comme étant habituellement dans une espece de *crise magnétique* naturelle; il ne découvre les sources que par la sensation qu'il éprouve à leur approche, comme s'en est assuré M. *Thouvenel*; dès-lors il lui est impossible de s'y tromper: mais sitôt que son état de *crise* diminue, ses *sensations* analogues diminuent de même, & il rentre dans la classe commune à tous les hommes. Si l'on se sert alors de lui pour découvrir *les sources*, il doit être sujet à se tromper, & c'est ainsi qu'on l'a vu plusieurs fois être en contradiction avec lui-même. La raison en est simple; c'est qu'on ne peut se faire idée d'une *sensation* qui n'existe plus, encore moins se conduire d'après une *sensation passée*.

La même chose s'observe chez les *Somnambules* qui atteignent au moment de la guérison; leurs sensations perdent peu à peu leur subtilité, & leurs *indications* sont beaucoup moins sûres que dans l'état de *maladie* parfaite.

J'ai été témoin dans mon *traitement magnétique* d'un fait qui pourra par sa ressemblance, expliquer la conduite de *Bléton*.

Un paysan de *Carré-l'Etompe*, en Bourgogne, avoit passé par l'état de *crise magnétique* pour arriver à la guérison parfaite d'une maladie très-grave; dans le tems de ses *crises* il avoit les *sensations* très-déliées, & tous les malades avoient une très-grande confiance en lui; il découvroit parfaitement *la cause du mal*, & apparemment, au moyen de quelques connoissances acquises précédemment, il entendoit assez bien à ordonner des remedes simples & salutaires. Un jour passant auprès d'un cabaret du village, je demandai la cause de la foule du monde que j'y voyois rassemblé; on me dit que c'étoient des malades qui venoient consulter *le Bourguignon*. J'imaginois d'après cela qu'il étoit apparemment *en crise magnétique*: je m'approche; mais quelle est ma surprise de le voir les yeux bien ouverts, *toucher à droite & à gauche* tous ces pauvres gens, & leur ordonner des remedes à tort & à

travers : heureusement j'étois arrivé à tems pour désabuser tout le monde. Je déclare devant tous qu'il ne falloit ajouter aucune foi à ce qu'il avoit pu dire dans cet état ; *que, passé le tems de sa crise*, il étoit aussi ignorant que moi & que tous les autres hommes dans la connoissance des maladies, & je mis mon rusé paysan dans une confusion extrême. Je lui fais les reproches les plus vifs de la tromperie qu'il venoit de faire ; il m'en demande pardon, & m'avoue que, persécuté par beaucoup de monde qui lui venoient demander de leur répéter ce qu'il leur avoit dit dans *sa crise*, il n'avoit pas voulu rester court, d'autant qu'on lui promettoit de le payer pour ses consultations. Voilà comme dans tout, le mensonge est auprès de la vérité.

(4. *pag.* 18.) Voyez aussi les ouvrages sur l'électricité de M. le comte *de Lacepede*. Les apperçus de cet estimable physicien sur la nature & les effets du *fluide électrique*, sont presque tous réalisés par la DÉCOUVERTE de M. *Mesmer*.

(5, *pag.* 19.) Le fumier des animaux & toutes les secrétions *animales* en général, si favorables à la *végétation*, ne produisent cet effet avantageux, qu'en raison des émanations du *fluide animal*, qui s'en dégagent par la *putréfaction*. Cette opération dans le regne végétal est la même que celle du *phosphore* dans le regne minéral.

Pourquoi le *charbon* & la pierre *calcaire* sont-ils de si bons *fondans* de toutes les *mines* en général, si ce n'est à cause des émanations du *fluide animal* & *végétal* que ces deux substances contiennent en quantité, & qui, se dégageant par la *combustion*, vont se porter sur les substances métalliques pour en former des *métaux* d'autant plus parfaits, que les *fondans* employés sont plus surchargés de ce qu'on appelle du *phlogistique*, autrement dit, du *fluide universel*.

L'entretien de la *vie* dans les animaux ne s'opérant immédiatement que par le secours du *regne végétal*, médiatement par le secours du *regne minéral*, ne prouve-t-il pas bien encore *un seul agent dans la nature ?* De tous côtés l'on ne voit enfin qu'un passage de mouvement, qui par ses différentes modifications, produit toutes les différences physiques,

(6, *pag.* 32.) Pour se faire une idée juste de l'état de *somnambulisme magnétique*, il faut assimiler cet état, dans le regne animal, à celui de l'aimant dans le regne minéral. Les phénomenes que présente ce dernier, sont analogues à ceux qu'on doit obtenir d'un homme dans l'état magnétique.

M. Mesmer a dit souvent à qui a voulu l'entendre, qu'un homme

homme dans l'état naturel avoit des pôles, un équateur, & étoit aimanté naturellement; que le but du magnétisme étoit de mettre cet *aimant animal* sur son pivot, & qu'aussitôt l'on reconnoîtroit dans l'homme les mêmes phénomenes que présente une barre de fer aimantée, aussi sur son pivot: l'expérience prouve à la lettre cette assertion.

L'homme dans l'état naturel peut être comparé à une aiguille de boussole qu'on ôteroit de dessus la pointe où elle est en équilibre; si vous la mettez à plat sur une table, elle ne cessera sûrement pas pour cela d'être aimantée; mais tant que vous ne la replacerez pas sur son pivot, elle ne vous donnera aucun signe de direction.

Il est vrai que l'aimant, dans quelques circonstances où vous le placiez, donnera toujours des signes certains de *cohésion*, d'*attraction*, de *répulsion*, avec le fer ou la limaille qu'on lui présentera, tandis que l'homme a besoin (pour ainsi parler) d'être sur son pivot pour présenter ces phénomenes; au reste, l'amitié, l'attrait pour son pays, la sympathie, l'antipathie, &c... pourroient bien n'être chez nous que le résultat de ces effets physiques, modérés & dirigés par notre moralité. Mais une fois qu'un homme aura été mis par un autre homme dans l'état de somnambulisme magnétique, il ne doit plus avoir de relation qu'avec son magnétiseur, & doit, *à la lettre*, présenter à son égard les mêmes phénomenes que manifeste une aiguille aimantée à l'égard d'une barre de fer quelconque: sans cette similitude d'effet, un homme n'est pas dans l'état complet de somnambulisme magnétique.

Les aimans minéraux, ainsi que l'électricité artificielle, peuvent bien avoir quelque action sur les corps animés, mais ce n'est jamais que comme stimulans ou comme accélérateurs du mouvement propre de ces corps. Leur effet ne doit être que passager, rarement utile, & souvent nuisible, s'ils sont trop forts ou trop multipliés. La raison en est simple, c'est que l'aiman minéral n'ayant aucune analogie directe avec notre systême, ne peut que causer des émotions passageres, sans jamais communiquer son mouvement tonique; d'où il résulte, dans son application, les mêmes effets & le même danger que j'ai remarqué devoir exister dans le traitement par l'électricité artificielle.

(7, *pag.* 34.) Le rétablissement dans l'état naturel est la plus facile des *opérations magnétiques*. Pouvant nous considérer, ainsi que je l'ai déjà dit, comme des *machines électriques animales*, parfaites, douées au suprême degré des propriétés positives & négatives, la seule difficulté consiste à monter cette machine, & à savoir en faire usage. Mais dès-lors qu'on est arrivé au point de pouvoir *magnétiser en plus* (pour me servir des expressions d'usage) on doit

aussitôt pouvoir *magnétiser en moins* : l'un est la suite de l'autre ; c'est la même manivelle qu'on tourne dans un autre sens.

Voyez la note sur la volonté, & réfléchissez sur ce que c'est que la volonté, sur la possibilité de n'en avoir que de bonnes, considérez quels sont tous les accessoires qui peuvent nuire aux bonnes volontés.... après quoi vous en conclurez sûrement que c'est presque toujours la faute du magnétiseur, quand il ne fait aucun bien au magnétisé malade. Abstenez-vous sur-tout de ne jamais faire aucune question à l'être que vous voulez soulager ; les questions font travailler l'imagination, & celle d'un malade doit toujours être en repos. Il doit vous importer fort peu qu'il sente du froid ou du chaud, qu'il s'endorme, ou qu'il ait des tressaillemens : *voulez* seulement lui faire du bien, & tranquillisez-vous sur les événemens, qui seront toujours d'autant plus heureux, que le motif qui doit les déterminer approchera d'avantage de la pureté & de la bonté du principe dont il émane nécessairement.

Ce n'est, je le répete, que l'expérience à la main que l'on pourra faire sentir aux hommes le pouvoir de leur *volonté*, dont les inquiétudes, les chagrins, les maladies, les passions déréglées & le malheur enfin, n'ont que trop arrêté & anéanti le ressort.

(8, *pag.* 35.) J'emploie souvent le mot *toucher* comme synonyme du mot *magnétiser*. Lorsqu'il est question d'un nouveau malade, c'est toujours sous cette seconde acception qu'il faut l'entendre.

Les procédés en ont été indiqués par M. Mesmer à ses éleves d'une maniere assez précise pour n'avoir pas besoin d'en faire de nouveau l'explication. L'expérience que j'ai acquise me confirme dans l'idée que la *tête* & le *plexus solaire* sont les parties du corps humain qui reçoivent avec plus d'efficacité les *émanations magnétiques*. Les yeux sur-tout m'en paroissent plus susceptibles qu'aucun autre organe. C'est par un léger frottement sur les yeux que j'acheve *le chargement magnétique*, d'où résulte le *somnambulisme* ; & c'est de même par un très-léger frottement sur ce même organe que j'opere le *déchargement* subit, d'où s'ensuit le reveil & l'état naturel.

L'*attouchement immédiat*, sans pression, est celui que je préfere ; quelquefois cependant il me semble que j'augmente par un *petit frottement* l'intensité de l'*action magnétique* ; au reste, les données bien senties, chaque magnétiseur peut, sans inconvénient, mettre de légeres différences dans sa maniere de procéder.

(9, *pag.* 40.) Il est rare qu'une maladie *chronique* se guérisse sans le passage de *crises* violentes, soit *convulsives*

ou autrement. Le fecours qu'on doit attendre du *magnétifme animal* alors, eft d'ôter à un malade le *fentiment intime* de fes fouffrances, en le mettant dans l'*état magnétique* une demi-heure avant fes accès; ce dont on peut être toujours le *maître* quand on fuit les *indications* qu'il vous donne. La fille dont je viens de parler n'avoit pas été totalement remife dans l'état de fanté, ainfi que le récit de *Lehoguais* me l'avoit fait croire; tous fes accidens étoient bien ceffés; elle étoit véritablement engraiffée & ne fouffroit plus : mais des révolutions néceffaires n'arrivoient pas, ou n'arrivoient que foiblement; c'eft ce qui me fut aifé de favoir d'elle-même, cet automne. La premiere fois qu'elle vint me trouver, & que je l'eûs mife dans l'*état magnétique*, elle me prévint dès-lors, à plus de trois femaines de diftance, de la néceffité qu'elle avoit d'être *magnétifée* dans ce tems-là, pour opérer chez elle fa guérifon radicale. Le jour indiqué par elle, fon fervice l'empêcha de me venir trouver; & je ne la vis que le lendemain. Sitôt qu'elle fut dans l'*état magnétique*, elle m'apprit que la veille au foir elle avoit commencé à *voir*, & que pendant la nuit cela s'étoit arrêté : elle me dit qu'il étoit malheureux pour elle de n'avoir pas été *touchée* avant fon époque, puifqu'alors elle fe fût paffée heureufement & fans fouffrances; au lieu qu'à préfent elle alloit fouffrir beaucoup pendant plufieurs jours. Au bout d'un quart d'heure, en effet, il lui prit des étouffemens & des convulfions affez fortes, qui durerent près de deux heures. Dans fes momens de calme, elle m'indiquoit ce qu'il falloit lui faire & lui donner pour appaifer les coliques affreufes qu'elle reffentoit. Pendant quatre jours, foir & matin, elle eut de femblables accès, toujours *preffentis* d'avance par elle, & devenant plus forts & plus longs en approchant du dernier, qui dura depuis huit heures & demie du matin jufqu'à près de deux heures, après lequel elle m'affura n'en devoir plus jamais reffentir de femblables, & qu'elle étoit totalement guérie. M'ayant prévenu enfuite qu'elle éprouveroit des foibleffes les nuits fuivantes, je lui en fis paffer deux dans l'*état magnétique*. Lorfque je fus fûr enfin qu'il ne lui arriveroit plus de révolutions d'aucune efpece, je la laiffai partir. J'ai fu depuis que cette fille avoit continué d'être dans un état certain de fanté.

J'ajouterai, par rapport à cette malade, que jamais elle n'a eu *l'idée de fes fouffrances*; fachant par elle le moment précis où fes accès devoient lui prendre, j'avois foin de la mettre dans l'*état magnétique* quelque tems auparavant; enfuite je l'amenois ainfi tranquille dans une chambre difpofée à la recevoir : fes accès finis, une femme chargée de veiller fur elle me la ramenoit dans la premiere chambre où elle s'étoit *endormie*, & *je l'y faifois revenir dans l'état naturel*. Les fpectacles affreux de *matelas* épars, ou de *chambre de crifes*, ne lui ont jamais été préfentés, & il lui falloit

un effort de confiance pour croire tout ce que l'on pouvoit lui raconter d'elle-même.

(10, *pag.* 112.) Cette cure n'a pas été compriſe dans la liſte imprimée *ce printems dernier ;* & je n'en aurois pas fait mention, ſans la priere même du paſteur eſtimable qui m'a envoyé ce certificat, de lui-même & dans l'unique vue de rendre hommage à la vérité.

(11, *pag.* 119.) Il m'eſt arrivé un jour de renvoyer *Catherine Montenecour* chez ſa maîtreſſe dans l'*état magnétique ;* elle fit une lieue & demie ſur ſon *âne*, ſans ſortir de l'état de *ſomnambuliſme ;* & une fois arrivée, elle mit ſon âne à l'écurie, fit la commiſſion dont je l'avois chargée auprès de ſa maîtreſſe; & après s'être aſſiſe dans le ſalon, elle frotta ſes yeux & ſe réveilla. *Je lui avois* DICTÉ *ſa conduite en partant*, & deux femmes qui l'accompagnerent, m'aſſurerent qu'elle avoit fait à la lettre tout ce que je lui avois preſcrit. Une fois réveillée, ſon étonnement fut très-grand, comme on peut le croire, de ſe trouver ainſi tranſportée chez elle, ſans avoir idée du chemin qu'elle avoit fait.

Je cite ce trait extraordinaire aujourd'hui, mais peu important par lui-même, par rapport au *magnétiſme*, pour donner une idée de la PUISSANCE qu'on acquiert ſur les *êtres magnétiques ;* on peut *agir* ſur eux DE LOIN comme de PRÈS ; mais il eſt toujours imprudent d'uſer de ce *pouvoir*, à moins de prendre toutes les précautions que la prudence peut ſuggérer. La fille dont je viens de parler, par exemple, me dit le lendemain de ſon voyage (étant dans l'*état magnétique*,) qu'elle avoit eu peur de tomber dans le chemin, & que cela lui avoit cauſé une révolution fâcheuſe. Elle n'en avoit pas eu de ſouvenir *dans l'état naturel ;* mais l'effet contraire à ſa ſanté n'en avoit pas moins réſulté. Je regarde donc comme dangereux de magnétiſer *de loin*, ſoit pour faire entrer, reſter dans l'*état magnétique*, ſoit pour en faire ſortir à moins d'être bien ſûr que rien ne pourra déranger l'effet heureux qu'on veut produire.

Le printems paſſé, il n'arriva aucun accident à une femme *éloignée* de moi *d'une lieue*, qui *pendant quatre jours* devenoit par mon ORDRE dans l'état magnétique à l'*heure indiquée*, où un homme de ſon village arrivoit chez elle pour ſe faire *toucher* une plaie qu'il avoit à la jambe; je n'ai pas, j'eſpere, beſoin d'ajouter que pour agir ainſi de *loin*, il faut s'être mis d'avance *en communication* avec l'être ſur lequel on veut opérer, & avoir de lui ſon conſentement parfait : ſi l'on vouloit magnétiſer quelqu'un *malgré lui*, l'on feroit une action *malhonnête ;* & ſi l'on pouvoit y réuſſir ; le magnétiſme ſeroit intolérable.

(12, *pag.* 131.)

MONSIEUR,

« J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint une reconnoiſ-
» ſance de l'écrit du ſieur Joly; je le conſerverai tout le
» tems que vous jugerez à propos, & j'en ferai l'uſage qu'il
» vous plaira m'ordonner; je ne puis vous diſſimuler com-
» bien j'ai été ſurpris à la lecture ſur ce qu'il explique.
» J'ai l'honneur d'être.... *Signé* RIGAULT. A Soiſſons, ce
» 19 Décembre 1784. »

A cette lettre étoit joint le certificat ci-après:

Je *ſouſſigné*, notaire royal à Soiſſons, reconnois qu'il m'a été cejourd'hui, *deux heures après-midi*, remis un paquet *cacheté* en noir, à mon adreſſe, que l'ayant ouvert il s'eſt trouvé une lettre du marquis de Puyſégur datée de Buzancy ledit jour 19, à laquelle étoit joint un écrit ſur une demi-feuille de papier de compte, pliée en deux; la premiere datée du 18 Novembre 1784, ſigné *Joly*, la date au-deſſous le 18 Novembre 1784, lequel écrit je promets remettre à mondit ſeigneur marquis de Puyſégur, à ſa premiere réquiſition. A Soiſſons, le 19 Novembre mil ſept cent quatre-vingt-quatre.

Signé RIGAULT.

(13, *pag.* 133.) Ce n'eſt point une nouveauté qu'à dite M. Meſmer, lorſqu'il a aſſuré que la *muſique* étoit un moyen propre à renforcer l'agent de nature; de tout tems l'on a été d'accord ſur l'effet que la muſique pouvoit produire ſur les hommes.

Cet effet eſt plus ou moins grand, en raiſon de leur ſenſibilité, mais tous ſont ſuſceptibles de l'éprouver. Il en exiſte qui avouent n'en avoir jamais reſſenti d'émotion: je pourrois preſque affirmer que c'eſt plutôt la faute des muſiciens qu'ils ont entendus, que le défaut de leur organiſation: car, enfin, tout être quelconque eſt ſenſible à ſa maniere, & la muſique, ſur-tout la muſique chantée n'eſt qu'une émanation de ſenſibilité. L'*amour*, la *tendreſſe*, la *gaieté*, la *triſteſſe*, tous les ſentimens s'expriment avec des paroles & du *chant*, & ces deux moyens combinés doivent donc néceſſairement plaire à tout le monde. Il eſt hors de doute que nos nerfs ſont les organes de nos ſenſations. La *muſique* agit donc ſur les *nerfs* immédiatement; & unie avec l'agent de la nature, elle doit lui donner un renforcement qui ne peut être que favorable à l'effet bienfaiſant qu'on veut obtenir. C'eſt ce qui eſt arrivé

à Joly, & ce qui peut-être a contribué à *diviser* ses crises nerveuses en un nombre de périodes bien plus grand qu'il ne l'avoit d'abord pressenti, & lui a laissé la force d'en soutenir la durée. On sentira facilement le risque qu'auroit couru ce jeune homme, si le mardi, au lieu de quatre accès éparpillés dans la journée, il les eût éprouvés rassemblés en un seul, il est à présumer qu'il y eût succombé, & n'auroit que trop vérifié ses funestes pressentimens. Cet exemple vient bien à l'appui des procédés de M. Mesmer. Les instrumens dont il joue prouvent assez les secours qu'il a senti pouvoir tirer de la musique; & le choix de son instrument prouve de même ses réflexions profondes. En effet, l'*harmonica* peut être considérée comme le rassemblement de petits plateaux électriques dont le mouvement accumulé se manifeste par le son, lequel, combiné avec le mouvement animal, doit produire un magnétisme très-efficace. Ce ne sera pas dans le tumulte des baquets nombreux de grandes villes, que l'on pourra tirer des secours bien avantageux de la musique. La plupart des malades, accoutumés à en entendre, ne l'écouteront qu'avec indifférence ou ennui. Le luxe des meilleures choses nuit au bonheur de les sentir & de les apprécier; mais je suis cependant assuré que dans tout état, un être assez malade pour ne pouvoir jouir ni des spectacles ni des agrémens de la société, sera susceptible encore d'être ému par une musique analogue à son caractere, à plus forte raison, lorsque cet être sera dans un état de spasme ou de convulsion, qui, rendant passives toutes ses dispositions morales, n'en rendra son organisation physique que plus propre à être remuée par l'agent de la nature.

(14, *pag.* 145.)

De Dormans, ce 18 Décembre 1784.

MONSIEUR,

« J'ai été aussi surpris qu'honoré de votre lettre datée du 13 Décembre; apparemment que mon fils ne savoit pas bien votre adresse lors de ma réponse à celle du 28 Novembre.

Non, Monsieur, je ne puis exprimer ma reconnoissance de toutes vos bontés, je ne pouvois rien desirer de plus satisfaisant que de revoir mon fils, non seulement guéri de sa surdité & de ses hernies, mais même d'avoir échappé à une maladie que le magnétisme seul ne pouvoit faire avorter: il est arrivé chez moi dans la santé la plus parfaite, & il est actuellement dans un embonpoint à ne le pas reconnoître.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien ne pas borner là

vos bontés pour un jeune homme pour qui il paroît que vous prenez tant de part. Si la guerre a lieu, comme il y a toute apparence, & que vous fassiez quelques campagnes, vous pourriez lui faire avoir quelque emploi qui pût l'exempter de la milice, puisque le bienfaisant magnétisme lui a retiré les raisons qu'il avoit à alléguer pour n'y pas être sujet. *Signé* JOLY pere. »

(15, *pag.* 147.) Au défaut de M. Mesmer, le meilleur moyen à prendre pour obtenir de bonnes expériences à Paris, seroit, je crois, de choisir parmi les éleves deux hommes prudens & sages, portés par inclination & affection particulieres à soulager l'humanité, & assez indépendans des circonstances environnantes, pour pouvoir se livrer sans réserve à la pratique du *magnétisme animal.* Qu'alors il soit établi deux traitemens particuliers, séparés entiérement l'un de l'autre, dont chacun des deux éleves ait la direction entiere & exclusive ; que l'on n'admette que de nouveaux malades, & que le nombre n'excede pas vingt-cinq dans chaque traitement. Ces établissemens formés, qu'aucun magnétiseur ne se permette d'y venir opérer, à moins que le chef du traitement n'y consente, & même ne l'en prie instamment ; car ce n'est qu'autant que les *émanations magnétiques* partiront d'une unité de principe & d'intention, qu'on doit s'attendre à des effets constans & toujours heureux. Il faut non seulement que l'aide d'un magnétiseur se mette en harmonie physique avec le chef, par l'attouchement, mais il faut encore qu'il regne entr'eux une harmonie morale & intérieure : les gestes extérieurs ne produiroient rien, si les intentions n'étoient pas d'accord entre elles. C'est ainsi qu'il faudroit, pour ainsi dire, que tous les aides magnétiseurs ne se regardassent que comme des conducteurs passifs du chef, & que tel qui auroit dirigé en maître un traitement pendant long-tems, se soumît volontairement à n'être que secondaire chez un autre : je ne crois pas que sans cet accord on puisse jamais parvenir à de bons résultats.

M. Mesmer a dit tout cela ; mais quel moyen surnaturel il lui auroit fallu pour contenir trois cents éleves, la plupart doutant encore de sa doctrine ! Que de contrariétés & de peines il a dû essuyer de la multiplicité d'opinions en opposition avec la sienne ! & combien le tribut de reconnoissance que nous lui devons, doit être mêlé de regrets d'avoir été sans l'entendre si long-tems.

Mon frere, chez moi, vouloit bien n'être que conducteur, ainsi que je viens de le dire : aussi faisoit-il le même bien & opéroit-il les mêmes effets que moi sur mes malades : si je me trouvois chez lui, nous changerions de rôle, & les mêmes résultats, j'espere, s'en suivroient.

Lorsqu'il vouloit traiter les malades à mon baquet, il venoit m'en prévenir ; si cela me convenoit, je lui touchois

les pouces pendant quelques inſtans : étant ainſi en harmonie avec moi, j'étois ſûr que mes malades n'y appercevoient aucune différence. S'il arrivoit que ni mon frere ni moi ne puſſions aller ſoigner un malade dans l'état magnétique, qui pourtant avoit beſoin de ſoins, il me ſuffiſoit alors de toucher le premier venu, des diſpoſitions duquel j'étois ſûr, & ce dernier, ſans même avoir beſoin de parler au malade, pouvoit s'en approcher, le toucher, & même s'en faire ſuivre, pour l'amener chez moi dans l'état de ſomnambuliſme, auſſi facilement que j'euſſe pu le faire moi-même.

(16, *pag.* 121.) M. Meſmer dit dans une de ſes propoſitions, que le magnétiſme animal préſentera les mêmes phénomenes que ceux qui s'obſervent dans l'électricité. Rien n'eſt plus vrai, l'attraction, la répulſion, la communication par la chaîne, chargement & déchargement à volonté ; tous ces différens effets ſont auſſi aiſés à produire par le magnétiſme animal que par l'électricité. Si-tôt qu'un être quelconque eſt reconnu ſuſceptible de devenir ſomnambule magnétique, on peut défier hardiment les gens les plus incrédules, en les rendant témoins de ces différens phénomenes. De bander les yeux à un être magnétique, ne nuit en rien au ſuccès des expériences, & l'on ne doit jamais s'y refuſer pour affermir la croyance de ceux qu'on veut perſuader.

Pluſieurs perſonnes m'ont demandé à quel ſigne on peut reconnoître quand un malade eſt dans l'état de ſomnambuliſme magnétique ; rien n'eſt plus aiſé que de s'en appercevoir : il ne doit d'abord avoir d'analogie avec aucun autre que celui qui l'a magnétiſé, il ne doit répondre & n'obéir qu'à lui : l'approche de tout être animé, hormis le magnétiſeur, doit lui être inſupportable. Mais veut-on faire une expérience plus convaincante pour ſoi & pour les autres ? placez votre être magnétique dans un coin de la chambre, & bandez-lui même les yeux, ſi vous voulez, il ne doit répondre qu'à vous. Comme je l'ai dit plus haut, faites le queſtionner par un autre perſonne, s'il eſt bien dans l'état magnétique, il ne doit pas l'entendre ; alors touchez ſeulement du bout du doigt la perſonne, qui le queſtionne, il l'entendra ſur le champ, & ne l'entendra plus, ſitôt que vous aurez retiré votre doigt. Il n'y a pas un des malades cités dans ces mémoires, que je n'euſſe été dans le cas de ſoumettre, tant qu'on l'auroit voulu, à cette expérience, & toujours avec le même ſuccès : plus un être eſt malade, plus ſa dépendance eſt abſolue à l'égard de ſon magnétiſeur, & à meſure qu'il guérit, elle diminue, juſqu'à ce qu'enfin il entre en relation avec tout le monde.

ÉTAT des papiers qui attestent la guérison de différentes maladies par le moyen du magnétisme animal, déposés ès mains de Me. Rigault, notaire royal à Soissons, par M. le marquis de Puységur, seigneur, vicomte de Buzancy, & dont il est fait mention dans cet ouvrage.

1°. Certificat de la premiere guérison du sieur Joly.
2°. Lettre de Belmont du 28 Août 1784.
3°. Autre *idem*, du 10 Septembre 1784.
4°. Certificat de M. Caflisch, prieur-curé d'Espiés.
5°. Consultation pour Viélet, *signé* Du Chasnoy.
6°. Autre *idem*, *signé* Jumilther.
7°. Autre *idem*, *signé* Dinot.
8°. Autre *idem*, *signé* Petit de Soissons.
9°. Certificat de M. Mesnier, Doyen de Bercy.
10°. Certificat de M. Dru, chirurgien.
11°. Ecrit du sieur Joly, du 16 Octobre 1784.
12°. Ecrit du même, du 18 Novembre 1784.
13°. Ecrit du même, sur deux feuilles, du 22 Novembre 1784.
14°. Ecrit du sieur Joly, sur deux feuilles, du 23 Novembre 1784.
Idem, sur le revers, un écrit du même jour à cinq heures du soir.
15°. Ecrit du sieur Viélet, sur lequel sont ces mots *Je suis guéri*, &c. daté du 30 Novembre 1784.
16°. Certificat de mademoiselle Mignot, du 4 Décembre 1784.
17°. Certificat de M. Rougeaux, prieur-curé de Verdilly, & des autres habitans, du 20 Novembre 1784.

Tous lesquels papiers je promets remettre à mondit sieur marquis de Puységur, à sa premiere réquisition. A Soissons, cejourd'hui quatre Décembre, mil sept cent quatre-vingt-quatre.

Signé, RIGAULT.

18°. Autre certificat dudit sieur Rougeaux, curé, du 2 Décembre 1784.

Cette derniere piece m'a éte aussi déposée, que je promets rendre comme ci-dessus, à la premiere réquisition de mondit seigneur, marquis de Puységur, lesdits jour & an.

Signé, RIGAULT.

SUPPLÉMENT.

Monsieur,

Pendant l'impreſſion de mon ouvrage, il s'eſt paſſé un événement qui me paroît de nature à vous intéreſſer. Je vais vous en faire d'abord le récit avec la derniere fidélité ; après quoi je vous ferai obſerver les conſéquences qui en réſultent.

Le haſard a voulu que *Victor*, le premier malade dont il eſt queſtion dans ces mémoires, vînt à Paris pour y conduire un de ſes freres. Il me vient trouver, me dit le ſujet de ſon voyage, & m'annonce qu'il repart le lendemain. L'ayant queſtionné ſur ſa ſanté, il m'apprend que huit à dix jours avant ſon départ de Buzancy, il avoit fait une chute violente ; que depuis, il ſouffroit conſidérablement de la tête ; & que tous les ſoirs il ſe ſentoit des mouvemens de fievre. Son indiſpoſition m'engage à le faire reſter, eſpérant, à l'aide du magnétiſme, pouvoir le guérir promptement.

Je le mets dès le ſoir même dans l'état magnétique, c'étoit vendredi 21 Janvier. La fatigue de ſon voyage l'empêchoit, me

disoit-il, de bien connoître son état ; il apperçut cependant que son mal de tête ne se passeroit pas sans saigner du nez & de la bouche ; ce qui, me dit-il, ne lui étoit jamais arrivé.

Le lendemain, étant plus reposé, il me dit, dans l'état magnétique, qu'il falloit qu'il fût saigné du bras gauche, que c'étoit absolument nécessaire.

Revenu dans l'etat naturel, l'idée de la saignée l'effrayoit, parceque, disoit-il, il ne l'avoit jamais été qu'une fois dans sa vie, étant encore bien jeune.

Sitôt que je le remettois dans l'état magnétique, dirigé alors par son seul instinct, il me reparloit de la saignée, & finalement il m'indiqua le jour & l'heure où je devois appeller le chirurgien ; ce fut le mardi 25, entre onze heures & midi.

Une fois la saignée faite au bras gauche, la tête du même côté, ne lui faisoit plus de mal ; mais il continuoit à sentir du mal au côté droit. Je le mis le soir dans l'état magnétique, & j'appris alors de lui, que le reste de son mal se dissiperoit de lui-même par un écoulement de sang & d'eau, qui sortiroit par la bouche ; il m'en indiqua le moment pour la nuit du 26 au 27, ce qui effectivement a eu lieu, comme je m'en suis assuré le matin du 27.

Je le croyois totalement guéri ; & pour m'en assurer, je le mis dans l'état magnétique ; c'étoit le jeudi matin 27 : mais alors il m'apprit qu'il lui restoit encore du sang

dans la tête, & que c'étoit par le nez qu'il devoit en être débarrassé, il m'indiqua le samedi suivant 29 pour l'accomplissement de cette pressensation.

Pendant tout ce tems, j'avois invité secrétement plusieurs personnes à venir voir mon somnambule. Je l'avois mené deux fois chez M. Mesmer. Les différentes expériences auxquelles on le soumettoit, servoient à l'affermissement de la croyance, sans nuire à sa santé, vu que tout se faisoit de bonne foi & de mon plein contentement. Je regardois déjà sa guérison comme certaine, & mon intention n'étoit sûrement pas d'y donner aucune publicité.

Mais le jeudi soir, me trouvant à souper avec très-peu de monde chez madame de***, à qui j'avois fait part plusieurs fois de quelques faits passés dans ma terre, & qui m'avoit témoigné le desir le plus grand d'être témoin d'une expérience, la conversation se porta sur le magnétisme. Je suis sûre de votre bonne foi, me dit madame de***; mais ce que vous me contez est si difficile à croire, que jusqu'à ce que j'aie vu par moi-même une partie de toutes ces merveilles-là, je penserai que vous vous abusez, que vous vous trompez vous-même. Réfléchissant alors que j'avois sous la main une occasion toute naturelle de satisfaire madame de***, je l'assurai que j'étois dans le cas de lui montrer, dès le soir même, la preuve de toutes mes assertions: elle y consent. Je vais chercher *Victor*, & le lui amene dans l'*état*

magnétique. Depuis onze heures du ſoir juſqu'à une heure du matin, je lui fis voir & exécuter elle-même toutes les expériences magnétiques dont je l'avois ſouvent entretenue. Madame la marquiſe de*** put ſe convaincre auſſi par elle-même de tous ces effets.

A l'égard de M. le marquis de**, qui voulut auſſi répéter les mêmes expériences, je ne fus pas long-tems à m'appercevoir que le doute extrême où il étoit, apportoit une telle incertitude dans ſes volontés & ſes mouvemens, que le ſujet magnétique n'éprouvoit que des contradictions ſans aucune détermination poſitive : après avoir eſſayé pluſieurs fois ſans ſuccès, il me dit avec un ménagement affecté, qu'apparamment il n'étoit pas propre à répéter les expériences magnétiques. Je fis mon poſſible pour lui inſpirer une confiance dans ſes moyens. Croyez pour un moment, lui diſois-je, la choſe poſſible, & agiſſez avec l'envie de vous en perſuader ; je ne vous demande enſuite qu'une volonté conſtante, point de geſte, & vous verrez que cet être magnétique, totalement paſſif, répondra ſans balancer à toutes vos indications ; hormis tout ce qui bleſſeroit ſa conſcience & la vôtre, il ne doit ſe refuſer à rien. M. de** ſe refuſoit à répéter les expériences ; je l'en preſſe de nouveau, en lui indiquant de mon mieux les moyens de réuſſir : il cede, & ſes ſeconds eſſais ne le ſatisfont pas davantage. J'en ſuis bien fâché, lui dis-je, mais c'eſt votre faute ;

ces dames pendant plus d'une heure avoient réuſſi dans preſque toutes leurs expériences, un peu plus de confiance en moi vous eût fait obtenir les mêmes réſultats.

Quoi qu'il en ſoit, il me ſembla que l'opinion de M. de*** avoit apporté des doutes dans l'eſprit de ces dames; elles crurent s'être fait illuſion elles-mêmes, & le rôle que je jouois devenoit des plus déſagréables. Mgr. le duc ** étoit témoin de cette ſcene; & en changeant d'opinion ſur mon compte, je devenois un homme mépriſable, venu pour ſuborner la crédulité du plus honnête homme du monde. La délicateſſe ne connoit pas de milieu, & tromper la bonne foi, de quelque côté qu'on l'enviſage, eſt toujours une indigne action dont on ne devoit pas me croire capable. J'avois l'ame ulcérée, & ſentant trop tard mon inconſéquence, je m'en allai, après avoir mis mon ſomnambule dans l'état naturel.

On lui avoit fait des queſtions ſur l'époque de ſa guériſon totale, auxquelles il avoit répondu, que le *ſamedi ſuivant* elle s'opéreroit par un dernier ſaignement de nez, & que ce ne ſeroit que le lendemain qu'il en pourroit aſſigner *l'heure*.

Madame de***, avant de ſortir, me dit que peut-être ce ſeroit encore la *nuit* que s'opéreroit cette prédiction. Je ſentis vivement cette ironie; mais ſans le faire paroître, je lui répondis que j'aurois l'honneur de l'en inſtruire le lendemain matin.

En effet, le lendemain vendredi 28,

j'écrivis à madame de*** un billet, dont je n'ai pas conſervé de copie, dans lequel je lui mandois que Victor qu'elle avoit vu la veille, aſſuroit que le lendemain *ſamedi*, entre *midi* & *une heure*, ſa guériſon auroit lieu; qu'il *ſaigneroit du nez, de la narine droite* ſeulement, ſans qu'une goutte de ſang ſortît par la narine gauche; & qu'auſſitôt cet écoulement de nez fini, il cracheroit encore un peu de ſang & d'eau; que ſi elle deſiroit être témoin de ce fait, je lui menerois le lendemain mon malade. Sa réponſe verbale fut de le lui mener à l'heure indiquée.

Le *ſamedi*, je me rendis à onze heures & demie au rendez-vous donné la veille. Victor arriva un moment après : il me fut aiſé de voir, à l'air dont on me recevoit, que l'on n'avoit nulle confiance en moi. Ma poſition étoit très-embarraſſante, mais je m'étois trop avancé pour pouvoir reculer; d'ailleurs ſûr comme je l'étois, de l'accompliſſement de la prédiction, je devois m'attendre qu'à un fait de cette eſpece on n'auroit plus de doute à m'oppoſer.

Je mets donc *Victor* dans l'état magnétique, & j'attends en ſilence l'événement annoncé. Lui-même alors répete qu'à midi & demi ſon ſaignement de nez aura lieu. Le froid le plus glacial étoit dans tous les maintiens & à moins de me dire en face que j'étois un charlatan, on ne pouvoit pas garder un ſilence plus mortifiant pour moi.

Je ſouffrois tout ce qu'on peut dire. Néan-

moins je demande à madame de *** quelles ſont les objeɛtions qu'elle pourra faire après l'événement, afin de les lever, s'il eſt poſſible, d'avance; je lui dis que s'il y a dans la maiſon un chirurgien, je conſens que mon malade ſoit viſité. Madame de*** m'indique M..... & la viſite à lieu; le chirurgien dit d'abord qu'il apperçoit de la *pommade dans le nez;* un moment après il en tire un peu d'ordure, qu'il dit être un corps graiſſeux; j'étois ſur les épines d'une enquête auſſi injurieuſe, au point de ne pouvoir pas même rire de pitié de la déciſion du docteur. Je force mon malade à tout ſupporter; on lui fait ouvrir la bouche, & enfin, à l'exception *du corps graiſſeux*, on ne découvre rien.

A midi & demi enfin, *Victor* annonce que le ſang va ſortir; je le fais le coucher par terre; on apporte une aſſiette, & après de très-légers efforts, *le ſang* ſort par la narine indiquée: j'entends dire autour de moi que ce ſang eſt d'une ſinguliere nature; que pour un abcès rendu, ſa couleur étoit bien pure. Le docteur appuie cette opinion, & moi je réponds, que je ne ſais pas comment le ſang devroit être, que probablement il ne peut être autrement qu'il n'eſt, puiſque c'eſt la nature ſeule qui s'en débarraſſe.

Après le ſaignement de nez, les crachats mêlés de ſang arrivent en petite quantité, comme le malade l'avoit annoncé, & la prédiction a enfin ſon plein effet.

De

De midi & demi à une heure tout s'étoit terminé.

Il sembleroit qu'après un tel fait il n'y avoit plus qu'à chercher la cause qui l'avoit produit & que sa réalité étoit bien constatée : mais point du tout ; je vois régner la même méfiance, on met l'éloignement le plus grand à me questionner ; enfin je demeure confondu de l'air embarrassé & peu satisfait de tous les témoins de cette scene. Peu à peu le salon se vuide ; Madame de*** occupée d'un dessein, ne me dit pas un mot, jette à peine les yeux sur moi ; on eût dit enfin que je lui inspirois la pitié la plus grande. Je me disposois à me retirer avec toute la confusion apparente d'un joueur de gobelets mal-adroit qui a manqué ses tours, quand Madame de *** me dit que *Victor*, qui étoit toujours resté dans l'*état magnétique*, lui avoit demandé un entretien secret.

Je me retire dans l'autre chambre, & je n'eusse jamais rien su de cette conversation, sans l'accident nouveau de Victor, dont je vais faire le détail.

M. de ***, le même qui avoit si peu réussi dans les expériences de curiosité du jeudi, me demanda aussi un entretien secret avec Victor : j'y consentis d'autant plus volontiers, que la vérité qui me guidoit ne me laissoit rien craindre de toutes ces particularités. Cette seconde conversation fut plus longue ; & une fois terminée, je réveillai Victor ; & sortis de la chambre sans avoir

aucun frais de complimens à faire, car on eut, pour ainsi dire, l'air de ne pas s'en appercevoir. Il me semble cependant que comme simple tour de gibeciere, celui que j'avois fait étoit de nature à mériter un petit applaudissement.

Quoiqu'il en soit, mon homme étoit guéri, & c'étoit pour moi l'intérêt principal; je ne le revis pas de la journée : le lendemain, dimanche, lui ayant donné permission de courir dans Paris, je ne le revis pas non plus. Il devoit partir le lundi; je le demandai inutilement toute la matinée pour lui donner mes lettres, mes gens me dirent qu'on ne l'avoit pas vu depuis la veille, que peut-être il s'étoit enivré, & n'avoit pu rejoindre la maison; j'en étois fort inquiet. Enfin à quatre heures après midi je le retrouve en rentrant. Mais loin de voir Victor dans l'état de santé où je me le figurois, je vois un homme abattu, pouvant à peine parler, & tremblant de tous ses membres. Je le questionne sans pouvoir en rien tirer de satisfaisant, & j'en conclus qu'apparemment il est ivre : il me répond aux reproches que je lui fais, que le mal qu'il éprouve ne lui vient pas d'avoir bu; que son état est affreux, & que depuis le matin il souffre horriblement de tout son corps.

Je l'amene dans une chambre particuliere, où je le magnétise, espérant, s'il est malade, m'éclaircir par lui-même de la vérité. Aussitôt qu'il est dans l'état magnétique, il m'apprend que depuis le matin dix heures tous ses

ſens étoient dans un mouvement violent; que ſi je n'ai pas pitié de lui, il ne peut revenir de l'état où il eſt, qu'il n'a plus ſa tête, qu'enfin depuis le matin il avoit couru tout Paris comme un fou, en pleurant & ſe déſeſpérant. Qu'elle eſt la cauſe, lui demandai-je, de cet état horrible? Vous en êtes cauſe en partie, me répondit-il; que ne me mettiez-vous dans la ſituation où je ſuis, en ſortant de chez Madame de ***, je vous aurois tout conté, & vous euſſiez pu alors m'éviter les ſouffrances qu'il faut que j'endure à préſent. Explique-toi, Victor, que veux-tu dire? Vous ſavez bien les converſations que j'ai eues en particulier: comment n'avez-vous pas été curieux de ſavoir ce qui s'étoit paſſé? — Je n'ai pas cru devoir m'en informer. — Pourquoi cela? me repliqua-t-il, vous ſavez bien que lorſqu'il y a des ſecrets je ne vous les dis pas, mais quand on m'a fait du mal il faut que je vous le diſe. — De quel mal veux-tu parler? — Je me ſuis déſolé toute la journée; parce que je ne ſavois pas d'où venoient mes ſouffrances, mais à préſent j'en vois la cauſe: Madame de ***, ni perſonne de chez elle n'ont cru véritable ce qui m'eſt arrivé. Enfin il me raconta alors que dans les deux converſations particulieres que l'on avoit eues avec lui, on l'avoit ſoupçonné de mentir, de s'être fait ſaigner exprès du nez; qu'on avoit voulu lui faire ouvrir les yeux, qu'on avoit employé pour cela toute ſorte de moyens, qu'il avoit eu beau aſſurer que dans l'état où il étoit il

ne pouvoit mentir, que rien n'étoit plus vrai que ſon cœur & ſes paroles, qu'on n'en avoit rien cru, & qu'on l'avoit quitté en lui diſant qu'il étoit bien malin, & beaucoup de choſes de cette nature, qu'enfin tout le tourment qu'on lui avoit fait eſſuyer étoit la ſeule cauſe de l'état où je le voyois.

En m'inſtruiſant de ce qu'il reſſentoit, il me donnoit une inquiétude d'autant plus grande, qu'il ne me laiſſoit rien entrevoir des moyens de le ſoulager, ni du terme de ſes ſouffrances. Je voulus qu'il ſe couchât ; mais une fois dans ſon lit, il m'aſſura que cette poſition lui étoit pénible, que ſi je voulois lui permettre de paſſer la nuit ſur un fauteuil dans ma chambre, il y ſeroit mieux, & ſouffriroit moins, qu'éloigné de moi. J'y répugnois un peu; je craignois qu'il ne fût devenu fou, & qu'il ne me réveillât d'une maniere fâcheuſe: néanmoins, enhardi par pluſieurs faits précédens, je lui laiſſai paſſer la nuit dans ma chambre, & je ne fus pas réveillé.

Le lendemain mardi, premier Fevrier, il me dit qu'il n'avoit pas repoſé de la nuit ; qu'il s'étoit promené pluſieurs fois dans la chambre ; que ſes ſens cependant n'étoient pas ſi troublés que la veille. Je lui demandai s'il vouloit ouvrir les yeux ; il me dit qu'auſſitôt qu'il les ouvriroit, je le verrois dans un tremblement univerſel, & que, pour peu que je le laiſſaſſe ainſi, tout le bien que la nuit avoit opéré ſe réduiroit à rien ; que ce qui pouvoit lui être le plus favorable étoit de

toujours reſter en criſe. Le nom des perſonnes qui l'avoient tourmenté lui revenoit ſans ceſſe, & il ſe déſoloit d'avoir été entre leurs mains.

A dix heures je lui ouvris les yeux, & l'état où je le vis tout à coup m'effraya ſinguliérement; tous ſes membres trembloient ſi fort, que voulant prendre un verre d'eau, il le répandit ſans pouvoir l'approcher de ſes lèvres; il vouloit ſavoir la cauſe de l'état affreux où il ſe voyoit, & je ne pouvois lui rien dire de ſatisfaiſant. Pour obéir à ſes indications, je le magnétiſai ſur le champ, & peu à peu ſon corps reprit ſon aſſiette ordinaire; il me dit enſuite de ne pas l'éveiller avant le lendemain matin.

Dans le courant de la journée il preſſentit ſa guériſon, & put me tranquilliſer. Dans quatre jours, me dit-il, ſi je ne ſors pas de votre chambre, je ſerai guéri: cela m'avance beaucoup de reſter long-tems dans l'état où je ſuis. Il paſſa la nuit de même que la précédente ſur un fauteuil, ſans vouloir ſe coucher.

Le lendemain matin, mercredi 2, il me confirma le bon effet de la nuit paſſée ainſi, il me dit de ne le tenir éveillé qu'une demi-heure, & de le remettre en criſe enſuite; qu'auſſitôt qu'il ouvriroit les yeux il verroit tout tourner autour de lui, & que quand ce ſingulier effet ceſſeroit, les tremblemens lui prendroient.

A dix heures & demie je l'éveillai; ce qu'il avoit annoncé lui-même arriva; il s'en

étonnoit, & se chagrinoit de nouveau : heureusement je pouvois alors le tranquilliser, en lui annonçant que dans peu il seroit bien rétabli.

Au bout d'une demi-heure le tournoiement cessa, & les tremblemens lui prirent; je le mis alors en crise, & la tranquillité succéda. Il me dit, comme la veille, de le laisser jusqu'au lendemain dans cet état.

Dans le courant de la journée il augmenta beaucoup ma traquillité, en me disant qu'il pressentoit que sa guérison s'avançoit beaucoup, & qu'encore une nuit passée dans ma chambre finiroit sa maladie, dont il seroit débarrassé le lendemain.

Il avoit eu la fievre la veille; il me dit qu'il l'auroit encore très-forte à trois heures après-midi; ce qui a eu lieu véritablement.

Dans une autre conversation, il me dit qu'il croyoit que passé le lendemain il seroit si bien portant, que je ne pourrois plus le mettre en crise. Ce n'est donc pas, lui dis-je, les contradictions qu'on vous a fait éprouver qui ont causé cette maladie, puisqu'elle étoit nécessaire à votre parfait rétablissement.

- Si fait, me répondit-il, elles ont avancé en moi une maladie que je n'aurois eue que cet automne; jusque-là, quoique je me fusse bien porté j'aurois toujours été sujet à tomber en crise, au lieu qu'à présent je pourrai faire la chaîne avec vos malades, aller à

l'arbre; enfin ni vous, Monſieur, ni d'autres, n'aurez le pouvoir de m'endormir. En ce cas, lui dis-je, bien loin d'être fâché de ce qui vous eſt arrivé, j'en ſuis charmé, puiſque la fin en devient ſi heureuſe. C'eſt un haſard, me repartit-il, que cela ſe paſſe ainſi; car ſi je fuſſe parti le lundi, comme vous me l'aviez ordonné, mon mal m'eût pris dans le chemin, & je ſerois sûrement mort, ou devenu fou: on eût dit que le magnétiſme en étoit la cauſe, & cependant ce n'eût été, Monſieur, que votre faute. — C'eſt une inſtruction pour l'avenir: je ne ferai sûrement plus une pareille école. — Il eſt malheureux pour moi d'être votre ſujet d'expérience; j'ai commencé chez vous le magnétiſme & je le finis; mais, reprentil, ne penſons plus à tout cela, je vais bien me porter, & mieux que jamais je n'ai fait; vous ſerez content & moi auſſi, vous verrez demain ſi je ne vous dis pas vrai.

En rentrant le ſoir à minuit, je vois Victor debout dans ma chambre & les yeux ouverts: je m'en étonne; un de mes gens me dit qu'il s'étoit réveillé tout ſeul il y avoit un quart d'heure; il voyoit tout tourner comme le matin, & un moment après les tremblemens lui reprirent; ce qui m'obligea de le remettre en criſe.

Sitôt qu'il fut dans l'état magnétique, il me dit: — Savez-vous, Monſieur, pourquoi je me ſuis réveillé tout ſeul? — Non. — C'eſt que c'eſt un adieu que je fais au magnétiſme;

cela ne m'étoit jamais arrivé jusqu'à présent; mais comme je vais être bien guéri demain, & que je ne tomberai plus en crise, ma susceptibilité se perd un peu. — Voulez-vous aller vous coucher cette nuit? — Non pas, à moins que ce ne soit dans votre chambre, parce que je me réveillerai encore une fois tout seul, & il faudra que vous me remettiez comme je suis. A une heure & demie, en effet il se réveilla; après les mêmes symptômes que ci-dessus je le remis dans l'état magnétique, & ayant fait apporter des matelas, je le fis se déshabiller & se coucher.

Il reposa fort bien toute la nuit.

Le lendemain il étoit fort gai. A une heure après-midi, me dit-il, il n'y aura plus de magnétisme pour Victor; vous vous fatigueriez bien inutilement à vouloir me mettre en crise, vous n'en pourrez venir à bout.

Je le réveillai pourtant à dix heures, & j'observai chez lui les mêmes effets que la veille. Lorsque je voulus le remettre en crise j'eus déjà plus de peine que de coutume; mais j'y parvins cependant complétement.

Quand il fut dans cet état, il me répéta qu'à une heure il seroit guéri; que j'y fusse ou que je n'y fusse pas, il se réveilleroit tout seul, pour ne plus s'endormir de cette maniere : il n'avoit pas voulu manger depuis lundi, de légers bouillons & de l'eau fraiche avoient été sa nourriture. Il me

demanda une ſoupe, m'avertit qu'à ſon réveil il auroit grand appétit, & qu'il falloit l'empêcher de trop manger, parce que cela lui feroit mal.

Toute la matinée, il fut d'une gaieté ſinguliere, & comptoit les heures & les inſtans; à meſure qu'il avoit avancé de l'époque de ſa guériſon, ſes relations s'étoient étendues: le matin du jeudi il entendoit tout le bruit de la rue.

Enfin, à une heure moins quelques minutes, quoique je m'attendiſſe à ſon réveil, je fus ſurpris du bruit que j'entendis, c'étoit Victor, qui, comme un éclair, s'élance de ſon fauteuil, & les yeux bien ouverts ne fait qu'un ſaut juſqu'à la fenêtre. Le plus grand étonnement ſuccede enſuite à ſon tranſport, & s'approchant d'une glace, il demeure ſtupéfait de la longueur de ſa barbe. Je lui demande s'il ne ſe reſſouvient pas de ce qui lui eſt arrivé, de ſes différens réveils où il s'étoit vu tremblant. Il me répond qu'il n'a ſouvenir de rien, de ce qui lui eſt arrivé depuis dix heures du matin du lundi, qu'il eſt ſorti d'un cabaret; qu'il ne ſait comment, ni qui l'a ramené à la maiſon. J'ai beau le remettre ſur la voie, lui répéter ce qu'il m'avoit dit dans ſes momens de réveil, il n'avoit idée de rien.

Sans la longueur de ſa barbe, il n'auroit jamais pu croire qu'il y avoit quatre jours qu'il n'avoit pour ainſi dire pas vécu.

Son premier étonnement paſſé, il me demande la permiſſion d'aller manger: j'eus

ſoin de lui ordonner le régime pour toute la journée.

L'après dîné, ſans lui rien dire, je le fis venir pour eſſayer ſi effectivement je ne pourrois plus lui faire éprouver les effets du magnétiſme; il étoit ſi accoutumé à tomber en criſe, que je ne pouvois me flatter de la vérité de ſa prédiction; mais au bout d'un quart d'heure de joie pour moi, & d'ennui pour lui, je le vois les yeux bien ouverts, & fort ſurpris lui-même de ne rien reſſentir. Ma ſatisfaction étoit extrême. J'ai encore eſſayé le ſoir, ſans plus de ſuccès, ou, pour mieux dire c'en étoit un véritable que de ne rien produire ſur lui.

Aujourd'hui, vendredi 4, j'ai tenté tout auſſi vainement mon pouvoir magnétique, & à midi je l'ai fait repartir pour Buzancy, avec une ſanté auſſi parfaite que je pourrois la deſirer à moi-même.

Cet événement vous fournira, Monſieur, pluſieurs conſéquences que vous ferez tourner à votre profit perſonnel, & à celui de la *ſcience magnétique.*

Vous avez pu voir par mon récit, que l'effet du magnétiſme eſt d'être toujours *agiſſant* ſur un individu malade, ou qui porte le germe prochain d'une maladie; effet qui ceſſe avec le rétabliſſement de la parfaite ſanté. C'eſt ce que prouve l'exemple de *Victor*, qui, étant reſté ſoumis à l'action magnétique tant qu'il portoit en lui quelque dérangement, eſt devenu inſenſible au moment de ſa parfaite *guériſon.*

D'où nous pouvons conclure avec sûreté, qu'il n'y a pas *guérison parfaite* chez tout sujet qui demeure susceptible de *crise* ou de *somnambulisme*, & que *le magnétiseur* ne doit l'abandonner qu'après l'avoir conduit à l'insensibilité. Sans cette condition, toute guérison apparente doit laisser craindre quelque rechute ou quelques suites fâcheuses. Cette observation, déjà faite sur les cures de *Joly* & de *Viélet*, acquiert une nouvelle force par celle de *Victor*.

En second lieu, l'histoire de *Victor* doit être une leçon pour tout magnétiseur de ne point tenter des expériences indiscrétement, & sans s'être assuré de tous les moyens possibles de les faire réussir & d'en constater la sincérité.

Quand vous voudrez présenter à quelqu'un les phénomenes du *somnambulisme magnétique*, ayez soin que les personnes auxquelles vous communiquerez cette superbe expérience, aient déjà par elles-mêmes quelque notion préliminaire du *somnambulisme*, afin de ne point offrir tout d'un coup à leur incrédulité un prodige trop difficile à concevoir.

Environnez-vous de toutes les précautions qui peuvent conduire à la conviction & mettre les spectateurs à portée de s'assurer par eux-mêmes de la vérité du fait. Plus l'incrédulité que vous avez à vaincre sera forte & déterminée, plus le succès sera satisfaisant; mais en même tems n'exposez pas cette *expérience* à des *contradictions* & des

tentatives rebutantes, qui ne visent qu'à la faire avorter.

Avec de pareilles dispositions, il n'y a pas d'expérience physique qu'on ne parvienne à rendre illusoire ; & le physicien le plus habile sera réduit à la confusion, s'il opere devant des personnes qui au lieu d'être attentives à ses opérations, s'occupent à briser ses machines & ses instrumens. Telle a été ma position ; tout avoit réussi à souhait, devant Mgr. le duc de..., & Mesdames de***.

Arrive le Marquis de***, qui, sans avoir la moindre idée de ce qui s'étoit passé, ne peut *croire* ce qu'on lui raconte, & dédaigne même de se rendre témoin d'un phénomene qui semble résister à la raison.

C'est avec une espece de violence & le sourire de la pitié, qu'il hasarde d'user de la machine que je lui confie ; & son incrédulité le rendant mal-adroit, il finit par fatiguer l'instrument, sans en tirer aucun profit.

Un autre inconvénient attaché à de pareilles rencontres ; c'est que non seulement l'incrédule trouve dans son mauvais succès une raison nouvelle de douter, mais que même il fait fléchir la croyance de ceux qui, ayant été témoins des succès les plus heureux, craignent d'avoir été trop faciles & de s'être laissé abuser par une apparence trompeuse ; c'est encore ce que vous avez pu voir par l'exemple des personnes que je vous ai citées, qui, revenant sur leurs pas, ont

partagé l'incrédulité du marquis de **.....

Ne vous pressez pas de vouloir *prouver* : le Magnétisme est assuré aujourd'hui sur une base si solide, qu'il se *prouvera* de lui-même, par une suite insensible de faits, amenés naturellement, & à l'évidence desquels les esprits se rendront tôt ou tard. Le tems fera mieux que tous vos efforts : au lieu de vous occuper à faire des expériences pour autrui, employez vos momens à en faire pour vous-même. Que votre science se perfectionne dans la solitude & dans le secret, de maniere à paroître avec tous ces avantages, quand elle trouvera l'occasion favorable de se produire au grand jour.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le Marquis DE PUYSÉGUR.

A Paris, ce 4 Février 1785.

ADDITION.

DEPUIS que l'excellent ouvrage de M. le Marquis de Puyſégur, que l'on vient de lire, a paru, ſes ſouhaits pour la propagation des ſomnambules ont été exaucés. Il s'eſt établi pluſieurs traitemens dans les provinces méridionales du royaume qui ont eu de brillans ſuccès, dans les uns & les autres il s'en trouve de très-bons. La Société de l'Harmonie de Bordeaux, dont MM. Archbold * & Fitz-Gibbon, docteurs en médecine, ſont membres, a fait de fort belles cures, auxquelles ils ont beaucoup contribué. Le traitement que M. & Mad^e. de Géres ont établi à la Sauve Entre-deux-Mers, n'a pas été moins heureux. Celui de Toulouſe établi chez M. Dubourg de Rochemontés, conſeiller au parlement, d'après les inſtructions de la célebre Société Magnétique de Lyon, a nombre de perſonnes en ſomnambuliſme, & a eu la meilleure réuſſite. Il s'en trouve parmi eux qui approchent très-fort de la perfection, & qui communiquent à leurs magné-

* M. Archbold eſt à la tête du traitement des pauvres, ce qui lui donne une belle occaſion d'exercer dans toute ſon étendue, ſa bienfaiſance.

tiſeurs les choſes les plus admirables & les plus étonnantes.

Enfin le dernier traitement fondé à Montauban chez M. Vialetes-d'Aignan, a fait dans le peu de tems qui s'eſt écoulé depuis ſon établiſſement, des guériſons qui lui font honneur : des maux d'yeux, de tête, d'eſtomac, des fluxions catarreuſes & de pâles couleurs emportés, des ſuppreſſions détruites, des douleurs très-invétérées, des indigeſtions, des éryſipeles & des maux d'oreille avec dépôt guéris ; des glandes cancereuſes, des enflures au ſein & des douleurs rhumatiſmales très-ſoulagées, & en voie d'une entiere guériſon ; des épileptiques qui éprouvent un mieux ſenſible ; enfin une vingtaine de Somnambules.

Nous n'entrerons dans d'autres détails à ce ſujet, qu'en rapportant que le 20 d'Août une d'elles prédit qu'elle rendroit le 25 du même mois par le nez, un dépôt très-conſidérable de ſang extravaſé & corrompu ; elle a auſſi annoncé huit jours à l'avance, la guériſon de ſon eſtomac & la ceſſation d'une douleur au côté qui la tourmentoit beaucoup : une autre s'ordonne avec la plus grande exactitude tout ce qui lui eſt néceſſaire, & prévient auſſi à l'avance ſon magnétiſeur de tout ce qui doit lui arriver. Elles appellent au traitement les malades qui peuvent en avoir beſoin, en les exhortant à ne pas ſe rebuter, & en éloignant ceux à qui il pourroit être contraire.

On joint ici l'extrait d'une lettre de M. de

Prunes, conſeiller au parlement de Bordeaux; avec la réponſe de M. le Comte Maxime de Puyſégur, concernant un fait ſemblable à celui du dépôt rendu par le nez, mais encore plus ſurprenant. Enfin celui d'une lettre de M. le marquis de Puyſégur à M. le comte, ſon frere, au ſujet d'un événement remarquable qui lui eſt arrivé à Strasbourg, qui ſans doute contribuera à détruire les préjugés que l'intérêt perſonnel ou l'oppoſition apparente de ce ſyſtême avec les prétendues connoiſſances phyſiques des ſavans du ſiecle lui préſentent.

Extrait d'une lettre du 4 Août 1785, de M. de Prunes, conſeiller au parlement de Bordeaux, à M. le Comte Maxime de Puyſégur, meſtre de camp en ſecond du régiment de Languedoc, infanterie, en garniſon à Montauban.

Dans cette lettre M. de Prunes, après avoir témoigné à M. le comte de Puyſégur ſa reconnoiſſance ou le bien qu'il l'a mis à même de faire en lui communiquant le ſyſtême de M. Meſmer, lui rend compte des ſuccès que M. & Mad^e^. de Géres ont obtenu à leur traitement dans leur maiſon de campagne à la Sauve. Cette dame qui a eu le bonheur d'y faire une excellente ſomnambule, y a opéré par ſon moyen une cure ſurprenante,

ſurprenante, dont l'acte a été dépoſé chez M. Damplos, notaire royal dudit lieu, le 12 Juillet dernier. Voici le fait. Le nommé Jean Ardouin, vigneron du village de Gourman, paroiſſe de Curſant, attaqué depuis trois ans de coliques violentes & de gargouillemens dans le ventre, a été magnétiſé au traitement ſous les arbres par M. le curé, depuis le 16 Juin dernier, & a reſſenti la veille une douleur plus vive avec envie de vomir. La ſomnambule alors en criſe, conſultée, a indiqué en préſence de tous les aſſiſtans, les procédés convenables pour provoquer chez lui les vomiſſemens, ce qui a produit l'effet deſiré, & lui a fait rendre un demi-pot d'eau qui ſembloit du ſang extravaſé & corrompu, & qui rendoit une odeur infecte. La malade conſultée de nouveau ſur ce que ce pouvoit être, a répondu que cet homme venoit de rendre le contenu d'une poche qu'il avoit dans l'eſtomac, & qu'il rendroit ladite poche par les ſelles; qu'il en avoit trois autres pareilles qu'il rendroit à trois époques différentes, s'il continuoit à venir au traitement magnétique; que cela ſeroit long; qu'il rendroit la premiere lorſque Marie ***, ſervante du ſieur Bertrand, dudit bourg, ſeroit en criſe, & que lorſqu'il rendroit la troiſieme il ſeroit guéri; qu'au moment où l'acte ſe paſſoit, la même perſonne étant en criſe, interrogée ſur le compte dudit Ardouin en préſence du notaire & des témoins, a fait les mêmes réponſes, en y ajoutant que ſi cet homme

continuoit à ſuivre le traitement il guériroit, mais que s'il le quittoit il en mourroit; & un moment après ſans être queſtionnée, elle a dit qu'il falloit le purger après demain, avec la même médecine qu'elle lui avoit fait prendre deux fois, &c. M. le comte de Puyſégur dans ſa réponſe à M. de Prunes, lui obſerve que la puiſſance de l'action allant en augmentant, à meſure que l'on fait de nouvelles criſes, elles ſont toujours plus parfaites que les premieres, & on en vient à y mettre les malades avec bien plus de facilité. Auſſi ſur dix malades traités à Buzancy ce printems, huit ſont tombés en criſe le premier & le ſecond jour du traitement, & ont manifeſté dès le premier inſtant les phénomenes les plus étonnans, obſervés dans les criſes les mieux exercées. Auſſi, continue-t-il, étoient-elles ſi inſtruites des moyens d'accélérer leur traitement, qu'avec de l'exactitude à mettre en pratique ce qu'elles dictoient elles-mêmes; & en s'aſſujettiſſant aux heures qu'elles demandoient pour y être miſes, des maladies très-graves ont été guéries très-rapidement. Il définit l'état de ſomnambuliſme. « Un nou-
» vel état de ſenſibilité pour l'homme, qui
» l'élevant au-deſſus de la ſphere ordinaire,
» efface chez lui toutes les bigarrures de
» nos erreurs, & le met en état de recevoir
» d'une maniere plus ou moins *vierge*, les
» impreſſions dont il eſt ſuſceptible : tant
» qu'il conſerve cette virginité il dit vrai,
» & peut même augmenter en connoiſſance;

» mais comme en causant il faut que les » somnambules entrent en communication » d'idées avec nous qui sommes dans les » ténebres & les entortillages de l'erreur, il » est presqu'impossible que la mauvaise » compagnie ne les gâte; & alors ils de» viennent plus trompeurs que *nous*, en rai» son de la supériorité de leurs facultés & » de la confiance que nous leur portons: » en tout, dit-il, il ne faut se servir de l'art » qu'au défaut de la nature. J'ai cru d'abord » que c'étoit de l'éducation que l'on leur » donnoit que l'on devoit tout attendre, » avant d'avoir eu sous mes yeux que dès le » premier moment de nouvelles crises étoient » tout aussi savantes & quelquefois même » d'avantage que d'anciennes. » Il ajoute un peu plus bas, « que lorsque nous les in» terrogeons il ne faut point arrêter no» tre idée sur aucune espece de réponse que » l'on croit devoir être faite: tout étant » *tableau* dans l'Univers, & notre ame » *étant un miroir;* celui des crises est bien » plus net que le nôtre; mais si nous nous y » mirons nous n'y verrons que notre image » au lieu de celle de la vérité; & dans un » autre endroit; l'amour-propre qui est le » germe de presque tous nos défauts, s'in» sinue dans l'état de crise comme dans » l'état naturel; alors tout est perdu. Mé» fions-nous des vieilles crises & tâchons » de recueillir la vérité dans la primeur, » &c. »

Extrait de la lettre écrite de Strasbourg le 29 Juillet 1785, par M. le marquis de Puyſégur à M. le Comte Maxime, ſon frere, à Montauban.

« Vous entendrez parler, mon cher ami, » d'un événement très-favorable à la pro- » pagation du magnétiſme. Le bonheur a » voulu que le jeune comte Louis de Rieux, » ait reſſenti un peu de fievre un jour ; puis » le lendemain, comme je ſoupois chez » M. ſon pere, de la courbature & mal à » l'épaule. On m'a propoſé en riant de le » magnétiſer ; je l'ai fait auſſi en riant ; & » tout en touchant ſon épaule & un peu ſa » tête, le jeune homme eſt tombé en criſe. » C'étoit lundi paſſé 25 du mois courant. » Depuis ce tems il a tout annoncé, tout » preſſenti. Je ſuis, comme vous le penſez » bien, toutes ſes indications à la lettre. A cha- » que ſéance il y a plus de cinquante té- » moins. M. le duc d'Ayen eſt confondu : » il veut l'écrire à l'Académie. Avant-hier en » ſortant il dit d'effuſion de cœur : *Mafoi,* » *ſi l'on ne croit pas à cela, il faut douter* » *que l'on exiſte.* Dans la ville c'eſt un en- » thouſiaſme qui ne ſe conçoit pas. C'eſt » ce matin que le comte Louis aura ſa der- » niere criſe. Après-midi il prétend que je » ne ferai que de l'eau claire. Pour demain » il s'eſt ordonné cinq gobelets d'eau de » ſedlitz qui termineront ſa guériſon, &c. »

SUITE

DES

MÉMOIRES

POUR SERVIR, &c.

AVANT-PROPOS.

EN physique, un fait prouve plus que tous les raisonnemens possibles; c'est-là, je pense, un axiome que personne ne peut contredire. Les effets produits par le *magnétisme animal* sont physiques: ce n'est donc que par la multiplicité des faits & des *expériences* répétées, toujours avec le même succès, qu'on peut prétendre convaincre le public de l'existence de l'*agent* qu'on lui annonce.

La plus séduisante *théorie* sur le magnétisme animal, si elle n'est pas appuyée de faits qui en constatent la vérité, ne sera reçue qu'avec indifférence, ou sera regardée comme un systême nouveau, contre lequel on se tiendra toujours en garde: car à des raisonnemens on peut toujours opposer des raisonnemens, & l'indécision est pour l'ordinaire la suite des combats d'opinions. Mais qu'opposer à des faits qui, s'ils ont été constatés avec soin, peuvent se reproduire à chaque instant? La préven-

tion a beau les nier d'abord, il faut que tôt ou tard elle cede à l'évidence. La vérité ne peut perdre ses droits, & la confusion est toujours le partage de ceux qui, par mauvaise foi, ne la veulent pas reconnoître.

La pratique du magnétisme animal est bien nouvelle; nous n'avons jusqu'à présent qu'une petite quantité de faits qui en constatent l'utilité. Que notre but soit donc de multiplier ces faits; que le public, avant de recevoir une théorie du magnétisme, apprenne que de tous côtés les mêmes phénomenes se présentent; que ce n'est pas seulement quelques individus privilégiés qui les operent, mais que tous les hommes, de quelque état & condition qu'ils soient, sont plus ou moins capables de les opérer, par la seule raison qu'ils ont tous les mêmes liaisons avec la nature, & les mêmes droits au maintien de leur existence.

Une chose bien importante encore pour faciliter la croyance universelle, seroit de mettre la plus grande uniformité dans nos opérations; car alors elle

auroit auſſi lieu dans nos réſultats. Nous ſommes bien loin de cet accord ſi néceſſaire & ſi deſirable. Il eſt pourtant vrai qu'il n'y a qu'une maniere de faire le mieux poſſible ; peut-être, au reſte, ne l'avons-nous pas encore découverte : je ſuis tenté de le croire, & c'eſt ce qui me fait appuyer davantage ſur la néceſſité d'accumuler des faits, avant que d'entreprendre d'établir une théorie définitive.

Depuis l'impreſſion de mes premiers *mémoires* ſur le magnétiſme animal, j'ai vu, par les nouvelles cures que j'ai eu la ſatisfaction d'opérer, combien j'étois loin alors des connoiſſances que j'ai acquiſes depuis.

Plus je vais en avant, plus j'apperçois mes fautes premieres, & plus je me perſuade qu'il y a beaucoup à acquérir encore.

Je ſuivrai, au reſte, dans ces *nouveaux mémoires*, la marche que j'ai déjà tenue : quand je dirai que je crois que telle choſe exiſte, ou que tel effet ſe produit par tel moyen, je n'affirmerai pas qu'il ne puiſſe ſe reproduire par d'autres procédés ; & me contentant ſim-

plement de narrer les faits tels qu'ils se sont passés chez moi, je rendrai compte des procédés que j'ai employés pour les obtenir.

De la comparaison des résultats produits pas différens *magnétiseurs*, doit s'établir nécessairement la meilleure pratique des procédés ; & c'est en nous rendant compte les uns aux autres, de nos différentes cures magnétiques, que nous parviendrons peu à peu à pouvoir former des matériaux solides pour l'établissement d'une doctrine réelle de *magnétisme animal.*

Beaucoup de personnes convaincues de l'existence du magnétisme animal, après avoir lu mes premiers mémoires, ont prétendu que je n'avois pas assez expliqué les moyens que j'employois pour procurer aux malades le *somnambulisme magnétique* : cela peut être ; n'écrivant pas pour le public, j'ai dû croire être entendu à demi-mot par les *magnétiseurs.*

En présentant d'ailleurs *la volonté* comme le principe *moteur* du magnétisme, il falloit plus de faits encore que je n'en avois pour oser me livrer

à la démonſtration de cette vérité.

La connoiſſance de l'*agent magnétique* étoit ſans contredit le premier pas à faire ; ce n'étoit que par ſes effets qu'on pouvoit la prendre, puiſque cet agent par ſa nature, n'eſt ni viſible ni palpable à aucun de nos ſens.

Mais une fois cet agent reconnu, il eſt plus facile d'entrer dans tous les détails des moyens à prendre pour le mettre en jeu. Je ne prétends écrire au reſte que pour les *magnétiſeurs*. Aujourd'hui que les faits ont été multipliés ; que, dans pluſieurs traitemens magnétiques, il s'eſt rencontré les mêmes phénomenes qu'à *Buzancy*, même état magnétique, même *ſomnambuliſme*, même *preſſenſation* dans les maladies, &c ; aujourd'hui, dis-je, que je ne puis penſer qu'on doute encore de l'exiſtence d'un moyen quelconque produiſant ces effets ſinguliers, je pourrai mettre plus de clarté dans mes explications : mon ſeul deſir eſt de voir tous les partiſans du magnétiſme animal auſſi perſuadés que je le ſuis de l'exiſtence & des effets utiles de cet agent.

Je ſens très-bien en même tems, par

mon expérience propre, que l'on ne peut acquérir cette conviction intime que par des succès. Je ferois donc trop heureux, si, par tous les éclairciſſemens dont je ſuis capable, je parvenois à donner à chacun d'eux la confiance qu'ils doivent prendre dans leurs moyens : ce feroit un grand pas de fait ; car une fois perſuadé de ſon pouvoir pour produire un *effet quelconque*, il n'eſt plus queſtion que de vouloir l'employer, choſe très-facile aſſurément, & que chacun ſera libre d'exercer dans tous les tems.

Afin de faire des applications plus préciſes & plus juſtes aux différens genres de maladie que j'ai eu à traiter, je commencerai d'abord par le récit hiſtorique des cures opérées par le paſſage du *ſomnambuliſme*, & je les ferai ſuivre des réflexions que les differentes particularités de la maladie me dicteront.

Cette marche, en ôtant la monotonie de la lecture, me facilitera les moyens de ne rien omettre de tout ce que je croirai utile au développement des procédés que j'emploie.

SUITE

DES

MÉMOIRES

Pour servir à l'Histoire & à l'Etablissement du MAGNÉTISME ANIMAL.

ON a trop entendu parler des phénomenes que présentoit à Paris, l'hiver dernier, le *somnambulisme* de la nommée *Madeleine*, & l'opinion que l'on a prise de l'état singulier de cette fille, a été trop erronée pour pouvoir me dispenser de donner quelques détails des faits dont tant de personnes ont été témoins.

Mon récit pourra bien ne pas satisfaire le public prévenu ; mais, encore une fois, je ne prétends en aucune maniere le convaincre : mon seul but est de m'entretenir avec les personnes aussi convaincues que moi de l'existence & des propriétés du *magnétisme animal*.

Madeleine avoit à Buzancy, l'automne dernier, suivi le traitement *magnétique* pendant trois semaines: comme je n'avois pas vu alors

s'opérer en elle de changement avantageux, déſeſpérant de la pouvoir guérir, je l'avois renvoyée dans ſon pays.

J'étois loin d'imaginer que quatre mois après cette fille ſerviroit à des expériences oſtenſibles à Paris, puiſque de tous les malades cités dans mes mémoires, c'étoit ſans contredit celle qui préſentoit les phénomenes les moins ſatisfaiſans : point de ſenſations diſtinctes ſur ſon état, aucune preſſenſation, n'entendant rien aux maladies des autres, & une intelligence très-bornée dans ſes criſes ; mais conſidérée comme *aimant animal* il étoit impoſſible d'en voir un plus parfait.

Après avoir donc fait part à quelques-uns de mes amis des différens événemens arrivés à mon traitement de *Buzancy*, pluſieurs deſirant voir quelques effets analogues à ceux que je citois, je me déterminai à faire venir cette fille, à laquelle, ſans cela, je n'euſſe probablement plus ſongé.

Mon projet étoit qu'ils fuſſent ſeuls ſpectateurs de mes expériences ; prévoyant bien que, malgré l'opinion que je pouvois me flatter de mériter, l'eſpece de merveilleux que préſentent les *criſes magnétiques*, effaroucheroit plus les eſprits qu'il ne les diſpoſeroit à la croyance.

Malheureuſement on ſut que M. *Sæffer* (médecin) étoit venu chez moi, & qu'il convenoit avoir vu un fait extraordinaire dont il ne pouvoit douter.

Bientôt M. le Bailly *de Suffren* répandit le même bruit de ſa croyance.

Deux autorités aussi fortes venant à se répandre dans le monde, quantité de personnes voulurent être aussi témoins des mêmes phénomenes. Je me refusai d'abord à toutes les demandes qui me furent faites; mais enfin, obligé de céder, je me vis forcé d'ouvrir ma porte : ma maison devint bientot un lieu public, où l'on arrivoit avec les dispositions qu'on eût apportées chez un joueur de gobelets; car la plupart, j'ose le dire, apportoient chez moi plus de disposition à douter de tout ce qu'ils verroient, qu'ils n'en apportoient à examiner avec soin la *cause* de l'effet singulier qui leur étoit annoncé.

Bientôt il se répandit dans Paris que je prétendois faire deviner à Madeleine la pensée de chacun (1) : c'étoit là du moins l'interprétation erronée qu'on donnoit légerement à la *mobilité magnétique* de cette fille. Cette supposition absurde passant de bouche en bouche, on vint chez moi avec des doutes plus fondés; & tout le tems se passoit à chercher plutôt les moyens de faire tomber *la somnambule* en défaut, que de jouir de bonne foi de la singularité de sa position.

Les premiers témoins de mes expériences croyoient, d'après ma parole d'honneur, que *Madeleine* n'y voyoit pas, ou que, si elle y voyoit, ce n'étoit que *comme voient les somnambules;* ce qui n'est pas plus concevable. Sur la fin on trancha le *mot*, on dit qu'elle *y voyoit.* Je mis un bandeau sur ses yeux; on prétendit qu'elle voyoit par-dessus le bandeau.

Enfin il arriva ce que j'avois très-bien preſſenti ; c'eſt que l'opinion des mécréans l'emporta ſur le petit nombre de gens qui, croyant à ma probité, croyoient au *ſomnambuliſme* de Madeleine. Les journaux s'égayerent.

Un d'eux rapporta une *expérience* faite, diſoit-il, par une *Dame* de haute conſidération, & pleine de lumieres, qui confondit la *ſomnambule* (& apparemment moi auſſi, chez qui cela ſe paſſoit.)

L'hiſtoire rapportée ne m'eſt pas connue, mais cependant peut fort bien être arrivée. Je crois autant que la Dame en queſtion n'a pas réuſſi dans ſon expérience, que le Journaliſte à qui elle a fait part de ſes concluſions.

Si, au lieu de la multitude, je n'euſſe reçu chez moi, comme je le deſirois, qu'une certaine quantité de gens diſpoſés à examiner, ſans prévention, les effets que je leur annonçois ; ſi, conduits par eux, il étoit venu peu à peu quelques médecins, puis un petit nombre de gens éclairés, à qui j'euſſe pu faire obſerver pendant huit ou quinze jours de ſuite les mêmes phénomenes ; à qui j'euſſe pu indiquer les moyens de les produire eux-mêmes, ſoit en mettant *Madeleine* dans l'état de *ſomnambuliſme*, ſoit en l'en retirant, ſoit en nous ſervant enſemble de différens moyens de *renforcemens*, à l'aide *du verre*, *de l'aimant*, *de la réflexion des glaces*, *&c.*, qui, par leurs effets ſecondaires, préſentent des caracteres d'évidence plus frappans

frappans encore que ceux du ſimple *ſomnambuliſme magnétique :* alors il s'en fût ſuivi une conviction raiſonnée dans tous les eſprits. Les perſonnes ſimplement curieuſes, arrivant enſuite, perſuadées de l'exiſtence réelle des *effets magnétiques*, n'euſſent plus contredit, contrarié toutes les données, & le *magnétiſme animal* eût pris dès-lors tout l'empire qu'il faudra toujours finir par lui donner.

Quoique les choſes n'aient point eu alors le cours que je m'en étois promis, le ſort du *magnétiſme animal* n'en eſt pas moins aſſuré. Une vérité eſt toujours une vérité, & tôt ou tard ſon flambeau perce les nuages de l'erreur, de l'ignorance, ou de l'envie. Si la ſcience du *magnétiſme animal* n'étoit qu'un ſyſtême, je ſentirois toute mon inſuffiſance à la faire adopter. Un ſyſtême n'eſt ſouvent que le fruit d'une imagination exaltée, dont le ſuccès ne tient qu'au plus ou moins d'éloquence de ſon auteur ; mais ici c'eſt une pratique à la portée des hommes les plus bornés ; Tous ont la puiſſance de l'exercer, *par cela ſeul qu'ils ſont hommes.*

Il en eſt heureuſement déjà pluſieurs qui, ayant le courage de braver le ridicule momentané que l'on jette ſur le *magnétiſme animal*, s'en ſervent avec ſuccès pour ſoulager leurs ſemblables. Peu à peu il s'en trouvera d'autres qui marcheront ſur leurs traces. La conviction générale n'eſt pas près de s'étendre, je le ſais bien ; peut-être eſt-ce l'affaire de plus d'un ſiecle : mais enfin, la

doctrine du *magnétiſme animal :* ce ſecret *ſi ſimple* & *ſi merveilleux* ne peut plus à préſent ſe perdre ; il eſt entre les mains de trop de gens déſintéreſſés, pour que le *charlataniſme* puiſſe jamais venir en altérer la pureté, & par-là le faire bannir de la ſociété.

Quant à *Madeleine*, pour ſe faire une juſte idée de l'effet ſingulier que le *magnétiſme animal* produiſoit en elle, il faut ſe rappeller ce que j'ai déjà dit de l'état complet de *ſomnambuliſme magnétique* (*). Le malade, dans cet état, entre dans un *rapport ſi intime avec ſon magnétiſeur*, qu'on pourroit preſque dire qu'il en fait partie. Lors donc que, par la *ſimple volonté*, l'on parvient à faire mouvoir un *être magnétique*, il ne ſe paſſe alors rien de plus étonnant que dans l'opération ordinaire de nos geſtes. Je veux prendre un papier ſur une table, j'ordonne à mon bras & à ma main de le prendre. Comme le rapport eſt des plus intimes entre mon principe moteur qui eſt *ma volonté*, & ma main, l'effet de *ma volonté* ſe manifeſte d'une maniere ſi momentanée, que je n'ai pas beſoin de réflexion pour l'opérer. On a beau dire qu'un tel effet eſt machinal, cette expreſſion eſt vuide de ſens : qu'on réfléchiſſe un moment, & l'on verra que la marche ordinaire pour nous déterminer à

(*) Voyez la note 6, pag. 160 de mes premiers mémoires.

un mouvement quelconque, eſt de penſer d'abord à la choſe que nous voulons faire ou ſaiſir ; enſuite de *vouloir* l'exécuter ou nous en emparer ; & en troiſieme lieu, d'agir en conſéquence de cette *volonté*.

Si nous ne faiſions uſage de nos facultés que pour ſatisfaire uniquement nos beſoins phyſiques, ne différant point en cela de tous les animaux, il faudroit ne reconnoître en nous que le même inſtinct qui les gouverne ; alors nous aurions raiſon d'appeller *machinales* toutes nos actions : mais à combien d'objets ſe porte la penſée de l'homme ! La ſatisfaction de ſes beſoins proprement dits phyſiques eſt, pour ainſi dire, la moindre de ſes occupations : car je ne conſidere pas comme beſoins le deſir de s'enrichir, d'obtenir des graces, de briller ou de s'illuſtrer parmi ſes contemporains. Toutes ces affections nous font différer, par leur eſſence, de la nature uniforme & aſſervie des brutes, puiſqu'elles tendent à la ſatisfaction de notre orgueil, de notre ambition, & enfin de toutes les paſſions inſéparables de l'eſpece humaine, & qui certes n'exiſtent pas dans les animaux.

Si donc nous appercevons en nous des principes très-différens du reſte des êtres vivans , ſi dans mille occaſions nous diſtinguons en nous ce paſſage ſi bien fait pour nous en orgueillir, de la *penſée*, puis de la *volonté*, & enfin de l'action qu'elle détermine, nous devons par gradation deſcendre juſqu'aux moindres de nos mouvemens,

& reconnoître que, dans toute action hors de nous, ces trois opérations se manifestent d'une maniere très-distincte. Un emploi dans l'armée, par exemple, me feroit plaisir à obtenir ; je pourrois y servir le roi d'une maniere convenable à mon zele & à mon ambition : je pense à cet emploi, & me nourris de l'idée de l'obtenir. Aussitôt je me détermine à partir pour le solliciter, & enfin je pars. Certainement, dans cet exemple, il est aisé d'appercevoir le passage de la *pensée à la volonté*, & de la *volonté à l'action qu'elle détermine.*

Je distingue en moi le même passage dans l'action la plus ordinaire & la plus commune : je vois un livre sur une table ; aussitôt *ma pensée* s'en occupe ; *ma volonté* est ensuite de le prendre, & aussi-tôt je m'en saisis. Ces trois opérations, il est vrai, sont si instantanées, qu'il faut un peu de réflexion pour apprendre à les distinguer ; mais elles n'existent pas moins dans l'action de prendre ce livre, que dans l'exemple précédent.

Si par hasard je me fusse trouvé sur les lieux où le poste que j'eusse desiré d'occuper se fût trouvé vacant, si j'eusse pu m'en emparer sur le champ, je l'eusse fait certainement. *Pensée*, *volonté*, *action*, n'eussent plus alors fait en moi qu'un seul sentiment, comme de prendre un livre. On ne peut nier cependant que ce passage n'eût bien certainement existé en moi (2).

Après cet épisode, beaucoup trop long peut-être pour le sujet principal qui l'a fait

naître, revenons à *Madeleine*, & nous verrons que ce *phénomene*, ſi *extraordinaire*, de la faire obéir d'après la *volonté*; *ce tour de force* ſi ſurprenant, ſi *incroyable*, mais pourtant très-ſimple & très-vrai, n'a rien de plus merveilleux que l'opération particuliere de notre volonté ſur nous-mêmes.

Il eſt vrai que pour comprendre, ou du moins pour croire à la réalité d'un tel fait, il faut l'avoir vu, en avoir été témoin pluſieurs fois, & l'avoir répété même avec ſuccès : aucun raiſonnement ne peut le perſuader ſans l'aide de l'expérience ; mais cette difficulté ne détruit en rien ſon exiſtence.

Quel eſt l'Académicien, tel ſavant qu'il puiſſe être, qui, par les ſeules reſſources de ſes lumieres & de ſon eſprit ; par toute la clarté de ſa logique, oſeroit ſe flatter de pouvoir perſuader à des êtres penſans, & ſe croyant un peu inſtruits, mais ſans aucune notion de l'électricité, qu'il eſt un moyen tout ſimple de donner une commotion à cent mille perſonnes à la fois ? Aſſurément M. l'Académicien paſſeroit pour un fou, on lui riroit au nez, on le perſiffleroit même ; ce qui eſt bien pis.

Ce qu'il auroit annoncé n'en ſeroit pas moins vrai pourtant. Venez, diroit-il à tout le monde, venez vous mettre à la chaîne, vous éprouverez par vous même ce que je vous annonce. *Bon*, lui répondroit-on, *nous avons un peu trop d'eſprit & de ſcience pour aller nous amuſer à eſſayer une choſe*

que nous avons jugée impossible; c'est déjà preuve de foiblesse que d'essayer à sentir un effet qu'on doit croire imaginaire.

L'Académicien ne pouvant trouver, dans la classe instruite, des témoins non récusables de ses expériences, se verroit contraint à compléter sa *chaîne* de gens simples & de bonne foi, ou de quelques-uns de ses amis en fort petit nombre. Ceux-là ne pourroient alors s'empêcher de crier très-haut qu'ils ont ressenti la commotion annoncée.... *Quel aveugle pouvoir a l'imagination! s'écrieroient, comme par échos, toutes les* FACULTÉS SAVANTES : *ces gens-là croient de bonne foi ressentir quelque chose; nous sommes cependant très-sûrs qu'il n'y a rien du tout. Nous avons été témoins de cette fameuse chaîne, & nous n'avons rien vu; nous avons parlé à l'inventeur, cet homme ne nous a pas satisfait, ses raisonnemens ne prouvent rien.* Un homme de bon sens, & non prévenu, leur diroit peut-être alors : Mais, Messieurs, pourquoi n'avez-vous pas voulu essayer vous-mêmes? Que ne vous mettiez-vous en chaîne? *Non pas*, auroient-ils reparti; *ne savons-nous pas bien qu'on n'est pas le maître de son imagination? Nous n'aurions qu'à nous imaginer ressentir aussi cette fameuse commotion! Que conclure de là? Il n'y a rien; donc tout ce que l'on y ressent n'est qu'imaginaire.*

Voilà, à peu de chose près, un précis des argumens les plus forts que Messieurs les Physiciens d'autres fois ont sûrement dû faire contre l'électricité; car il falloit

en appeller aux ſenſations à l'égard de ce phénomene, comme aujourd'hui à l'égard du magnétiſme animal; & une fois convaincu, il falloit avouer qu'on apprenoit quelque *choſe de nouveau.* Triſte néceſſité, j'en conviens, pour la vanité de certaines gens; mais auſſi à quoi bon avoir de la vanité? Elle ne peut ſervir qu'à ſe préparer des humiliations. La preuve s'en préſente dans la circonſtance actuelle : car enfin, de deux choſes l'une : ou les *Commiſſaires*, *Académiciens*, & *autres*, avoueront aujourd'hui qu'ils ſe ſont trompés totalement dans le jugement qu'ils ont porté ſur le *magnétiſme animal*, dont ils ſe trouvent enfin forcés de reconnoître l'exiſtence, & donneront à la poſtérité la preuve la plus convaincante de la prévention qui a dicté leur premier rapport; ou bien, en ſe refuſant avec la même inſouciance au moyen de ſe convaincre de cette importante vérité, en négligeant de la recueillir, ils ſe dévoueront néceſſairement à l'improbation future, & laiſſeront, de leur connoiſſance en phyſique, l'idée la plus déſavantageuſe.

Ils ne ſe fuſſent certainement point expoſés à une alternative auſſi embarraſſante, s'ils euſſent modeſtement réfléchi que, tel ſavant qu'on puiſſe être, il reſte toujours aux hommes des lumieres à acquérir.

Les ſociétés ſavantes s'occupent cependant aujourd'hui avec ardeur à des recherches ſur l'électricité & ſur l'aimant : témoin l'Académie de Munich, qui vient de couronner

derniérement un mémoire satisfaisant sur l'analogie qui existe entre ces deux effets de la nature. Ce premier pas assurément n'étoit pas difficile à faire dans la circonstance présente; mais enfin, comme nouveauté académique, il étoit tout simple de décerner une couronne à son auteur.

Ce nouveau jour, au reste, sur l'électricité, n'a point encore éclairé les Académies sur la cause premiere de ce phénomene; peut-être un jour les nouvelles lumieres que la pratique multipliée du *magnétisme animal* pourra donner, acheveront-elles de débrouiller leurs idées sur cette importante matiere: en attendant, moi, qui ne suis ni savant ni associé à une compagnie savante, je continuerai de hasarder mes idées sur les causes de l'électricité & de l'aimant: aussi, si par hasard je me trompe, si quelqu'un vient par la suite à me le prouver, je ne serois point du tout humilié d'en convenir; mais jusques-là je considérerai *l'électricité*, *le magnétisme minéral*, & le *magnétisme animal*, non comme l'effet d'une circulation de fluide, mais comme un effet très-simple de mouvement. Puisse cet apperçu servir de canevas à l'éloquence de quelque autre Académicien, & lui valoir encore une seconde couronne, pour prix de la nouveauté dont il enrichira *son corps!*

Si l'on convient généralement que ce n'est que par les effets en physique que l'on peut parvenir à s'éclairer sur les causes, pourquoi, lorsque l'on apperçoit des effets analo-

gues, ne pas être tenté de leur ſuppoſer la même cauſe ? Or voici, ſuivant moi, pluſieurs effets qui ont une analogie bien marquée. Après avoir placé vingt cinq billes à la ſuite les unes des autres, ſi je frappe la premiere, auſſi-tôt je vois la derniere s'échapper; ce qui me perſuade que le mouvement que j'ai communiqué s'eſt continué d'une maniere inſtantanée dans toute la chaîne formée par mes billes.

Avec une machine électrique, je vois, après le plus petit mouvement de rotation donné au plateau, un effet quelconque ſe propager juſqu'à l'extrémité de toute eſpece de conducteurs iſolés, de telle étendue qu'ils puiſſent être; alors je me dis: Ceci eſt encore un mouvement.

Avec un marteau je frappe une barre d'acier à l'un de ſes bouts; auſſi-tôt il ſe manifeſte un effet quelconque au bout oppoſé; & la barre devient aimantée. Donc, dis-je encore, ceci eſt un effet de mouvement.

Lorſque je *magnétiſe* un malade, je produis en lui un effet qui s'empare de toutes ſes facultés phyſiques, & ſe propage juſqu'aux extrémités de ſon corps. Je vois encore dans ceci un effet du mouvement.

La *criſtalliſation*, la *végétation*, l'*animaliſation*, ne me préſentent pas plus de difficulté à expliquer; dans toute la nature enfin, je ne vois que des effets de mouvement, les uns ſubits, comme dans l'électricité, le magnétiſme, le choc des billes, &c.;

& les autres progreſſifs, comme dans la criſtalliſation, la végétation, l'animaliſation, &c.

C'eſt la multiplicité de noms donnés à toutes les cauſes ſecondes, qui a ſeule entretenu l'obſcurité où l'on eſt reſté ſur l'unité de la cauſe univerſelle de tous les phénomenes de la nature. Si donc l'on convenoit une fois *que le premier mouvement donné à l'univers eſt la cauſe de toutes les modifications phyſiques*, un ſeul mot pourroit donner à comprendre l'idée de ce principe.

Parmi tous les ſynonymes du mot *mouvement*, celui d'*électricité* me paroît, à moi, celui qu'il faudroit choiſir, par la raiſon que c'eſt le moins entendu juſqu'à cette heure, & par conſéquent celui qui ne laiſſeroit point dans l'eſprit d'autre acception que celle qu'on lui donneroit; on eſt déjà d'ailleurs accoutumé à l'appliquer aux trois regnes de la nature. On dit, l'*électricité animale*, l'*électricité végétale*, & l'*électricité minérale*. Il ne s'agit donc plus que d'appliquer le ſens convenable à ces expreſſions. Ce ſera la premiere fois, peut-être, que la connoiſſance parfaite d'une choſe ne ſe ſera manifeſtée aux hommes qu'après celle du nom qui la déſigne le mieux.

J'ai avancé dans mes premiers mémoires une aſſertion ſur l'inutilité & quelquefois le danger *de l'électricité artificielle*, autrement dit *aérienne*, qu'on obtient à l'aide des machines électriques; j'ai affirmé qu'elle ne pouvoit être employée avec efficacité au ſoula-

gement des maux de l'humanité : comme aujourd'hui j'ai encore plus de raiſon d'être confirmé dans cette opinion, c'eſt dans toute la plénitude de ma conviction intime que je le répéte à tous ceux qui me liront.

J'en dirai autant de l'application de *l'aimant minéral.*

C'eſt avec une peine infinie que j'ai entendu parler du projet d'employer cet hiver les aimants chargés de M. l'abbé le Noble.

Ce *mouvement* (cette électricité, pour mieux dire) n'a aucun rapport direct avec notre organiſation ; il n'eſt ſuſceptible que de produire des effets deſtructeurs ſur notre machine. Je plains de tout mon cœur les malheureux individus que l'on ſoumettra aux expériences annoncées ; s'ils ne guériſſent pas, ce ſera le moindre de leurs maux. Heureux ſeront-ils encore, ſi, à la ſuite de leurs traitemens, ils ne conſervent pas un ébranlement dans leur ſyſtême nerveux, qu'aucun moyen ne pourra rétablir.

Je ne ſerai pas étonné cependant que, dans la quantité de malades traités par le moyen de l'*aimant minéral*, il ne s'en trouvât quelques-uns de ſoulagés & même de guéris ; mais ce ne ſera point, à coup sûr, par la vertu des *aimants minéraux.*

Ce que je veux dire ici pourra paroître énigmatique à pluſieurs perſonnes, mais ſera parfaitement compris, à ce que j'eſpere, par tous les magnétiſeurs un peu inſtruits.

C'eſt de cette maniere que j'entends très-bien comment un mal de dents peut ſe guérir à l'aide d'une petite barre d'aimant ; auſſi conſeillerai-je très-fort à tout le monde d'en faire uſage dans ce cas *avec toute la dévotion poſſible.*

Tous moyens *hors de nous*, enfin toute *électricité étrangere* à notre ſyſtême ne peut nous être favorable.

Un coup de bâton, une commotion électrique, une accélération de notre mouvement propre par l'aimant minéral ou par l'électricité aérienne ; tous ces moyens, par eux-mêmes, me paroiſſent également nuiſibles. Je ſuis très-convaincu que toutes les Facultés ſavantes ne ſont pas éloignées d'en être perſuadées ; mais, pour en convenir, il faudroit trouver un faux-fuyant pour leur amour-propre, qui pût laiſſer croire au public que ce n'eſt point à un étranger, à M. *Meſmer*, enfin, qu'elles doivent les premiers apperçus ſur cette importante matiere. La tâche eſt difficile, j'en conviens, ſi même elle n'eſt pas impoſſible ; auſſi ne faut-il pas s'attendre à voir la génération actuelle jouir de tous les avantages que peut & doit procurer l'application du *magnétiſme* ou *électricité animale.*

Cure de fievre inflammatoire.

LE nommé *Denis*, mon garçon de *cuisine*, avoit eu des mouvemens de fievre depuis deux ou trois jours, lorsqu'il se décida à prendre *médecine* sans en rien dire à personne.

Le dimanche, 27 *Mars*, il eut l'indiscrétion de faire son ouvrage toute la journée; & le soir, accablé par la fievre & un mal de tête violent, il fut obligé de s'aliter: la nuit fut orageuse. Un palefrenier couché dans la même chambre que lui, me dit qu'il avoit eu le transport: le sang lui étoit sorti par la bouche & par le nez, au point que ses draps en étoient tout tachés.

Ce ne fut que le lendemain matin, 28, que j'appris sa maladie: j'allai aussitôt le voir, & me mis à le *magnétiser*. Je ne fus pas *cinq minutes* les mains posées sur lui, que je m'apperçus que j'augmentois beaucoup ses souffrances. Il se plaignoit sur-tout de douleurs de tête très-fortes, & d'une oppression considérable: il avoit, disoit-il, une *barre* qui le ceignoit au-dessous des côtes; sa respiration étoit gênée, & bientôt les doigts de ses mains se contracterent au point qu'il ne pouvoit les étendre. Au milieu de toutes ses douleurs, il parloit sans suite & avoit des vertiges. En approchant

mon pouce de ſon nez, je m'apperçus que l'émanation *magnétique* lui déplaiſoit beaucoup; ma main, à un pied de ſon eſtomac, lui faiſoit un poids qu'il cherchoit à ſoulever avec ſa couverture : enfin, il me préſenta toutes les indications les plus sûres qu'il étoit alors dans une *criſe magnétique.*

Je le quittai, pour ordonner qu'on lui fît une boiſſon rafraîchiſſante; & au bout d'un quart d'heure, étant remonté chez lui, je le trouvai calme & hors de *criſe.* Il me dit qu'il avoit ſouffert toute la nuit horriblement, que jamais il n'avoit été ſi malade, & qu'il croyoit n'en pas revenir. Je me mis à le *magnétiſer* de nouveau, & bientôt tous les ſymptômes détaillés ci-deſſus reparurent.

Lorſque je le crus en *état magnétique*, je lui ordonnai de ſe lever, afin de me ſuivre dans ma chambre: il y conſentît avec grande peine; mais en poſant ſes pieds à terre, ſes yeux s'ouvrirent encore; & reprenant ſa connoiſſance, il voulut ſur le champ ſe recoucher; il me fallut le preſſer de nouveau de ſe lever. Enfin, avec l'aide de quelqu'un, je le fis habiller & me ſuivre. Je ne croyois pas ſa maladie auſſi conſidérable qu'il me le faiſoit; & j'imaginois pouvoir le ſoulager avec le ſecours de quelques *criſes magnétiques.* Une fois aſſis au coin de mon feu, je le magnétiſai pour la troiſieme fois; & produiſis ſur lui les effets violens de ſouffrances dont j'ai parlé.

En l'abandonnant, au bout d'un quart d'heure, la tranquillité ſuccéda bientôt: il me dit que ſes yeux lui faiſoient mal, qu'il y avoit des ordures qui le gênoient: c'étoit le ſigne de l'approche de ſon réveil. Je les lui frottai un moment, & il redevint dans l'état naturel. Son pouls étoit ſerré, ſa chair brûlante; le mal de tête étoit tout auſſi fort; & dans l'accablement où il étoit, il me demanda à ſe coucher.

Je lui fis dreſſer un lit dans une chambre attenante à la mienne, afin de pouvoir le ſoigner plus à mon aiſe.

Trois ou quatre fois dans la journée je lui procurai des *criſes magnétiques*, pendant leſquelles il ſouffroit des maux inouis. Sa bouche contractée ne lui laiſſoit qu'avec peine un paſſage à une reſpiration des plus gênée; ſes mains & ſes pieds étoient criſpés; il ne ſavoit enfin à quelle partie de ſon corps arrêter l'idée de ſes ſouffrances; ſes plaintes étoient déchirantes; & malgré ma confiance dans le moyen que j'employois, je ne pouvois me livrer à l'eſpoir conſolant de le guérir.

La nuit du lundi au mardi fut très-agitée; & la fievre brûlante qui l'accabloit, ne lui laiſſa aucun repos.

Le lundi matin, ſes criſes me préſenterent les mêmes ſymptômes, & me porterent le même effroi que la veille.

Sa boiſſon étoit de la tiſane ordinaire, faite avec du *chiendent* & de *la régliſſe*: chaque fois que je lui en donnois à boire un

verre, dans le tems de ses crises, il me disoit que cela lui faisoit monter des sueurs à la tête. Il avoit la bouche brûlante & seche ; & c'étoit avec un plaisir extrême qu'il buvoit l'eau ou la tisane *magnétisée* que je lui donnois. Il la trouvoit, disoit-il sucrée. (Effet que j'ai souvent remarqué avoir lieu à l'approche de la guérison des malades.)

Enfin, après une crise que je lui occasionnai vers trois heures & demie, je le vis tomber dans un accablement très-grand, & bientôt après il se manifesta chez lui une sueur des plus abondante. Les gouttes lui sortoient grosses comme des pois de chaque partie du corps. Je donnai ordre qu'à son réveil on le changeât de tout. Malgré cette forte évacuation, *deux crises* que je lui occasionnai dans la soirée, produisirent chez lui les mêmes symptômes que ci-dessus.

La nuit fut plus calme, & il put dormir un peu.

Le lendemain, mercredi, à neuf heures du matin, je le trouvai bien moins accablé que la veille ; il me dit qu'il alloit mieux, & qu'il ne croyoit plus mourir, comme il l'avoit d'abord pensé.

Après lui avoir occasionné une crise, & l'en avoir retiré, je le fis lever : il étoit très-foible ; mais son pouls étoit modéré, & ses yeux n'étoient plus appesantis ; il put passer toute la journée dans un fauteuil.

Chaque fois que je le magnétisois, ses souffrances

ſouffrances ſe renouveloient; hormis cela, il n'étoit que foible, & ne ſouffroit plus du tout. Je lui demandai, dans une de ſes criſes, s'il vouloit prendre autre choſe que de l'eau? Il me dit de lui donner un *bouillon* à deux heures : ce que je fis.

Avant la fin du jour, il avoit déjà repris de la gaieté, & même ſe ſentoit des diſpoſitions d'appétit.

Dans ſa derniere criſe du ſoir, il commença à me témoigner ſa reconnoiſſance. Il ne parloit qu'avec peine, parce que ſa reſpiration étoit toujours gênée; mais enfin je pus lui faire un petit interrogatoire. — Cela va-t-il bien? — Oui... Je ſerai guéri demain. — Voulez-vous manger? — Non; il ne me faut qu'un bouillon ce ſoir — Pourquoi avez-vous toujours les doigts criſpés & contractés quand je vous touche? — C'eſt... que j'ai encore un peu de mal... & le travail... de mon ſang... fait cet effet-là... cà ſe combat... avec la fievre... il faut... que cela ſorte par les ongles. — Quelle maladie avez-vous là? — Je vous le dirai... demain au ſoir. — Pourquoi ne pouvez-vous pas me le dire aujourd'hui? — Parce que je ne le ſaurai que demain... & je ne vous dirai pas... le mal que j'ai... car je n'en aurai plus... mais bien... ce que j'ai riſqué. — Ce que j'ai fait vous a-t-il fait du bien? — Vous m'avez guéri;... ſans vous... je ſerois peut-être mort à préſent. — Suerez-vous encore? — Non... je ne ſuerai plus; voilà qui eſt fini, &c. —

Un moment après cette converſation, il me dit qu'il avoit une ordure dans l'œil : je compris ce que cela vouloit dire, & je le remis dans l'état naturel, puis, à ſon grand regret, je ne lui ordonnai qu'un bouillon pour ſon ſouper.

Il dormit aſſez bien la nuit ſuivante.

Le lendemain, jeudi, je n'eus pas de peine à le faire lever: il avoit l'œil excellent, de l'appétit, & des couleurs très-fraîches. Je ne crois pas même qu'il eût encore de la fievre; du moins il n'en avoit aucun ſymptôme: ſes habillemens, devenus trop larges, & ſa foibleſſe, étoient les ſeuls indices de ſa maladie paſſée.

Sur les onze heures, pourtant, je le *magnétiſai*, tout en doutant que je puſſe produire quelque effet. Mais au bout d'un demi-quart d'heure je m'apperçus qu'il fermoit les yeux; & peu à peu les ſymptômes de ſes criſes ordinaires reparurent avec moins de violence. Dans cette criſe, il me dit que je pouvois lui donner à dîner de la ſoupe & du bœuf en petite quantité. Il m'ajouta que le ſoir, à huit heures, il me raconteroit l'hiſtoire de ſa maladie. Je voulus qu'il écrivît qu'il étoit guéri. Sa viſion n'étoit pas complette, & il ne voyoit pas ce qu'il écrivoit. Cependant lui ayant donné une plume, il écrivit tout de travers : « Monſieur, j'ai l'honneur de vous remercier. » — Allons, lui dis-je, ſignez, Denis. — Je ne ſigne pas ce nom-là, me répondit-il. — Comment? eſt-ce que vous avez un autre nom? — Je

ſigne *Ducroſt.* — Et il ſigna *Ducroſt.* Sa ſignature, à ſon réveil, le fit beaucoup rire. Sans ce témoignage, il n'auroit pas voulu croire que c'étoit ſon écriture, parce que, diſoit-il, il écrivoit mieux que cela ordinairement.

A huit heures du ſoir, je le remis en criſe avec plus de peine & de tems que les autres fois; les mêmes agitations le prirent, mais ſe modérerent plutôt. Quand il fut tranquille, je lui rappellai la promeſſe qu'il m'avoit faite de m'éclairer ſur ſa maladie, & nous eûmes la converſation ſuivante: — Quelle a été votre maladie? — Le plus fort de mon mal étoit dans le cerveau; vous avez vu le ſang que j'avois rendu dans la nuit, qui en étoit la preuve; mon cerveau étoit enflammé, & la fievre l'étoit auſſi. — Eſt-ce le *magnétiſme* qui vous a guéri? — Oui; ſans vous l'on m'auroit ſaigné lundi matin; puis après l'on m'auroit fait prendre un bouillon: eh bien, Monſieur, je ſerois mort certainement le lendemain. — Pourquoi cela? — Parce que la ſaignée m'eût ôté les forces & les moyens de ſuer. — La ſueur vous étoit donc néceſſaire? — Il n'y avoit que la ſueur qui pût me guérir; & après celle que vous m'avez fait avoir mardi, il n'y a plus eu de danger pour moi.

Mais ſi l'on ne vous avoit pas ſaigné ni magnétiſé, qu'en ſeroit-il arrivé? — J'aurois conſervé la fievre ſix ſemaines, &

j'aurois été bien malade & bien près de mourir. —

J'ai oublié de dire que, dans le courant de la journée, se sentant beaucoup d'appétit, il avoit souvent parlé & désiré de manger. Sur quoi les femmes que je traitois avec lui, lui avoient dit que dans ses crises il commandoit lui-même ses repas. S'il en est ainsi, avoit-il répondu en riant, la premiere fois que je serai magnétisé, j'aurai soin de m'ordonner un gigot, & autres propos semblables. Les discours de la journée lui revinrent à l'esprit dans sa crise du soir; de sorte que lorsque je lui demandai s'il pouvoit manger quelque chose à son souper, il me répondit: — Non, Monsieur, mon estomac est encore trop foible. Ils ont parlé toute la journée de gigot: est-ce qu'il y a du bon sens de proposer un gigot à un homme malade? C'est une bêtise que cela, il ne me faut qu'un bouillon ce soir, & pas davantage; sans quoi l'on risqueroit de me donner une indigestion. — Je continuai. — Avez-vous besoin d'être encore magnétisé? — Encore demain matin; mais vous aurez de la peine à me faire ressentir quelque chose: il ne faudra pas vous impatienter, car cela sera long. — Et demain au soir, faudra-t-il vous toucher? — Cela ne sera pas nécessaire. — Comment? est-ce que vous ne tomberez plus jamais en crise? — A moins qu'il ne me vienne une autre maladie; mais pour à présent que je ne sens

plus de mal, vous ne pouvez pas m'en donner. — Et il finit en me remerciant beaucoup de la peine que j'avois prise auprès de lui.

Après cette conversation, l'*ordure* dans les yeux se fit sentir; je l'éveillai; & après lui avoir recommandé de ne prendre qu'un bouillon, je lui dis qu'il pouvoit aller recoucher dans son lit cette nuit. Il dormit parfaitement bien.

Le lendemain, vendredi, je le fis monter chez moi, & commençai à le magnétiser: il y avoit plus d'un gros quart d'heure que je travaillois fort inutilement, quand enfin je lui vis clignoter les yeux, & entrer paisiblement dans l'état de *somnambulisme*. Il n'avoit plus aucune douleur, plus d'éréthisme d'aucune espece, seulement un léger mal de tête qui passa avec sa crise. Enfin il étoit, à l'exception des yeux fermés, comme dans l'état naturel. Il me dit qu'il étoit totalement guéri, & qu'à l'avenir je pourrois me dispenser de le toucher, parce qu'il n'auroit plus de crise. Je lui demandai s'il avoit un régime à suivre? — Non, me répondit-il, je n'ai pas à présent plus d'appétit qu'il ne faut, & vous pouvez me laisser à ma discrétion, parce que je n'en prendrai pas trop: je suis à présent comme si je n'avois pas été malade. — Avez-vous besoin d'être purgé? — Non, ce que vous m'avez donné m'a assez purgé. — Je ne vous ai donné que de l'eau. — Cela suffit, car j'ai ressenti beaucoup d'effet dans le

corps. — Je voulus voir ſa langue, qui en effet étoit des plus vermeilles. Je lui fis enſuite écrire, avec aſſez de peine, car il ne voyoit rien.

« Je certifie que je ſuis radicalement
» guéri, & que je puis manger de tout ce
» que l'on voudra. »

Fait à Paris ce premier Avril 1785.

Signé Ducroſt.

Après cette confirmation, je le menai dans une autre chambre, où il ſe réveilla fort gaiement, & à ſa grande ſurpriſe. Il eſt depuis parfaitement bien portant, & ſans le moindre reſſentiment de ſa maladie paſſée.

Voilà donc une maladie qu'on peut appeller *une fievre inflammatoire* dans toutes les formes, guérie radicalement, & ſans convaleſcence, en quatre jours. Le malade a 21 ans, naturellement fort coloré, & d'un tempérament très-ſanguin.

Ce ſera dans les maladies vives que le *magnétiſme animal* exercera ſon empire ſalutaire avec plus d'efficacité, de promptitude, & d'évidence. J'ai peu traité de maladie de ce genre; mais aucune n'a réſiſté long-tems aux effets du magnétiſme.

Victor étoit au deuxieme jour d'*une*

fluxion de poitrine ; & Denis au commencement d'*une fievre inflammatoire :* on a vu avec quelle célérité leurs santés se sont rétablies. Il est à remarquer qu'aucun des deux, dans leurs momens de *somnambulisme magnétique*, ne m'a demandé la moindre *drogue* pour le cours de son traitement, & que ni l'un ni l'autre n'a eu de convalescence : le dernier jour de leur crise a été le dernier de leur maladie. C'est-là, je crois, la marche que devront prendre toutes les cures de maladies vives accidentelles, sur des individus sains & bien constitués.

Je considere toute maladie de ce genre, comme la manifestation d'un symptôme critique de la nature pour opérer la destruction d'une cause morbifique quelconque.

Toutes les fois qu'un malade a la fievre, j'en augure favorablement ; je pense qu'il n'est besoin que d'ajouter à sa force, pour aider la nature à se débarrasser de l'obstacle qui la gêne.

Au commencement d'une maladie vive, les forces d'un malade ne sont point atténuées. Si donc on parvient chez lui à augmenter le symptôme critique, on ne lui occasionne qu'une crise passagere, qu'il est presque toujours en état de supporter ; & les deux efforts réunis du magnétiseur & du magnétisé, anéantissant en peu de tems l'effort destructeur de la maladie, ne laissent, après leur effet, aucune trace de foiblesse ni de langueur.

La marche des maladies *chroniques* eſt très-différente : la nature, ſouvent épuiſée par le mal & les remedes, n'a plus la même activité ; les ſymptômes critiques ſont rares, ou très-difficiles à reconnoître, ſur-tout pour les obſervateurs peu exercés dans le traitement des maladies. Le magnétiſeur, dans ce cas, a donc tout à faire, puiſqu'il n'eſt point aidé par la nature : d'où il ſuit des difficultés ſans nombre dans le cours de ſon traitement. C'eſt alors qu'il faut réfléchir ſur ſa poſition ; voir ſi l'on eſt dans le cas de ſacrifier ſon tems, de prodiguer ſes ſoins & ſes peines auſſi long-tems que peut l'exiger la ſuite d'une pareille cure, afin de ne jamais abandonner ſon malade avant ſa guériſon : car ſans cette réſolution, je le répéterai ſans ceſſe, il faudroit mieux ne pas commencer à le magnétiſer.

Une maladie vive n'entraîne point les mêmes inconvénients ; ſa marche eſt ſi rapide, les ſuccès que l'on obtient ſont ſi prompts, qu'on peut, ſans s'armer de beaucoup de conſtance, en entreprendre la guériſon.

Malheureuſement pour le bonheur des hommes actuellement exiſtans, les expériences dans ce genre, qui ſeroient les plus convaincantes en faveur de l'application du *magnétiſme animal*, ſeront encore rares bien long-tems.

Qui oſera le premier, dans les commencemens d'une *maladie aigüe*, dont le nom

ſeul fait frémir un malade devant qui on le prononce, qui oſera, dis-je, dans les commencemens d'une fievre putride ou maligne, &c.; ſe confier pour tout refuge aux ſoins d'un magnétiſeur, à la ſcience duquel on n'ajoute aucune foi ?

Avouons-le, cette confiance ne peut raiſonnablement s'exiger : je ſens que moi-même, à la place de tous ceux qui ne connoiſſent les effets du magnétiſme que par des ouï-dires, je me conduirois comme eux, & que rien dans le monde ne me feroit abandonner ma confiance ancienne dans la médecine ordinaire.

Je ſuppoſe même encore que, dans le commencement d'une maladie dangereuſe, par une eſpece de confiance ou par condeſcendance, on vienne à ſe laiſſer perſuader qu'il eſt néceſſaire de ſe faire *magnétiſer*, ce que l'on aura de parens ou d'amis ne viendront-ils pas tous, guidés par l'amitié & l'intérêt qu'ils portent au malade, pour l'en diſſuader par les raiſons les plus déterminantes ?

Ne trouvons donc pas les hommes ſi injuſtes de ne vouloir ni croire ni ſe confier au magnétiſme, qu'ils ne connoiſſent pas. Un moyen nouveau de curation ne peut être que difficilement admis : il faut plus d'une génération pour amener les hommes à croire & à admettre une nouveauté que la plus ancienne ſuperſtition (celle de la médecine) combat ſans ceſſe.

Je dis plus : autant les médecins ignorans

& de mauvaiſe foi doivent faire leurs efforts pour faire rejeter un moyen qui abat leur puiſſance & détruit leur intérêt, autant les médecins honnêtes & inſtruits, accoutumés à connoître les effets, ſouvent funeſtes, de la crédulité aveugle des hommes, doivent auſſi rejeter un moyen que, ne connoiſſant pas, ils rangent par habitude dans la claſſe de tous les empiriſmes, contre leſquels leur ſageſſe les fait lutter ſans ceſſe.

C'eſt entre les mains des *magnétiſeurs* inſtruits qu'eſt dépoſé aujourd'hui le bonheur des hommes à venir; c'eſt par la ſageſſe & la modération de leurs propos, autant que par leurs ſuccès prompts & certains dans le traitement des maladies, qu'ils parviendront peu à peu à perſuader de la vérité & des bons effets du magnétiſme. La confiance dans les *magnétiſeurs* doit précéder la confiance au *magnétiſme*, puiſque ce dernier ne peut avoir d'efficacité, qu'autant qu'il ſera prudemment & ſûrement adminiſtré.

Suite des expériences de Buzancy.

Le séjour de *Madeleine* à Paris n'ayant produit aucun bien à sa santé, je projetois, à mon retour à *Buzancy*, de la soigner avec plus de confiance, & de chercher quelques nouveaux moyens à pouvoir ajouter à ceux que j'avois employés jusqu'alors avec elle ; car le *somnambulisme magnétique*, dans lequel elle entroit fort aisément, n'avoit point du tout avancé sa guérison ; c'étoit la seule, comme je l'ai déjà dit, de tous les malades devenus *somnambules* que j'avois traités jusqu'alors, qui n'avoit rien connu à sa situation, & qui, n'ayant jamais eu le moindre pressentiment, n'avoit par conséquent pu m'indiquer aucun remede ou moyen pour la soulager. Ses attaques d'*épilepsie* étoient bien devenues moins fortes & moins fréquentes, mais enfin elles existoient toujours.

Dès le *lendemain* de mon arrivée à Buzancy, le 18 Avril, j'ai essayé sur Madeleine, en *somnambulisme*, différens *renforcemens magnétiques*, comme de mettre plusieurs personnes entre elle & moi, & de l'actionner ainsi au travers de leurs corps. Quelquefois je faisois prendre une *bouteille* à la personne la plus près d'elle, & je la

lui faisois diriger sur l'estomac. Cette fille souffroit alors beaucoup ; elle ressentoit des coliques très-fortes, que le bruit qui se passoit dans ses entrailles manifestoit assez. Lorsque ses plaintes devenoient par trop répétées, je cessois mon action.

Pendant plus d'un mois, j'ai eu la persévérance de la *magnétiser* ainsi de toutes les manieres possibles ; j'espérois pouvoir par-là déterminer *une crise* favorable, & changer enfin l'état stationnaire de la maladie : mais tous mes efforts ont été superflus.

Lorsqu'elle avoit ainsi souffert quelquefois pendant plus d'une heure de suite, je la voyois, à la fin de mon opération, se relever & s'asseoir aussi tranquillement, que si je ne lui eusse rien fait du tout. Lassé enfin de l'inutilité de mes soins, j'ai pris le parti de renvoyer définitivement cette fille chez elle, avec la triste certitude de ne l'avoir pas guérie.

Quoiqu'il en soit, de tous les efforts que j'ai tentés inutilement pour être utile à cette malheureuse créature, mes essais n'ont pas été perdus pour mon instruction. J'avois bien eu jusqu'alors l'idée la plus avantageuse *du verre*, comme le meilleur *conducteur magnétique* possible ; mais j'ignorois jusqu'à quel point il peut servir de *renforcement* dans la suite d'un traitement.

Lorsque je voulois *doubler & tripler* même mon action sur Madeleine, je prenois quelquefois deux ou trois de mes gens, à qui je donnois à chacun une *bouteille vide*, que

je leur faiſois diriger ſur cette fille, ſouvent à une diſtance fort conſidérable. Etant ainſi aſſaillie de tous les côtés, elle ne ſavoit où ſe mettre : ſes deux mains ſe portoient alternativement aux quatre endroits de ſon corps, qui ſervoient de but aux bouteilles, & l'effet qui ſe paſſoit en elle alors, étoit incroyablement augmenté. Combien de fois depuis je me ſuis ſervi victorieuſement de ce moyen dans beaucoup d'autres occaſions !

Le beſoin que j'avois de mes gens pour m'aider dans la ſuite du traitement de Madeleine, joint à la fatigue que m'auroit occaſionnée la conduite ſuivie de quantité d'autres malades que j'avois reçus chez moi, m'engagea, dans ce tems, à montrer à deux d'entr'eux les moyens de m'aider avec plus d'utilité. Le pouvoir qu'ils ſe reconnoiſſoient en *magnétiſant* d'abord avec moi, les ſurprenoit beaucoup & les amuſoit de même : mais lorſque peu à peu je les fis *magnétiſer* tout ſeuls, leur ardeur & leur zele augmenterent beaucoup.

Bientôt je pus confier à *Ribault* & à *Clément* la conduite entiere de pluſieurs malades; & l'on verra, dans la ſuite des cures que je rapporte, combien ils m'ont ſecondé utilement.

Avant de parler des nouvelles cures qui ſe ſont effectuées à Buzancy, je veux parler encore des propriétés du verre. Cette ſubſtance eſt d'une ſi grande utilité dans l'uſage du magnétiſme animal, qu'il eſt

bon, en s'en ſervant, de pouvoir ſe rendre raiſon des phénomenes qu'elle produit.

Le verre, comme on le ſait, eſt, dans les corps non organiſés, un de ceux qui ſert le plus à manifeſter le phénomene de l'électricité ; ce qui revient à dire que ce corps eſt plus ſuſceptible qu'un autre *de retenir en lui & à ſa ſurface le fluide univerſel dans un plus grand mouvement ;* car c'eſt-là, à proprement parler, ce que l'on doit entendre par le mot d'*électricité.*

J'engage beaucoup à peſer ſur cette définition de l'*électricité.* Il eſt néceſſaire de s'entendre ſur le ſens des mots dont on ſe ſert, pour pouvoir bien expliquer ſes idées. Je ſuppoſe, par exemple, un verre rempli d'eau que l'on poſeroit tranquillement ſur une table : dans cet état, je pourrai dire qu'il n'y a *nul mouvement* dans cette eau, *ou nulle électricité ;* mais ſi, après avoir mis le doigt dans le verre, je le tourne avec précaution, pour ne pas répandre l'eau pardeſſus les bords, je produirai dès-lors un *mouvement* marqué dans le fluide, qui n'exiſtoit pas auparavant. Hé bien, ce *mouvement* eſt préciſément ce que j'entends par le mot *électricité ;* & le repos qui ſe produit dans l'eau, après en avoir retiré mon doigt, eſt ce qui correſpond au déchargement de l'électricité, qui lui-même, à proprement parler, n'eſt qu'un rétabliſſement de l'équilibre.

Etendons plus loin la comparaiſon, &

nous verrons que par-tout où nous procurons un *mouvement* quelconque, il s'y paſſe le même effet que dans le verre d'eau & qu'il y eſt tout auſſi paſſager.

Je frappe, par exemple, ſur une cloche. Qu'arrive-t-il alors, ſi ce n'eſt un mouvement plus grand du fluide univerſel, que, par le choc, je détermine dans l'intérieur du métal, lequel mouvement ſe manifeſte à nos oreilles par le *ſon* & à notre *toucher* par le frémiſſement de la cloche: mais peu à peu, de même que dans le verre d'eau, le fluide univerſel tend à reprendre ſa tranquillité ordinaire, qui n'a pu être troublée ſans déranger l'équilibre général: alors le bruit & le frémiſſement ceſſent, & la cloche ſe retrouve dans le même état où elle étoit précédemment.

C'eſt encore ici l'explication parfaite de l'*électricité.* Tant que la cloche étoit en vibration, on auroit pu dire qu'elle étoit électriſée. Si l'on en eût alors approché la main, comme d'un conducteur électrique, il n'en fût pas pour cela ſorti d'étincelles, mais on eût éprouvé un friſſonnement au bout des doigts, & le ſon n'auroit ceſſé entiérement, qu'autant que par l'attouchement on eût déchargé la cloche de toute ſon *électricité*, ou, pour parler en d'autres termes, lorſque l'on auroit rétabli l'équilibre dans le fluide univerſel.

Les exemples que j'ai déjà donnés dans ce genre, page 217, me diſpenſe d'en donner davantage à préſent: mais voyons ce

qui ſe paſſe dans les expériences ordinaires de l'électricité. Avec un plateau de verre, je détermine un plus grand mouvement du fluide univerſel dans l'intérieur de mon conducteur ; plus mon plateau eſt grand, plus le mouvement que je procure eſt conſidérable, plus par conſéquent le tourbillon qu'il forme s'étend à une plus grande diſtance autour du conducteur. Ne voilà-t-il pas abſolument le même effet que dans l'exemple ci-deſſus de la cloche en vibration ? Lorſque mon conducteur eſt ainſi chargé, ou, pour mieux s'exprimer, lorſqu'il a reçu la quantité de mouvement dont il eſt ſuſceptible, ſi j'en approche la main, je fais auſſi-tôt ceſſer le mouvement ou la vibration du conducteur. Il eſt vrai qu'au lieu d'un frémiſſement au bout des doigts, c'eſt une petite commotion que je reſſens, & qu'il ſe manifeſte une étincelle : mais ce déchargement, ſoi-diſant d'*électricité*, n'en eſt pas moins, comme ci-deſſus, un effet tout ſimple de *repos & d'équilibre du fluide univerſel.*

Le mot d'*électricité* une fois bien entendu de la maniere que je viens de l'expliquer, revenons au verre.

Si ce corps manifeſte auſſi aiſément le phénomene de l'*électricité ;* autrement dit, s'il eſt ſuſceptible de retenir auſſi longtems le fluide univerſel dans un grand mouvement à ſa ſurface, n'en devons-nous pas conclure qu'il n'a cette faculté qu'en raiſon de ce que, même dans le repos, le fluide

univerſel

univerſel circule plus vivement en lui que dans tout autre corps? C'eſt cette derniere propriété qui, ſuivant moi, conſtitue le verre *corps électrique.* Plus il y a de mouvement ou de ton de mouvement dans un corps, plus on peut dire qu'il eſt électrique, & ſuſceptible par conſéquent de manifeſter le phénomene *de l'électricité.*

Un homme eſt plus *électrique* qu'un arbre, celui-ci l'eſt plus qu'un tube de verre, ce dernier plus qu'une barre d'aimant, & ainſi de ſuite.

Le verre, malgré ſes propriétés *électriques* (4), ne pourroit jamais de lui-même avoir aucune influence ſur notre ſyſtême nerveux. Son ton de mouvement n'ayant pas l'accélération néceſſaire, n'eſt *ni aſſez tenu, ni aſſez pénétrant* pour s'aſſimiler à notre organiſation : mais ſitôt qu'il eſt *magnétiſé*, ſon électricité ſe trouve en analogie avec la nôtre, & alors il devient un conducteur *magnétique animal* d'autant meilleur, qu'en vertu de ſon mouvement propre, il entretient en lui plus long-tems l'accélération qu'il a reçue.

Après le *verre*, il eſt une autre ſubſtance qui dénote à l'expérience encore une plus grande force ou impulſion de mouvement; ce ſont les nerfs dont je veux parler. On ſait qu'un plateau qui en eſt formé, produit une électricité plus active encore que le verre. C'eſt donc auſſi la preuve d'un mouvement intrinſeque du fluide univerſel dans les nerfs, plus grand que dans tout autre

corps, & de la susceptibilité qu'ils ont à pouvoir en accumuler davantage à leur surface.

On peut donc dire avec fondement que les nérfs sont *électriques*, & qu'aucun corps dans la nature ne manifeste cette propriété à un aussi haut degré. Voilà, si je ne me trompe, la véritable clef des phénomenes physiques que présente le magnétisme animal.

Le seul effet, pour ainsi dire *créateur*, que nous ayons le pouvoir de produire, c'est celui d'accélérer le mouvement dans les corps, en les frappant d'une maniere quelconque. C'est par des *chocs* & des *frottemens* que nous produisons le son; que nous obtenons du feu, d'où dérive la flamme, & par suite la lumiere. C'est de même par une accélération de mouvement que nous imitons deux des phénomenes les plus étonnans de *la nature*, ceux de l'*aimant* & de l'*électricité aérienne*, désignés sous le nom d'*éclairs* & de *tonnerre*. Le seul regne où nous n'ayons pas jusqu'ici, exercé notre puissance accélératrice, est le regne animal, tandis que de même, par un effet de *mouvement* sur le systême nerveux, nous pouvons produire quantité de phénomenes utiles & nouveaux sur les êtres organisés. Mais non; contens & satisfaits de notre supériorité sur toute la nature morte, nous avons borné là nos jouissances, sans songer à ébaucher la mine la plus abondante en phénomenes.

L'homme à la tête de tout son regne; cet

être, dont l'*essence* est encore un problême pour la plus grande partie de ses semblables, l'homme, dis-je, comme chef immédiat de toute la nature animalisée, doit, dans son *organisation matérielle*, être aussi susceptible d'accélération de mouvement que tout le reste de la nature : ses nerfs, *électriques* au suprême degré, sont les canaux susceptibles de recevoir & propager cette accélération prodigieuse de mouvement : il ne faut que *vouloir* user d'une partie de notre puissance *physique* & *naturelle*, pour mettre en jeu cette propriété.

La cause premiere du *mouvement général*, est, je crois, inexpliquable ; nous savons seulement qu'il en existe une, & cela doit nous suffire.

D'après cette donnée incontestable, il est clair que ce mouvement vivifie toute la nature ; mais la maniere dont il agit dans le regne animal & végétal, est différente de celle dont il agit dans le regne minéral. Dans ce dernier, il ne paroît pas exister de mouvement du centre à la circonférence ; tout y est le produit de diverses *modifications*, *juxta-position* ou *agrégation de parties*, tel enfin que le phénomene de la *cristallisation* nous en donne l'apperçu ; au lieu que dans les autres regnes il existe véritablement une source de vie, un foyer particulier, d'où part l'expansion de mouvement ; & c'est ce qu'on désigne en général sous le nom de *principe vital*.

Dans le regne végétal, le *principe vital*

peut ſe reconnoître aiſément. On ſait qu'il exiſte dans le germe des plantes, & que c'eſt de ce foyer, comme *centre*, que partent toutes les extenſions de mouvement qui font naître, croître, & ſe fortifier toutes les productions végétales.

Dans le regne animal, le *principe vital* eſt auſſi contenu dans un germe; & c'eſt auſſi de lui qu'émanent toutes les extenſions de mouvement favorable à la vie & à l'entretien des animaux.

Le principe vital eſt donc le *foyer expanſateur du mouvement* dans tous les corps organiſés; & les *fibres* dans les végétaux, de même que les *nerfs*, dans les animaux, ſont les conducteurs paſſifs de ce mouvement, ou *électricité naturelle*. Tant que le *principe vital* dans un corps eſt ſuffiſamment fourni d'*électricité*, on ſent qu'il communique, au corps qui le renferme, toute la force & la vie dont il eſt ſuſceptible, & qu'aucun moyen quelconque ne peut ni l'augmenter ni le renforcer: mais ſi, par quelque cauſe ſeconde, le *principe vital* vient à s'appauvrir, on ſent qu'il en doit réſulter un déſordre apparent dans une des parties de ce corps; c'eſt alors que ſe manifeſte la maladie.

Si l'on ne parvient pas, par des remedes convenables ou autres moyens quelconques, à rendre au *principe vital* la quantité d'*électricité* dont il a beſoin pour alimenter toutes ſes branches, l'équilibre dans tout le ſyſtême animé ſe rompra totalement, & la mort s'enſuivra.

La maladie dans les hommes, ſtrictement parlant, ne vient uniquement que de ce défaut d'équilibre ou de circulation de l'*électricité animale.* Pour rétablir cet équilibre, il n'y a que deux manieres de s'y prendre; l'une, en débarraſſant la partie malade des obſtacles qui nuiſent à la circulation de l'*électricité animale*, & l'autre, en agiſſant immédiatement ſur le *principe vital*, pour le renforcer & lui donner les moyens de chaſſer lui-même les obſtacles qui nuiſent à ſon cours. Le premier moyen eſt celui que la médecine ordinaire emploie le plus ſouvent : les remedes intérieurs, pour la plupart, n'agiſſent que ſur les obſtacles; & s'il en eſt quelques-uns dont l'action s'étende juſques ſur le *principe vital*, ce n'eſt que dans des cas particuliers & accidentellement.

Le ſecond moyen eſt rempli par les *magnétiſeurs.* Le *principe vital* étant un foyer d'électricité, ne peut être renforcé que par une électricité qui lui ſoit analogue; & c'eſt ce qui arrive dans l'application du magnétiſme animal. D'un *principe vital* bien organiſé, s'échappe, par les nerfs, une électricité animale, active, & pénétrante, dirigée ſur les nerfs d'un malade : ceux-ci s'en emparent avec une avidité extrême, & vont porter cette action, à leur tour, ſur leur *principe vital*, qui a beſoin d'être renforcé. Si le malade n'eſt pas exténué, ſi la longueur de ſa maladie ou les mauvais remedes n'ont pas trop appauvri ſon *principe*

vital; alors celui-ci a la force de réactionner l'effet qu'il a reçu, & d'encore en encore, en plus ou moins de tems, la circulation d'électricité (ainsi établie) finit par maîtriser & chasser totalement l'obstacle qui gênoit son cours, & la santé se manifeste en même tems que l'*équilibre électrique* s'établit entre le magnétiseur & le magnétisé. (5)

Tous les corps ayant vie sont susceptibles de se communiquer ainsi leur électricité. Si les arbres & les végétaux croissent d'une maniere plus active étant rapprochés les uns des autres, que lorsqu'ils sont isolés, ce n'est qu'en raison de la circulation d'*électricité végétale* qui s'établit entr'eux.

Il en est de même des animaux en troupe & vivant en liberté. Cette loi animale s'étend même jusques sur les hommes libres vivant de chasse au milieu des bois: leur force & leur activité sont incomparablement plus fortes que celles des hommes rassemblés, comme eux, en société, mais vivant sous des toits & dans toutes les entraves sociales.

Cette circulation de mouvement, dans l'ordre brute & naturel des choses, est, comme on le voit, absolument passive, & dépendante uniquement de la *premiere impulsion génératrice du mouvement universel*: tout ce qui est matiere en doit aveuglément ressentir les influences, & ne doit point avoir la puissance d'en changer les regles.

L'homme ſeul paroît contrarier cette loi générale. Loin d'y obéir aveuglément, comme le reſte de la nature, nous le voyons ſans ceſſe, par ſes mouvemens déſordonnés, déranger l'équilibre univerſel ; auſſi avoit-il beſoin, phyſiquement parlant, d'un moyen qui pût balancer les mauvais effets de ſa moralité ſur ſon organiſation ; & c'eſt auſſi ce dont il jouit au ſuprême degré. C'eſt dans ſa ſenſibilité à la vue des maux de ſes ſemblables ; c'eſt dans ſon chagrin à la perte de ſes amis, que je vois ſe manifeſter dans l'homme des facultés bien ſupérieures à celles du reſte des êtres animés.

Quel autre être dans la nature, excepté l'homme, eſt ſuſceptible de cette ſenſibilité aux maux de ſes ſemblables ? Nous n'en connoiſſons pas. Depuis le ver de terre juſqu'au chien, ſi digne, par ſon aimable inſtinct, de notre attachement, nous voyons tous les animaux, paſſé le tems de leurs beſoins productifs, être indifférens les uns pour les autres, s'abandonner dans leurs maladies, & quelques-uns d'entr'eux dévorer même les reſtes de leurs ſemblables. L'homme ſeul poſſede cette ſenſibilité ſi deſirable : ſi, loin de chercher à l'étouffer en lui, il ſe laiſſoit aller à ſes douces impulſions, il ſe reconnoîtroit ſans ceſſe le pouvoir de renforcer *ſon principe vital à ſa volonté*, & de réparer, par ſon action, celui de ſes ſemblables.

C'eſt ici qu'il faut s'arrêter ſur les expli-

cations physiques du pouvoir des hommes. Quelle est la nature de *cette volonté*, seul agent de l'action artificielle de son *principe vital?* N'est-ce pas ici le joint de deux essences que l'on ne peut ni voir ni apprécier ? En remontant jusqu'au *principe vital*, je peux bien comprendre encore qu'il est le dernier échelon de *la matiere;* & l'*électricité* m'en donne une espece d'apperçu (6); mais par delà le dernier échelon de la matiere, que peut-il y avoir encore? La *volonté* existe cependant; son action sur le *principe vital est* manifeste: mais quelle est sa nature? Si son principe est au-delà de la matiere, il faut absolument reconnoître en nous l'existence d'un principe immatériel, émanant de la source & du principe créateur de l'univers.

Le plus grand argument des matérialistes tombe nécessairement, s'il est prouvé que l'homme est doué d'une *volonté libre*, capable d'agir à son gré sur la matiere. « Un » corps, *disent les partisans du matérialisme*, » ne peut recevoir d'impulsion que par le » choc d'un corps: si donc ce que l'on ap» pelle *esprit* ou *ame* peut produire une ac» tion sur la matiere, il faut en conclure » que cette ame elle-même est matiere. » Ce raisonnement sans doute est spécieux; mais on peut y répondre aujourd'hui d'une maniere victorieuse. Si tout est matiere dans l'homme, il ne doit point exister de liberté dans ses actes. La matiere, de quelque ténuité qu'on la suppose, est soumise à des

regles invariables qu'elle ne peut pas contrarier. Si donc l'homme a le pouvoir de contrarier ces regles, de ſe rendre, pour ainſi dire, le maître des modifications de la matiere, il faut qu'il poſſede en lui plus que de la matiere; car enfin, elle ne peut pas être en même-tems active & paſſive, ni devenir alternativement cauſe & effet.

Mais de quelle nature eſt, demandera-t-on, ce *principe immatériel* exiſtant dans l'homme? Ici s'arrêtent toutes mes recherches. Content de reconnoître ce *principe*, & de le voir ſe manifeſter par ma *volonté*, je me garde bien de lui aſſigner un nom & de le claſſer dans mes idées : toutes les dénominations que je lui donnerois, ne pourroient jamais exprimer le ſentiment que j'ai de ſon exiſtence.

La communication bien directe de la *volonté* ſur le *principe vital* n'eſt donc plus un doute pour nous; & ce que j'ai dit touchant l'électricité, explique clairement le reſte des phénomenes que préſente l'application du *magnétiſme animal.*

Si l'homme donc, comme nous l'avons vu lorſqu'il eſt en parfaite ſanté, poſſede en lui la ſource la plus féconde de mouvemens, & les meilleurs conducteurs poſſibles pour porter ſon *électricité bienfaiſante* ſur ſes ſemblables, c'eſt donc de lui ſeul qu'il faut attendre les plus grands ſecours dans les maladies; c'eſt par le moyen de ſon *électricité nerveuſe* qu'il peut agir victo-

rieuſement ſur elles ; & la ſcience de mettre en jeu cette électricité, eſt, à proprement parler, celle déſignée ſous le nom de *magnétiſme animal.*

Quand, dans mes premiers mémoires, j'ai dit que nous pouvions nous conſidérer comme des machines électriques parfaites, voilà ce que je deſirois faire entendre, & ce que sûrement beaucoup de magnétiſeurs ont très-bien compris. Ceux qui ſavent ſe rendre ainſi raiſon des effets qu'ils produiſent, ſatisfont doublement leur cœur & leur eſprit : mais on ſent que, pour bien magnétiſer, il n'eſt pas abſolument néceſſaire d'entendre tout ce que je viens de dire. L'homme borné, qui ſe perſuadera pouvoir ſoulager ſon ſemblable, & qui le deſirera ardemment, pourra, ſoutenu par une foi bien ardente dans ſes moyens, produire autant d'effets que le phyſicien le plus habile. Ceci explique à merveille beaucoup de pratiques du peuple, en apparence ſuperſtitieuſes, mais quelquefois fort efficaces dans de certaines maladies. Qui n'a pas entendu parler de l'art de guérir par le *ſecret*, ou par *des paroles jointes* à un *attouchement quelconque ?* Certain payſan croit avoir le pouvoir de guérir les entorſes, un autre les fievres continues, un autre les fievres intermittentes : leur foi, ainſi circonſcrite à une ſeule eſpece de maladie, les empêche d'outre-paſſer leur prétendu pouvoir. On s'imagine bien qu'ils manquent fort ſouvent les cures qu'ils entreprennent ; mais enfin ils en font quel-

quefois de véritablement merveilleuſes, & cela doit être, d'après le plus ou moins d'empêchement que le fluide univerſel trouve à ſe remettre dans l'équilibre où il tend continuellement. Il ne faut quelquefois, à la maladie la plus grave en apparence, que la plus petite *commotion électrique animale*, pour en arrêter tous les ſymptômes fâcheux.

Quoi qu'il en ſoit, lorſque l'on comprend bien la cauſe des effets ſurprenans & ſalutaires que procure la *puiſſance électrique* ou *magnétique animale*, on en conclut tout naturellement que l'imagination confiante du magnétiſé ne doit pas y ajouter beaucoup, mais bien celle du magnétiſeur. Car enfin, ſoit qu'on ſe rende compte ou non de la réalité de ſes moyens, il faut que, d'une façon ou de l'autre, on croie fermement avoir la puiſſance de produire un effet pour ſe mettre en devoir de l'exercer : mais dès-lors qu'on a acquis cette foi aveugle ou raiſonnée, les mêmes réſultats doivent s'enſuivre.

Le ſeul *magnétiſme* efficace étant celui qui part directement de nous, on ſent que celui de tout autre corps ne peut nous être d'aucune utilité bien marquée : mais il n'en eſt pas ainſi lorſque nous aſſimilons, pour ainſi dire, ces divers corps à nous-mêmes ; lorſqu'enfin nous les rendons conducteurs de notre électricité.

Tout corps quelconque peut également nous ſervir de conducteurs ; mais il en eſt entr'eux de plus ou moins puiſſans. Or la

regle la plus sûre pour reconnoître les meilleurs conducteurs, c'eſt de chercher à diſtinguer ceux dans leſquels il y a le plus de mouvement ou d'*électricité*. De cette claſſe ſont certainement les *animaux*, puis les *arbres* dans le regne végétal; & dans le regne minéral, le *verre* & l'*aimant*. L'électricité de ces divers corps eſt certainement moins forte que celle que nous poſſédons; ce qui fait que nous pouvons agir *en plus* à leur égard.

Lors donc que je magnétiſe un arbre, par exemple, je lui communique mon *ton de mouvement*, & je le mets en équilibre avec moi, comme le plateau électrique met un conducteur métallique en équilibre pour un moment avec lui. Tant que cet équilibre durera entre l'*arbre* & moi, il devra réſulter, à ſon approche, les mêmes effets à peu près que ceux que je produirois moi-même : c'eſt auſſi ce que l'expérience prouve à la lettre. L'*arbre de Buzancy* a le pouvoir de mettre & d'ôter de *criſe magnétique* tous les êtres ſur leſquels j'ai déjà produit cet effet : c'eſt une conſéquence très-ſimple de ce que je viens d'établir. Comme enſuite cet équilibre de l'*arbre* avec moi dépend abſolument de *ma volonté*, il doit ſubſiſter autant & ſi long-tems que *je voudrai* l'entretenir; ce qui de ma part, n'exige pas de grands efforts, vu l'état paſſif où il eſt à mon égard, & l'eſpece d'analogie qui exiſte naturellement entre ſon *électricité végétale* & la mienne (7).

Je pourrois en dire autant du *verre* & de

l'*aimant*, & par ſuite, de tous les autres corps dont on pourroit ſe ſervir comme conducteurs du magnétiſme animal, & dont l'influence ſeroit plus ou moins active, en raiſon du plus ou moins d'analogie de leur électricité avec la nôtre.

Je ne pouſſerai pas plus loin mes raiſonnemens ſur les cauſes des effets magnétiques ; je ſens qu'il eſt impoſſible de réſoudre aujourd'hui mille difficultés qui ſe préſentent à mon eſprit. Dans cinquante ans peut-être mes réflexions ſeront déjà ſurannées. Mais enfin il faut bien faire un premier pas ; c'eſt la marche de toutes les connoiſſances : il faut que de nouveaux phénomenes amenent de nouvelles idées. L'art de la guerre, la phyſique, & la poéſie ont eu des regles avant d'avoir acquis le degré de perfection où nous les voyons aujourd'hui. Puiſſent ſeulement mes recherches fort bornées, mettre ſur la voie d'en faire de plus profondes, & donner du magnétiſme animal l'idée juſte & relevée qu'on en doit prendre, & le faire entrevoir comme la ſource d'un progrès rapide dans toutes les connoiſſances humaines !

Cure de maux de poitrine, & de foibleſſe d'eſtomac.

LE nommé Louis Quentin, âgé de 23 ans, de la paroiſſe de Buzancy, vint me trouver le mardi 3 Mai, pour me prier de lui faire paſſer un mal de dents dont il ſouffroit depuis trois ſemaines. Il ne me diſoit point qu'il eût d'autres incommodités, de ſorte que je ne m'occupai qu'à magnétiſer ſa tête & ſes dents; mais, à mon grand étonnement, je vois cet homme pâlir au bout de cinq minutes: il me dit de le laiſſer tranquille, par ce que je lui occaſionnois des maux de cœur, des foibleſſes, & des picotemens dans les membres.

Me doutant bien alors qu'il falloit qu'il eût autre choſe qu'un mal de dents, pour reſſentir des effets auſſi prompts & auſſi marqués du magnétiſme, je l'engageai à ſe laiſſer faire : mais comme ſa douleur de dents étoit paſſée, il ne le voulut pas abſolument, & je fus obligé de l'abandonner. Peu à peu ſes maux de cœur & ſes étourdiſſemens diminuerent ; & lorſqu'ils furent totalement diſſipés, le malde dents lui reprit avec une violence extrême. Il fallut bien alors qu'il ſe laiſsât magnétiſer de nouveau.

Je ne m'en tins pas alors ſeulement à la

tête, & je posai une de mes mains sur sa poitrine, en la descendant graduellement jusques sur le ventre; peu à peu les rages de dents disparurent, en même tems que les maux de cœur, les étouffemens & les inquiétudes dans les membres se firent ressentir de nouveau. Il me disoit encore de le laisser; mais je ne l'écoutai plus, & continuai à l'actionner de toute ma force. Je lui occasionnai des spasmes, des commencemens de crises dont il se réveilloit promptement. Il eut un étouffement violent, mes mains le brûloient, il les trouvoit d'une pesanteur excessive : & comme il conservoit en partie sa connoissance, il souffroit véritablement beaucoup. Je le laissai au bout d'une demi-heure, & le renvoyai chez lui avec injonction de venir me retrouver dans l'après-midi.

Il vint sur les six heures du soir; & pour cette fois il tomba, après un quart d'heure de souffrances, dans l'état de somnambulisme magnétique. Bientôt il se mit à parler sans suite: il vouloit travailler, aller à Soissons. En le calmant (8), il reprenoit sa raison; mais ses souffrances la lui faisoient perdre bientot. Au bout d'une demi-heure, il devint plus tranquille, & put me rendre compte de son état: « J'ai, me dit-il, une crasse de poussiere sur l'estomac, mêlée avec de la bile recuite; les maux de cœur que je sens tous les matins, viennent du besoin que j'ai de rendre tout cela par le haut; mais comme je ne peux pas vomir, tout est là,

ſur mon eſtomac, comme une croûte épaiſſe qui va m'occaſionner une forte maladie. — Que faut-il vous donner, dans ce moment-ci, pour vous ſoulager? — Demain il me faut prendre un vomitif, & je vous dirai après ce qu'il s'enſuivra. — Une demi-heure après, il m'aſſura que le vomitif du lendemain feroit d'autant plus d'effet, qu'il ſentoit que les humeurs ſe détachoient dans ſon eſtomac. C'eſt, me diſoit-il, comme un pot qui bout là-dedans; & ça me travaille depuis les pieds juſqu'à la tête — La fievre lui prit, qui, ſuivant ſon indication, devoit durer une heure environ; ce qui effectivement eut lieu.

Vers neuf heures du ſoir, quoiqu'il fût d'une foibleſſe extrême, je le reconduiſis chez lui dans l'état magnétique; & après l'avoir bien fait ſe réchauffer, je le fis coucher. Il ſouffroit toujours & ſe plaignoit beaucoup. Une fois dans ſon lit, il me pria de le retirer de cet état-là, qui l'affoibliſſoit trop; & je lui ouvris les yeux. Il étoit neuf heures un quart du ſoir.

Son étonnement, à ſon réveil, de ſe trouver dans ſon lit, ſans ſe reſſouvenir de rien depuis qu'il étoit venu me trouver à ſix heures du ſoir, fut ſi grand, qu'il en reſta ſtupéfait & interdit. Il étoit honteux de voir qu'il étoit tombé en criſe; il n'en vouloit rien croire, & demandoit à ſa femme ſi c'étoit vrai qu'on l'avoit fait boire, ajoutant qu'il n'y avoit rien de plus fâcheux que ce qui lui arrivoit là; qu'il reſſembloit à un

un ivrogne : il en avoit les larmes aux yeux, & ne ſavoit qu'elle contenance faire. Pluſieurs perſonnes qui ſe trouvoient avec moi dans ſa chambre, avoient beau chercher à le calmer, en lui diſant que c'étoit pour lui un bonheur d'être tombé en criſe, puiſqu'il avoit dit, en leur préſence, que ſans le Magnétiſme il eût fait une maladie terrible, dont peut être il ſeroit mort, tandis qu'en peu de jours il alloit être totalement guéri ; il n'écoutoit perſonne, tant il avoit de honte d'avoir perdu connoiſſance pendant quelques heures. « C'eſt bon pour des filles » & des enfans, répétoit-il ſans ceſſe, » de tomber en criſe ; mais un homme fort » comme moi, cela n'eſt pas poſſible. » Le fait eſt que depuis l'année paſſée il n'avoit fait que rire & plaiſanter du Magnétiſme, il n'avoit pas cru du tout aux effets du ſomnambuliſme, & s'en étoit ſouvent moqué hautement ; de ſorte que ſon petit amour-propre étoit fort bleſſé d'être obligé de ſe rétracter. Cet exemple pourra bien ſe répéter ſouvent par la ſuite. Combien je connois de gens qui ſeroient encore plus honteux que Quentin, ſi pareille aventure leur arrivoit ! Ce que cependant, malgré toute leur incrédulité, je leur ſouhaite, à la premiere occaſion, de tout mon cœur.

Il paſſa la nuit fort tranquillement, & dormit mieux que de coutume. Le lendemain, il prit, à cinq heures du matin, quinze grains d'ipécacuanha, qui le firent vomir quatre fois.

A onze heures, je le mis en criſe ſans lui

faire éprouver les mêmes maux de cœur & les mêmes effets que la veille ; quoique souffrant, il me parla de son état. Le vomitif n'avoit fait que dégager les premieres voies ; il m'en demanda un second pour le lendemain, qui enleveroit le reste de son embarras.

— Croyez-vous, lui demandai-je, être tout à fait débarrassé demain ? — Non, me répondit-il, il me restera encore de la bile ; mais mon estomac & ma poitrine sont trop foibles pour pouvoir prendre un troisieme vomitif. La bile partiroit bien, mais il viendroit du sang avec, & cela me feroit plus de mal que de bien — . Au bout d'une heure de crise, il me dit que les humeurs, chez lui, étoient dans un grand mouvement, & que l'état où il étoit les préparoit à s'évacuer le lendemain avec abondance. — Quel vomitif vous faut-il demain ? — Un grain d'émétique dans un verre d'eau ; cela seroit trop fort pour moi dans un autre temps, mais demain, c'est ce qu'il me faut, parce que la bile noire, qui faisoit croûte sur mon estomac, est bien délayée & ne demande qu'à sortir.

Il me parla ensuite du métier qu'il faisoit, lequel étoit contraire à sa santé : il me dit que de sa vie il ne pouvoit se bien porter tant qu'il le continueroit. — Quel est donc votre métier ? — C'est celui de cribleur de blé ; je passe toutes les journées dans la poussiere ; j'en avale & j'en respire continuellement ; cela forme des embarras dans ma poitrine & des crasses sur mon estomac ; j'ai des maux de cœur perpétuels : il faudroit, pour me bien

porter, que je me fiſſe vomir tous les quinze jours ; & vous ſentez bien que c'eſt impoſſible à faire; les remedes abrégeroient mes jours d'une autre maniere —. Je lui conſeillai de quitter ce métier, qui, quoique lucratif en lui-même, lui deviendroit onéreux par les dépenſes que lui occaſionneroient ſes maladies. Il en convint, & me promit de l'abandonner.

Quand je l'eus remis dans l'état naturel au bout de deux heures, il ſe ſentit très-foible, mais ſans ſouffrance. Il avoit eu la fievre une heure environ pendant le temps de ſa criſe.

Sur les ſix heures du ſoir, je le mis en criſe une troiſieme fois, pendant laquelle il ſouffrit les mêmes maux que dans les criſes précédentes ; il eût la fievre environ deux heures : il me confirma le bon effet de l'émétique qu'il prendroit le lendemain, & me dit que c'étoit la derniere fois que je pourois le mettre dans l'état où il étoit, parce qu'après ſa purgation il ne ſeroit plus malade.

Comme il ſavoit écrire, je voulus avoir de lui-même un témoignage plus ſûr que toutes nos paroles, qu'il ne croyoit guere, de l'état dans lequel il étoit tombé, & en même temps une preuve de ſon rétabliſſement : il y voyoit très-clair *à la maniere des ſomnambules* ; & il écrivit ce qui ſuit.

Je ſerai guéri demain d'une grande maladie qui auroit duré ſix ſemaines & qui ſera paſſée en trois jours (9).

Ce 4 *mai* 1785.

LOUIS QUENTIN.

Sur les huit heures & demi, je le remenai chez lui dans l'état de somnambulisme; & m'ayant dit à neuf heures qu'il s'affoiblissoit trop, je le réveillai. Comme je lui avois demandé auparavant ce qu'il falloit lui donner pour souper, & qu'il ne s'étoit ordonné qu'un bouillon à l'oseille, je lui dictai son ordonnance à son réveil; ce qu'il eut de la peine à croire, disant qu'avec la faim qu'il avoit, il étoit impossible qu'il se fut imposé une diete aussi austere. Au reste, il n'étoit pas plus crédule que la veille; & sans son écrit, qu'il ne put récuser, je crois qu'il eût pu continuer par la suite à soutenir son premier avis: mais son écrit le terrassa tout à fait. *Voilà ce qui me condamne*, disoit-il; *puisque j'ai écrit cela, il faut bien que je croye aussi tout ce que vous me dites.*

Le lendemain le grain d'émétique lui fit un effet considérable; il rendit des quantités énormes de bile verte & noirâtre. Le soir, il fut très-foible, & le lendemain il se réveilla sans mal de cœur; ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis bien long-temps.

Le dimanche suivant, il prit une médecine, d'après son ordonnance, qui le fit beaucoup évacuer; après quoi il ne devoit plus se ressentir de rien. Mais le lundi matin, on vint réveiller un de mes aides Magnétiseurs, pour lui dire que Quentin souffroit beaucoup de l'estomac & avoit des foiblesses continuelles. *Clément* y fut, & après l'avoir magnétisé & mis en crise, il sut de lui que le samedi après midi, ayant été goûter avec

d'autres ouvriers, il avoit un peu trop mangé, & qu'il en avoit eu une eſpece d'indigeſtion; que la médecine du dimanche n'avoit pas fait, d'après cela, tout l'effet qu'elle devoit faire. A huit heures & demie, il étoit encore dans l'état magnétique; de ſorte que je pus entendre ſon ordonnance pour la journée & le lendemain: « *Il faudra*, dit-il, *me donner* une
» ſoupe légere à mon dîner; une heure après,
» me faire prendre du petit-lait juſqu'à quatre
» heures, & enſuite du bouillon aux herbes,
» le plus amer que l'on pourra; demain,
» au lever du ſoleil, je prendrai un demi-grain
» d'émétique dans un verre d'eau; l'effet en
» ſera paſſé à ſix heures & demie, & à ſept
» on me mettra en criſe, pour dire adieu au
» Magnétiſme. »

Il n'eſt pas néceſſaire de répéter qu'à ſon réveil il eut bien de la peine à croire tout ce qu'on lui rapporta de ſes paroles; le bouillon amer lui déplaiſoit par-deſſus toutes choſes.

Néanmoins, après avoir ſuivi ſon ordonnance à la lettre, & après être reſté une demi-heure dans l'état magnétique, il ſe réveilla, tout ſeul, à ſept heures & demie; & depuis, il jouit d'une très bonne ſanté.

Comme il m'avoit prévenu qu'en continuant ſon métier de cribleur de blé, il couroit le riſque de retomber ſouvent malade, je l'ai engagé à changer d'état; c'eſt à quoi j'ai eu beaucoup de peine à le déterminer: aujourd'hui il eſt garçon jardinier & depuis

huit mois qu'il eſt guéri, il n'a reſſenti aucun ſymptôme de ſa maladie paſſée.

On a vu, dans le détail ci-deſſus, l'eſpece de honte & de chagrin qu'éprouva Quentin lorſqu'il s'apperçut, la premiere fois, qu'il étoit tombé dans l'état de ſomnambuliſme magnétique; il ne pouvoit ſe le perſuader, malgré la quantité d'exemples qu'il avoit eus d'un pareil effet ſur beaucoup d'autres payſans de ſon village & des environs : *C'eſt bon pour des enfans*, pour *des femmes*, diſoit-il, *de tomber en criſe : mais moi ! un homme fort comme moi !* Cet aveu ſi marqué de ſon incrédulité fut, je l'aſſure, une excellente leçon pour moi. Comment, me ſuis-je dit, ai-je pu être aſſez inconſidéré, *aſſez fou même*, pour m'imaginer pouvoir perſuader des perſonnes inſtruites ou prétendant l'être; des Médecins, des Académiciens, & quantité d'autres gens prévenus ou indifférens; & par-deſſus tout cela, n'ayant aucune raiſon déterminante de confiance en moi, tandis que je n'ai pas pu ſeulement perſuader les payſans de mon village ? Aujourd'hui même encore il en eſt parmi eux qui ſe moquent de leurs camarades ſomnambules. Cependant, malgré toute leur prévention, à meſure que quelques-uns d'entre eux tombent malades, ils n'en viennent pas moins me trouver : mais ſi par haſard ils deviennent dans l'état magnétique, ils en reſtent tout auſſi confondus & humiliés que l'étoit Quentin. Enfin, je ſuis certain que juſqu'à ce que, dans chaque maiſon du vil-

lage de Buzancy, il y ait eu un individu ſomnambule, il y reſtera encore des incrédules aux effets du Magnétiſme animal.

Cet exemple doit, ce me ſemble, calmer le zele un peu trop ardent, & rendre plus indulgent ſur l'incrédulité de la multitude, certains magnétiſeurs qui s'efforcent en vain de la perſuader.

Cure de maux d'eſtomac depuis un mois.

LE nommé Jean-Louis *Thuillier*, Maître d'école du village, eſt venu me trouver le matin du Samedi 6 Mai, ſe diſant ſouffrant depuis huit jours de l'eſtomac, au point de ne pouvoir ni travailler ni chanter à l'égliſe.

Je le fis toucher par Clément, qui lui cauſa beaucoup d'émotion : le malade trouva ſa main peſante ſur l'eſtomac. L'émanation magnétique lui parut déſagréable, ainſi que l'eau qu'on lui donna à boire. Au bout d'une demi-heure, il prétendit ſentir ſon mal deſcendre dans le ventre; après quoi il s'en alla.

Sur les ſept heures du ſoir, Clément n'y étant pas pour ſuivre ſa cure, je le magnétiſai moi-même, & au bout d'un quart d'heure je le mis en criſe magnétique. Il nous raconta alors l'hiſtoire de ſa maladie, qui, nous dit-

il, ne feroit pas longue; car tout fon mal étoit defcendu dans le ventre, & étoit tout prêt à en fortir.— Quelle efpece d'humeur, lui demandai-je, avez-vous à rendre? —C'eft, me répondit-il, de la bile d'une finguliere couleur; elle eft jaune & rouge : je n'ai jamais rien vu comme cela. — Toujours dans l'état magnétique, il continua de nous dire qu'il étoit bien aife de fe voir guéri fans être tombé en crife, parce qu'on fe moquoit beaucoup de cela dans le village, & qu'il auroit été bien fâché que cela lui fut arrivé.— Comment, lui demandai-je, fi vous étiez tombé en crife, eft-ce que vous feriez fâché qu'on vous le dit après? — Oui, Monfieur, bien fâché, car ils fe moqueroient tous de moi; & puis demain dimanche, à la grand'Meffe, j'aurois peur d'y tomber au milieu de l'églife; cela m'inquiéteroit beaucoup. — Mais vous êtes en crife dans ce moment-ci; eft-ce que vous ne vous en appercevez pas?— Penfez que non, que je n'y fuis pas. On a les yeux fermés quand on eft en crife, on n'y voit goutte; au lieu que moi, j'y vois très-clair (*) : ah! j'avois affez peur d'y tomber; mais à préfent je vois bien qu'il n'eft pas néceffaire de tomber en crife pour être guéri. — Je fuivis avec lui une converfation affez longue, qui m'amufa d'autant plus, que fa maladie ne m'inquiétoit guere. Néanmoins, pour ne pas lui caufer de diftrac-

(*) Remarquez qu'il avoit toujours les yeux fermés.

tion à la grand'Meſſe du lendemain, je le réveillai ſans le tirer de ſa place; & une fois dans l'état naturel, je le confirmai dans l'idée qu'il avoit de n'être pas tombé en criſe.

Une choſe l'inquiétoit cependant; c'eſt qu'il n'avoit aucun ſouvenir d'être ſorti de ſa maiſon pour me venir trouver. Il ſe rappeloit bien qu'à ſix heures & demie ſa femme lui avoit dit d'aller au château; mais il ne ſavoit pas comment il y étoit venu : depuis le moment de ſa détermination à venir ſe faire magnétiſer, juſqu'à celui de ſon réveil, il n'avoit mémoire de rien : auſſi ſe trouva-t-il fort étonné d'être dans ma chambre. Cependant il étoit ſi loin de croire être tombé en criſe, qu'il s'en alla ſans que cette idée lui vînt à l'eſprit.

Le lendemain, dans la matinée, il fut rencontré, dans une maiſon du village, par quelqu'un qui l'avoit vu la veille en criſe. Il ſe félicitoit d'avoir été guéri auſſi vîte, & cela ſans avoir fermé les yeux comme les autres. Il raconta qu'il avoit rendu une très-grande quantité de bile jaunâtre. La perſonne qui l'entendoit lui demandoit, s'il n'y en avoit pas eu de rougeâtre auſſi. Il reſta aſſez ſurpris, & avoua que c'étoit vrai; mais qu'il n'oſoit pas faire tous ces détails, & qu'il étoit bien étonné qu'on sût cela.

Après la grand'Meſſe, il revint pour ſe faire magnétiſer; mais, à ma grande ſurpriſe, après m'être donné beaucoup de peine, je ne pus parvenir qu'à lui occaſionner un peu de chaleur. Je ne crus pas alors avoir de ménagemens à garder avec lui; & en lui racontant

beaucoup de détails qu'il m'avoit fait la veille, je le laiſſai perſuadé qu'il étoit devenu, comme bien d'autres, dans l'état magnétique, & je lui conſeillai de n'en pas être honteux. Il s'eſt depuis très-bien porté, & a voulu me donner le certificat ci-joint.

« Je ſouſſigné Jean-Hubert-Thuillier, Clerc
» laïque de la paroiſſe de Buzancy, certifie
» avoir été guéri d'une bile recuite ſur l'eſ-
» tomac, qui, depuis un mois, m'empêchoit
» de pouvoir ſouffrir aucune nourriture;
» laquelle guériſon s'eſt opérée chez moi,
» après être reſté deux jours au traitement du
» magnétiſme. A Buzancy, ce 9 Juin 1785.
» *Signé*, JEAN-HUBERT THUILLIER ».

J'ai remarqué, dans pluſieurs malades devenus ſomnambules magnétiques, le même phénomene que m'a preſenté le ſieur Thuillier; je veux parler de cet oubli total d'un temps quelconque, plus ou moins long, avant le moment de tomber en criſe. Cet effet ne m'a jamais paru avoir lieu que la premiere fois qu'on tombe dans l'etat magnétique. Thuillier ſe reſſouvenoit à merveille, une fois réveillé, de tout ce qu'il avoit fait dans la journée; d'avoir tenu ſon école le matin, après dîner avoir été dans les champs, être revenu mettre ſon âne à l'écurie, & avoir dit à ſa femme qu'il falloit qu'il ſe rendît au château à ſix heures; depuis lors, me diſoit-il, *je ne me ſouviens de rien, je ne ſais pas où j'ai paſſé pour venir ici;* de ſorte donc

qu'on pourroit conclure que, dès le moment que Thuillier s'étoit déterminé à venir ſe faire magnétiſer, il étoit entré déjà dans le commencement de l'action qui devoit ſe terminer par le ſomnambuliſme.

Quentin, avant lui, m'avoit préſenté la même ſingularité la premiere fois qu'il étoit tombé en criſe magnétique. Quant au Maître d'école de mon village, j'avoue que j'ai été un peu fâché de ne le pouvoir plus rendre ſomnambule une ſeconde fois. Je n'avois pas voulu, par condeſcendance pour lui, le faire écrire dans ſa criſe, de crainte de lui donner de l'inquiétude à ſon réveil; & cependant j'aurois été charmé d'avoir de ſa main une preuve écrite, qui pour le reſte des payſans, eût été plus convaincante que toutes celles qu'ils avoient eues juſqu'alors.

Cure d'obſtruction & de dépôt fixé dans le corps, ſaignemens de nez habituels, douleur vague dans la tête & dans le cou, & foibleſſe univerſelle depuis huit ans.

LE nommé Henri *Caron*, ancien Poſtillon de la poſte de Vivrai, âgé de vingt-neuf ans, de la paroiſſe de Baune, proche Neuilly-Saint-Front, eſt venu, le jour de l'Aſcenſion,

pour me consulter. Catherine Montenescourt, étant en état magnétique, le toucha, & après avoir reconnu & détaillé son mal, elle me dit que ce malade ne seroit pas huit jours au traitement, sans être guéri radicalement.

Cet homme, fort content de cette consultation, s'en retourna chez lui pour arranger ses affaires, & ne revint que huit jours après, qui étoit le Mercredi 12 Mai.

J'étois ce jour-là à l'*arbre* de la fontaine, & je l'y magnétisai. Dès cette premiere fois il s'endormit, se plaignit du mal que je lui faisois, & fut fort sensible aux émanations magnétiques. Depuis lors, jusqu'à sa parfaite guérison, le froid m'empêcha de revenir à mon arbre, & je le traitai dans une chambre, avec les autres malades que j'avois alors.

La maladie de *Caron* avoit huit à neuf ans d'ancienneté; il avoit reçu alors un coup de pied de cheval dans le creux de l'estomac; un dépôt d'humeurs s'y étoit formé, & pendant cinq mois il n'avoit pu sortir de son lit. Au bout de ce temps, l'abcès avoit crevé intérieurement; sa poitrine s'étoit remplie, & il avoit rendu, sans efforts, une quantité considérable de pus par la bouche. Il lui fut donné, dans ce temps, une médecine qui arrêta les vomissemens & fixa l'humeur dans le corps. Depuis ce temps il n'avoit point d'appétit, ne pouvoit travailler qu'avec peine à la terre, ayant été obligé de quitter le métier de postillon, & il sentoit des douleurs habituelles & très-fortes au-dessous des côtes & à la chûte de l'estomac; son ventre étoit

dur ; on y découvroit une obſtruction bien caractériſée, que l'on ne pouvoit toucher ſans le faire beaucoup ſouffrir. Depuis cinq ans, un nouveau mal le tourmentoit doublement ; il lui avoit pris des ſaignemens de nez très-fréquens, avec des douleurs de tête habituelles, & il prétendoit avoir des rhumatiſmes dans les oreilles & dans le cou.

Dès le lendemain de ſon arrivée, cet homme devint en criſe magnétique complette, & me préſenta tous les caracteres les plus marqués du ſomnambuliſme. L'émanation magnétique, partant de ma main ſeule à une certaine diſtance, le faiſoit beaucoup ſouffrir, de quelque côté que je l'actionnaſſe, & tout l'effet s'en portoit à ſon obſtruction. Lorſque je me ſervois d'une bouteille de verre, il ſouffroit davantage, & diſoit que ſon mal bouillonnoit dans ſon corps, & cherchoit à ſe détacher.

Deux fois par jour je le mettois ou le faiſois mettre en criſe, & il m'apprenoit, chaque fois, l'effet ſalutaire que l'on produiſoit en lui.

Dès le deuxième jour, il découvrit la cauſe de ſon mal de tête & de ſes ſaignemens de nez. — Je vois dans ma tête, me diſoit-il ; mais pour dans mon corps je n'y vois rien du tout. Je ſens bien que mon mal veut deſcendre ; mais je ne le vois pas. — Quelle eſt donc la cauſe, lui demandai-je, de vos ſaignemens de nez ? — Je ne l'avois pas ſu juſqu'à préſent, me répondit-il, Monſieur, non plus que celle de mes douleurs de tête,

Ce n'eſt pas des rhumatiſmes, comme je vous l'ai dit au moins, mais c'eſt de l'humeur de mon corps qui a remonté dans ma tête; cette humeur-là s'eſt tournée en eau : j'ai comme une boule d'eau dans la tête, qui échauffe de temps en temps le cerveau, & m'occaſionne des ſaignemens de nez. — Et vos douleurs dans les oreilles & dans le cou? — C'eſt auſſi cauſé par cette boule d'eau. — Croyez-vous que le magnétiſme vous en guériſſe? — Oui, Monſieur, l'humeur de ma tête partira en même temps que celle de mon corps. Tous les jours je vais déjà rendre de l'eau par les yeux & par le nez. — Et quand ſerez-vous guéri? — Je n'en ſais rien; car je ne vois pas mon corps —.

Il fallut donc m'aider encore de mon *Médecin* ordinaire, & je mis *Catherine* en conſultation avec lui. Elle lui ordonna une médecine pour le Lundi, après m'avoir aſſuré que *Caron* ſeroit guéri dans les huit jours, comme elle l'avoit annoncé la premiere fois. Elle tomba d'accord avec lui ſur la cauſe de ſes maux de tête, & m'ajouta qu'il ne falloit pas s'attendre que cet homme vît jamais l'intérieur de ſon corps.

Je me ſervois de bouteilles pour renforcer l'action magnétique que je portois ſur le ſiége du mal de ce malade. Il en éprouvoit beaucoup de ſouffrances; mais il les ſupportoit patiemment, vu l'effet avantageux qu'il en éprouvoit. Son embarras bouillonnoit & ſe fondoit petit à petit; puis, à la fin de chaque criſe, il lui ſembloit, dans ſon état naturel, que ſon mal étoit deſcendu.

La premiere médecine lui avoit déjà fait rendre une forte partie de ſon humeur. Catherine, le Mardi ſoir, étant dans l'état magnétique, lui en ordonna une ſeconde pour le mercredi 19 Mai. « Le reſte du dépôt, dit-elle, eſt prêt à partir; deux jours de plus de magnétiſme l'en débarraſſeroient bien tout à fait; mais puiſqu'on peut le débarraſſer plutôt, autant vaut-il le faire : une médecine demain va le guérir radicalement ». Puis s'adreſſant à Caron lui-même, qui alors étoit dans l'état naturel, elle le prévint, en riant, de ne pas s'effrayer de ce qu'il rendroit le lendemain; que cela lui paroîtroit bien extraordinaire, mais que ce ſeroit tout ſimplement la poche de ſon dépôt qui ſortiroit à la fin de l'effet de ſa médecine.

Le Mercredi, Caron prit donc médecine, & je ne le revis que vers ſix heures du ſoir: il avoit tant évacué toute la journée, qu'il étoit un peu foible. Sa premiere parole fut de me dire : —Ah ! Mademoiſelle Catherine avoit bien raiſon hier de me dire de ne pas m'effrayer : ſi je n'avois pas ſu ce que c'étoit, j'aurois cru que mes boyaux étoient déchirés, & que j'en avois rendu une partie, &c.

—.... Je ſuis bien ſoulagé, m'ajouta-t-il : je crois, Monſieur, que me voilà guéri. — Voyons, lui dis-je, nous allons ſavoir cela bien vîte : ſi vous ne tombez plus en criſe, c'en ſera la preuve —. Clément le magnétiſa, & l'y fit pourtant tomber, quoiqu'avec plus de peine qu'à l'ordinaire.

Vers huit heures du ſoir, lorſque je le queſ-

tionnai ſur ſa ſanté, il m'apprit ſa guériſon radicale. « Je n'ai plus rien dans le corps ni dans la tête, me dit-il. A neuf heures & demie je me réveillerai avec la colique, ce ſera le reſte de ma médecine qui partira, & puis après je n'aurai plus qu'à vous remercier; demain je ne pourrai plus tomber en criſe. » Je m'apprêtois à le voir ſe réveiller tout ſeul à l'heure qu'il m'avoit indiquée, & je ne comptois pas lui faire d'autres queſtions, quand, de lui-même, il ſe mit à me parler de la ſorte. — Monſieur, j'ai une grace à vous demander. — Quelle eſt-elle, Caron? Si je puis, je vous l'accorderai. — Ce n'eſt qu'autant que cela ne nuira pas à la concluſion de ce que vous faites. — Qu'eſt-ce encore? — J'aurois envie de partir demain matin pour Notre Dame de Lieſſe, afin d'aller y remercier Dieu de ma guériſon, & le prier pour vous, pour M. Ribault, M. Clément, & Mademoiſelle Catherine, qui tous m'ont fait du bien. Mais dites-moi bien franchement ſi vous approuvez mon deſſein; car ſi cela nuiſoit, me répéta-t-il, *à la concluſion de ce que vous faites, je n'irois pas.* — Vous pouvez, lui répondis-je, faire ſur cela ce qui vous convient : bien loin de nuire à la concluſion de ce que j'ai fait pour vous, je penſe que vous n'avez rien de mieux à faire que de remercier Dieu de votre guériſon. Vous le pouvez, à ce que je penſe, auſſi-bien chez vous que par-tout ailleurs; mais puiſque votre deſſein eſt d'aller à Notre-Dame de Lieſſe, vous en êtes le maître, &

nous

nous acceptons tous l'offre que vous nous avez faite. — Hé bien, je partirai demain à la pointe du jour. Il y a quatorze lieues d'ici à Notre-Dame de Liesse. Depuis huit ans, je ne pouvois faire une lieue sans être oppressé & sans m'arrêter pour souffrir ou pour saigner du nez; au lieu de cela, demain je ferai le chemin bien à mon aise dans la journée. Après demain matin je ferai mes prieres, & vous me recevrez ici Samedi matin, en passant pour m'en retourner à mon village —. L'on pense bien que la premiere idée qui me vint tout de suite, fut que cet honnête paysan avoit, depuis long-temps, la résolution d'aller à Notre-Dame de Liesse, & que dans ce moment il lui prenoit un ressouvenir de sa dévotion; ce qui me fit lui demander si, dans son état ordinaire, il avoit eu le même projet de pélerinage. « Je n'en sais rien, me répondit-il; mais je crois qu'oui, puisque je l'ai à présent: cependant, de crainte que je ne l'oublie, je vous prie bien, si-tôt que j'aurai les yeux ouverts, de me le rappeler, & de me répéter tout ce que je viens de vous dire. » Je le lui promis, & le laissai tranquille.

A neuf heures & demie, il me demanda de l'aider à se réveiller; ce que je fis. Si-tôt qu'il eut les yeux ouverts, sa premiere parole fut qu'il avoit la colique, & qu'il me prioit de le laisser s'en aller. Je lui annonçai sa guérison radicale, & lui dis que cette colique alloit bientôt se passer, pour après cela ne plus souffrir du tout. — Mais, lui demandai-je, ne devez-vous pas aller quelque part demain?

— Oui, Monsieur, s'il plaît à Dieu, puisque je suis guéri; je compte partir demain matin pour Baune.— Quoi, vous n'avez pas le projet d'aller quelque part auparavant? — Non pas que je sache. — Mais cherchez bien dans votre tête, si vous n'avez pas un endroit à aller auparavant que de retourner chez vous. — Ah! oui, Monsieur, c'est vrai; je compte passer par Essonne qui n'est qu'à une lieue de chez nous.— Ce n'est pas encore cela.— Je ne sais, me dit-il, ce que vous voulez me dire; car je n'ai pas d'autre projet que de m'en retourner chez nous, & de travailler, si je le puis, pour gagner ma vie —.

Je n'en pus tirer autre chose: cet homme n'avoit plus la moindre idée de ce qu'il venoit de me dire il n'y avoit pas une demi-heure. Je fus obligé de lui répéter ses propres paroles, & de lui dire qu'il s'étoit envoyé lui-même à Notre-Dame de Liesse; qu'il falloit qu'il partît le lendemain dès la pointe du jour, & s'en allât remercier Dieu de sa guérison, ainsi que le prier pour les personnes qui lui avoient fait du bien. Il demeura fort étonné & interdit de cette nouvelle; mais ensuite il me dit qu'il lui suffisoit que je l'assurasse qu'il avoit résolu ce pélerinage dans sa crise, pour qu'il l'exécutât avec plaisir, & qu'il partiroit le lendemain. Sa colique le tourmentoit beaucoup, & je le laissai sortir.

Le lendemain, Jeudi, il partit donc comme il me l'avoit promis, & le Samedi suivant, à dix heures du matin, je le vis entrer dans ma chambre avec sa cocarde & sa plume de pélé-

rin. Il avoit fait le voyage de Notre-Dame de Lieſſe le plus leſtement du monde ; plus de ſaignemens de nez, plus d'oppreſſion ; ſa joie & ſon bonheur de ſe ſentir auſſi leſte ne peut ſe rendre. Avant de me quitter, il voulut me donner ſes ornemens de pélérin, « parce que, me dit-il, ils vont croire dans mon pays que c'eſt à Notre-Dame de Lieſſe que j'ai été guéri : j'aurai beau leur aſſurer que non, ils ne me croiront pas. » Je l'aſſurai qu'il m'étoit fort égal qu'on attribuât ſa guériſon à ſon péierinage ; qu'il pouvoit garder ſes plumets, & laiſſer croire tout ce que l'on voudroit ; que, quant à moi il me ſuffiſoit de le voir parfaitement rétabli. Je lui ſouhaitai continuation de bonne ſanté ; & après avoir embraſſé de bon cœur tous ſes Médecins, il eſt parti, bien réſolu de faire encore les huit lieues qu'il y a d'ici chez lui dans la journée ; ce que je ne doute pas qu'il n'ait fait très-aiſément. Je n'en ai pas entendu parler depuis.

La maladie de *Caron* étoit, ſans contredit, du genre de celles qu'on peut appeler *chroniques*, puiſqu'elle datoit de huit ans d'ancienneté : la guériſon s'en eſt opérée cependant dans le court eſpace de huit jours. J'attribue cette promptitude à l'état de ſouffrance habituelle où étoit cet homme : la Nature chez lui ne s'étoit pas encore amortie ; elle faiſoit continuellement des efforts pour ſe dé-

barrasser de ses obstacles. Il est à croire que ce combat n'auroit pas duré long-tems encore, & se seroit terminé au désavantage du malade.

Un état de langueur, de mal-aise universel, de foiblesse totale, est ordinairement la suite de pareilles maladies longues & douloureuses, que les moyens ordinaires de la Médecine n'ont pu soulager. Dans ce dernier cas, l'on auroit tort de s'attendre à des succès aussi prompts par le Magnétisme, que ceux que j'ai obtenus à l'égard de *Caron.*

Cet homme étoit d'une sensibilité singuliere aux effets du Magnétisme. Je ne pouvois rien toucher de ce qui l'approchoit, qu'il ne s'en apperçût sur le champ; ses mouchoirs, ses vêtemens lui sembloient dès-lors insupportables; il s'en débarrassoit comme de choses qui lui auroient exhalé une odeur empestée. Si je touchois le siége sur lequel il étoit assis, il étoit obligé de s'en éloigner sur le champ. Cette susceptibilité est toujours un très-bon signe pour la promptitude des cures; & si l'on ne se permettoit pas d'abuser quelque fois de l'état singulier de pareils individus, pour satisfaire une vaine curiosité & faire ce qu'on appelle *des expériences*, on obtiendroit plus souvent des guérisons promptes & assurées, qui, pour *de bons magnétiseurs*, doivent toujours être les seuls résultats desirables.

Cure d'une obstruction au creux de l'estomac, à la suite d'un effort.

Le nommé Charles-François *Amé*, âgé de quatorze ans, de la paroisse de Chacrise, Manœuvre-Maçon de son métier, est venu, le 4 Mai, sur les deux heures après midi, se faire magnétiser pour un mal de dents qu'il ressentoit depuis midi. J'étois à table; de sorte que Ribault entreprit de le guérir, & le magnétisa. Au bout d'un quart-d'heure, il vint me dire que ce petit garçon étoit tombé en crise entre ses mains. Nous jugeâmes qu'il falloit qu'il eût d'autres maux que celui qu'il nous avoit déclaré. Pendant le temps que Ribault dîna, il me le laissa entre les mains. Ce petit malade ne ressentoit plus de maux de dents, & étoit très-foible. Sur la question que je lui fis où étoit le siége de son mal, il me répondit qu'il y avoit un an qu'en portant des pierres sur son estomac, il s'étoit donné un effort, & que depuis six mois il s'y étoit amassé de l'humeur; ce qui lui occasionnoit des maux d'estomac habituels. — Croyez-vous guérir bientôt? lui demandai-je. — Oui, Monsieur, me répondit-il en me prenant la main. Après demain, à quatre heures & demie du soir je serai guéri —. La suite de ses indications fut qu'il ne falloit le magnétiser

que deux fois ; ſavoir, le lendemain à dix heures & demie, après être reſté attaché à l'arbre depuis ſept heures du matin, & une ſeconde fois le ſur lendemain. Il demanda, au bout de trois quarts d'heure, que Ribault vînt le ſortir de ſa criſe ; ce qui fut fait.

Le lendemain, Vendredi, il fut ſe mettre à l'arbre à l'heure indiquée par lui ; & à dix heures & demie Ribault l'y mit en criſe en moins de deux minutes. Si-tôt qu'il y fut, il recommanda bien qu'on ne l'y laiſsât pas plus d'une demi-heure ; il ne falloit pas le quitter un ſeul inſtant, indiquant lui-même les endroits où il étoit bon de le magnétiſer, ſoit en frottant, ſoit en actionnant une partie ou l'autre de ſon corps. Il ordonna qu'à neuf heures & demie préciſes on le magnétisât une ſeconde fois, & le Samedi à ſept heures du matin (*) ; qu'à onze trois quarts, le Samedi, ſon mal de dents lui reprendroit, qu'alors il falloit qu'on le touchât pour le lui faire paſſer ; ce à quoi l'on parviendroit, mais ſans pouvoir le mettre en criſe, & qu'à deux heures il ſeroit magnétiſé pour la derniere fois.

A neuf heures & demie, Ribault le mit en criſe en auſſi peu de temps que le matin. Nous fûmes témoins de cette criſe, & pûmes lui faire différentes queſtions : il ne me répondoit pas plus qu'à un autre ; de ſorte qu'il fallut que je me fiſſe mettre en rapport avec

(*) Ceci contrarioit ſon premier apperçu.

lui par Ribault; après quoi je lui demandai ſi je ne pourrois pas continuer à le magnétiſer. « Non pas, me répondit il, il faut que ce ſoit toujours le même; M. Ribault a commencé, il faut qu'il me finiſſe. » Comme il indiquoit très-ponctuellement les heures, tant de ſa criſe que de ſon réveil, je lui fis la queſtion, s'il étoit néceſſaire de ſuivre en cela ſes indications. — Très-néceſſaire, me répondit-il; ſi on ne les ſuivoit pas, cela me feroit beaucoup de mal. — En eſt-il de même pour tous les malades? — Non, il y en a beaucoup à qui cela ne feroit rien; mais quand ils le demandent, il ne faut jamais y manquer. — Pourquoi faites-vous lever & baiſſer la main ſur votre eſtomac? — C'eſt le mal qui m'indique cela. Quand on leve la main, cela tire le mal, & quand on la baiſſe, cela l'appaiſe, quand on le frotte, ça le fait bouillonner. — Sentez-vous quelque choſe qui entre en vous quand on vous magnétiſe? — Non, me dit-il, il n'entre rien; mais cela me ſoulage & me fait du bien — .

Au bout d'une demi-heure, il fit regarder à la montre, parce qu'il étoit sûrement tems de l'éveiller; ce qui fut fait à la minute.

Le Samedi, à ſept heures du matin, il fut mis en criſe comme ci-deſſus, & demanda qu'on ne l'y laiſsât que trois quarts d'heure; il avoit grand ſoin, comme la veille, de diriger tous les mouvemens de ſon Magnétiſeur. Comme il avoit l'air de ſouffrir beaucoup, on ne lui faiſoit aucune queſtion. Au bout de dix minutes s'ennuyant apparemment du

ſilence qu'on obſervoit avec lui, il demanda pourquoi l'on ne lui parloit pas. Alors on ſe permit de lui faire des queſtions. — Voyez-vous bien votre mal? — Oui, il eſt comme un tourbillon d'humeurs qui tourne dans mon eſtomac. — Pourriez-vous voir celui des autres? — Non pas aujourd'hui; hier je l'aurois pu ſi vous l'aviez voulu. —Cette humeur eſt-elle venue ſi-tôt que l'effort s'eſt fait? — Non, mais ſeulement ſix mois après. —Si l'on vous eût magnétiſé avant que le dépôt ſe fut formé, euſſiez-vous tombé en criſe? —Non, parce que ce n'eſt qu'à cauſe de l'humeur que je puis y tomber. —C'eſt donc l'humeur qui fait tomber en criſe de ſomnambuliſme? — Oui, pour peu qu'il y en ait, on peut y tomber. —Pourroit-on ſe mettre ſoi-même dans l'état ou vous êtes? —Cela ſeroit très-difficile : pour moi, je pourrois bien, en allant à l'arbre & l'embraſſant pendant cinq minutes, y tomber tout ſeul. —Eſt-ce que tous les arbres ont cette propriété? —Non. —D'où vient donc cette vertu particuliere à l'arbre de la fontaine? —C'eſt que M. de P. la lui a donnée. —. Comment exiſte-t-elle dans l'arbre? — *Elle produit dans les racines, & monte avec la ſeve.* — Quand Ribault vous a mis en criſe, eſt-ce par ſa vertu particuliere, ou par celle de M. de P? —C'eſt par celle que M. de P. lui a donnée. —Mais ſi, lorſque vous êtes venu pour la premiere fois, tout autre vous eût magnétiſé, vous auroit-il mis en criſe? —Oui, s'il avoit eu les principes.

Il avoit grand mal à la tête. Interrogé d'où lui venoit ce mal : —De l'estomac, répondit-il. —Est-ce qu'il y a une communication entre l'estomac & le cerveau ; —Oui. —Qu'est-ce que c'est ? — C'est un tuyau. —Quel chemin prend-il — ? Alors il indiqua, pour toute réponse, le chemin du *grand sympathique* gauche. Interrogé par où il voyoit son mal : — Par le bout des doigts. — Il faut donc que vous vous touchiez pour connoître votre mal ? — Oui. — Pourroit on vous réveiller avant l'heure que vous avez indiquée ? —Non, cela seroit impossible ; je le pourrois moi-même en me frottant les yeux bien fort ; mais cela me feroit mal —.

Au bout de trois quarts d'heure, il se fit réveiller comme à l'ordinaire, après avoir dit qu'il falloit qu'il fut à l'arbre ou au baquet jusqu'à dix heures & demie.

A onze heures trois quarts précises, le mal de dents lui prit, qui céda, en un quart d'heure, à l'effet du magnétisme, sans que l'on ait pu le mettre en crise.

A deux heures, il fut mis en crise pour la cinquieme fois, & demanda à y rester trois quarts d'heure. Ses réponses étoient si intéressantes, & nous étions si sûrs de ne pas lui nuire, que nous lui fîmes les questions suivantes. La premiere lui fut faite par Ribault ; savoir, si je pourrois le toucher pendant qu'il iroit dîner. « Oui, lui répondit-il, si vous le voulez ; mais pas plus d'un quart d'heure. » Pendant ce tems, je fus

obligé de ſuivre toutes ſes indications, comme Ribault avoit coutume de faire, & il m'indiqua différentes manieres de magnétiſer auxquelles je n'étois point accoutumé. Le quart d'heure expiré, ne voyant pas Ribault, il le demanda avec impatience, & je le remis entre ſes mains.

Comme il m'avoit fait mettre pluſieurs fois le pouce ſur ſon front, il lui fut demandé ſi l'effet étoit plus fort qu'avec la main entiere. —Oui, répondit-il, il eſt plus violent. —Quel eſt donc le doigt le plus fort de toute la main? C'eſt le pouce, enſuite le petit doigt, puis les deux intermédiaires, & celui du milieu, nul; que, quant à ſa viſion par les doigts, c'étoit la même choſe. — Comme Ribault magnétiſoit un ſourd, il lui demanda la maniere la plus avantageuſe de le toucher. « C'eſt avec le pouce d'une main dans l'oreille & le petit doigt dans l'autre. » Le petit *Amé* voulut enſuite qu'on me laiſsât ſeul avec lui, pour me communiquer un ſecret qu'il ne pouvoit dire qu'à moi. Tout le monde étant rentré, il fit entendre à Ribault que c'étoit une eſpece de grace qu'il m'avoit faite de ſe laiſſer toucher par moi pendant un quart d'heure.

Au bout du temps marqué, il ſe fit ſortir de criſe, après avoir demandé qu'on l'y remît encore à quatre heures moins un quart juſqu'à quatre heures; que juſqu'à quatre heures & demie on le mît au baquet avec d'autres malades, & qu'alors il ſeroit totalement guéri. Ces deux indications furent ſui-

vies à la lettre; & le lendemain, ne souffrant plus du tout, il fut impossible à Ribault de produire sur lui le moindre effet (10).

La suite du traitement très-court du petit *Amé* présente le meilleur exemple à suivre pour la conduite d'un malade devenu somnambule. Avant lui, je n'avois pas imaginé qu'il fut aussi avantageux, & même aussi nécessaire de consulter les êtres magnétiques sur les heures comme sur la durée de leur crise; c'est au petit *Amé* que je dois cette perfection; & depuis je n'ai pas manqué de suivre à la lettre la marche qu'il m'a indiquée dans toutes les occasions.

Ce même enfant m'a bien confirmé aussi dans l'idée que j'avois de la nécessité de ne point mêler dans un traitement l'action de plusieurs Magnétiseurs. *C'est Ribault qui m'a commencé*, me dit-il, *il faut qu'il me finisse.* L'esprit de politique & d'intérêt ne lui avoit certainement pas dicté cette réponse, mais bien la sensation impérieuse de son bien-être.

Cette difficulté de conserver l'unité de principe dans les traitemens nombreux, administrés par une société de Magnétiseurs, me porte à les regarder comme très-équivoques. Il est si difficile de soumettre les opinions & les actions de plusieurs à la volonté d'un seul! Aussi remarque-t-on qu'il s'opere moins de cures satisfaisantes dans les traitemens publics que dans les traitemens particuliers.

Un ſeul magnétiſeur, je le ſens bien, ne peut pas ſoigner vingt-cinq malades; & lorſque ſon humanité le porte à ne refuſer perſonne, il lui faut bien quelqu'un pour l'aider : mais dans ce cas je le répete, il ne doit s'entourer abſolument que de gens qui lui ſoient ſubordonnés. La diverſité des opinions apporte tellement de contrariété dans les actions, qu'à moins d'avoir avec ſoi un être abſolument paſſif, on n'obtiendra jamais, en commun, des ſuccès bien éclatans.

Au reſte, l'expérience apprendra, peut-être avant peu, qu'il eſt plus avantageux de ne pas réunir beaucoup de malades enſemble. Le baquet n'eſt pas de premiere néceſſité, & l'on eſt toujours aſſez fort pour magnétiſer un ſeul malade. Je connois pluſieurs magnétiſeurs qui agiſſent ainſi d'une maniere iſolée, & qui obtiennent les réſultats les plus ſatisfaiſans. S'ils veulent employer le renforcement de la chaîne, ils la font former par les parens ou amis du malade. L'effet de cette chaîne n'en devient que plus efficace, étant compoſée de gens tous ſains & bien portans.

Ce que le petit *Amé* m'a dit ſur les différentes propriétés des doigts de la main pour faire reſſentir plus ou moins d'effet à un malade, m'a ſinguliérement frappé. M. Meſmer nous avoit dit la même choſe, & certes ce jeune enfant n'en pouvoit avoir la moindre idée. Si ce phénomene a véritablement lieu, ce ne ſera que par la conformité des rapports des ſomnambules que nous pourrons en avoir la certitude (11).

Quant à la viſion des ſomnambules, elle varie beaucoup. Le petit *Amé*, par exemple, diſoit avoir beſoin de ſes doigts pour voir, ou plutôt pour ſentir où étoit ſon mal. C'eſt le ſeul qui m'ait offert cette particularité ; tous les autres, ſans ce moyen, ſavent très-bien ſe connoître, & ſe ſervent également du mot *voir*, à la place de celui *ſavoir* ou *ſentir* telle ou telle choſe. Il faut cependant ſe rappeler que ce ſont ici des payſans qui parlent. Lorſqu'il m'eſt arrivé de mettre des perſonnes inſtruites, ou que l'éducation mettoit dans le cas d'apprécier le ſens des mots dans l'état de ſomnambuliſme magnétique, je les ai toujours entendu accuſer la pauvreté de la Langue pour exprimer leur ſenſation, & pour l'ordinaire ſe ſervir du terme de *ſavoir être bien ſûres de ce qu'elles me diſoient*, ſans pouvoir trouver de mots aſſez ſignificatifs pour rendre leurs idées.

Quoi qu'il en ſoit de l'eſpece de ſenſation que, dans l'état de ſomnambuliſme, la claſſe d'hommes la plus ſimple déſigne ſous le terme de *voir*, je crois que le phénomene de notre viſion, dans l'état naturel, peut nous en donner un léger apperçu. Notre viſion n'eſt autre choſe qu'une ſenſation que nous procurent les objets extérieurs : c'eſt par le canal des nerfs que nous viennent toutes les ſenſations ; & de tous nos nerfs, il n'eſt que celui qu'on nomme *optique*, qui, par ſa ſuſceptibilité, puiſſe nous procurer la ſenſation de la viſion. Tous les objets extérieurs néanmoins ſe préſentent également aux autres

nerfs ; mais à moins d'un tact immédiat ; ils n'y produisent aucun effet. Si donc, dans l'état de somnambulisme, dans cet état si peu connu, quoiqu'infiniment commun, il en arrive tout autrement ; si le somnambule, quoiqu'avec les yeux hermétiquement fermés, marche, évite les obstacles qui se rencontrent, lit, écrit, & fait enfin autant & même plus de choses qu'il n'en pourroit faire dans son état naturel, il faut bien certainement qu'il voie, non pas par le nerf optique, puisqu'il est caché, mais par d'autres nerfs devenus d'une susceptibilité, telle qu'ils rapportent à son ame une sensation absolument analogue à celle de la vision. Comment s'opere cette vision ? quels sont les nerfs qui la procurent dans cet état singulier ? C'est ce que je ne puis hasarder de déterminer ; mais à coup sûr ce phénomene existe, puisque, sans cela, les somnambules ne verroient pas. Or, je ne pense pas que personne puisse leur refuser cette propriété.

Cure de coliques fréquentes depuis quatre ans, après une couche difficile.

LA nommée *Charlotte*, femme Vidron, étoit sujette à des coliques affreuses ; elle jettoit les hauts cris, se rouloit par terre,

& ſes criſes de ſouffrances finiſſoient par un accablement très-grand.

Il y avoit quatre ans que cette femme étoit attaquée de cette maladie, dont elle ignoroit abſolument la cauſe.

Le lundi, 16 Mai, je l'ai magnétiſée & l'ai fait tomber en ſomnambuliſme magnétique. Comme elle ſouffroit beaucoup dans cet état, & qu'elle même ne pouvoit pas encore me rendre un compte exact de ſa ſituation, je conſultai une fille, auſſi ſomnambule, qui me détailla ainſi ſa maladie. « Cette femme, me dit-elle, a un embarras de ſang dans le corps, provenant d'un reſte de couche. Vous pouvez l'en débarraſſer; mais ce ne ſera pas ſans lui occaſionner de très-grandes ſouffrances. Servez-vous, m'ajouta-t-elle, de *bouteilles*; faites-vous aider par quelqu'un, afin d'actionner en même-tems l'eſtomac & les reins. Elle vous dira de la laiſſer tranquille, elle ſe plaindra vivement du mal que vous lui ferez; ne l'écoutez pas, continuez toujours: mais arrêtez-vous au bout de dix minutes; car elle n'auroit pas la force de ſupporter cet effet plus long-tems. »

J'obéis ſur le champ à cette indication, & je fis ſouffrir à *Charlotte* des maux inouis, que jamais je n'aurois pu me permettre d'entretenir, ſi je n'y euſſe pas été encouragé par la conſultation ci-deſſus. Au bout des dix minutes, je m'arrêtai; & la malade, une fois ſortie de criſe, ne conſerva pas la moindre trace de ſes ſouffrances paſſées.

Du 16 au 21, cette femme fut magnétisée deux fois par jour, & à chaque séance, supporta l'opération des deux bouteilles, accompagnée des mêmes souffrances. Elle étoit devenue clair-voyante sur son état; & après m'avoir confirmé les indications de la premiere somnambule, elle m'avoit ajouté, qu'il étoit bienheureux pour elle d'être venue au magnétisme; qu'elle n'auroit pas vécu deux mois dans l'état où elle étoit. Sur le détail que je lui demandai de me faire de sa maladie, elle me dit qu'il étoit resté dans son corps du *délivre* de son avant-derniere couche, qui n'avoit pu se détacher, malgré qu'elle fut accouchée heureusement depuis. J'avois beaucoup de peine à croire une pareille déclaration; mais elle me l'a tant répétée affirmativement à plusieurs reprises, & tant assuré qu'il ne lui restoit aucune incommodité de sa derniere couche, qu'elle m'a forcé de le croire. Enfin, cette femme, prévoyant dans ses crises le terme de ses maux, souffroit avec courage les douleurs que lui occasionnoit le magnétisme des bouteilles, & m'éclairoit sur l'effet qu'il produiroit.

Le 21, *Charlotte* prit une médecine ordonnée par elle. Elle avoit annoncé, pour ce même jour, un vomissement de sang, qui effectivement eut lieu avant l'heure de sa médecine. Le 23, elle prit une seconde médecine, qui lui procura, de même que la premiere, de très-fortes évacuations.

Le soir du 23, elle me dit que sa maladie

ne

ne dureroit pas bien long-tems; que le mercredi ſuivant, 25, il lui faudroit encore une derniere médecine, & qu'alors elle ſauroit le jour définitif de ſa guériſon.

Le 24, un bouillon magnétiſé qu'on lui donna, la purgea tellement, qu'elle remit au 26 ſa derniere médecine.

Le 25, elle nous dit qu'il n'y avoit plus de ſang dans ſon corps, mais ſeulement un peu de bile.

Le 26, derniere médecine magnétiſée. J'obliois de dire qu'elle vouloit toujours être en criſe pour prendre médecine, parce que, de cette maniere, elle prétendoit que ſa répugnance n'étoit pas auſſi forte, & qu'elle ne courroit pas le riſque de la rejeter. Pour obéir donc à ſes intentions, il falloit que *Clément* allât le matin chez elle, comme pour ſavoir de ſes nouvelles, & tout en lui parlant, il la rendoit ſomnambule: auſſitôt il lui faiſoit prendre ſa médecine; un quart d'heure après, il la ſortoit de criſe, & lui apprenoit alors ce qu'elle venoit de faire; ce qui, comme on peut aiſément le croire, la ſurprenoit toujours également.

Le ſoir du 26, elle annonça que le lendemain elle ſeroit guérie, & que le 28 elle ne tomberoit plus en criſe. En effet, le 27, après-une demi-heure dans l'état magnétique, elle ſe réveilla toute ſeule. Elle a repris depuis de la force & de l'embonpoint, & n'a plus été ſuſceptible du magnétiſme.

Comme je ſuis perſuadé que ce n'eſt que la quantité de faits obſervés avec ſoin, qui pourront avancer le progrès des lumieres dans la pratique du *magnétiſme animal*, je raconte, avec la fidélité la plus ſcrupuleuſe, les faits & dires des ſomnambules magnétiques que j'ai obſervés. Ce que *Charlotte* m'a dit de la cauſe de ſes coliques, m'a paru incroyable : je n'imagine pas comment cette femme a pu conſerver en elle auſſi long-tems une partie du délivre de ſon avant-dernier enfant, & ſuppoſé même que cet accident ait eu lieu, comment, en accouchant depuis, elle n'en n'a pas été délivrée. Je crois plutôt que tout ſon mal ne venoit que de regles arrêtées, ou d'embarras quelconque dans la matrice ; mais enfin ce ſont ſes expreſſions mêmes que je rapporte. La nature, au reſte offre tant de variétés, que je ne me permets pas de juger impoſſible ce que je ne ſais pas, & encore moins ce que je ne comprends pas.

Charlotte a été, de tous mes malades, celle ſur laquelle j'ai fait uſage, avec le plus de ſuccès, du magnétiſme à une certaine diſtance. Sitôt qu'elle étoit en criſe, je pouvois la quitter & m'en aller à l'autre bout du château, ſans ceſſer pour cela d'agir également ſur elle. Pluſieurs fois, lorſque je m'abſentois ainſi, je mettois quelqu'un en relation avec elle, afin de pouvoir être inſtruit de ſes diverſes ſenſations. Cette

femme alors étoit tourmentée, ſe plaignoit des ſouffrances que je lui occaſionnois, comme ſi j'euſſe été près d'elle, & me prioit de la laiſſer. Si on la queſtionnoit alors ſur la diſtance où j'étois, elle en rendoit un compte exact, & particulariſoit même le lieu d'où je la magnétiſois.

L'impoſſibilité de magnétiſer *de loin* n'eſt plus à préſent un problême pour toutes les perſonnes qui pratiquent le *magnétiſme*. C'eſt encore là une choſe de fait dont l'expérience ſeule peut donner la certitude, & qu'il eſt impoſſible de perſuader par des raiſonnemens.

C'eſt donc aux hommes qui connoiſſent cette petite partie de leur pouvoir, que je m'adreſſe pour leur recommander de nouveau la plus grande diſcrétion dans l'uſage qu'ils en pourront faire. Il eſt infiniment plus pénible d'agir avec conſtance & ſans diſtraction ſur un être qu'on ne voit pas, que ſur un être qu'on voit & qu'on peut toucher à chaque inſtant. De plus, à moins de reſſentir ſoi-même la ſenſation de l'effet qu'on procure, on ne peut le déterminer : d'où il doit s'enſuivre une vacillation & un vague qui ſouvent peuvent devenir nuiſibles au malade.

En outre de cet inconvénient, il en eſt un autre beaucoup plus à craindre, qui eſt le riſque qu'une cauſe étrangere quelconque ne vienne déranger l'effet que l'on produit *de loin*. Si l'effet que l'on produit, par exemple, eſt celui du ſomnambuliſme, on

fait assez combien cet état paisible est susceptible d'être troublé par la moindre circonstance étrangere; ce qui alors peut causer un désordre vraiment fâcheux.

Si le malade au contraire n'entre pas dans l'état de somnambulisme, on peut produire chez lui des effets utiles à sa curation, mais souvent inquiétans pour les personnes avec lesquelles il se trouve, & qui, par un intérêt aveugle, peuvent quelquefois employer des moyens étrangers pour le soulager, & déranger par-là l'effet avantageux que le malade auroit dû éprouver.

On ne doit donc employer, à mon avis, le *magnétisme* sur un malade à une certaine distance, qu'autant qu'on est bien certain qu'aucune circonstance étrangere ne pourra lui nuire; & le moyen d'en être plus sûr, est de prévenir le malade, des heures où l'on agira sur lui. On doit de plus avoir l'attention, en achevant de le magnétiser ainsi, de *calmer ou de terminer la crise* ou l'effet qu'on lui a procuré, comme si on l'eût *touché* effectivement; car sans cette précaution, il arriveroit nécessairement du désordre dans la suite de son traitement.

Les magnétiseurs assez éclairés sur leur *sensation* pour connoître au tact le siege & la cause des maladies, portent aussi leur connoissance, m'a-t-on dit, jusqu'à *sentir* & *pressentir* même l'effet qu'ils produisent ou vont produire sur les malades qu'ils magnétisent. S'il en est ainsi, les précautions dont j'ai parlé ci-dessus ne

feront pas pour eux d'une auffi grande conféquence que pour les magnétifeurs qui, comme moi, n'*ont aucune fenfation*. J'avoue que, depuis l'année derniere, je n'ai *ni* cherché, *ni* defiré d'en acquérir. Mon ignorance fur cet article ne me porte point au refte à blâmer l'étude qu'on peut faire de fes fenfations. Je fens que la maniere d'adminiftrer le *magnétifme* d'après fes propres lumieres, doit paroître plus fatisfaifante, que celle d'agir aveuglément comme je le fais. Les magnétifeurs, dont le tact eft *exercé*, fe paffent aifément du *fomnambulifme magnétique*, & defirent for peut de l'obtenir dans leur traitement; moi au contraire, je fens que, fans ce fecours, je n'aurois jamais la moindre certitude des effets que je produis.

Lorfqu'il m'eft arrivé de guérir plufieurs malades fans les rendre *fomnambules*, j'ai fenti qu'il m'étoit néceffaire d'en rencontrer quelques-uns qui le devinffent pour affermir ma foi. Au défaut de *fenfation* enfin, c'eft pour moi la preuve la plus convaincante & la moins fufpecte de l'exiftence de l'*agent magnétique*, ainfi que de ma puiffance pour en faire un bon ufage.

C'eft après beaucoup de tems & d'expériences, qu'il fera poffible de décider affirmativement lequel eft le plus avantageux de s'en rapporter à fon *tact* dans l'ufage du *magnétifme*, ou de négliger entiérement de le reconnoître, comme je fais. La plus

grande quantité & la promptitude des guérisons pourra servir d'indications.

Mes doutes sur ce point important m'empêchent de faire part des raisons qui me déterminent, quant à présent, à ne point chercher à m'en rapporter à moi-même sur les effets que je dois produire en *magnétisant.*

Suite de la cure de Catherine Montenécourt.

CATHERINE *Montenécourt* avoit dit que ce ne seroit qu'au *printems* qu'elle recouvreroit entiérement sa santé : en conséquence je la reçus à mon traitement le 20 Avril. Elle avoit eu pendant l'hiver quelques *rhumes* qui avoient beaucoup fatigué sa poitrine ; une *saignée*, qu'on avoit eu l'imprudence de lui faire, avoit nui aussi au retour périodique de ses regles, & à ces dernieres époques elle avoit éprouvé d'assez violentes coliques.

Dès sa premiere *crise*, elle m'apprit tous ces détails : deux ou trois jours après, elle me dit que son époque commenceroit à se manifester le 27, comme à l'ordinaire ; mais qu'elle s'arrêteroit presque aussitôt, pour ne reprendre son cours que les premiers jours de Mai.

Le 27, en effet, sa prédiction eut lieu, & le soir elle me dit que ses regles ne reparoîtroient que le mardi 3 Mai, & que l'apparition qu'elle avoit eue, n'avoit fait qu'en désigner à l'avenir l'époque constante (*). Elle m'ajouta, que le vendredi 6 Mai elle seroit si bien guérie, que je ne pourrois plus la remettre *en crise*. Sa poitrine s'étoit aussi dégagée peu à peu; elle avoit rendu, de tems en tems, du *pus* dans ses crachats; sa toux étoit moins fréquente; & le 28, elle me dit que le premier Mai elle n'auroit plus de mal à la poitrine.

Le lundi 2 Mai, sa poitrine étoit rétablie. Le lendemain matin, ses regles parurent, elle se portoit bien, & je me félicitois d'avance de sa guérison radicale, qu'elle m'avoit prédit devoir se terminer le *vendredi* suivant. Je la mis cependant en *crise* sur les onze heures du matin, plutôt pour ajouter à son bien-être, que pour avoir de nouvelles indications sur son état, que je croyois le meilleur possible : mais au bout d'un quart d'heure, à ma grande surprise, elle me dit qu'à mesure que son estomac se débarrassoit, elle découvroit encore en elle un *mal nouveau*. — Comment, lui dis-je, encore quelque chose? Mais cela ne finira donc jamais? — Monsieur, me ré-

(*) On doit entendre que ces époques se rapportent au mois lunaire.

pond-elle, c'eſt aujourd'hui la répétition de ce qui m'eſt arrivé l'automne dernier, où je n'ai vu mon mal aux *poumons*, qu'après que mon *eſtomac* a été dégagé. A préſent que le voilà qui ſe dégage de nouveau, je découvre en moi les approches d'un violent *point de côté* qui me prendra *lundi prochain*, & dont je ſerai bien malade. — Quelle eſt la cauſe de cette nouvelle maladie ? — J'ai été cet hiver, par de très-grands froids, ſoigner ma mere dans une maladie qu'elle a eue ; j'ai eu froid & chaud ſucceſſivement, & c'eſt une *pleuréſie* que je vais avoir. — Cela va-t-il nuire à votre état préſent ? — Non, pourvu que vous empêchiez le point de côté de ſe faire ſentir. — Mais vous aviez dit que vous ſeriez guérie *vendredi*, & que je ne vous ferois plus tomber en *criſe ?* — Je vous le répete encore ; *vendredi* après-midi vous ne pourrez plus me mettre en criſe ; *ſamedi*, *dimanche* & *lundi* matin, je croirai être bien rétablie : mais *lundi*, à onze heures & demie, le *point de côté* me prendra avec violence ; j'aurai la fievre très-fort, avec une reſpiration gênée, & les mouvemens de nerfs qui s'y joindront, empêcheront peut-être que vous puiſſiez me mettre en criſe. — Je tâcherai d'y parvenir. — Je vous en prie bien, Monſieur, car ſans cela je ſerois en danger de mourir. — Elle m'ajouta de ne pas lui parler de cela dans ſon état naturel, parce que l'inquiétude qu'elle en auroit pourroit lui cauſer une ſuppreſſion.

Revenue à elle, notre converſation paſſée n'étoit plus préſente à ſon eſprit, & elle paſſa fort tranquillement le reſte de la journée.

Dans ſes *criſes*, elle me reparloit de ſon mal à venir, & me tranquilliſoit ſur les inquiétudes que je lui en marquois. Elle me dit, entr'autres choſes, que ſi ſa maladie tournoit heureuſement, le *jeudi* d'après, 12 Mai, elle en ſeroit quitte, & que le ſamedi ou le dimanche d'enſuite elle ne ſeroit plus ſuſceptible de recevoir aucune impreſſion magnétique.

Le ſoir elle étoit très-tranquille, & fut ſe coucher dans l'état naturel.

A onze heures, comme j'allois me mettre dans mon lit, on vint me dire que *Catherine* ſouffroit beaucoup de la *tête* & du *côté*, & qu'elle me faiſoit prier d'aller la trouver. J'y cours, & la trouve très-ſouffrante & très-inquiete. Je lui dis ce qui me vint dans l'idée pour la tranquilliſer, & je me mis tout de ſuite à la *magnétiſer*. Elle eut des mouvemens de nerfs aſſez forts, qui m'inquiétoient d'autant plus, que je ne pouvois parvenir à la mettre en *criſe*. Néanmoins, à force de peine & d'attention, je la fis entrer en *ſomnambuliſme*. Le point de côté continuoit, & je pus lui en demander la raiſon. Alors elle me dit que ſes *regles* s'étoient arrêtées il y avoit une heure; qu'il falloit travailler à les faire revenir & à faire diſparoître le *point de côté*, qui, ſi je n'y prenois garde, viendroit avant le tems, &

qu'alors le *ſang* & la *bile* ſe mêleroient enſemble, & feroient de grands ravages chez elle. Elle avoit, pendant cet entretien, poſé ma main ſur ſon côté, & il me fallut près d'une demi-heure pour appaiſer ſes douleurs, ainſi que les mouvemens de nerfs qu'elle reſſentoit à chaque reſpiration. Au bout de ce tems, elle me dit que ſon ſang commençoit à redeſcendre; & lorſqu'elle fut certaine de ſon état, je lui *ouvris les yeux.* Elle ne ſouffroit plus du tout, & je la quittai.

Elle paſſa le mercredi 4 Mai fort tranquillement, à quelques petites douleurs de côté près, que je lui faiſois paſſer dans des momens très-courts de *criſes magnétiques.*

Dans ſon état naturel, elle n'avoit aucune idée de ſa maladie à venir, comme je l'ai déjà dit; elle-même m'avoit bien prié de ne lui en pas parler, ni ſouffrir que d'autres lui en parlaſſent.

Le *jeudi*, même état & même bien-être que la veille. Dans une de ſes criſes, pendant laquelle elle s'occupoit de ſa maladie future, elle me dit que le *lundi* elle déjeûneroit de bon appétit, ſans ſe douter de rien, & qu'à onze heures & demie, quand le *point de côté* ſe feroit ſentir, elle croiroit ſeulement que ſon déjeûner lui feroit mal, & qu'elle ne ſeroit pas inquiete; que, malgré la fievre qui lui prendroit ſur le champ, il ne faudroit pas la faire *coucher* d'abord, & que, depuis le lundi juſqu'au

jeudi, je ne devois pas lui permettre de manger la moindre chose, sans quoi elle seroit perdue sans ressource.

Le *vendredi*, elle tomba encore en *crise* ; mais ce n'étoit que pour des instans, & sans aucune *vision* intérieure ni extérieure.

Le *samedi*, les maux de tête & de côté se faisoient fréquemment sentir ; & lorsqu'elle me prioit de les lui faire passer, elle devenoit dans l'*état magnétique* comme à l'ordinaire ; ce qui étoit contraire à sa prédiction. Ne voulant pas lui causer la moindre inquiétude, je la réveillois sitôt que ses douleurs étoient passées, en affectant, à son réveil, de la vouloir mettre en crise ; de sorte qu'elle demeuroit persuadée qu'elle n'y tomboit plus. Ses regles ne s'arrêterent que ce jour-là.

Le *dimanche* 8 Mai, elle fut plus souffrante que la veille : sa poitrine s'embarrassoit, & elle étoit fort inquiete ; ce qui me fit lui dire, pour la tranquilliser, qu'elle auroit un petit *accès de fievre* dans le commencement de la semaine prochaine, & que ce qu'elle ressentoit en étoit apparemment les approches. Elle ne fut pas très-satisfaite de la nouvelle que je lui apprenois ; mais de voir que je savois la cause de ses souffrances la tranquillisa un peu.

Enfin le *lundi* 9 Mai, après s'être levée moins souffrante qu'elle n'étoit la veille, & être restée assez gaie jusqu'à onze heures, elle fut se mettre dans son lit avec un *grand mal de tête*, & tous les symptômes bien

caractérisés de la maladie qu'elle m'avoit annoncée, c'est-à-dire, d'une *pleurésie* jointe à une *fluxion de poitrine.* A onze heures & demie, quand je la fis chercher, on me dit qu'elle étoit couchée ; de sorte que je ne pus suivre l'ordre qu'elle m'avoit donné de la tenir levée pendant quelque tems. Je travaillai aussi-tôt à calmer ses douleurs de côté, & cherchai à la mettre en crise. C'étoit ordinairement l'affaire de trois minutes ; mais cette fois-là je fus près d'une demi-heure à me fatiguer inutilement. J'étois près enfin d'y renoncer, quand pour son bonheur, je la vis sensible à l'émanation *magnétique.* Je continuai, & j'eus la satisfaction de la mettre dans l'état complet de *somnambulisme :* alors elle me renouvella l'ordonnance de son traitement pendant sa maladie. Il falloit la *magnétiser* toutes les trois heures, parce qu'elle ne resteroit pas long-tems en crise chaque fois ; & quant à sa boisson, il ne falloit lui donner que de l'eau rougie pour toute nourriture jusqu'au jeudi à midi, sans souffrir qu'elle mangeât la moindre chose, & la refuser, quand même, étant *en crise*, elle nous demanderoit à manger.

Elle fut *magnétisée* quatre fois dans la journée par *Ribault* & par *Clément.* Vers le soir, le transport & le délire troublerent sa tête ; elle se plaignoit du mal qu'on lui faisoit, demandoit à s'en aller chez sa mere, & autres propos déraisonnables.

Dans son état naturel, elle vouloit d'autres

boiſſons pour adoucir ſa poitrine, diſant qu'il n'y avoit pas de bons ſens à ne lui donner que de l'eau ; elle alloit même juſqu'à en pleurer, & à dire qu'apparemment on la regardoit comme déſeſpérée, puiſqu'on ne lui donnoit rien pour la guérir.

Une fois dans l'*état magnétique*, elle confirmoit ſon ordonnance précédente, & ſupplioit qu'on ne l'écoutât point quand elle demanderoit autre choſe que de l'eau rougie. Enfin, elle étoit alternativement malade, ignorante & inquiete, & le quart d'heure d'après, médecin conſolateur & inſtruit.

Clément la veilla toute la nuit, pendant laquelle elle eut ſouvent des délires.

Le *mardi* & le *mercredi*, continuation de ſouffrances, avec de violens tranſports au cerveau. *Clément* & *Ribault* la veilloient alternativement, & la mettoient, de tems en tems, dans l'*état magnétique*, pendant lequel elle extravaguoit autant que dans ſon état ordinaire. Quand elle reprenoit ſa raiſon, le premier uſage qu'elle en faiſoit, étoit pour avertir qu'elle perdoit la tête à tous momens ; qu'il ne falloit faire aucune attention à tout ce qu'elle pouvoit ou dire ou demander, juſqu'à midi du jeudi.

Lorſqu'elle n'étoit point dans l'*état magnétique*, on lui voyoit quelquefois l'appaparence de la tranquillité ; mais elle n'étoit jamais réelle : témoin ce qui lui arriva le mardi ſoir ſur les neuf heures, ou ſes gardiens en furent la dupe. Après avoir cauſé

très-raiſonnablement avec eux plus d'une demi-heure, elle les perſuada ſi bien qu'elle étoit calme & mieux portante, que ſur la priere qu'elle fit à tout le monde d'aller ſouper ſans inquiétude, on conſentit à la laiſſer ſeule : mais au bout d'un quart d'heure, on la voit entrer tout habillée dans la cuiſine, en murmurant & grelottant de froid. Elle vouloit s'en aller, diſant qu'on l'avoit abandonnée ; qu'au pied de ſon lit elle avoit vu quelque choſe qui lui avoit fait peur ; qu'elle ne vouloit plus ſe coucher, & mille autres diſcours ſemblables. Il fallut me joindre aux gens qui, fort inutilement, la vouloient remener chez elle. Une fois dans ſa chambre, ne pouvant parvenir à la faire coucher, je pris le parti de la mettre en criſe magnétique ſur la chaiſe où elle étoit aſſiſe. Dans cet état, alors devenant douce & raiſonnable, elle ſe remit tranquillement dans ſon lit. Elle me dit enſuite qu'on avoit bien mal fait de la laiſſer ſeule, puiſque, ſi elle eût trouvé les portes du parc ouvertes, elle ſe fût ſauvée à Soiſſons comme une folle ; qu'enfin, elle n'étoit entrée dans la cuiſine, que parce que le froid & la fatigue l'avoient accablée. Comme elle ne tenoit pas long-tems en criſe, au bout d'un quart d'heure, elle devint déraiſonnable en ouvrant les yeux.

Cet état extraordinaire dura juſques vers les ſix heures du matin du jeudi. Le premier uſage qu'elle fit de ſa raiſon, fut pour demander l'heure qu'il étoit, & combien il y

avoit de tems qu'elle etoit dans ſon lit. L'état de foibleſſe avoit commencé pendant la nuit ; & quand je fus la voir, je la trouvai fort abattue. La premiere fois de la journée qu'on la mit dans l'état magnétique, elle dit qu'à midi il faudroit lui donner une ſoupe aux herbes ſans bouillon gras. A onze heures & demie on la lui apporta ; mais comme elle la refuſoit & n'en vouloit point du tout, je crus devoir la mettre une ſeconde fois dans l'état magnétique, pour m'éclairer davantage. Sitôt qu'elle y fut, elle me confirma ſon ordonnance. « Je n'ai pas été une ſeule fois à la garde-robe dans tout le tems de ma maladie, me dit-elle ; la ſoupe légere que je vais manger va me tenir lieu de médecine. Je me réveillerai dans une demi-heure, & dans une heure & demie la ſoupe fera ſon effet. » De crainte d'une ſeconde tranſition de ſa part dans ſon état naturel, je lui fis manger ſa *ſoupe* à midi, ſans la faire ſortir de criſe. Quand elle ſe réveilla toute ſeule un quart d'heure après, elle en demeura fort étonnée.

L'après midi, dans l'*état magnétique* ; elle preſſentit que la fievre lui prendroit à ſix heures du ſoir, & dureroit juſqu'à trois heures du matin. Comme ſa poitrine me paroiſſoit embarraſſée, je lui en demandai la raiſon. « Ce ſeroit ma faute, me dit-elle, ſi j'avois eu connoiſſance de ce que j'ai fait. Pourquoi m'a-t-on laiſſée ſeule *mardi* ſoir ? Le froid m'a gagnée, & par-là ma *poitrine* ne s'eſt pas dégagée comme le reſte. Je vais

être oppreſſée ces jours-ci, & ce ne ſera que *dimanche* matin que je ſerai totalement quitte de tout. » Le *vendredi* elle alloit mieux, à ſon oppreſſion de poitrine près. Comme elle s'étoit *ordonné* une diete aſſez auſtere, ſes forces ne revenoient pas très vîte.

Un nouvel événement, le ſoir du *vendredi*, retarda encore ſa guériſon radicale. Une perſonne qui ne l'avoit pas *magnétiſée* durant ſa derniere maladie, eſſaya de la mettre en *criſe*, & y parvint : mais un moment après, *Catherine* dit que quelque choſe lui faiſoit mal; que ſa poitrine ſe bouleverſoit; & auſſitôt, avec une eſpece de colere, elle frotta ſes yeux & ſe réveilla.

Un grand mal de tête & des maux de cœur ſuccéderent à cet état, & de toute la ſoirée elle ne put reſter plus d'un quart d'heure en *criſe.* Sur les queſtions que je lui fis, elle me répondit que la perſonne qui l'avoit touchée s'étoit trop diſtraite, & s'étoit même miſe à rire au moment où elle commençoit à entrer dans l'état de *ſomnambuliſme;* que ſa foibleſſe étoit la cauſe de ſa *ſuſceptibilité* à la moindre diſtraction qu'on avoit eue, & que, quoiqu'on ne l'eût pas fait exprès, la révolution qu'elle avoit éprouvée n'en avoit pas moins été réelle.

Le ſamedi matin, 4 Mai, elle reſta en *criſe magnétique* depuis neuf heures du matin juſqu'à onze, & ſe trouva mieux enſuite. Elle ſe fit donner du *lait*, & annonça qu'elle auroit *quatre évacuations* bilieuſes dans la journée. Suivant ce qu'elle me dit, la révo-

lution

lution qu'elle avoit eue avoit fait refluer de la *bile* jusques dans sa tête : elle fut en effet, comme elle l'avoit prédit, d'*un jaune* extrême toute la journée.

Elle eut des *maux de tête* jusqu'au mardi matin : la *bile* alors descendit, & il ne lui resta plus qu'un embarras léger dans la *poitrine*, qu'elle m'assura devoir se dissiper totalement le *jeudi suivant*, & que le *vendredi* elle ne tomberoit plus *en crise*. Elle ajouta, dans un de ses *états magnétiques*, qu'elle seroit peut-être obligée de prendre *une médecine*; ce qui la chagrinoit, parce que, n'ayant pas pris jusqu'à présent la moindre drogue, elle auroit voulu se guérir radicalement sans ce moyen.

Le mercredi 18, en effet, elle s'ordonna une purgation pour le lendemain. « Je pourrois bien m'en passer, me dit-elle; mais je ne veux pas avoir menti. J'ai dit que *vendredi* je ne tomberois plus en crise; & cela pourroit bien m'arriver encore, si je ne prenois pas de médecine. Sur-tout, ajouta-t-elle, n'allez pas me le dire dans mon *état naturel*; car je m'en irois plutôt dès la pointe du jour, que de me résoudre à prendre une drogue. Si je le sais d'avance, je vous assure que je n'en prendrai pas. »

Le Jeudi matin 19, pour remplir ses intentions, *Clément* fut la trouver sur les six heures. Elle dormoit profondément, de sorte qu'il put la mettre en crise sans la réveiller, & lui donner ensuite sa médecine.

Sur les huit heures, quelques coliques la

firent apparemment ſortir de l'*état magnétique*; & une fois réveillée, elle ne ſavoit à quoi attribuer les douleurs qu'elle reſſentoit. Elle s'en chagrinoit beaucoup, quand *Clément*, entrant dans ſa chambre avec une terrine *pleine de bouillon aux herbes*, lui apprit qu'elle avoit été purgée, & la maniere dont il avoit fallu qu'il s'y prît pour lui rendre ce ſervice. Cette nouvelle la tranquilliſa, & ſa médecine eut ſon plein effet. Dans une criſe qu'elle eut dans l'après midi, elle me confirma que le lendemain elle auroit les poumons bien nets, & le corps en meilleur état qu'elle ne l'avoit jamais eu depuis l'âge de treize ans.

Elle me dit enſuite qu'il ne lui falloit aucun régime de vie particulier pour l'été; que le *lait*, la *ſalade*, les *raves*, rien ne lui feroit mal, & que ſa poitrine ſeule ſeroit encore foible quelque temps; qu'en ne faiſant aucun exercice violent, en évitant le froid & le chaud alternatifs, il ne lui viendroit point de rhume, & qu'elle ſe porteroit parfaitement bien.

Le Samedi 21 elle m'a quitté, ne ſouffrant plus du tout, & n'étant plus ſuſceptible de tomber en criſe. Je dois cependant la revoir encore vers le 12 Octobre, qu'elle m'a annoncé devoir reſſentir une révolution, qui eſt juſtement celle du *bout de l'an* de ſa maladie.

Catherine Montenécourt n'eſt venue à Buſancy que dans les premiers jours de Novembre. Pendant tout l'été elle s'étoit portée à merveille; mais le 10 Octobre, la révolution qu'elle avoit annoncée pour le 12, s'étoit manifeſtée & avoit duré deux jours. Elle étoit reſtée depuis fort ſouffrante de la tête & de l'eſtomac. Si-tôt qu'elle fut devenue *ſomnambule magnétique*, elle me dit qu'il faudroit douze jours pour réparer le mal qu'elle s'étoit fait en ne venant point au terme qu'elle s'étoit fixé. Pendant cet eſpace de temps, elle a éprouvé différentes révolutions néceſſaires, plus intéreſſantes à obſerver qu'à décrire, comme *convulſions* annoncées, *ſurdité*, & travail ſucceſſif de *nerfs* dans preſque toutes les parties de ſon corps. Avant de ceſſer de tomber en criſe, elle ordonna qu'on lui fît prendre trois fois du *loque camphré*, pour raffermir, diſoit-elle, des *vaiſſeaux relâchés* dans ſon corps par les efforts qu'elle avoit faits; & finalement, elle m'a quitté le 15 de Novembre, entiérement rétablie.

Catherine Montenécourt me dit, dans une de ſes dernieres criſes, que ſi j'euſſe tardé encore quelque tems à la *magnétiſer*, tous ſes maux anciens ſe feroient renouvelés. Le relâchement de ſes vaiſſeaux ne provenoit, ſuivant elle, que des *attaques nerveuſes* qu'elle avoit eues depuis le 10 juſqu'au 12 Octo-

bre, lesquelles n'ayant point été aidées par le *Magnétisme*, étoient devenues infructueuses pour sa guérison.

L'accomplissement de la prédiction de *Catherine Montenécourt* au bout de l'an, à peu près, du commencement de son traitement, ne me laissa point de doute, comme elle me l'a dit elle-même, que ses maux ne se fussent renouvelés, si elle n'eut point été *magnétisée* à temps. Je traite, dans ce moment-ci, une autre malade qui me prouve assez son assertion.

On peut se rappeler d'avoir lu, dans mes premiers mémoires, la cure de la nommée *Catherine Vidron*, que je croyois alors parfaitement guérie, tous les symptômes de ses maux ayant tellement disparu, que le printemps passé ne souffrant point du tout, elle n'étoit pas même venue se faire magnétiser: mais au mois de Juin 1785, qui étoit aussi l'époque du bout de l'an de son premier traitement, moi, n'étant plus à Busancy, cette fille retomba dans le même état fâcheux où elle étoit précédemment. Aux maux de cœur & d'estomac presque continuels & aux vomissemens journaliers, s'étoient joints en outre des convulsions fréquentes. M. M...., médecin de Soissons, fut alors appelé, & à l'aide de trente bains & de différens médicamens, il parvint à calmer pour un tems les souffrances de cette malade : mais au bout de deux mois tous ses maux avoient reparu, & elle étoit enfin, à l'époque du mois d'Octo-

bre dernier qu'elle eſt venue me retrouver, dans la ſituation la plus déplorable.

Heureuſement aujourd'hui, plus inſtruit que je ne l'étois lorſque j'avois commencé à traiter cette fille, qui étoit, pour ainſi dire, une des premieres qui avoit manifeſté chez moi le phénomene du ſomnambuliſme magnétique ; aujourd'hui, dis-je, que je ſais tirer un parti plus avantageux de ſes heureuſes criſes magnétiques, j'eſpere, à force de ſoins, de perſévérance, & d'exactitude à ſuivre toutes les indications qu'elle me donne, la guérir définitivement.

Au bout de huit jours de traitement, *Catherine* put m'annoncer le terme de ſa guériſon.

M. *Caze de Mery*, qui ſe trouvoit alors à Buſancy, écrivit ſous ſa dictée ce qui ſuit.

Du 2 *Novembre* 1785.

« Elle ne ſera guérie que le 24 de Janvier.

» Les convulſions commenceront le 12
» Décembre, & dureront une heure ou une
» heure & demie : il y aura enſuite une
» foibleſſe qui durera une demi-heure.

» Du premier Janvier au 24, une con-
» vulſion tous les jours.

» Il faut tirer une palette de ſang du bras
» droit le premier décembre.

» Le 18 Décembre, une palette & demie
» du bras gauche.

» Le premier Janvier, une palette du pied
» droit.

» Le 6 Janvier, une médecine, & du 6 » au 10, ne prendre pour toute nourriture » que deux bouillons par jour.

» Du 10 au 24, rien à faire dans les » grandes convulſions qu'elle aura.

» Il faut qu'elle ſoit touchée tous les jours, » ſans quoi ſa guériſon ſeroit reculée. »

Aujourd'hui 3 Décembre, que j'écris cet article, l'état de *Catherine Vidron* eſt auſſi bien qu'il peut être : depuis ſon arrivée chez moi, elle n'a pas eu un ſeul vomiſſement, & les ſouffrances qu'elle éprouve tous les jours, ſont toutes indiquées & annoncées par elle comme curatives. La ſaignée qui lui a été faite avant-hier, dans l'état magnétique, lui a procuré un ſoulagement réel, & je ne doute pas qu'en ſuivant toutes ſes indications d'ici au 24 de Janvier, elle ne ſoit, à cette époque, guérie radicalement (12).

Suite de la cure de Vielet.

VIELET, comme on l'a pu voir dans le détail de ſon traitement de l'automne, avoit dit que ce ne ſeroit qu'au printems qu'il guériroit radicalement, & que ſes ſouffrances de nerfs ne finiroient que dans ce tems. Je le trouvai arrivé à *Buſancy* le même jour que moi, qui étoit le 17 Avril. Il me parut

engraiſſé ; il avoit bon viſage, & l'air plus riant que lorſqu'il m'avoit quitté. Je lui en fis compliment ; mais il me dit qu'il ſouffroit beaucoup de douleur dans la poitrine, dans les épaules, & au creux de l'eſtomac.

Je fus deux jours avant de le pouvoir mettre dans l'état complet de *ſomnambuliſme*. Depuis lors juſqu'au 4 Mai, il ne ſe paſſa en lui rien de remarquable ni de ſatisfaiſant. *Catherine Montenécourt* lui fit prendre une tiſane compoſée de *fleurs de ſureau*, *de racines de guimauve*, *de miel*, *avec un gobelet de vinaigre blanc dans une pinte.* Cette tiſane lui adouciſſoit la poitrine, & il ne fut pas long-tems ſans en être totalement ſoulagé. Juſqu'alors il n'eut aucune viſion ſur ſon état : les mouvemens de nerfs qu'il avoit en étoient cauſe. Le ſoir du 4, n'y découvrant pas davantage, il eut cependant une preſſenſation pour le ſurlendemain : mais comme il *ne voyoit rien*, il me pria d'écrire ſous ſa dictée ce qu'il *preſſentoit*, & j'écrivis ce qui ſuit : « Demain à dix heures ſera ma » derniere criſe, laquelle finira par un mou- » vement de nerfs qui ſe portera ſubitement » à la tête, & Samedi j'aurai des accès de » nerfs violens, qui me continueront juſ- » qu'à mardi ſept heures & demie du ſoir. » Si ces mouvemens ont lieu ſans trop de » violence, je pourrai voir clair mercredi » à huit heures & demie du matin, & » décider ce qui en réſultera ſur la défini- » tion de ma maladie.

» Il ne faudra pas s'inquiéter des maux de

» nerfs que j'aurai, parce qu'ils ſont néceſ-
» ſaires à ma guériſon.

» Je dirai, ſans être en criſe, Vendredi,
» à ma premiere attaque de nerfs, le moyen
» de la calmer. Ceci eſt écrit ſous ma dic-
» tée, ne pouvant point écrire moi-même,
» parce que je n'y vois pas clair. Ce 4 Mai
» 1785, à huit heures du ſoir. *Signé*, VIELET.»

Au bas de cet écrit, il mit ſa ſignature, ſans diſtinguer les lettres qu'il faiſoit.

La prédiction ci-deſſus, eut ſon plein effet; deux fois par jour *Ribault* & *Clément* le magnétiſoient, & chaque fois il reſſentoit des contractions de nerfs violentes; elles alloient en augmentant de durée & de force, au point que la derniere, depuis ſept heures un quart du ſoir, le mardi, juſqu'à neuf heures & demie, fut ſi violente, que nous craignions qu'il ne ſe fît chez lui une rupture de vaiſſeau; ce qu'il nous avoit fait craindre précédemment, d'autant que j'avois oublié de lui demander le moyen qu'il m'avoit annoncé pour le ſoulager.

Après ſes deux attaques de nerfs du mardi, il demeura en criſe magnétique quelque tems, mais il ne pouvoit parler, & ce n'étoit que par ſigne qu'il pouvoit nous répondre & ſe faire entendre. Il nous en fit un, entre autres, pour nous indiquer qu'il écriroit bientôt le détail de ſa maladie.

Il fut obligé le ſoir, tant il étoit foible, de s'en retourner avec un bâton à la main pour ſe ſoutenir. Le mercredi, il fut magnétiſé deux fois dans la journée, & devint en

crise magnétique ; mais il avoit encore des agitations de nerfs trop fortes pour distinguer clairement en lui l'état actuel de son corps. Il annonça que le soir, à dix heures & demie, il y *verroit très-clair*, & seroit susceptible de nous rendre compte de tout ce qui le concernoit.

Sur les onze heures en effet, après qu'il eut été mis en crise par *Clément*, l'air de satisfaction se peignit sur son visage. Depuis son arrivée, il avoit été *morne*, silencieux, & plein d'inquiétude sur son état, qu'il étoit chagrin, disoit-il, de ne pas *connoître* comme il avoit fait par le passé. A mesure qu'il se *distinguoit mieux*, sa satisfaction augmentoit. « Ce seroit trop long, nous dit-il, à vous expliquer à présent : d'ailleurs, il faut encore que je me recherche & que je m'étudie. Vous n'avez qu'à me donner de quoi écrire cette nuit ; & demain, dès trois heures du matin, vous pourrez venir chercher dans ma chambre ; vous y trouverez le détail de tout : soyez sûr que je n'oublierai rien. »

Le trouvant aussi clair voyant sur lui-même, je lui demandai alors s'il pouvoit rendre compte de la maladie d'un autre ; ce qu'il n'avoit pas été dans le cas de faire depuis son arrivée ? « Volontiers, me répondit-il ; mais je ne le pourrai pas long-tems ; car demain je n'y *verrai plus* (13). » En conséquence de sa bonne volonté, je mis deux malades en rapport avec lui, qui en obtinrent des consultations aussi curieuses que satisfaisantes.

A onze heures & demie, je le menai dans une chambre pour se coucher, & mis à côté de son lit de l'encre, des plumes, & du papier; puis, après lui avoir souhaité une bonne nuit, j'emportai la lumiere, & fermai la porte à double tour. J'en donnai la clef à M. le comte *de Sérent*, qui avoit suivi toute cette scene, & nous nous donnâmes rendez-vous pour entrer ensemble le lendemain chez *Vielet*.

Il étoit sept heures & demie quand nous pûmes nous y rendre. Je trouvai mon malade souffrant beaucoup de la poitrine & des nerfs. Il avoit été, me dit-il, fort agité toute la nuit. Je commençai par essayer de calmer un peu ses souffrances; ce qui m'obligea à le magnétiser pendant près d'une demi-heure. Quand je le vis tranquille, je pris le papier écrit que je voyois sur son lit, & étant sortis de sa chambre, nous lûmes ce qui suit :

« C'est actuellement que je connois la » cause des maux que j'ai soufferts depuis » quatre jours. Cela provient des chûtes » que j'ai faites l'hiver dernier, dont il s'est » formé un amas de pus dans la poitrine, » & une humeur qui tient au conduit, pro» che le *duodenum*. Mais je vois que ma » poitrine se dégage. L'humeur dont est » question n'en est pas de même; elle ne » peut avoir lieu que peu à peu; ce qui » me cause une gêne, mais qui se dissipera. » J'aurai néanmoins quelques émotions, mais » qui ne seront point violentes. J'ai rendu » du sang par la bouche le 10 du présent

» mois ; cela me provient d'avoir eu la tête » trop basse : la rupture du vaisseau auroit » été entiere, si M. de P. & ses condisci- » ples n'eussent pas eu soin de ma poitrine » & de ma gorge, sur-tout au moyen du » souffle, dont ils se sont servis avec succès.

» Tout ce qu'il y a eu de contraire à ma » situation, est d'avoir posé le pied directe- » ment au *pylor ;* ce qui a empêché les nerfs » de prendre leur direction & leur empla- » cement positifs. On auroit dû le poser » seulement pendant les accès sur l'humeur » qui pour lors bouillonnoit avec force ; » cela auroit occasionné le détachement plus » liquide, puisque le fluide, dirigé avec » constance par la volonté & l'action, pro- » duit les effets que la nature animale de- » mande, vivifie & propage avec activité » les parties offensées. Il m'importe peu sur » cet article ; j'en aurai un embarras un peu » plus pénible ; mais je m'en tirerai heureu- » sement sans inconvéniens.

» Je n'aurai point d'attaque de nerfs avant » le 20 du présent mois ; je serai suscepti- » ble de tomber en crise ce jour-là : les » crises finiront pour moi le 13 à trois heu- » res du matin. Je n'ai rien à craindre depuis » ce tems jusqu'au 20. Ma révolution der- » niere se fera le 15 Octobre, entre onze » heures & midi, & me durera jusqu'à » trois heures après midi. Je n'aurai aucun » accès pendant le cours de l'été : je la pres- » sens heureuse, malgré les souffrances que » j'aurai le 15 Octobre.

» Quand je conſidere mon individu, je
» frémis.... Quand j'enviſage avec exacti-
» tude ma ſituation & la foibleſſe de ces
» membranes déliés, le peu de force qui
» me reſte, en comparaiſon de celles que je
» poſſédois, je m'évanouis.... A quoi donc
» que je penſe....?

» Ne me ſuffit-il pas d'être tranquille,
» lorſque j'ai non ſeulement un libérateur,
» mais en même tems des protecteurs ?
» Cependant, vivre ſans reconnoiſſance,
» c'eſt vivre en tête effrénée. A Dieu ne
» plaiſe que je ſois jamais de ce nombre !
» Non, jamais ma reconnoiſſance n'égalera
» les bienfaits de M. & Madame de P...
» Quelles réflexions dois-je faire à ce
» ſujet?....

» Je me reprens pour finir ceci, n'y pou-
» vant plus dicter ni écrire, leſquels je me
» reſſouviendrai, s'il m'eſt poſſible, que
» c'eſt dans l'état magnétique que je le fis,
» pour me ſervir dans mon état naturel.
» Cejourd'hui 12 Mai 1785, deux heures
» du matin. *Signé*, VIELET. »

Sur le revers de la page, étoit un autre écrit commençant ainſi:

« Après avoir parcouru intérieurement ſur
» la puiſſance du *magnétiſme animal*, dif-
» férens motifs m'obligent d'en raiſonner,
» tant ſur ſa néceſſité que ſur ſa réalité :
» c'eſt ce qui m'oblige d'en écrire différentes
» circonſtances affirmativement.

» On donne le nom *magnétiſme* .....
.... (14).

Vers neuf heures, j'allai le faire ſortir de criſe. Une fois dans l'état naturel, je lui annonçai les nouvelles qu'il m'avoit données ſur ſon état. Comme il avoit encore les doigts pleins d'encre, il me fut aiſé de le perſuader qu'il avoit écrit. Dans le courant de la journée, je lui lus une partie de ſon écrit, juſqu'à ces mots : *Je n'ai rien à craindre juſqu'au* 20. La raiſon qui m'empêcha de lui en lire davantage, fut, qu'ayant eu la précaution, avant de l'éveiller, de lui demander ce que je pourrois lui lire dans ſon état naturel, il m'avoit averti de ne pas lui en faire ſavoir davantage, parce qu'ayant l'eſprit foible dans ſon état naturel, il s'inquiéteroit beaucoup à la moindre ſouffrance qu'il auroit dans le courant de l'été, & qu'il lui ſuffiſoit que je lui donnaſſe l'ordre de revenir à Buſancy vers le tems qu'il avoit indiqué.

Toute la journée du 12, ainſi que le 13, il tomba en criſe tranquille de ſomnambuliſme chaque fois qu'on le magnétiſa; ſes nerfs en éprouvoient beaucoup de ſoulagement, & il recouvroit peu à peu ſes forces.

La derniere fois qu'il tomba en criſe, après l'avoir demandé, fut le 13 à onze heures du ſoir.

Le 14, on eut beau le magnétiſer, il ne put tomber en criſe.

Le Dimanche 15, Vielet partit pour aller vaquer à ſes affaires, & ne revint que le 19.

Il fut magnétiſé à ſon retour, ſans qu'on pût parvenir à le mettre en criſe; mais le lendemain, matin & ſoir, il eut deux atta-

ques de nerfs très - violentes, ainsi qu'il les avoit pressenties, précédées & suivies de l'état de somnambulisme.

Depuis, il a continué de devenir somnambule clair voyant chaque fois qu'il a été magnétisé, jusqu'au mardi 31 Mai, qu'il a eu sa derniere crise à dix heures du matin. Pendant cet intervalle, il s'est fait purger deux fois.

Le premier & le 2 Juin, il est encore resté à Busancy, sans qu'il ait été possible de lui procurer aucun effet magnétique; & il est parti définitivement le 3, pour retourner chez lui, avec promesse de revenir le 14 Octobre.

Postscriptum. Le 13 Octobre, au soir, Vielet n'étant point arrivé à Busancy, j'ai envoyé le 14 à Mont-Saint-Pere pour en savoir des nouvelles. On m'a rapporté le soir, pour réponse, qu'il étoit parti dès la veille pour venir me trouver. Cependant, le 15 au matin, il n'étoit pas encore arrivé. A dix heures, mon inquiétude sur son compte étoit si grande, que je fis mettre les chevaux, & partis pour aller au devant de lui. Je le rencontrai enfin à quatre lieues de Busancy; il étoit alors environ midi : aussi-tôt je le fais monter dans ma voiture, & nous reprenons ensemble le chemin de Busancy. Il m'apprend, chemin faisant, qu'il avoit passé l'été fort heureusement; que, depuis quinze

jours ſeulement, il avoit reſſenti quelques petites douleurs au creux de l'eſtomac. Sur le reproche que je lui fis de ne s'être pas mis en route plutôt, de façon à arriver chez moi le 14, il me dit que ç'avoit bien été ſon projet, & que, pour cet effet, il s'étoit mis en chemin la veille; mais qu'à onze heures du matin, étant à deux lieues de chez lui, il lui avoit pris des douleurs de coliques ſi fortes, jointes à des maux de nerfs ſi violens, qu'il avoit été obligé de ſe faire remener chez lui; que ſes ſouffrances avoient duré bien avant dans la nuit.

Arrivé à Buzancy, j'eſſayai envain de le mettre en criſe; je ne lui occaſionnois que des ſpaſmes ou des contractions douloureuſes. J'étois au déſeſpoir de l'oubli de cet homme à venir me trouver, & je déſeſpérois preſque de pouvoir rétablir ſa ſanté.

Le 16 heureuſement il devint *ſomnambule* très-clair-voyant. Il me dit dans cet état, que ſa révolution, prédite quatre mois auparavant, ne s'étoit avancée de vingt-quatre heures, qu'à cauſe de la fatigue qu'il s'étoit donnée depuis quinze jours; que comme le travail qui devoit amener ſa révolution derniere avoit commencé à cette époque, il eût été néceſſaire qu'il fût tranquille depuis ce tems. Il finit par m'aſſurer que le lendemain il y verroit plus clair encore, & que peut-être il m'annonceroit le terme de ſa guériſon radicale.

En effet, le 17, il pressentit deux attaques de nerfs; la premiere pour le lendemain 19, & la deuxieme pour le 21. « J'éprouverai, me dit-il, en deux fois ce que j'aurois dû éprouver en une, & je ferai tout aussi-bien guéri, que si je n'avois pas manqué au rendez-vous de ce printems. » Enfin, ses *pressensations* ont eu leur plein effet aux heures indiquées. Après la derniere attaque le soir du 21, il fut d'une foiblesse extrême. Néanmoins, avant de se réveiller tout seul, il me confirma sa guérison. Il s'ordonna de plus une tisane pour boire à jeun tout l'hiver, ainsi qu'une médecine au retour du printems, la foiblesse de sa poitrine l'obligeant, disoit-il, à suivre un certain régime pendant quelque tems. Le lendemain, le croyant bien guéri, je le magnétisai, imaginant que je ne pourrois plus lui produire aucun effet: mais, à mon grand étonnement, je le vis encore tomber en crise. — Dites-moi la raison, lui demandai-je, de l'effet que vous produit encore le magnétisme? — Elle est très-simple, répondit-il: je suis foible; jusqu'à ce que mes forces me soient revenues, vous pourrez toujours me mettre en crise; mais je n'y tiendrai pas long-tems; vous allez me voir ouvrir les yeux dans cinq minutes (15). En effet, au bout de ce tems, il revint tranquillement dans son état naturel. Deux jours encore je le retins, pour mieux me confirmer sa guérison, & enfin il est parti définitivement le 23, dans un état de santé

tel,

tel, à ce que j'efpere, qu'il n'aura pas befoin, de long-tems, du fecours du *magnétifme animal.*

Le bout de l'an, dans les maladies chroniques guéries par le fecours du *magnétifme animal*, me paroît une époque intéreffante à obferver. Je fuis tenté d'affirmer que ce période amene toujours une révolution néceffaire, qui, pour fe terminer favorablement, exige les foins du magnétifeur. L'exemple de *Catherine Montenécourt*, de *Viélet*, & de plufieurs autres, prouve mon affertion. Les malades qui deviennent fomnambules magnétiques, avertiffent toujours du tems précis où ils ont befoin de revenir fe faire magnétifer : c'eft une leçon pour fe conduire de même à l'égard de ceux qui n'auroient pas paffé par l'état de fomnambulifme. Je crois que fi l'on négligoit de magnétifer un malade au bout de l'an, lorfque lui-même l'a demandé, il en réfulteroit pour fa fanté les fuites les plus fâcheufes.

Un mal ancien & invétéré peut être comparé à une plante parafite, dont les racines font très-profondes. Les remedes ordinaires de la médecine, qu'on adminiftre en pareil cas, ne portent leur action, pour l'ordinaire, que fur les rameaux de la plante, les abattent même quelquefois; d'où s'enfuit néceffairement un mieux apparent &

momentané. Ordinairement les *ſymptômes ſymptomatiques* s'appaiſent, les maux ceſſent, & le malade, ſatisfait pleinement de ne plus ſouffrir, regarde ſon médecin comme un Dieu tutélaire: mais les racines de la plante ſont encore vivantes; au bout de quelque tems elle fructifient de nouveau; les rameaux renaiſſent avec d'autant plus de vigueur, que la plante a déjà été taillée, & le malade ſe retrouve dans un état pire que celui où il étoit précédemment. Il faut alors avoir recours une ſeconde fois à l'*habile médecin* qui a ſi bien guéri une premiere fois. On conçoit qu'il lui faut alors de plus grands moyens que les premiers qu'il a employés, des *ciſeaux plus forts* pour tailler les nouveaux rejetons pleins de ſeve & de vigueur, qui ſe ſont reproduits. S'il n'emploie que ceux dont il s'eſt ſervi précédemment, il ne portera aucun ſoulagement. Mais enfin, je ſuppoſe que le médecin ait, en outre de ſa ſcience, beaucoup d'expérience; c'eſt, je crois, tout ce qu'on peut deſirer: alors il parviendra peut-être encore une ſeconde fois à rendre une ſanté précaire à ſon malade; mais gare à la troiſieme rechûte! La troiſieme ramification de la plante ſera terrible à élaguer; une plus grande quantité de rameaux, une végétation plus active.... Que pourra faire alors le médecin? Oſera-t-il employer des moyens plus forts & plus inciſifs que ceux dont il s'eſt ſervi la ſeconde fois? Il ſait trop bien que le malade ne les ſupporteroit pas. Que faire donc alors?

hélas ! pallier, donner de l'opium, envoyer aux eaux, &c.... voilà les ſeules & dernieres reſſources qui couvrent, j'oſe le dire, non l'ignorance des médecins, mais bien certainement l'enfance de la médecine d'aujourd'hui.

Un moyen tendant, dès le premier moment de ſon application, à détruire le principe du mal, à attaquer la plante dans ſa racine, eſt, ſans contredit, le ſeul remede efficace à employer dans les maladies chroniques. Le *magnétiſme animal* bien adminiſtré, eſt, je crois, un des moyens les plus puiſſans pour remplir ce but deſirable. Il eſt à remarquer que ſon effet, bien différent des remedes ordinaires de la médecine, n'eſt point de délivrer promptement le malade de ſes ſouffrances; au contraire, on pourroit même dire qu'il les entretient quelquefois, & que même il les augmente : mais il ne faut pas s'y tromper, ces ſouffrances ne ſont plus *ſymptomatiques ;* elles deviennent toutes *critiques* (16). Les maux que le *magnétiſme animal* occaſionne, enfin, loin d'être effrayans pour le malade & le médecin, deviennent encourageans pour l'un & l'autre; & par les criſes heureuſes qu'ils produiſent, ſervent à nourrir entr'eux une confiance & une eſpérance fondées ſur des ſuccès journaliers.

L'exemple de la cure de *Vielet* peut ſervir à faire l'application de mon raiſonnement. On a dû prendre une idée des

ſouffrances que cet homme a endurées (*). Dès les premiers momens qu'il a été magnétiſé, la racine de ſon mal a été certainement attaquée : dès-lors, pour me ſervir de ma comparaiſon premiere, la ſeve de la plante paraſite & mal-faiſante a été arrêtée ; ſes rameaux ſe ſont peu à peu deſſéchés ; l'évacuation s'en eſt faite, & enfin il n'eſt plus reſté en lui qu'une très-petite quantité de racine encore vive, qui eût pu germer & reproduire peut-être en fort peu de tems une fructification nouvelle, toute pareille à la premiere, ſi, au bout de l'an, le moyen puiſſant du *magnétiſme animal* n'en eût pas éteint abſolument le germe. C'eſt ce qui effectivement a eu lieu dans un eſpace de tems très-court, & aujourd'hui *Vielet* n'a plus à craindre de voir reparoître les ſymptômes de ſes maux paſſés.

Quant à ſon perſonnel, mon ſouhait de l'année derniere a été exaucé : il eſt aujourd'hui placé avantageuſement pour ſa poſition, gagnant 40 ſous par jour, ſans être obligé à un travail pénible de corps ; & le bonheur dont il jouit ne contribuera pas peu, j'eſpere, à entretenir en lui l'état heureux de ſanté dans lequel il eſt aujourd'hui.

(*) La plupart des ſouffrances de ce malade ſe ſont paſſées dans l'état magnétique ; de ſorte qu'il n'en conſerve pas même le ſouvenir.

Cure intéressante, par les événemens qu'elle a produits.

AGNÈS *Remont*, femme du *maréchal* de Buzancy, très-forte & bien constituée, âgée de vingt-quatre ans, avoit été guérie, le printems passé, d'un embarras dans le corps, arrivé à la suite d'une couche fâcheuse. Sa cure avoit duré long-tems, & il falloit apparemment qu'elle éprouvât au bout de l'année une révolution nécessaire. Deux fois, dans le mois de Mai 1785, elle eut des réplétions de sang si fortes, que j'en éprouvai les plus vives inquiétudes. A l'aide du magnétisme, de beaucoup de soins, & d'une saignée qu'elle s'ordonna dans ses crises, j'eus la satisfaction de la tirer d'affaire en très-peu de tems.

Sa révolution périodique étoit arrivée heureusement, & depuis plusieurs jours elle n'étoit plus susceptible de tomber en crise, lorsqu'un accident imprévu la fit retomber plus dangereusement malade qu'auparavant. Comme elle s'en retournoit un soir tranquillement chez elle, un garçon du village, qui l'attendoit à un détour de mur, lui fit une si grande frayeur en lui jetant son chapeau, que la malheureuse femme en eut une suppression subite : tous ses accidens

ſe renouvellerent ; il lui fallut revenir me trouver malgré elle, & malgré tout l'ennui que lui cauſoit le magnétiſme. Une nuit entiere paſſée à la magnétiſer & à renforcer notre action, ſoit avec des bouteilles ou autrement, ſuffit à lui rappeller ſes regles ; & le lendemain, vers onze heures du matin, je crus pouvoir la renvoyer chez elle.

Le ſoir, ont vint m'avertir que la *maréchal* ſouffroit de nouveau, & qu'après avoir rendu du ſang par la bouche, il lui avoit pris des coliques ſi fortes, qu'elle ſe rouloit ſur ſon plancher. Je vais la trouver dans ſa maiſon : & après l'avoir un peu *calmée*, je parviens à la mettre dans l'état de *ſomnambuliſme*. J'apprends d'elle alors, qu'auſſitôt qu'elle étoit ſortie de chez moi le matin, ſes regles avoient diſparu. « Il ne faudroit pas, me dit-elle, que je vous quittaſſe un moment : mes ſens ſont ſi ſaiſis, que ſi je ne ſuis pas au magnétiſme juſqu'à la fin de mon époque, cela finira bien mal pour moi. » Sur le reproche que je lui fis de n'être pas rentrée ſur le champ, dès qu'elle s'étoit apperçue de ſa ſuppreſſion, elle me dit qu'elle ne l'avoit pas oſé ; qu'elle ſentoit bien à préſent le tort qu'elle avoit eu, puiſque tous mes ſoins peut-être alloient lui devenir inutiles à l'avenir, vu que le ſang ayant pris ſon cours par en haut, j'aurois bien de la peine à le rappeller à ſon cours ordinaire.

Je ſaiſis le premier moment de calme,

& la ramenai au château. Celui de mes aides magnétiſeurs qui n'avoit pas été occupé auprès d'elle la nuit précédente, la veilla cette nuit là & ſe chargea de la magnétiſer pendant ſes accès de ſouffrances.

Elle ne commença à revoir que l'après-midi du lendemain ; & pendant trois jours enſuite ſon bien-être ſe ſoutint. Une fois ſon époque paſſée, elle m'annonça ſa guériſon radicale très-prochaine, & m'aſſura que, ſans la foibleſſe très-grande où elle étoit, on ne pourroit déjà plus la mettre en criſe.

Comme elle ſe ſentoit un peu de bile ſur l'eſtomac, elle s'ordonna une médecine pour le vendredi 20 Mai. Un peu de froid qu'elle eut pendant l'effet de ſa médecine ; arrêta les évacuations; & le lendemain, dans une criſe, elle me dit qu'il reſtoit encore quelque choſe à faire partir de dedans ſon corps ; & que ſitôt qu'elle auroit repris ſes forces, il faudroit employer l'effet plus actif des bouteilles.

Ce ne fut que le mardi matin 24, dans ſa criſe, qu'elle m'annonça que le ſoir elle ſeroit en état de ſupporter le renforcement magnétique des bouteilles. Vers cinq heures, je la mis en criſe. Elle étoit fort gaie de ſe voir auſſi près de ſa guériſon radicale, & je me félicitois auſſi moi-même de l'avoir amenée auſſi heureuſement au terme de ſa maladie, quand, pour ſon malheur & plus encore pour le mien, j'eus l'imprudence ou plutôt l'ignorance de lui donner

à toucher une jeune malade arrivée dans la soirée, qui tomboit d'épilepſie, & preſque paralitique entiérement. Cette femme étoit habile dans la connoiſſance des maladies : elle fit ſa conſultation fort tranquillement & avec ſa clarté ordinaire ; mais au bout de ſept à huit minutes qu'elle avoit employées à toucher cette petite fille, quelle fut ma ſurpriſe, de lui voir retirer ſes mains précipitamment de deſſus la malade, & après un cri d'effroi qui ne ſe peut rendre, me dire qu'elle venoit d'attraper du mal ; que l'humeur de paralyſie & d'épilepſie, qu'elle venoit de reconnoître, lui avoit ſauté deſſus le corps !

Dans le même moment la femme *Maréchal* eſt attaquée de maux de nerfs ; je lui vois des ſoubreſauts, & toute alarmée elle me demande du ſecours. J'appelle quelqu'un pour m'aider à la tranſporter, & nous faiſons des efforts inutiles pour la calmer dans la cour : nous employons tous les moyens poſſibles ; le renforcement des bouteilles, rien n'y fait, & nous voyons au contraire tous ſes maux s'augmenter avec une vivacité extrême. Elle n'étoit pas pour cela ſortie de l'état de ſomnambuliſme magnétique. Je lui demande des détails ſur l'affreux état où elle eſt. « Ah ! Monſieur, me répond-elle, je ſuis une femme perdue ! Qu'en arrivera-t-il ? je n'en ſais plus rien ; je ne vois plus mon corps.... Vous ne me ſoulagez pas. » Je la fais porter ſur un lit : il falloit deux hommes forts pour la contenir. Elle reſte

ainſi plus d'une heure & demie avant de ſe tranquilliſer. Il étoit alors ſept heures du ſoir. Enfin , elle annonce qu'elle va être tranquille un quart d'heure; mais qu'au bout de ce tems ſes convulſions reprendront avec la même force, pour ſe renouveller ainſi de quart d'heure en quart d'heure juſqu'à quatre heures du matin ; qu'alors elle verra clair ſur ſon ſort, & pourra me dire ce qui réſultera de cette maladie.

Qu'on ſe repréſente, pour un moment, cette ſcene alarmante, les cris & le déſeſpoir de cette femme, qui tantôt m'adreſſoit des reproches mêlés de douceur & d'amertume, en me diſant de ne pas prendre de chagrin ; que, ne connoiſſant pas le danger où je l'avois expoſée, ſa mort ne devroit point m'être reprochée; tantôt s'accuſant elle-même de ce qu'elle avoit fait; revenant à tout moment ſur l'idée & la certitude qu'elle avoit eues, peu d'heures auparavant, d'être radicalement guérie le lendemain, pour enviſager avec plus d'horreur ſon état préſent : qu'on ſe repréſente, dis-je, cet aſſemblage de traits déchirans pour moi, & l'on aura une idée du ſaiſiſſement que j'éprouvai. Je me voyois l'auteur de la mort d'une mere de famille qui s'étoit confiée à mes ſoins perfides : le magnétiſme ne me paroiſſoit plus qu'un inſtrument malfaiſant, dont je m'étois ſervi juſqu'alors ſans en connoître tout le danger. Enfin, mes réflexions, jointes à l'effroi qui m'avoit pénétré, m'abattirent tellement, que, dès le

même ſoir, je me ſentis une oppreſſion d'eſtomac conſidérable, & des commencemens de friſſons.

Le beſoin de ſecours preſſans dont la femme *Maréchal* avoit beſoin, me firent néanmoins m'étourdir ſur moi-même, pour ne ſonger qu'à elle; il me reſtoit d'ailleurs encore un peu d'eſpérance d'apprendre d'elle-même, à quatre heures du matin, des nouvelles plus ſatisfaiſantes de ſon état : en conſéquence je ne la quittai pas, & la veillai toute la nuit. De quart d'heure en quart d'heure ſes convulſions ſe manifeſterent. J'avois *Ribault* & *Clément* pour me ſeconder. Nous eſpérions être dédommagés de nos peines, lorſque, pour ſurcroît de malheur, à *quatre heures* du matin, la femme *Maréchal* ſe mit à pleurer, ce qu'elle n'avoit pas encore fait; & au lieu de nous tranquilliſer, nous dit qu'il n'y avoit pas d'apparence de guériſon pour elle..... — Cela ne ſe peut pas, m'écriai-je tout alarmé; que voulez-vous dire ? — Non, vous ne pouvez pas me guérir; je vois mon état..... Il faudroit trop de tems; vous allez partir, & je ne peux être guérie avant votre départ. — Finalement, après bien des larmes & des ſanglots, elle m'annonce qu'il faut qu'elle ſoit *magnétiſée* pendant deux mois & demi; que c'eſt moi *ſeul* qui peut la guérir, & qu'à défaut de cela, elle reſtera épileptique; que tout ſon côté gauche ſe paralyſera peu à peu, & qu'enfin elle périra miſérablement.

Après l'avoir aſſurée, le mieux qu'il me

fut poſſible, que certainement je ne l'abandonnerois pas, je ſus d'elle qu'il ne lui prendroit plus que *quatre accès* dans la journée; ſavoir, à *ſept heures* du matin, à *midi*, à *ſept* & à *dix* heures du ſoir. Elle me dit de plus qu'il faudroit la mettre *en criſe* à l'avance, afin qu'elle ne ſe vît pas dans ſes accès, & qu'à ſon réveil il ne faudroit pas lui raconter les ſcenes affreuſes de la nuit.

Ce ne fut qu'à *ſix heures* du matin qu'elle demanda à ſortir de l'*état magnétique*. La fatigue extrême qu'elle reſſentoit alors la ſurprit beaucoup; il fallut lui chercher des raiſons quelconques pour la tirer d'inquiétude. Elle n'avoit aucun ſouvenir de ſes ſouffrances paſſées, & l'on ſe garda bien de lui en laiſſer rien ſoupçonner. Comme je tombai malade le 27, *Ribault* & *Clément* ſe chargerent alternativement les jours ſuivans de la mettre en criſe & de la ſoigner dans ſes attaques.

Juſqu'au *mardi* 31, ſes *quatre attaques* ſe ſoutinrent conſtamment aux mêmes heures: mais après une promenade en voiture qu'elle s'étoit conſeillée dans l'*état magnétique*, elles s'avancerent d'une demi-heure. Le mercredi premier Juin, autre promenade, qui fait encore avancer ſes accidens davantage. J'ordonne qu'on ſuive *à la lettre* l'indication qu'elle avoit donnée de lui faire faire beaucoup d'exercice. Il en réſulta un effet ſi ſalutaire, que, dès le *vendredi* 3, l'accident de ſept heures arriva à quatre heures du matin.

Elle annonça alors que le lendemain elle n'en auroit plus que trois ; ſavoir, à *quatre heures*, à *une heure* après-midi, & à *dix heures* du ſoir : juſqu'au vendredi 10, que je ſuis parti pour *Strasbourg*, ſes accidens ſe ſont toujours ſoutenus aux mêmes heures.

Comme il étoit extrêmement incommode de ſe trouver à *quatre heures* préciſes auprès d'elle, & qu'on eût pu d'ailleurs manquer aiſément le moment de ſes ſouffrances, elle avoit conſenti à ce qu'on la mît *en criſe* dès la veille : alors on pouvoit arriver un peu plus tard, ſans riſquer de lui laiſſer appercevoir ſon malheureux état. Malgré toutes les précautions qu'on prenoit, il lui eſt arrivé cependant pluſieurs fois d'être attaquée de ſes accidens avant qu'on ait pu la mettre dans l'*état magnétique* ; heureuſement l'inquiétude & le chagrin qu'elle en a reſſentis, n'a point nui à la ſuite de ſon traitement.

Le *vendredi* 10, j'ai fait partir, dans la même voiture, la femme *Maréchal* & *Ribault*. Un accident qui leur eſt ſurvenu en route, ne leur a permis d'arriver que le 21 à *Strasbourg*.

Du 10 au 15, ſes trois accidens avoient eu lieu, mais s'étoient tellement avancés, que le premier du 14 lui étoit arrivé à deux heures du matin.

Le 15, celui du matin avoit manqué, & elle n'en eut plus que deux ; ſavoir, à ſix heures du matin & à dix heures du ſoir.

Elle avoit annoncé à *Ribault* que ſes attaques ſeroient très-fortes, & dureroient ainſi huit jours aux mêmes heures ; qu'enſuite elles diminueroient de force, pour s'avancer ſucceſſivement, juſqu'à ce qu'enfin elle n'en eût plus qu'une.

Ribault me raconta ces détails à ſon arrivée à *Strasbourg*, & m'ajouta que la femme *Maréchal* avoit en route vomi deux fois du ſang ; qu'elle lui avoit dit, dans *ſes criſes*, que ces accidens-là n'avoient lieu que parce que ce n'étoit pas moi qui la *magnétiſoit*, & que lui *Ribault* n'avoit pas la force de faire refluer le ſang qui s'amaſſoit ſur ſon eſtomac ; qu'il falloit que je la magnétiſaſſe au moins une fois par jour, lorſqu'elle ſeroit arrivée à *Strasbourg*.

Le ſoir du 21 je la *magnétiſai*. Elle m'annonça que le lendemain elle auroit un troiſieme & dernier vomiſſement de ſang à huit heures du matin ; ce qui effectivement arriva.

Ces attaques étoient d'une violence, telle que je ne les avois pas encore vues. Dès le ſoir même du 22, elle annonça qu'elles alloient beaucoup s'avancer, & qu'elles diminueroient graduellement de force. Je la touchai réguliérement une fois par jour.

Du 22 au 27, ſes deux attaques s'avancerent en effet tellement, que le lundi 27, la premiere lui arriva à minuit & demi, & la ſeconde, à quatre heures & demie du ſoir. Dans cette *derniere criſe*, elle annonça que la ſeule attaque qu'elle auroit le

lendemain à huit heures & demie du soir seroit si forte, que ses convulsions seroient si affreuses, qu'il faudroit être au moins trois personnes pour la pouvoir contenir.

Le 28, j'eus la précaution de la mettre deux fois dans la journée en *crise* tranquille de *somnambulisme*, dans l'espérance de diminuer par-là son accident du soir. Néanmoins, à huit heures & demie, nous eûmes beaucoup de peine, mes gens & moi, à la tenir & à la pouvoir calmer. L'attaque dura une demi-heure; après quoi, devenant tranquille, elle nous dit que le lendemain son accident viendroit à sept heures & demie.

Le 29, sa *crise convulsive* fut presque aussi violente que la veille; mais enfin, elle nous annonça sa guérison pour le lundi suivant 4 Juillet, dit que son dernier accident lui arriveroit à midi précis, & que, dès la soirée du même jour, elle ne seroit plus susceptible aux effets du *magnétisme.* Elle s'ordonna une *saignée* pour le lendemain matin.

Le lendemain 30, après l'avoir mise *en crise magnétique*, comme elle me l'avoit ordonné, je la fis *saigner* du bras gauche par le chirurgien-major du régiment de Metz: elle-même fit arrêter le sang quand elle le jugea nécessaire. Le soir, elle eut son accident à six heures & demie.

Finalement, en avançant ainsi graduellement, & toujours annoncées d'avance, ses

attaques durerent jufqu'au lundi 4 Juillet; qu'elle effuya la derniere à midi, qui, de même que celle de la veille, ne fe manifefta pas d'une maniere plus fenfible que le feroit une douleur de colique ordinaire.

Elle eft reftée encore à *Strasbourg* une huitaine de jours, n'étant plus fuceptible de tomber *en crife*, & fans éprouver le moindre accident. Le 10 Juillet, elle eft repartie toute feule pour *Buzancy*, & aujourd'hui, 6 Novembre, elle jouit d'une fanté parfaite.

La fufceptibilité qu'ont les malades en *crife magnétique*, de gagner avec promptitude certaines maladies, m'a été plufieurs fois démontrée. J'ai vu des *fomnambules magnétiques*, au milieu d'une *chaîne* nombreufe de malades, demander à quitter leur place, en difant que leurs voifins leur faifoinet mal, d'autres s'en éloigner d'eux-mêmes avec précipitation, & fouvent j'ai eu à réparer des accidens caufés par l'approche de certains individus.

Un in onvénient auffi grand m'a fait prendre une idée défavorable des traitemens nombreux; & lorfqu'il m'eft arrivé, depuis un an, de raffembler plufieurs malades enfemble j'ai toujours eu la précaution de n'y pas admettre de fujets dont j'euffe à craindre l'influence.

J'ai confulté un jour *Vielet* fur les efpeces

de maladies qui pouvoient le plus aisément se communiquer aux *somnambules* ; lui-même en avoit fait deux ou trois fois la triste expérience. Sa réponse, qu'il me fit par écrit, & que je conserve, fut que les plus dangereuses « étoient l'*épilepsie*, le *scorbut*, la *diar-*
» *rhée*, *paralysie froide*, *goutte sciatique* &
» *cataleptique*, *gale*, *humeurs froides*, &
» *tous les maux vénériens*. Il ne convient,
» ajoutoit-il, qu'aux magnétiseurs de trai-
» ter ces especes de maux, parce que *leur*
» *action* & *leur volonté* en repoussent les in-
» fluences ; au lieu que les crises donnent
» & reçoivent *la fluidité*, *la transpiration*,
» & que l'*action du mal*, arrivant chez
» elles en même tems que *la sensation*, elles
» sont susceptibles de prendre bien vîte ce
» qu'elles ont voulu faire dissiper. »

Il écrivit cela le 19 Novembre 1784.

Le danger que courent les *somnambules* en touchant certains malades, ne doit cependant pas effrayer au point de ne plus oser les consulter sur les maladies des autres ; mais il faut le faire avec précaution. Un somnambule bien *mobile* en même tems que *clair-voyant*, doit au reste pouvoir distinguer un malade à une certaine distance, & lorsqu'après l'avoir examiné ainsi, il consent à s'en approcher, c'est qu'il n'y a certainement aucun risque pour lui.

Tous les *somnambules magnétiques* ne sont pas, je crois, aussi susceptibles les uns que les autres. La foiblesse, chez eux, est une indication de leur susceptibilité.

La

La femme *Maréchal* me disoit, dans le tems de ses accidens, que l'humeur d'épilepsie & de paralysie ne s'étoit aussi fortement jettée sur elle, qu'en raison de la pureté de son sang. *Je viens d'avoir plusieurs révolutions*, me disoit-elle, *qui ont renouvellé tout mon sang : j'avois le corps aussi sain qu'un enfant qui vient de naître, & à raison de ma foiblesse, l'abondance d'humeurs de cette petite fille s'est bien vîte répandue sur moi.* Elle ajoutoit même que si elle l'eût touchée plus long-tems, la malade, à ses dépens, se seroit peut-être trouvée totalement soulagée.

Quelles réflexions de tels événemens ne porteroient-ils pas à faire sur l'ancienne crédulité, regardée par nous comme d'ignorantes superstitions ! On croyoit anciennement à la transplantation des maladies, à la possibilité de les faire passer d'un corps à un autre, ou à celle d'en débarrasser subtilement par des moyens quelconques. Serions-nous sur la voie de trouver la clef de ces prétendues erreurs ? La nature a bien des pouvoirs que nous ignorons : pour être à portée de les connoître, ne faut-il pas d'abord apprendre à connoître les nôtres ? Placez un sauvage ignorant au milieu des mines les plus abondantes, il n'en saura pas apprécier la valeur. Malgré toute notre science & notre philosophie, je crois que nous en sommes encore au point de ce Sauvage, par rapport aux effets puissans qu'il nous reste à connoître dans la nature (17).

Ma maladie, & détails relatifs.

APRÈS avoir eu le bonheur de rendre à la vie tant d'individus par le secours du *magnétisme animal*, rien ne pouvoit mieux compléter ma satisfaction, que de devoir ma santé au même moyen dont je m'étois si aveuglément & si utilement servi envers les autres.

Le récit de ma maladie & de ma prompte guérison, va donner, j'espere, une nouvelle idée de la puissance du *magnétisme animal* & des nouvelles jouissances qu'il m'a procurées.

Le 20 Juin, il y avoit près d'un mois que je manquois d'appétit; j'avois fort peu de sommeil & beaucoup de lassitude dans les jambes. J'attribuois les dérangemens de ma santé à la fatigue que j'avois essuyée à Paris, dans les séances si infructueusement multipliées du somnambulisme de *Madeleine*; trop de sensibilité, ou, pour mieux dire, trop de susceptibilité peut-être, entretenoit en même tems en moi un chagrin véritable, du peu de confiance que l'on m'avoit marquée. Je faisois des réflexions tristes sur la façon de penser de mes amis à mon égard; car mes prétentions, trop exorbitantes peut-être, auroient été, qu'en dépit de leur raison & de leur surprise, ils eussent cru

aveuglément à la vérité de mes expériences.

Enfin, quoi qu'il en soit du plus ou moins de raison que j'avois à me chagriner, j'étois d'une mélancolie affreuse. Je crois bien que la sécheresse de la saison, qui avoit influé sur tant d'individus, contribuoit encore à me rendre malade. J'espérois néanmoins que le tems me remettroit ; & malgré le malaise que j'éprouvois, je me livrois toujours au plaisir de *magnétiser*.

La femme du *Maréchal* du village, dont on a lu l'histoire, étoit au moment de guérir ; déjà elle avoit annoncé le terme de ses crises, & j'en éprouvois d'avance la satisfaction que donne une espérance fondée sur beaucoup de succès : elle n'avoit plus qu'une fois à être *touchée ;* c'étoit le soir du 24 Mai. Arrive malheureusement une jeune fille malade dans la journée. Sa mere l'accompagnoit : elle me prie de la faire toucher & consulter par un somnambule. Comme la femme *Maréchal* étoit un excellent médecin, je la remets au soir au moment de sa crise. On sait ce qui en est résulté.

La peine que me fit l'accident de cette femme, la fatigue que je me donnai toute la nuit, dans l'espérance de la soulager ; enfin, son désespoir à quatre heures du matin, lorsque, pouvant distinguer son état, elle m'apprit qu'elle étoit sans ressource si je l'abandonnois ; tant de secousses multipliées m'abattirent totalement ; je me sentis un serrement de cœur & une oppression

d'estomac qui me firent craindre un moment d'avoir gagné moi-même le mal affreux de cette femme. Je me retraçois sans cesse toutes ses paroles ; entr'autres, il y en avoit une qui me saisissoit d'effroi. Aussitôt qu'elle avoit pu parler, ç'avoit été pour me dire que ma petite fille, qui n'a que deux ans & demi, étoit restée long-tems sous l'arbre de la fontaine, à côté de la malade *épileptique ;* que si on ne l'en eût pas retirée, je n'aurois pas été long-tems sans lui voir la bouche de travers, & tous les symptômes d'une paralysie épileptique. Je ne pense pas encore, sans frémir, à tous ces détails. Je me trouvois dans un abattement affreux. Pendant deux jours, je ne pus trouver d'autre soulagement du magnétisme, que de vomir un peu de bile. Enfin, le 27, à huit heures du matin, la fievre me prit d'une telle force, qu'il me fallut rester au lit. Je me fis *magnétiser* par *Ribault* & par *Clément* ; ce qui bientôt détermina chez moi des *vomissemens* de *bile verte* en aussi grande quantité qu'un vomitif l'eût pu faire. Cependant la fievre devint à tel point, que j'eus le transport & du délire par intervalle : ma foiblesse étoit en même tems si grande, que, dans la matinée même, je n'avois plus la force de me lever tout seul sur mon séant. Presque aussitôt je me sentis tourmenté de *violentes coliques*, au point de ne pouvoir les supporter sans me plaindre hautement, & dans l'après-midi, je commençai à rendre *des glaires & du sang.* Cet état violent dura sans discontinuer depuis

vendredi huit heures du matin, jusqu'au lendemain samedi huit heures du soir. Alors j'eus une transpiration abondante, qui s'entretint pendant plus de deux heures. Lorsqu'elle fut arrêtée, & que l'on m'eut changé de tout, je me trouvai calme: la fievre avoit cessé, de même que les douleurs de colique.

Je dormis la nuit suivante pendant cinq ou six heures, & le lendemain, je pris une *médecine* qui ne me purgea pas beaucoup. Le *surlendemain*, je ne conservois de ma maladie qu'une extrême foiblesse & un grand tiraillement d'estomac, provenant de tous les efforts que j'avois faits pour vomir pendant près de dix heures de suite. Pendant plus de huit jours, je ressentis des douleurs d'estomac, & en tout j'ai bien été une huitaine de jours à reprendre totalement mes forces; mais le régime que j'ai suivi, & les ménagemens que j'ai observés, m'ont remis entiérement au bout de ce tems. Depuis, je puis assurer m'être porté beaucoup mieux même qu'avant ma maladie.

Après avoir donné le détail de ma maladie, je crois devoir parler de mes *médecins*. Si l'on se représente la situation critique où je me trouvois le matin du 27, on pourra se faire une idée de l'inquiétude & de l'effroi que devoit éprouver *madame de P*. Sans la conviction intime où elle étoit des bons effets du *magnétisme animal*, on doit sentir combien elle auroit cru risquer de m'abandonner ainsi aux soins de mes gens, sans

appeler un médecin. Il eſt bien vrai que, de tems en tems, elle m'entendoit répéter que je n'en voulois aucun ; mais elle m'a aſſuré depuis que, quand même je ne m'en ſerois pas défendu, ſon intention étoit qu'aucun ne m'approchât : mais pourquoi dire qu'elle ne vouloit pas de *médecins ?* Eh ! n'en avoit-elle pas un plus sûr que tous ceux qu'elle auroit fait appeler, en qui elle avoit une confiance aveugle, & qui, par la sûreté de ſes lumieres, devoit bien la tranquilliſer ? C'eſt de *Vielet* que je veux parler : oui, c'eſt à un payſan, c'eſt à *Vielet*, en *criſe de ſomnambuliſme*, que je dois ma guériſon. Cet homme approchoit lui-même du terme de ſes criſes ; &, comme on l'a vu par le détail de ſa cure, il étoit redevenu clair-voyant & habile dans la connoiſſance des maladies : c'eſt donc en lui que *madame de P.* mit toute ſa confiance. Cinq ou ſix fois dans la journée l'on mettoit *Vielet* en criſe : alors, tout en ſe guériſſant lui-même, il pouvoit me venir voir & m'ordonner les choſes qui m'étoient néceſſaires. On m'a rapporté depuis, que ſitôt qu'il étoit devenu ſomnambule, ſon premier ſoin étoit de me conſidérer de loin à travers mes rideaux ; puis il ſe levoit & arrivoit à mon lit : là, ſans me toucher, il étendoit ſes deux mains, & jugeoit du degré de force de ma fievre ; il diſoit l'effet que le magnétiſme me produiſoit. Son ordonnance enfin fut, dès la premiere fois qu'il me vit, de me faire *magnétiſer* toutes les heures par *Clément* ou *Ribault ;* quelquefois il vouloit qu'ils

s'unissent tous les deux ensemble ; ensuite, de boire toutes les demi-heures une tasse de bouillon fait avec plus de veau que de bœuf, & coupé à moitié d'eau. Comme ma maladie avoit le caractere de la plus grande putridité, au point que l'air de la chambre en étoit infecté, je lui demandai dans la journée la permission de boire de la *limonade ;* à quoi il ne voulut jamais consentir. Le lendemain, avec beaucoup de répugnance, il m'en permit une tasse ; mais à la séance d'après, il prétendit que ma fievre étoit augmentée, & que la limonade seule en étoit cause ; de sorte qu'il la défendit absolument.

Pendant les deux jours de ma fievre, *Vielet* ne me donnoit pas grande espérance ; il étoit morne, silencieux : je croyois même le voir inquiet ; & il m'a avoué depuis (étant en crise) qu'en effet il l'avoit été le premier jour. Enfin, le soir du 28, après qu'il eut été mis dans l'*état magnétique*, & qu'il se fut approché de moi, je vis sur le champ son visage s'épanouir, & l'air de satisfaction s'y peindre d'une maniere qui ne peut se rendre. Aussitôt je lui fais une question, sans en obtenir de réponse : mais, se tournant du côté de *madame de P.*, qui épioit, ainsi que moi, tous ses mouvemens, il lui serre les mains avec l'expression de la plus grande sensibilité, & lui dit, pour toute parole : *Réjouissez-vous, Madame, Monsieur le Marquis est sauvé, il n'y a plus de risque du tout ;* & un moment après, la joie le fait tomber lui-

même dans un ſpaſme de plus d'un demi-quart d'heure.

Nous étions reſtés dans la perplexité que donne l'attente d'une bonne nouvelle dont on doute encore, lorſque, revenu à lui, on queſtionne de nouveau *Vielet :* alors, avec ſon zele ordinaire, il ſe rapproche de mon lit, étend de nouveau ſes mains vers moi, & m'obſerve en ſilence. Après m'avoir ainſi conſidéré quelques inſtans, il me dit que la détente va ſe faire chez moi, & que la tranſpiration que je vais avoir me tirera entiérement d'affaire. Il me promet une bonne nuit, & m'ajoute, que comme la fievre va ceſſer inceſſamment, il ſera néceſſaire de me purger le lendemain. Je lui réponds que, s'il le penſe ainſi, je prendrai ma médecine ordinaire, & je la lui indique. « Non pas, me dit-il, ce ſont des *poudres d'Ailhaud* qu'il vous faut prendre. » Oh ! je l'avouerai, dans ce moment je ſentis ma confiance s'ébranler. — Des *poudres d'Ailhaud !* m'écriai-je ; mais c'eſt un remede que je crains beaucoup : je n'en ai jamais fait uſage, & j'ai toujours entendu dire qu'il n'étoit pas du tout indifférent de s'en ſervir. — Rapportez-vous en à moi, repartit-il avec une tranquillité admirable : j'ai pris moi-même des *poudres d'Ailhaud ;* j'en connois l'effet, & c'eſt ce qu'il vous faut : tout autre purgatif ſeroit trop *violent* pour vous. — Je bataillai encore avec lui longtems : les *poudres d'Ailhaud* me révoltoient. Cependant, après en avoir diſcuté avec

madame de P., elle me fit convenir que, dans pareille occaſion, ſi elle-même fût tombée malade, je n'aurois cru mieux faire que de ſuivre à la lettre les *ordonnances de Vielet.* Cette ſeule réflexion me fit abandonner entiérement à lui. « Eh bien, *Vielet*, lui dis-je, j'y conſens : dictez-moi votre ordonnance après ma médecine, je ferai à la lettre tout ce que vous exigerez. » Alors *Vielet*, plus content, m'aſſura de nouveau que je me trouverois bien de ſes conſeils. — Deux heures après votre médecine, me dit-il, vous prendrez un bouillon à la reine (autrement un lait de poule,) & un ſecond deux heures après. — Point d'autres tiſanes ? — Non; rien autre choſe; à deux heures, un bouillon gras; & le ſoir un autre. —

On envoya ſur le champ chercher à *Soiſſons* des *poudres d'Ailhaud.* Je crois n'en avoir employé qu'une priſe : je dis *je crois*, parce que, vers onze heures du ſoir, *Vielet* ayant été remis en criſe, arrangea lui-même ma médecine, & que je ne me ſuis pas informé à tems de la quantité qui en étoit reſtée dans le paquet. Quoi qu'il en ſoit, le lendemain j'ai ſuivi l'ordonnance à la lettre, & m'en ſuis trouvé à merveille.

Mon eſtomac, comme je l'ai dit, me faiſoit toujours ſouffrir. Le lundi 30 étoit le jour que *Vielet* devoit ne plus pouvoir tomber en criſe; de ſorte que *madame de P.*, conſervant encore un peu d'inquiétude, voyoit, avec une eſpece de regret, la prompte gué-

rifon de mon médecin. Il fallut lui demander un régime de conduite pour le tems de ma convalefcence. Beaucoup de ménagemens dans la nourriture, avec quelques détails fort peu intéreffans, fut le réfultat de fes confeils; mais ce qui l'eft infiniment; c'eft le dernier trait de cet honnête homme. Le lundi matin, prévoyant fa guérifon pour le foir, il dit à celui de mes gens qui l'avoit mis en crife: « Je dois avoir une forte colique ce foir, c'eft la fin de ma maladie. Si l'on me magnétife, on me la fera bien vîte paffer, & demain je ferai guéri. Au lieu de cela; qu'on ne me *touche* pas, & qu'on me laiffe fouffrir, cela ne retardera ma guérifon que d'un jour; mais du moins demain matin je pourrai encore *tomber en crife*, & voir comment fe porte Monfieur le Marquis; cela fera plaifir à Madame.... Quand on me rapporta cette marque fi fenfible d'amitié de ce bon homme, je ne pus m'empêcher d'en pleurer d'attendriffement, & je refufai abfolument fon offre: mais lui, avec fon fang froid & fa tranquillité ordinaires, me répéta qu'il n'y avoit aucun rifque pour lui à fouffrir un jour de plus; que le plaifir qu'il avoit à me rendre fervice lui feroit du bien, & que le lendemain mardi il feroit auffi bien rétabli, que s'il n'avoit pas fouffert.... Ces affurances répétées, jointes à l'inquiétude de *madame de P.*, me firent accepter fes offres généreufes; & le foir en effet, lorfqu'il eut fes douleurs de colique, on ne chercha pas du tout à l'en foulager,

quoiqu'il vînt lui-même ſe plaindre de ce qu'il ſouffroit. Il nous a dit depuis que cette dureté de notre part l'avoit fort étonné.

Le lendemain mardi, *Vielet* put me confirmer le retour de ma ſanté ; & lui-même s'étant réveillé tout ſeul au bout d'une heure de criſe, me tranquilliſa ſur ſon ſort ; de ſorte que le même jour nous nous trouvâmes guéris en même tems, & je pus jouir, avec un plaiſir qui ne ſe peut rendre, de la douce ſatiſfaction de devoir la ſanté & peut-être la vie au même homme qui l'avoit tenue de moi. Le ſouvenir de cette action de *Vielet* ſera toujours préſent à ma mémoire ; il ne me ſera jamais poſſible, je crois, d'être malheureux en y penſant. Puis-je avoir été mieux payé de toutes les peines que je m'étois données auprès de lui ? Oh ! combien le cœur de l'homme eſt bon ! J. J. Rouſſeau, l'homme peut-être dont l'état habituel approchoit le plus de l'état de *criſe magnétique* répétoit ſans ceſſe à ſes amis, qui vouloient le réconcilier avec les hommes, dont il s'éloignoit ſans ceſſe : L'*homme eſt bon*, diſoit-il, *mais les hommes ſont méchants*.

Cure opérée à Strasbourg.

D'APRÈS le peu de confiance que l'on m'avoit marquée à Paris, à l'occasion du somnambulisme de *Madeleine*, on peut bien penser que je me suis bien donné de garde d'essuyer à *Strasbourg* les mêmes désagrémens. Comme la femme *Maréchal* étoit de *Buzancy*, on eût pu encore, avec plus de fondement, la croire capable de me tromper : en conséquence je ne l'ai laissé voir à personne. Elle étoit logée chez M. *Galimart*, directeur des vivres, dont je ne puis trop louer l'honnêteté & la discrétion ; & à l'exception de lui, & du Chirurgien dont j'ai eu besoin pour la saigner, personne à *Strasbourg* n'a su qu'elle y existât.

Il est à croire même que je n'eusse jamais parlé du *Magnétisme* dans cette Ville, si l'événement imprévu de la maladie du jeune *Comte Louis de Rieux* n'eût pas fixé l'attention de tout le monde sur cet objet.

Il y avoit deux jours qu'il souffroit d'un *mal aise universel*, sans apporter beaucoup d'importance à son incommodité. Etant à *souper* le 25 chez M. son pere, celui-ci me proposa, plutôt par plaisanterie que par conviction, de *magnétiser* son fils. Je m'y refusai d'abord, d'après la loi que je m'étois

impofée de ne plus faire aucune expérience oftenfible : mais, après plufieurs inftances, je me rendis, n'imaginant pas affurément produire d'autre effet au *jeune comte Louis*, que de lui diminuer une douleur dans le *cou* & dans l'*épaule*, qui lui étoit, difoit-il, infupportable. Le détail de fa prompte guérifon, qui a été rédigé fur le champ, & que je vais rapporter, fera voir combien fouvent la Nature demande peu e'éfforts pour reprendre l'équilibre néceffaire à la fanté.

Je ne faurois auparavant me difpenfer de rendre à M. le Comte de Rieux le témoignage d'amitié & de reconnoiffance que je lui dois à ce fujet. L'état d'affoibliffement dans lequel fe trouva M. fon fils, au bout d'un quart d'heure de *magnétifme*, ne pouvant ni fe foutenir ni articuler une feule parole, lui caufa l'inquiétude la plus vive : fes alarmes étoient encore augmentées par celles de toutes les perfonnes qui fe trouvoient préfentes, & qui, comme lui, n'avoient jamais vu d'effets femblables. Cependant, loin de me faire le moindre reproche, ni de m'engager à ceffer mon opération, M. *de Rieux* étoit raffuré par la confiance qu'il avoit en moi: comptant fur mon amitié, il ne pouvoit croire, difoit-il, que j'euffe ofé rifquer fur fon fils un moyen dont j'aurois fufpecté la bonté. J'ai heureufement pu juftifier fa confiance : mais en rendant la fanté à fon fils, je ne crois pas m'être trop acquitté envers lui de la marque bien fenfible d'eftime & d'amitié qu'il m'a donnée dans cette occafion.

Le lundi 25 Juillet 1785.

M. *le comte Louis de Rieux* s'étoit fenti, le foir du 24, des friffons & des mouvemens de fievre; le foir du 25, il reffentoit les mêmes incommodités, auxquelles s'étoient jointes des douleurs affez vives dans l'épaule & dans le cou : lorfqu'il refpiroit un peu fort, les douleurs étoient plus aiguës. Vers neuf heures & demie du foir, M. *le comte de Rieux* fon pere me pria de le *magnétifer*: je le fis affeoir, & me mis à lui *toucher l'épaule.* Il reffentit prefque auffi-tôt une très-forte chaleur à la partie fouffrante, qui fe maintint pendant l'efpace de huit à dix minutes. J'avois porté quelquefois, pendant cet intervalle, une main alternativement à fa tête & à fon eftomac. Comme je me difpofois à le laiffer, je m'apperçus que *fes yeux étoient fermés.* Quelqu'un lui ayant parlé, fans en avoir obtenu de réponfe, je penfai qu'il pouvoit être tombé dans l'état heureux de *fomnambulifme magnétique.* Luimême ne m'en avoit donné aucun indice; car il n'avoit fait aucun mouvement extraordinaire, & l'émanation magnétique n'avoit produit fur lui aucune fenfation apparente.

Pour m'affurer s'il étoit dans le fommeil magnétique, je le fis changer de place. Comme

il étoit ſingulierement affaiſſé, je fus obligé de le ſoutenir en marchant.

Il reſta ainſi l'eſpace d'une heure environ; pendant lequel tems je lui fis pluſieurs queſtions relatives à ſon état. — Ce que je vous fais vous fait-il du bien? — *Oui.* — Avez-vous d'autres maux que celui de l'épaule? — *Je ne crois pas* —. Pluſieurs perſonnes eſſayerent de lui parler; ce fut en vain: mais ſi-tôt que je donnois la main à quelqu'un, le jeune Comte répondoit ſur le champ. Sur la fin de l'heure, il s'étoit affoibli beaucoup davantage, au point qu'à peine il pouvoit parler: il ſembloit qu'il lui falloit ſortir d'un aſſoupiſſement profond pour entendre celui qui le queſtionnoit. Je voulus le faire lever; il n'en avoit pas la force. Alors il demanda à être ſur ſon lit. Comme il logeoit au deuxieme étage, nous l'y portâmes à trois perſonnes. Une fois ſur ſon lit, il dit qu'il ne falloit pas le déshabiller, qu'il étoit trop foible pour cela. Il reſta ainſi l'eſpace d'une heure, pendant lequel tems il reprit un peu plus de force. Entre autres queſtions que je lui fis, j'en citerai pluſieurs. — Voulez-vous reſter comme vous êtes long-tems de ſuite? — *Non pas long-tems.* — Eſt-ce que cela ne vous fait pas du bien? — *Si fait, cela me fait du bien; mais j'ai toujours bien mal à l'épaule.* — Cela ſe paſſera-t-il? — *Non pas aujourd'hui.* — Avez-vous de la peine à reſpirer? — *Pas à préſent.* — Et en aurez-vous quand vous aurez les yeux ouverts? — *Oui.* — En ce cas demeurez long-tems comme

vous êtes, si cela vous fait du bien, & je resterai avec vous pendant la nuit. — *Je ne sais que faire* —. Et un moment après il me répéta qu'il ne pouvoit pas être guéri dans cette premiere opération, & qu'il falloit que je le sortisse de sa crise dans un demi-quart d'heure : alors je lui tins une main constamment sur l'épaule malade. Au bout du demi-quart d'heure, il me dit qu'il avoit grand mal aux dents. Je posai ma main sur sa joue, & en trois minutes ce mal se dissipa : alors il se plaignit plus fortement du mal d'épaule. — C'est donc le mal de votre épaule, lui demandai-je, qui a passé sur vos dents? —*Oui, c'est le même mal : il faut que je le garde toute la nuit dans l'épaule; mais il ne m'empêchera pas de dormir un peu.* — A quelle heure demain voulez-vous être magnétisé? — *Demain à quatre heures du soir* —. Un moment après, je le fis lever de son lit; & après l'avoir assis sur une chaise, je l'éveillai à la maniere ordinaire, & il n'eut aucun souvenir de tout ce qui s'étoit passé, si ce n'est d'avoir ressenti de la douleur dans son épaule malade au commencement du traitement.

Du mardi 26.

A quatre heures après midi, j'ai magnétisé M. *le comte de Rieux*, & l'ai fait entrer, en huit ou dix minutes, dans l'état de *somnambulisme magnétique.* Aussi-tôt qu'il y fut, il parut accablé comme la veille, sans être pourtant dans un état de foiblesse aussi grand. Cet état de foiblesse étoit causé, à ce qu'il nous dit, par les douleurs qu'il ressentoit par tout le corps. Il resta en crise environ une heure & demie. Pendant ce tems, il rendit un compte de sa maladie plus exact que la veille. — D'où vous viennent les douleurs d'épaule que vous ressentez ? — *D'un froid que j'ai attrapé.* — Comment! est-ce que la fievre que vous avez ressentie il y a deux jours chez M. *le maréchal de Contades*, n'étoit pas le commencement de votre incommodité? — *Non, cela n'y avoit pas rapport; c'est une courbature que j'ai eue.* — Croyez-vous toujours que je pourrai vous guérir? — *Je l'espere.* — Sera-ce aujourd'hui? — *Je ne crois pas.* — Je le touchois toujours pendant ce tems. Voulant me reposer un peu, je demandai une bouteille que je lui donnai à tenir contre son estomac, après l'avoir magnétisée : c'est alors que se passa une scene aussi nouvelle pour moi que pour les quarante ou cinquante personnes qui se trou-

voient là présentes. M. *le comte Louis de Rieux* serroit contre lui cette bouteille, avec l'air d'y trouver un secours favorable contre ses souffrances : il la portoit alternativement à sa poitrine, à son ventre, puis à son épaule. Interrogé pourquoi il en agissoit ainsi : — *C'est pour me faire du bien*, répondit-il. — La bouteille vous soulage donc beaucoup? — *Oui, mais pas tant que votre main.* — Peu après je tins la bouteille d'une main, & de l'autre je touchois son épaule malade. Alors je lui fis la question, si, de cette maniere, je procurois en lui un bon effet. « *Oui*, répondit-il; *mais il faut ôter l'un ou l'autre, me laisser la bouteille ou votre main.* » Après d'autres questions de ce genre & quelque tems de repos, je lui demandai ses ordres pour le reste de la journée, & s'il prévoyoit quelque chose en lui. — *Oui*, répondit-il, *j'aurai la fievre ce soir.* — A quelle heure? — *A neuf heures.* — Durera-t-elle long-tems? — *Trois quarts d'heure, peut-être plus long-tems : ce sera suivant la transpiration que j'aurai; mais j'aurai soin de me bien couvrir.* — Vous avez donc des humeurs dans le corps? — *Oui.* — Faudra-t-il vous purger? — *Oui, samedi prochain.* — Avec quoi? — *Avec des eaux de Schedechitz.* — Est-ce que vous en connoissez l'effet? — *Oui, j'en ai déjà pris, & elles me font du bien.* — Combien faut-il que vous en preniez? — *Cinq verres de quart d'heure en quart d'heure.* — Pendant combien de tems faudra-t-il encore que je vous magnétise? — *Jusqu'à Vendredi.* — Et vous ferai-

je de l'effet jusqu'à ce tems ? — *Oui, encore vendredi matin ; mais vous ne me ferez plus rien l'après-midi.* — Vous serez donc bien guéri ? — *Oui, je serai guéri* —. Après l'avoir tenu une heure & demie environ dans l'état magnétique, je lui demandai combien de tems il vouloit encore y rester. — *Un quart d'heure*, répondit-il. — Faudra-t-il que je vous magnétise ce soir pendant votre fievre ? — *Non* — Quand voulez-vous être touché ? — *Demain à neuf heures du matin* —. Le tems indiqué par lui se trouvant arrivé, il dit : « *Le quart d'heure est passé, il faut m'ouvrir les yeux ;* » ce que je fis sur le champ. Son réveil s'opéra, comme la veille, avec difficulté, comme un homme très-fatigué que l'on tireroit d'un profond assoupissement.

A neuf heures du soir, la fievre lui prit comme il l'avoit indiqué. Avant neuf heures, les Chirurgiens-Majors des différens régimens qui se trouvoient chez lui, compterent *quatre-vingts pulsations* dans son pouls, & aussi tôt l'heure sonnée, ils en compterent *cent cinq*. La transpiration se manifesta promptement ; elle fut des plus abondantes ; néanmoins la fievre lui dura au même degré plus de deux heures : alors on le changea de tout, & il dormit le reste de la nuit fort tranquillement.

Du mercredi 27.

M. *le comte Louis de Rieux* fut magnétiſé ; & fut près d'un quart d'heure à entrer dans l'état magnétique. Il avoit un peu plus de force que les jours précédens. Il ſe ſervit de la bouteille, comme la veille, dans les momens où je me repoſois. Il nous renouvela, dans cette criſe, les mêmes preſſenſations de ſa guériſon prochaine. Entre autres queſtions qui lui furent faites, auxquelles il répondoit avec une préciſion bien intéreſſante, je lui demandai s'il entendoit les perſonnes qui étoient dans ſa chambre. — *Non.* — A quoi penſez-vous donc dans l'état où vous êtes ? — *Au bien que j'éprouve.* — Je mis M. *le comte de Rieux* ſon pere en communication avec lui, afin qu'il pût le queſtionner. Il lui demanda, entre autres choſes, ſi le Magnétiſme avoit été cauſe de l'exceſſive tranſpiration qu'il avoit eue la veille. — *Non*, répondit-il, *c'eſt la fievre qui l'a cauſée.* — Et la fievre elle-même, qui vous l'a occaſionnée ? — *C'eſt le magnétiſme.* — Vous avez donc autre choſe que votre douleur d'épaule ? — *Oui, j'ai beaucoup d'humeurs dans le corps.* — Le Magnétiſme vous guérira-t-il ? — *Oui.* — Si l'on ne vous eût pas magnétiſé, qu'en ſeroit il arrivé ? — *J'aurois fait une maladie.* — De quel

genre? — *Les fievres.* — Eût-ce été une maladie vive ou lente? — *Une maladie bien longue.* — Il faut donc, mon ami, regarder le Magnétiſme comme un moyen utile à la guériſon des maladies? — *Il faut y croire.* — Dans cette criſe, il me dit qu'il pouvoit dîner comme à ſon ordinaire : de plus, il ajouta que le ſoir, à huit heures préciſes, la fievre lui prendroit, & qu'il n'en pouvoit déterminer la durée; que je ne devois pas le magnétiſer avant dix heures du ſoir, ſoit qu'il eût encore la fievre, ou qu'elle ſe fût paſſée; que, pendant ſon accès, il falloit ſouvent lui donner à boire de l'eau tiede & du ſucre, & ne le changer qu'au bout d'une heure & demie. Au bout d'une heure, il demanda à ſortir de criſe; ce que j'exécutai ſur le champ, & ſon réveil fut accompagné des mêmes ſymptômes que la veille.

J'oubliois de dire que, dans chaque criſe, je le faiſois marcher & ſe promener un peu dans ſa chambre, mais toujours en lui tenant le bras ou la main. Sa viſion n'étoit pas diſtincte : en ſe raſſeyant, il étoit obligé de tâter la chaiſe où il vouloit s'aſſeoir. Il paroît que la plénitude d'humeurs qui l'accabloit, obligeoit chez lui la Nature à un travail pénible pour la coction de ces mêmes humeurs : de là réſultoit l'eſpece d'accablement où il étoit, ſon aſſoupiſſement profond, & par ſuite ſon peu de viſion, de même que ſon peu de mobilité magnétique. La ſeule expérience bien convaincante que l'on répétoit toujours avec le même ſuccès,

étoit de ne pouvoir obtenir de réponſe de lui, qu'après s'être mis en rapport ou en communication avec moi.

De la ſoirée du mercredi 27.

La fievre ne s'eſt point manifeſtée à huit heures, comme M. *le comte Louis de Rieux* l'avoit annoncé. M. *Perſi*, chirurgien-major du régiment de Berry, ne lui en a pas reconnu. Le jeune *comte* imaginant, d'après le rapport qu'on lui avoit fait de ſa prédiction, qu'il pourroit bien l'avoir, s'étoit couché, & avoit eu ſoin de ſe bien couvrir. Lorſque j'arrivai chez lui à huit heures paſſées, je le fis découvrir, & lui conſeillai de ſe lever, & de ne pas penſer à la fievre; que peut-être il ne l'auroit pas, malgré ſa prédiction. Il ſe leva en effet, & paſſa ſes deux heures aſſez gaiement, *ſon opinion particuliere étant cependant portée à ſe croire un peu de fievre, & moi je le penſois de même.*

A dix heures je l'ai magnétiſé, & l'ai fait entrer, en dix minutes, dans l'état magnétique. Ma premiere queſtion a été, s'il avoit eu la fievre depuis huit heures : *un non très-ſec a été ſa réponſe.* — Qu'eſt ce donc qui a contrarié votre preſſenſation de ce matin? — *J'ai eu froid en rentrant chez moi; mes fenêtres auroient dû être fermées à ſix heures.* — Cela apportera-t-il un obſtacle à votre

guériſon? — *J'eſpere que non.* — Aurez-vous encore la fievre? — *Je n'en ſais trop rien.* — Dans cette ſéance, l'expérience de la chaîne de communication de moi avec un tiers, pour obtenir les réponſes du malade, a été répétée plus de vingt fois avec le même ſuccès, c'eſt-à-dire, qu'à moins de s'être mis en rapport avec moi, il n'étoit pas poſſible de s'en faire entendre; & auſſi-tôt que le rapport étoit établi, la réponſe ſe manifeſtoit ſur le champ. M. *le duc d'Ayen*, entre autres, répéta ſouvent cette expérience.

Le *comte Louis* reſta une heure & demie à peu près en criſe magnétique. Parmi pluſieurs queſtions qui lui furent faites, les plus intéreſſantes furent, s'il entroit quelque choſe en lui quand on le magnétiſoit. — *Non, il n'entre rien; mais cela me ſoulage.* — C'eſt donc quelque choſe qui s'échappe de vous? — *Oui, c'eſt comme une vapeur, une tranſpiration.* — Voyez-vous l'émanation magnétique? — *Je ne la vois pas, mais je la ſens* —. Après quelques momens de ſilence, je continuai à le queſtionner. — Croyez-vous que, dans toutes les occaſions où vous ſerez malade, le magnétiſme puiſſe vous guérir? — *C'eſt ſuivant : ſi la maladie étoit commencée, il ſe pourroit faire que non.* — Mais ſi dans le principe je vous magnétiſois? — *Alors j'en guérirois comme je vais guérir de cette maladie-ci.* — Je lui avois mis une bouteille magnétiſée entre les mains comme les autres fois; & comme il la portoit ſucceſſivement à différentes parties de ſon corps, il lui fut

demandé la raifon de ce procédé. « *Je la porte* répondit-il. *aux endroits où je fouffre, & je l'y laiffe jufqu'à ce que je fois foulage.* » Il étoit fi attaché à cette bouteille, que, dans une promenade que je lui fis faire dans fa chambre, il ne voulut pas la quitter; & quoique l'attitude fût extrêmement gênante, il la tint au moins une demi-heure dirigée vers fon épaule fouffrante. Sur la plaifanterie que je lui fis, qu'il portoit cette bouteille comme on porte fon fufil à l'exercice, il me répondit *que fon fufil ne lui faifoit pas tant de bien.*

Il me dit enfuite, après s'être affis, qu'il m'avertiroit de le réveiller quand il ne fouffriroit plus. Il continua fon petit manége de bouteille encore un gros quart d'heure environ; puis après la fecouant dans fes mains, il me dit: — *Je ne fouffre plus.* — Vous voulez donc fortir de l'état où vous êtes? — *Oui, fans doute*, répondit-il. — A quelle heure demain voulez-vous être touché? — *A neuf heures du matin.* — Si je ne pouvois pas vous magnétifer, qu'en réfulteroit-il? — *Je guérirois plus tard.* — Après lui avoir promis de ne pas manquer à fon rendez-vous, je lui ouvris les yeux comme ci-deffus; & tout comme à fon ordinaire, il ne conferva pas le moindre fouvenir de tout ce qu'il avoit fait & dit dans fa crife.

Le jeudi 28.

A neuf heures du matin, je magnétiſai M. *le comte Louis de Rieux.* Il avoit paſſé une très-bonne nuit; ſon épaule lui faiſoit très-peu de mal; la fraîcheur de ſon teint & ſa gaieté ne pouvoient laiſſer ſoupçonner qu'il fût encore malade. Il me dit, en s'aſſeyant, qu'il alloit faire tout ſon poſſible pour ne pas s'endormir. Je le confirmai en plaiſantant dans cette bonne idée, & lui conſeillai de tenir bien ferme. Malgré toute ſa réſolution, au bout d'un quart d'heure ſes yeux ſe clorent comme à ſon ordinaire, & il fut dans l'état magnétique. Dans cette criſe, il fut plus gai & plus leſte que dans les précédentes. A la queſtion que je luis fis, ſi ſon mal d'épaule dureroit encore long-tems, il me répondit *que le lendemain il s'en iroit à tous les diables.* — A quelle heure voulez-vous être magnétiſé aujourd'hui? — *Point; mais demain à huit heures du matin pour la derniere fois.* — Et demain au ſoir, ſi je veux vous magnétiſer? — *Vous ne ferez que de l'eau claire.* — J'eſſaverai pourtant. — *Hé bien, vous ne ferez rien du tout.* — Pourquoi ai-je été plus long-tems aujourd'hui qu'à l'ordinaire à vous faire de l'effet? — *Parce que je n'ai plus guere de mal.* — Croyez-vous que je pourrai parvenir demain matin à vous

mettre en crise ? — *Vous aurez plus de peine ; mais si vous en venez à bout, vous ne me ferez plus de bien* —. Dans cette crise, il se servit plus de trois quarts d'heure de la bouteille magnétisée ; & ayant voulu se promener, il ne consentit pas à s'en dessaisir, la portant, comme à son ordinaire, à tous les endroits de son corps où il sentoit avoir besoin de ce secours. Comme le bas de son estomac étoit le lieu où il la tenoit le plus long-tems, je lui demandai le sujet de cette préférence. « *C'est l'endroit* me dit-il, *où elle me fait le plus de bien.* » Au bout d'une heure environ, je lui fis la question, combien il vouloit rester encore de tems en crise. « *Encore vingt minutes.* » Ce tems passé (sans qu'il y eût eu le moindre avertissement de ma part), je l'entendis murmurer un peu dans ses dents. — Qu'avez-vous ? lui demandai-je ? — *Les vingt minutes sont passées*, me répondit-il ; *pourquoi ne me sortez-vous pas de crise ?* — On regarde à une montre, & en effet il y avoit une minute de plus que le tems prescrit. Je ne me le fis pas redire deux fois, & je lui ouvris les yeux sur le champ. Son réveil fut aussi long à s'opérer que les autres fois, c'est-à-dire, que j'y employai bien quatre à cinq minutes.

Vendredi 29.

A huit heures du matin, M. *le comte Louis de Rieux* a été magnétiſé. Il ſe défendit de dormir comme la veille, & j'employai vingt minutes à le mettre dans l'état magnétique. Il me dit alors qu'*il ne ſouffroit preſque plus*, & ajouta toujours *que ce ſeroit la derniere fois que je lui ferois de l'effet.* Dans cette criſe, il n'étoit plus abſorbé comme les autres fois, & répondoit avec plus d'aiſance qu'à ſon ordinaire. Entre autres queſtions que je lui fis, je lui demandai : — Comment doit-on appeler l'état où vous êtes? — *Un état de bonheur & de plaiſir.* — Croyez-vous que l'on puiſſe ſe rappeler de cet état? *Non. J'ai déjà eſſayé, mais inutilement.* — Eſt-ce un ſommeil que l'état où vous êtes? *Non. Si je dormois, je ne ſentirois pas le bien que j'éprouve.* — Croyez-vous que j'aye du plaiſir à vous magnétiſer? — *Je n'en ſais rien; mais vous en faites beaucoup à ceux que vous magnétiſez.* — Pourquoi ne répondez vous pas aux perſonnes qui vous parlent? — *C'eſt que je ne les entends pas.* — Quelquefois cependant vous les entendez? — *C'eſt lorſqu'elles ſont en rapport avec vous.* — Enſuite, comme je lui avois fait la plaiſanterie que je le mettrois en criſe le ſoir malgré lui, & qu'il m'avoit aſſuré que je n'en viendrois pas à

bout, je lui dis que je lui ferois accroire qu'il pourroit ressentir des effets, & que, comme il ne se ressouviendroit pas de ce qu'il me disoit actuellement, je parviendrois à l'en persuader. Il me répéta que ce seroit en vain que j'essayerois. — Comment! est ce que vous ne croyez pas que l'imagination puisse aider aux effets du magnétisme? — *Non.* — Vous savez cependant que l'Académie l'a décidé. — *Il y a bien de la rime en* on.... *mais c'est de la sensation.* —. M. son pere, le voyant en si grande gaieté, voulut, par plaisanterie lui demander des numéros pour la loterie. Il lui répondit fort gaiement qu'il n'avoit pas la main heureuse, & qu'il n'y gagnoit jamais. Cependant, comme il le pressa de lui en désigner, il y consentit, & indiqua les numeros 7, 32, 28, 69, 85; il les répéta même plusieurs fois, sans cependant avoir l'air d'y croire beaucoup. Il s'égaya ensuite sur le gain qu'il pouvoit faire à la loterie, & que, s'il gagnoit un *quine*, cela lui feroit presque autant de plaisir que le *magnétisme.* Je lui demandai s'il étoit aussi sur du *quine* que du recouvrement de sa santé. *C'est fort différent*, répondit-il : *je suis sur d'être bien guéri*, *au lieu que je ne tiens pas le* quine *dans ma poche.* Au bout de quelques momens, il demanda à se promener, toujours avec sa chere bouteille sur son épaule. Il étoit très-ferme sur ses jambes; & tout en témoignant le plaisir qu'il avoit de se sentir bien guéri, il alloit jusqu'à sauter & à donner des signes très-marqués

de la ſatisfaction qu'il éprouvoit : il m'embraſſa pluſieurs fois, en me diſant qu'il m'aimoit bien, & qu'il m'étoit bien obligé. Quand il fut raſſis, il voulut encore qu'on lui parlât, diſant que ſon mal ne l'occupoit pas aſſez pour ne pas faire la converſation; de ſorte que je lui fis beaucoup d'autres queſtions. — A quelle heure voulez-vous être purgé demain ? — *A ſix heures.* — Deſirez vous faire diete aujourd'hui ? — *Non. Je dînerai bien, & ne ſouperai point.* — Faut-il vous préparer à la médecine par quelques boiſſons ? — *Non, point de tiſane ſur-tout, mais de la limonade.* — Faut-il qu'elle ſoit cuite ? — *Non. La limonade cuite me fait mal, me fait vomir, au lieu que la limonade crue me fait du bien.* — Etes-vous content du magnétiſme ? — *Oui, & de vous auſſi.* — Par où votre mal d'épaule s'en ira-t-il ? — *Peut-être bien aujourd'hui par les urines.* — Si je vous laiſſois comme cela ſans vous ouvrir les yeux, qu'en ariveroit-il ? — *Je me réveillerois ſeul; mais ſi vous avez affaire, vous pouvez m'ouvrir les yeux, & vous n'aurez pas grande peine aujourd'hui, parce que je n'ai plus de mal.* — Il faut donc nous dire adieu ? — *Oui, pour à préſent; mais nous nous reverrons bientôt* —. Je l'éveillai en effet au bout de deux heures de criſe, & ſon réveil s'opéra dans une minute.

Pour donner une nouvelle preuve de la démarquation bien ſenſible qui exiſte entre l'état magnétique & l'état naturel, je lui demandai, comme par plaiſanterie, après

ſon réveil, s'il vouloit mettre à la loterie : j'ajoutai que, comme un bonheur n'alloit pas ſans l'autre, il ſe pourroit qu'il y gagnât. Il s'y refuſoit; mais par complaiſance il dicta les numéros ſuivans : 4, 28, 36, 49, 72 : auſſi-tôt on lui montra les numéros qu'il avoit indiqués pendant ſa criſe ; ce qui l'amuſa & l'étonna fort, n'ayant aucun ſouvenir de tout ce qu'on lui racontoit (18).

Le lendemain ſamedi, M. *le comte Louis de Rieux* a commencé à prendre, à ſix heures du matin, des eaux de Schedelitz, qui l'ont fort bien purgé. Le lendemain dimanche, il fut à l'exercice dès cinq heures du matin, & depuis il jouit d'une ſanté parfaite.

« Nous ſouſſignés, témoins de toutes les » ſéances où M. *le comte Louis* a été magné» tiſé, ou ſeulement d'une ou pluſieurs de » ſes ſéances, reconnoiſſons les détails ci» deſſus comme très-conformes à ce que » nous avons vu & entendu nous-mêmes. » En foi de quoi nous avons tous ſigné le » procès verbal ci-deſſus. Cejourd'hui 7 » Août 1785. Signés, *le comte de Rieux*, » Colonel du régiment de cavalerie de Berry; » *le vicomte d'Alzon*, major du régiment de » Berry, *Eſcragnolle*, capitaine commandant » audit régiment; *le comte de Comminges*, » capitaine audit régiment; *Chaternet*, capi» taine audit régiment; *le marquis de Lillers*, » capitaine audit régiment; *Monluſon*, capi» taine au régiment d'Artois, cavalerie; *de* » *Lalandelle*, officier au régiment d'Agénois; » *le baron de Dampiere*, *le marquis de Saint-*

» *Sauveur*, meſtres-de-camp en ſecond du
» régiment de Foix; *de Beaufranſlect, comte*
» *d'Ayat*, capitaine au régiment de cavalerie
» de Berry; *le comte de Lützelbourh-Klinglin-*
» *Deſſez*, capitaine au régiment de mont-
» morency, dragons; *le vicomte de la Roche-*
» *Aymont*, meſtre-de-camp commandant du
» régiment d'Artois; *Flachon de la Jomariere*,
» capitaine en premier au Corps Royal du
» Génie; & *Brunck*, commiſſaire des Guer-
» res, témoin de trois ſéances. »

Les détails ci-deſſus de la courte maladie de M. *le comte Louis de Rieux*, ont beaucoup de reſſemblance avec ceux qu'on a lus du *petit Amé*, guéri à Buzancy : l'un & l'autre ordonnoient affirmativement la maniere dont il falloit qu'on les touchât, & tous deux ont répondu de même qu'il n'entroit rien en eux quand on les magnétiſoit, mais ſeulement que cela les ſoulageoit. Quant aux éclairciſſemens ſur l'exiſtence du fluide magnétique, de même que ſur la viſion intérieure, tant du corps que du ſiége de la maladie, on a pu remarquer que tous les payſans ſe ſervent habituellement du mot *voir*, tandis que M. *le comte Louis de Rieux*, appréciant le vrai ſens des mots, exprime la même idée par *ſentir*. Ce ne ſera qu'à meſure que les cures magnétiques s'étendront ſur des perſonnes de ſon eſpece, & par ſuite

ſur des gens inſtruits en médecine & en anatomie, que nous pourrons parvenir à étendre nous-mêmes nos idées ſur cet état ſingulier de *ſomnambuliſme*. Au reſte, nous ne pourrons jamais avoir qu'une langue de convention pour exprimer des ſenſations dont nous ne ſommes pas ſuſceptibles.

D'après le bien que procuroit à M. *de Rieux* l'application d'une bouteille, joint à ce qu'il diſoit qu'il n'entroit rien en lui quand on le magnétiſoit, mais qu'au contraire il s'en échappoit une eſpece de vapeur ou de tranſpiration, il m'eſt venu une idée, que plus d'expérience confirmera peut-être ou détruira entiérement; c'eſt que le verre peut ſervir d'indicateur certain de l'état d'un malade devenu ſomnambule magnétique, quant au trop ou trop peu d'électricité qui exiſte en lui. J'ai remarqué pluſieurs fois ce même attrait pour le verre dans de certains malades, tandis que d'autres le dédaignent abſolument, quand le magnétiſeur n'y porte pas la main.

Le verre, d'après ſes propriétés électriques, eſt, comme nous l'avons dit, un excellent conducteur du *magnétiſme animal*. Lors donc qu'après avoir magnétiſé une bouteille, on la met en contact avec un malade, l'accélération de mouvement, occaſionnée par les filieres du verre, agit conſtamment ſur lui tant que le magnétiſeur la touche; mais lorſqu'après avoir actionné quelque tems avec la bouteille, on l'abandonne entiérement entre les mains du malade, alors il

peut

peut arriver deux cas, ou que le malade ait trop d'électricité en lui, ou qu'il en ait trop peu. S'il en manque, la bouteille se déchargera bien vîte de toute son électricité animale; & si-tôt qu'elle aura cessé d'être en analogie avec lui, lui devenant inutile, il s'en débarrassera promptement. Au contraire, si le malade a surabondance d'électricité, la bouteille s'entretiendra toujours de celle dont il se débarrassera : elle fera exactement l'office d'un siphon; & tant qu'il croira utile de continuer cet effet, il la gardera avec plaisir. C'est, je crois, particuliérement parmi les enfans & les très-jeunes gens que ce phénomene arrivera le plus communément. Cette observation au reste mérite d'être approfondie; je ne la donne que comme une probabilité. Je crois mon raisonnement juste, d'après les données sur lesquelles je me fonde; mais s'il en est une qui manque de justesse, que deviendront mes conclusions? Mon seul but au reste est de laisser entrevoir le vaste champ d'expériences & d'observations qu'il reste à faire dans la connoissance bien nouvelle que je traite, n'étant pour ainsi dire, à l'exception de mes freres, aidé de personne dans mes recherches : ayant trouvé dans tous les savans Physiciens, médecins, & autres, un éloignement incroyable à vouloir m'entendre, il m'a fallu tout conclure sans débats ni contradictions. Je crois, d'après cela, qu'il est impossible que je ne me sois pas trompé quelquefois : aussi, je le répete, si je me voyois réfuté d'une

maniere raisonnable & convaincante, j'en serois charmé. Certain, comme je le suis, que les faits ne peuvent s'affoiblir, ce seroit une preuve qu'on les auroit examinés avec soin, & je ne pourrois qu'y gagner moi-même. Puisse le souhait que je fais, d'être réfuté solidement, s'effectuer au plutôt pour le bonheur de la génération présente!

Parmi quantité de faits aussi évidens que satisfaisans par leurs résultats, qui ont eu lieu à *Strasbourg*, il en est encore un que je veux citer, à cause de la longueur du terme que le malade a lui-même fixé pour époque de sa guérison, dès les premiers jours de son traitement.

Le nommé *Dupré*, soldat au regiment de Hesse-Darmstat, homme fort & robuste, âgé de vingt-quatre ans, taille de cinq pieds huit pouces, tomboit, depuis une quinzaine de jours, dans des attaques de convulsions semblables à l'épilepsie : il étoit incapable de faire aucun service. Le chirurgien-major de son régiment l'avoit saigné le trois ou quatrieme jour de ses accidens, & depuis lors il étoit encore plus souffrant. M. Houdouart, son capitaine, l'amena chez moi le 8 Août, & me pria instamment d'essayer sur cet homme le pouvoir du *magnétisme animal*. J'y consentis; & dès la premiere fois je déterminai en lui sa crise convulsive. L'après midi, l'ayant touché une deuxieme

fois, il devint *somnambule magnétique*, & dès le surlendemain il put rendre compte de la cause & des suites de sa maladie. Afin d'éviter les répétitions, je me contenterai de rapporter ci-après les différentes pieces & actes passés par-devant notaire, qui suffisent seuls pour donner une idée satisfaisante du traitement magnétique du sieur Dupré.

Suit la déposition du 10 Août.

Déposition du nommé Dupré, soldat du régiment de Hesse-Darmstat, dans la compagnie d'Houdouart, à M. de Puységur, en présence des soussignés.

« La cause de ma maladie vient du chagrin de me voir aussi court tenu que je le suis à la caserne, & de n'être pas aimé de mes camarades. Le commencement de ma maladie a eu lieu il y a eu vendredi quinze jours. Il s'est formé une ceinture de sang au bas ventre, qui a monté continuellement jusqu'au nœud du gosier. Si je n'étois pas venu ici, cela m'auroit occasionné une grande maladie, qui n'auroit pas été longue; cela m'auroit étouffé, & je serois mort : au lieu de cela, je serai guéri de vendredi prochain en huit. De jeudi en huit je vomirai du sang une fois dans la journée, & deux fois dans la nuit, & cela finira mes convulsions. De samedi prochain en huit j'aurai besoin d'être purgé, & je ne tomberai plus en crise,

» Dans six mois je prendrai la fievre chaude,

que personne que vous ne pourra guérir, ou un de vos gens, mais en plus de tems. De vendredi en huit finiront les crises pour moi & je n'y tomberai plus le samedi suivant. »

» Reçu & écrit cette déclaration sous la dictée dudit Dupré, étant en *crise somnambuliste*, ce 10 Août 1785, dans l'appartement qu'occupe M. *le marquis de Puységur*, en présence de *madame Doriocourt*, de M. *le baron de Landsberg*, *de Berstett*, *Klinglin-Dessez*, *Abresch*, chirurgien-major dudit régiment, *de la Jomariere*, *de Tinchant*, chirurgien-Major, démonstrateur royal à l'hôpital militaire de *Strasbourg*; *Fribault*, chirurgien-major du régiment de Foix. Signés, *Doriocourt*, *le baron de Landsberg*, directeur de la noblesse immédiate de la basse Alsace; *le baron de Berstett*; *Klinglin-Dessez*, capitaine de dragons au régiment de Montmorency; *de la Jomariere*, capitaine au corps-royal du Génie; *François, baron de Landsberg*; *Fribault*, *Abresch*, chirurgien-major du régiment royal de Hesse-Darmstat; *Tinchant*, *Lützelbourg*. »

S'ensuit le dépôt mentionné ci-dessus.

« Cejourd'hui dixieme Août mil sept cent quatre-vingt-cinq, à six heures & un quart de relevée, pardevant le notaire royal à *Strasbourg* soussigné, furent présens MM. *les barons de Landsberg* & de *Berstett*, qui ont signé la déclaration ci-dessus, & des autres parts, lesquels, après avoir certifié les signatures apposées à ladite déclaration, verita-

bles, ont requis ledit notaire, au nom de M. *le marquis de Puyſégur*, colonel au corps royal d'artillerie, major du régiment de Metz, en garniſon à *Strasbourg*, de le prendre & garder en dépôt au nombre de ſes actes, à fin de date & à telles autres que de raiſon; duquel dépôt les ſieurs comparans ont requis acte, à eux accordé.

« Fait, lu, & paſſé audit *Strasbourg*, les jour, mois & an ſuſdits, en préſence des ſieurs Félix *Lex*, avocat, & Louis *Dumont*, praticien, y démeurans, témoins requis, qui ont ſigné avec les ſieurs comparans & ledit notaire. Signé à la minute vers lui reſtée, François, *baron de Landsberg*, *le baron de Berſtett*, *Lex*, *Dumont*, & *Lacombe*, notaire royal, avec paraphe. Collationné, *ſigné*, LACOMBE.

Enſuite l'acte vérifiant l'accompliſſement de la prédiction ci-deſſus. »

A Strasbourg, le 31 *Août* 1785.

« Nous ſouſſignés chirurgiens-major du régiment de Heſſe-Darmſtat, & autres qui avons été témoins du traitement du ſieur *Dupré*, ſoldat au régiment, certifions que le mercredi 17 Août, il a eu trois vomiſſemens de ſang, & que nous lui avons entendu dire, dans ſon état de *ſomnambuliſme magnétique*, que cette criſe ſalutaire, prévue par lui, n'avoit été avancée d'un jour & demi, qu'à cauſe d'une révolation imprévue qu'il avoit éprouvée dans le cours

de ſon traitement, dont le réſultat avoit été un vomiſſement de ſang prématuré dans ſa chambre, en préſence de tous ſes camarades, & que depuis ledit jour 17, le ſieur *Dupré* n'a plus eu d'attaques de convulſion; mais qu'il continue néanmoins d'être dans un état de foibleſſe & de mal-aiſe; lequel état, ſuivant ſes preſſenſations, doit durer juſqu'au 4 de Mars de l'année prochaine, à quatre heures du ſoir, époque qu'il annonce devoir être celle de la fievre chaude qui doit terminer ſa maladie; laquelle maladie ſe guérira en huit jours de tems, s'il eſt magnétiſé par M. *de Puyſégur*, ou en durera quinze, avec beaucoup de ſouffrances, ſi c'eſt *Clément*, ſon ſecond médecin, qui le magnétiſe, & qu'à défaut de l'un ou de l'autre de ces deux magnétiſeurs, aucun moyen, ſoit de la médecine ou du *magnétiſme*, ne pourra l'empêcher de mourir. En foi de quoi avons ſigné le préſent procès verbal, pour valoir en tant que de raiſon. *Signé* à l'original J. *Abreſch*, chirurgien-major dudit régiment, le premier Septembre 1785; *Lützelbourg*, *Gallimart*, *le baron de Berſtett*, *Klinglin-Deſſez*.

» Ce jourd'hui cinquieme Septembre mil ſept cent quatre-vingt-cinq, avant midi, pardevant le notaire royal immatriculé au conſeil Souverain d'Alſace, réſident à *Strasbourg*, ſouſſigné, fut préſent meſſire Amand-Marc-Jacques, *marquis de Puiſégur*, colonel au corps royal d'artillerie, étant à *Strasbourg*, lequel a remis & dépoſé audit notaire la

déclaration ci-dessus du trente-un Août dernier & premier Septembre courant, les signatures au bas de laquelle il certifie véritables; requérant ledit notaire de la recevoir en dépôt au nombre de ses actes, pour en être délivré des expéditions à qui il appartiendra.

« Fait, lu, & passé audit *Strasbourg*, les jour, mois, & an susdits, en présence des sieurs Félix *Lex*, avocat, & Louis *Dumont*, praticien, y demeurans, témoins requis, qui ont signé avec les sieurs comparans & ledit notaire. Ainsi signé à la minute vers lui restée, *le marquis de Puységur*, *Lex*, *Dumont*, & *Lacombe*, notaire royal, avec paraphe, collationné, *signé*, LACOMBE. »

Troisieme acte, contenant les dernieres dépositions du sieur Dupré.

« Aujourd'hui 31 Août 1785, le sieur Dupré, après être revenu au traitement magnétique, pour des foiblesses qu'il éprouvoit journellement depuis huit jours, a cessé de tomber en *crise de somnambulisme*; avant son réveil il m'a annoncé que samedi prochain 3 Septembre, il se sentiroit accablé dans l'après-midi, & qu'à quatre heures il tomberoit tout seul, à quelque endroit qu'il se trouvât, dans l'état de *somnambulisme magnétique*, dont il sortiroit tout seul à cinq heures précises; que, d'ici au 4 de Mars, cet état singulier se manifesteroit chez lui

tous les trois jours à la même heure. Il dit n'avoir plus beſoin d'être magnétiſé d'ici au 4 de Mars, parce que l'effet que l'on produiroit ſur lui ſeroit trop violent, & pourroit porter du déréglement dans ſa tête. Il ajoute, que ſi quelque main étrangere à ſes magnétiſeurs ordinaires venoit à le toucher dans ſes momens de *ſommeil magnétique*, il en réſulteroit pour lui des maux affreux, & par ſuite un dépôt dans la tête, dont la répercuſſion, jointe à la fievre qu'il doit avoir, le mettroit hors d'état de pouvoir guérir à l'époque du 4 Mars de l'année prochaine. En conſéquence, je vais prendre toutes les précautions poſſibles pour que le ſieur Dupré ſoit ſurveillé de près dans tous ſes momens de *ſommeil magnétique*, juſqu'à l'époque où il viendra me trouver à Paris. Si aucune contrariété ne vient troubler la ſuite d'une cure auſſi intéreſſante, je la regarde d'avance comme aſſurée. A *Strasbourg*, ce 31 Août 1785. *Signé*, le MARQUIS DE PUYSÉGUR.

« Aujourd'hui 5 Septembre, que le préſent dépôt a été porté chez le notaire, je certifie que le *ſommeil magnétique* de Dupré a eu lieu ſamedi dernier, comme il l'avoit annoncé. Signé, *le marquis de Puyſégur*, & ont ſigné avec moi, comme en ayant été témoins, *le comte de Lützelbourg*, *Landsberg*, *le baron de Berſtett*, *Schwendt*, *Flachon de la Jomariere*.

« Cejourd'hui cinq Septembre mil ſept

cent quatre-vingt-cinq, avant midi, pardevant le notaire royal à *Strasbourg* souſſigné, eſt comparu meſſire Amand-Marc-Jacques, *marquis de Puyſégur*, colonel au corps royal de l'artillerie, étant à *Strasbourg*, lequel a remis & dépoſé audit notaire la déclaration ci-deſſus des trente-un Août & cinq du courant, dont il a certifié les ſignatures véritables, requérant ledit notaire de la prendre & recevoir en dépôt au nombre de ſes actes, pour en délivrer des expéditions à qui il appartiendra, dont acte. »

Fait, lu, & paſſé audit *Strasbourg*, les jour, mois, & an ſuſdits, en préſence des ſieurs Félix *Lex*, avocat, & Louis *Dumont*, praticien, y demeurans, témoins requis, qui ont ſigné avec le ſieur Comparant, & ledit notaire ſigné à la minute vers lui reſtée, *le marquis de Puyſégur*, *Lex*, *Dumont*, & *Lacombe*, notaire royal, avec paraphe. collationné, *ſigné*, LACOMBE. »

Dupré eſt parti de *Strasbourg* en même tems que moi pour ſe rendre à *Buſancy*. Il y eſt reſté juſqu'au 8 de Décembre, pendant lequel tems il eſt tombé réguliérement tous les trois jours dans ſa criſe de *ſommeil magnétique*. Comme il étoit alors devenu inſenſible à l'approche de toute autre perſonne que moi, ſans cependant répondre à qui que ce ſoit, je lui ai permis, en quittant *Buſancy*, d'aller dans ſon pays en Normandie paſſer le tems qui reſte juſqu'à la fin du mois de Février, époque où il doit

me venir retrouver à Paris. Comme cet homme ſait le danger qu'il courroit en manquant au rendez-vous, je ne doute pas qu'il n'y ſoit exact. Je compte alors engager un notaire & un médecin à ſe trouver chez moi le 4 Mars à quatre heures du ſoir, afin de conſtater avec eux l'accompliſſement de ſa preſſenſation.

CONCLUSION.

J'AI présenté, je crois, dans le cours de ces mémoires & dans les précédens, plus de faits qu'il n'en faut pour persuader ceux qui les liront, de l'existence du *magnétisme animal*, & de son utilité dans le traitement de la plupart des maladies.

Quiconque voudra parcourir avec attention les différens détails des cures qui y sont décrites, ne pourra, je crois, s'empêcher de reconnoître la vérité des faits qui y sont rapportés ; & en y ajoutant la foi qu'ils méritent, sera forcé de convenir que ce nouveau moyen de guérir est infiniment plus simple & plus à la portée de tous les hommes, que tous ceux qu'on a connus jusqu'à ce jour.

J'ai tâché de plus de persuader à tous les hommes qu'ils ont en eux la faculté de magnétiser, & que l'éfficacité des traitemens magnétiques est en raison de la *persévérance*, de la *sensibilité*, & de *la bonne volonté des magnétiseurs.*

Tout homme en croissant acquiert la faculté de guérir son semblable, comme il acquiert la faculté de le reproduire. Ces deux facultés sont les résultats de la commisération & de l'amour, deux sentimens aussi impérieux

l'un que l'autre, & certainement communs à tous les hommes.

Rien ne prouve mieux combien nous nous sommes écartés des loix de la nature, que cet abandon total d'une de nos plus importantes facultés (19).

Il a certainement existé autrefois des sociétés parmi lesquelles le *magnétisme animal*, cette médecine si facile & si naturelle, a été exercé : mais dans la simplicité des mœurs anciennes, il devoit suffire aux hommes de se laisser aller à l'impulsion de leurs ames compatissantes, pour opérer des soulagemens prompts & assurés. L'art de guérir, loin d'être une *science*, étoit, pour ainsi dire, un besoin : aussi n'a-t-il pas dû exister plus de regles pour cette opération, que pour toutes les autres actions physiques & de premiere nécessité que nous opérons sans calcul.

Si l'on suppose en effet qu'il a existé une société d'hommes justes & bons, satisfaits, dans toute la plénitude de leur être, des dons immenses que leur prodiguoit la nature, uniquement occupés à jouir de leur bonheur, sans autres soins que celui d'en rendre graces au créateur ; doués en outre d'une santé inaltérable, dont aucunes passions désordonnées ne venoient troubler la pureté ; n'en conclura-t-on point qu'il ne devoit point alors s'occasionner de chocs destructifs entre eux. Les impulsions naturelles existant dans toute leur force, on devoit y obéir aveuglément, & après l'*amour* & l'*amitié*, c'étoit

certainement la *charité* active, fille de la sensibilité, qui devoit le plus remuer & affecter les ames. Or l'effet, pour ainsi dire, machinal de ce dernier sentiment étoit précisément ce que nous appellons aujourd'hui *magnétisme animal*, & suffisoit par conséquent pour remédier à toutes les maladies accidentelles, inséparables de l'espece humaine.

Malgré l'éloignement où nous sommes actuellement de ce premier état, si naturel & si heureux; malgré tous les efforts que nous faisons continuellement pour restreindre & anéantir même quelquefois en nous ces premieres impulsions, source du maintien de la vie & des sociétés, nous sommes toujours forcés d'en reconnoître la loi impérieuse. Sans *amour*, point de reproduction; sans *amitié*, point de consolation dans nos chagrins, & de même sans *sensibilité*, point de guérison assurée dans nos maladies. Ces trois attributs de l'homme sont les seules sources de son existence, & chaque effet bienfaisant en est la suite naturelle. Amour, amitié, sensibilité, quel est l'homme assez malheureux pour méconnoître vos douces inspirations! Eh! le bonheur sur la terre est-il donc autre chose que les jouissances que nous procure ces trois sentimens?

Les hommes, par leur nature physique, devoient donc, en suivant machinalement leurs impulsions naturelles, être parfaitement heureux. De même que tout le reste des animaux, la loi de l'équilibre universel devoit

laiſſer ſubſiſter entre eux une égalité parfaite. La matiere, ſoumiſe à des regles, ne pouvoit point ſe voir déranger par la matiere elle-même. Si donc l'homme ſeul a pu les contrarier ces regles, bien plus les abandonner, au riſque de voir dépérir & s'anéantir même ſon exiſtence, il faut bien ſuppoſer en lui une impulſion capable de vaincre l'aſcendant impérieux de ſes affections phyſiques. Quel motif phyſique peut mener à la deſtruction de ſon être phyſique? Ne nous aveuglons pas; la ſource des paſſions déſordonnées, tendant à combattre les impulſions de l'amour & de la ſenſibilité, n'a pu être phyſique; & depuis l'abandon que nous avons fait de notre faculté de ſoulager nos ſemblables, juſqu'au pouvoir que nous avons de nous détruire nous-même *à notre volonté*, il eſt aiſé d'appercevoir une chaîne immenſe de paſſions chez les hommes, qui, en prouvant en eux la poſſeſſion d'une nature bien ſupérieure à celle des autres êtres, démontre évidemment l'emploi déſavantageux qu'ils ont fait d'une liberté qui ne leur avoit été donnée que pour pouvoir s'en ſervir à ennoblir leurs affections terreſtres.

D'après ce que je viens d'expoſer, on doit ſentir que le pouvoir de guérir par le *magnétiſme animal*, eſt, de même que la végétation, la digeſtion, la reproduction, &c., un des myſteres de la nature que nous ne devons que reconnoître & admirer, ſans eſpérer pouvoir jamais le bien comprendre ni l'expliquer : car, de même

qu'en parlant d'une plante, nous difons que les fucs de la terre fervent à développer fon germe, & que, d'encore en encore, ces mêmes fucs la font croître & fe fortifier; nous pouvons dire de même, qu'en touchant avec conftance & attention un malade que nous voulons foulager, nous lui communiquons une efpece d'efprit recteur, ou de fluide pénétrant, analogue à fon germe ou principe vital, qui fert à le renforcer. Ces deux explications affurément, quoique fatisfaifantes en apparence, ne nous donnent cependant point à comprendre l'opération de la nature, dont le travail nous échappe fans ceffe, pour ne nous laiffer appercevoir que des réfultats.

Aprés avoir donc reconnu mon incapacité abfolue à expliquer les travaux paifibles de la nature dans l'opération du *magnétifme animal*, j'ai donc dû me borner à être fimple obfervateur des phénomenes que j'ai produits. Lorfque, pour la premiere fois, j'ai magnétifé un malade, je l'ai vu devenir entre mes mains dans un état qui m'étoit inconnu jufqu'alors. Mon étonnement & ma furprife étoient extrêmes; je m'égarois dans mes réflexions, ou, pour mieux dire, la foule d'idées qui m'obfédoient, m'empêchoient, de m'arrêter à une feule; tantôt croyant me tromper moi-même, & tantôt imaginant que mon malade étoit devenu fou. Mais enfin je continuai à magnétifer le même homme plufieurs jours de fuite, & chaque fois j'obtins le même effet: non content de cet

eſſai, j'eſſayai ma puiſſance ſur quantité d'autres individus, & en moins de quinze jours j'en trouvai plus d'une vingtaine qui, comme s'ils s'étoient donné le mot, devinrent dans le même état extraordinaire de mon premier malade. Dans l'embarras d'un terme applicable à cet état inconnu pour moi, je l'appellai dans le tems *ſomnambuliſme magnétique*, & alors je me crus fondé à pouvoir aſſurer, à qui vouloit l'entendre, qu'il étoit poſſible de rendre les malades *ſomnambules magnétiques.* Mais comme je ne pus pas expliquer comment l'on devenoit *ſomnambule*, on n'ajouta aucune foi à ce que j'annonçois, & l'on ſe moqua de ma crédulité. Je montrai quatre ou cinq *ſomnambules magnétiques* à Paris; cela ne perſuada pas davantage. « Oh! me ſuis-je dit alors, ceſſons toute eſpece de tentatives; je ne puis avoir la prétention de forcer la croyance publique. Ainſi, quoique ce que j'annonce ſoit une vérité des plus inconteſtables, je ne m'en ferai certainement pas le martyr. » Je me ſuis donc borné à faire part à quelques perſonnes déjà diſpoſées en faveur du *magnétiſme*, des diverſes expériences que j'avois faites : mes premiers mémoires furent reçus avec indulgence & intérêt par les perſonnes à qui je les fis paſſer; & enfin, ſoit que naturellement on ſoit plus confiant dans les provinces qu'on ne l'eſt à Paris, ſoit que l'on ne s'y croye pas auſſi ſavant, il eſt de fait qu'on y a eu la ſimplicité de me croire: bien plus, on a eſſayé ſon pouvoir,

d'après

d'après ſes propres lumieres & les foibles indications que mon plus d'expérience m'avoit fait donner. Qu'en eſt-il arrivé? C'eſt qu'aujourd'hui il n'y a plus guere que Paris dans le royaume où il n'y ait pas une grande quantité de malades *ſomnambules magnétiques*; par-tout on obtient les phénomenes & les cures les plus ſatisfaiſantes; à Paris ſeul, dans l'apathie la plus grande ſur cet objet, on vous dit froidement que le *magnétiſme animal* eſt tombé, qu'on n'en parle plus. Quoi qu'il en ſoit de l'oppoſition de la capitale à recevoir une vérité inconteſtable d'une ſi grande utilité aux hommes, il n'en eſt pas moins certain, en dépit même de toutes les académies de France, que le *magnétiſme animal* produit des effets marqués ſur tous les individus malades, & qu'un de ſes principaux effets connus juſqu'à préſent, eſt celui que nous déſignons fort improprement ſous le nom de *ſomnambuliſme magnétique.*

Lorſqu'un effet quelconque eſt reconnu, il ne s'agit plus que d'examiner s'il eſt avantageux ou non de le produire, & certainement il n'y a que l'expérience qui puiſſe mener à la déciſion d'une pareille queſtion. Or depuis deux ans paſſés, toutes celles que j'ai acquiſes m'ont convaincu de la bonté & de l'excellence du *ſomnambuliſme magnétique*: je crois pouvoir affirmer que tout être malade, ſuſceptible d'entrer dans cet état heureux, & en qui il n'exiſte pas de deſtruction partielle, eſt sûr dès-lors, *s'il*

est guidé avec soin, de recouvrer sa santé premiere, & que la preuve de son rétablissement complet sera toujours manifestée par son insensibilité aux effets du *magnétisme.*

Au reste, qu'on ne me demande pas l'explication de tous les phénomenes que présente le *somnambulisme magnétique*; ils doivent varier à l'infini, comme tous les êtres susceptibles de le ressentir : la préssensation, la vision, le calcul précis du tems, la connoissance des maladies des autres comme de la sienne propre, le discernement des remedes & de leur utilité, & tant d'autres facultés que l'homme acquiert dans l'*état magnétique*, ne sont, comme je l'ai déjà dit, que les résultats de diverses sensations particulieres aux somnambules, & qui ne peuvent par conséquent être appréciées par des êtres qui ne les ont point éprouvées. Mais je dis plus; quand même je les aurois éprouvées ces sensations, il me seroit tout aussi impossible d'en faire prendre aux autres une juste idée, qu'il me le seroit de donner à un aveugle de naissance l'idée de la sensation des couleurs.

Quelques *somnambules magnétiques* dirigés avec soin, ont, par exemple, la sensation de la durée du tems. Ils annoncent, avec certitude, le terme où cessera tel ou tel effet qu'ils éprouvent; & lorsque ce terme arrive, ils en avertissent à la minute. Je puis bien hasarder une explication sur ce phénomene, mais qui probablement ne le fera pas comprendre davantage.

Si un *être magnétique* juge aussi pertinemment du tems que doit durer sa maladie, n'est-il pas raisonnable de penser que ce n'est que d'après la connoissance du bien-être qu'il a déjà éprouvé dans ses crises précédentes, joint à la somme de soins qu'il reçoit chaque jour ? Dès-lors ne voilà-t-il pas pour lui une progression géométrique décroissante, dont le premier terme & la différence lui sont connus ? Mais comme un *être magnétique* ne calcule pas, il faut donc que ce qui pour nous ne seroit que le résultat d'une opération pénible de mathématique, soit pour eux tout simplement une sensation finie; & si l'on continue avec assiduité ses soins à un malade, si l'on ne porte pas son attention à des objets étrangers à sa santé, si enfin il ne lui arrive aucun accident imprévu ; on doit sentir que ses pronostics sur le terme de sa guérison ne peuvent manquer de se réaliser.

La mine riche en découvertes du *somnambulisme magnétique*, est ouverte aujourd'hui à quiconque voudra y puiser ; déjà de tout côté j'entends raconter des phénomenes nouveaux pour moi. A *Bordeaux* & à *Toulouse*, m'a-t-on dit, il y a deux êtres qui, après avoir été guéris par le passage du *somnambulisme magnétique*, ont conservé en santé la propriété singuliere de reconnoître ou sentir les maladies des autres.

Je connois un jeune homme de quatorze ans, qui, après avoir indiqué, dans l'*état magnétique*, une maniere quelconque de se toucher lui-même, a eu la faculté, pen-

dant le tems fixé par lui comme terme de sa guérison, de se faire tomber en *crise* tout seul, & de s'en faire sortir de même.

Il y a trois mois que je reçus de M. *le Clerc*, fermier général des domaines de la Lorraine, une lettre dans laquelle il me mandoit ce qui suit :

« J'ai fait tomber en *crise*, il y a quel-
» ques jours, une fille qui souffroit depuis
» long-tems. Je lui ai fait toucher un de
» mes domestiques, à qui il restoit, à la
» suite d'une fievre, des maux de tête con-
» sidérables. Ma somnambule a dit qu'on
» pouvoit le guérir avec des fumigations
» de plantes qu'on trouvoit dans les bois,
» mais qu'elle seule pouvoit connoître ; que,
» pour qu'elle s'en souvînt après sa sortie
» de *crise*, il falloit, pendant qu'elle y étoit
» encore, que je lui touchasse sur la tête
» à un endroit qu'elle m'indiqua : je l'ai
» fait. Le lendemain cette fille a été au bois ;
» nous l'y avons suivie. Elle y a cherché
» fort long-tems, & elle en a rapporté les
» plantes. On a fait les fumigations à mon
» homme, & les maux de tête ont disparu.
» Comment trouvez-vous cette combinaison
» de se faire toucher sur la tête, pour se
» ressouvenir, hors de *crise*, des remedes
» ordonnés pendant qu'on y étoit ? »

La série des phénomenes véritablement merveilleux que l'état de *somnambulisme magnétique* doit produire, ne peut pas, je crois, se calculer. Les propriétés de nos sensations sont à peine reconnues ; & qui peut borner

le terme où elles s'arrêtent? Les merveilles de l'Antiquité, les erreurs de la magie, l'art menteur de la sorcellerie & de la divination, le pouvoir de donner des visions aux enfans comme aux hommes raisonnables, dont l'esprit est exalté ou prévenu; toutes ces choses, dis-je, ont une base de vérité à laquelle il est impossible aujourd'hui de ne pas croire. De tout tems il a existé des hommes que le hasard des circonstances ou l'organisation fortement prononcée a portés presque machinalement à l'étude de leurs sensations : de là ils n'ont eu qu'un pas jusqu'à la reconnoissance de leur pouvoir. Si l'on joint à cela beaucoup d'ignorance, avec un esprit actif & facile à s'enflammer, on aura des idées justes & reposées de tous ces prétendus inspirés, souvent de très-bonne foi, & qui, de tout tems, ont appuyé de prodiges apparens leurs annonces mensongeres. Je sais bien qu'aujourd'hui encore, si quelqu'un me proposoit, avec l'air du plus grand mystere, de me faire voir *Henri IV*, je m'y refuserois avec effroi, bien certain que si je m'exposois à pareille aventure, je risquerois d'être mis, par une puissance physique plus forte que la mienne, dans un état de désordre pendant lequel je pourrois certainement me figurer en songe les objets qui auroient frappé mon imagination précédemment, & que, conservant, dans l'état naturel, l'idée seule de ma vision, sans celle de l'état par lequel j'aurois passé, je courrois risque de croire fermement à la plus

grande absurdité qu'il soit possible d'imaginer. Que l'on consulte toutes les personnes raisonnables qu'une curiosité inconsidérée a portées à se confier à ces prétendus prophetes, & qu'elles disent, si en sortant des lieux ténébreux où on leur a fait voir des prodiges, elles ne se sont pas trouvées fatiguées, harrassées à l'excès, & quelquefois même dans un désordre très-grand, effet très-simple de l'état convulsif & forcé où il a fallu qu'elles entrent pour que les nerfs exaltés de leur cerveau pussent retracer à leurs ames l'objet de leurs desirs? Il n'en est pas de même à l'égard d'un enfant: la foiblesse de ses organes doit le rendre plus mobile à la volonté d'un homme exercé dans ce genre: aussi est-ce sans effort apparent qu'il doit entrer dans un état soi-disant de divination, qui n'est autre que celui d'une dépendance absolue de tous les caprices de l'être qui le maîtrise.

Au reste il est fort à présumer, comme je l'ai déjà dit, que, dans toutes les illusions de ce genre, prophetes & inspirés sont souvent de bonne foi, & qu'un petit cours de phisiologie & de physique expérimentale qu'on les forceroit de suivre avec attention, les corrigeroient bien plus efficacement qu'une persécution, qu'ils regardent comme manque de lumieres spirituelles de la part de ceux qui ne croyent pas à leurs rêveries.

Je ne pousserai pas plus loin les apperçus que je pourrois faire touchant les lumieres infinies que l'étude & la pratique du *magné-*

tiſme animal peut nous procurer. Mon but unique a été de faire enviſager ce moyen comme curatif dans la plupart de nos maux, & je crois y avoir réuſſi. Puiſſe ce réſultat de mes obſervations entretenir & échauffer la confiance de ceux qui déjà s'occupent avec ſuccès du *magnétiſme animal*, & ſuſpendre les préventions mal fondées des détracteurs de cette découverte!

Peut-être qu'un jour les Sciences, parmi nous, ſe perfectionneront; peut-être que nos Savans arriveront au point d'admettre des phénomenes & des vérités qu'ils ne peuvent expliquer. Alors il y a lieu d'eſpérer que l'art de guérir ne ſera plus une ſcience: juſques-là tous nos efforts ſeroient vains pour le perſuader. Cette époque, quelque éloignée qu'elle ſoit, arrivera, nous n'en pouvons douter; le tems ſeul l'amenera. En attendant, jouiſſons tranquillement de nos connoiſſances anticipées, & qu'au moins chaque magnétiſeur devienne à l'avenir le ſeul & unique médecin de tous les êtres qui l'intéreſſent & qui ſe confieront à lui.

NOTES.

(1) DEVINER la penſée de quelqu'un eſt fort différent d'agir d'après cette même penſée. Dans ce ſecond cas, *Madeleine* n'étoit pas plus extraordinaire que tous les autres *ſomnambules magnétiques*, dont le nombre aujourd'hui s'eſt ſi fort multiplié. Quoi qu'il en ſoit, ce phénomene, dans ſa ſimplicité, n'en eſt pas moins difficile à expliquer.

Il a paru ſur cette matiere deux ouvrages intéreſſans & curieux, qui tendent à ſoulever le voile derriere lequel la nature s'étoit cachée. Le premier de ces ouvrages eſt l'*Eſſai ſur les Probabilités du Somnambuliſme Magnétique*, par M. *Fournel*, avocat au Parlement. Le but de l'auteur eſt de familiariſer les eſprits avec les phénomenes du *ſomnambuliſme magnétique*, en établiſſant leur analogie avec d'autres phénomenes très-connus & avoués par les médecins & les phyſiciens. L'autre ouvrage eſt l'*Eſſai ſur la Théorie du Somnambuliſme magnétique*, par M. *T. D. M.*; c'eſt une ſuite naturelle du premier. L'auteur y donne d'excellens apperçus ſur l'objet qu'il traite. Par la modeſtie de ſon ſtyle, il engage plus à penſer & à réfléchir avec lui, qu'il ne montre de prétention à ſoumettre les opinions. Il eſt à deſirer que d'autres bons obſervateurs nous faſſent ainſi part de leurs ſuccès & de leurs réflexions.

(2) Je ne prétends pas donner dans cet exemple une preuve de la ſpiritualité de l'ame, puiſque je ne conſidere la penſée qu'un objet extérieur détermine en nous, que comme un effet très-matériel d'une impreſſion produite ſur les ſens. Quant à la liberté de vouloir ou d'agir d'après cette même penſée, c'eſt une autre opération que je n'expliquerois pas peut-être auſſi phyſiquement..... Mais mon objet, dans ce moment-ci, n'eſt pas de traiter cette queſtion; mon but eſt ſimplement de faire conſidérer la penſée comme un commencement d'action, comme un mouvement à ſa ſource, lequel eſt capable de porter une impulſion déterminante ſur un *ſomnambule*, en raiſon de ſon plus ou moins de mobilité magnétique.

(3) Pag. 220, lign. 5. Comme ce livre-ci peut être lu par des perſonnes qui, n'ayant aucune idée du *magnétiſme animal*,

auroient néanmoins la bonne foi de chercher à s'éclairer sur son importance, je crois devoir étendre mon idée sur l'utilité accidentelle de l'aimant dans le traitement des maladies.

J'ai dit qu'après le verre, je regardois l'aimant comme un des meilleurs conducteurs du *magnétisme animal.* Dès-lors on doit sentir qu'une baguette aimantée, dans la main d'un homme qui croit soulager un malade par ce moyen, devient tout naturellement conducteur du fluide ou électricité animale, & qu'alors ce malade, sans qu'il s'en doute, peut se trouver magnétisé aussi efficacement que par le magnétiseur le plus éclairé. *Confiance* dans le moyen qu'on emploie, *espérance* de porter soulagement, *attention soutenue* & *attouchement immédiat*, tout enfin se trouve réuni pour opérer l'effet le plus prompt & le plus avantageux. Je ne serois même pas étonné qu'avec beaucoup de constance & d'intérêt pour un malade, on parvînt, sans autre moyen, à le guérir de la maladie la plus chronique; mais, je le répete encore, ce ne sera jamais à la vertu particuliere de l'aimant qu'on devra attribuer ces succès, mais bien à la main qui, en l'employant *avec la foi la plus aveugle, lui aura communiqué sa vertu sanative.*

(4) On pourroit dire que l'*électricité aérienne* est, à l'*électricité animale*, ce que l'esprit-de-vin est à l'*éther.* Cette derniere substance est, comme l'on sait, la plus pénétrante de toutes les liqueurs que nous connoissons. Si d'une certaine hauteur on laisse tomber en même tems sur sa main une goutte d'éther & une goutte d'esprit-de-vin, la premiere ne fera éprouver aucune sensation, tandis que la deuxieme, venant frapper la main, y restera sensiblement attachée. C'est cette propriété particuliere de l'éther de se diviser à l'infini, qui le rend si favorable lorsqu'il est pris intérieurement & avec ménagement. Si la promptitude de ses effets est extrême, c'est que l'éther, étant pour ainsi dire, un des derniers résultats de la nature, est une des substances la plus approchée de l'état du *fluide universel.*

On sent que, si au lieu d'éther on faisoit prendre dans la même circonstance à un malade de l'eau-de-vie ou de l'esprit-de-vin, on occasionneroit en lui un désordre véritable, & qu'avant que la partie éthérée de ces liqueurs eût pu produire un effet avantageux, leur poids & leurs vapeurs grossieres auroient troublé toute l'organisation & le cerveau du malade.

Il en est de même de l'*électricité aérienne.* Son action agit bien certainement sur notre systême nerveux; mais, de même que dans l'exemple ci-dessus de l'esprit-de-vin, ce n'est que d'une maniere extrêmement grossiere : les *molécules électriques*, si l'on peut s'exprimer ainsi, ne peuvent jamais s'unir ni s'assimiler aux nôtres; elles ne produisent qu'un choc ou

un ébranlement plus ou moins confidérable, dont l'effet eft auffi paffager que le fon : moins la vibration donnée à nos nerfs aura été forte, & moins le mal que nous en éprouvons fera grand. Mais fi l'on répétoit long-tems de fuite ces mêmes vibrations, on peut aifément conclure les accidens qui pourroient & devroient en réfulter dans tout le fyftême nerveux.

L'*électricité animale* au contraire, infiniment plus pénétrante que l'*électricité aérienne*, par fon analogie avec notre fyftême, fe marie avec nos humeurs, & les vivifie tout le tems que fon action dure : loin de s'échapper & de ne laiffer après elle qu'une vibration plus ou moins mal-faifante dans nos nerfs, elle s'empare tellement de nos facultés, que nous fommes fufceptibles de devenir à fon égard ce que les bouteilles de Leyde font à l'égard de l'*électricité aérienne*. Et enfin, lorfque nous ceffons de reffentir des effets marqués de cette influence bienfaifante, c'eft la preuve de l'équilibre le plus parfait dans laquelle nous puiffions être avec la nature.

(5) Je ne fuis pas de l'avis de plufieurs perfonnes pratiquant le *magnétifme*, qui croient qu'il eft différens moyens de fe charger foi-même d'électricité pour agir plus fortement fur un malade, je ne connois du moins aucun moyen pour cela, & je n'ai jamais cru devoir en chercher.

Un magnétifeur n'appauvrit point fon *principe vital* lorfqu'il magnétife ; il peut fatiguer fes refforts en magnétifant trop long-tems ou dans des pofitions gênantes, comme il fe fatigueroit en faifant tout autre exercice quelconque; mais on auroit tort d'imaginer que c'eft aux dépens de fon éléctricité propre qu'il en communique à un malade. On pourroit comparer l'opération magnétique à celle d'une bougie dont la flamme peut en allumer vingt autres, fans rien perdre de fon incandefcence. Un corps enflammé ne fait autre chofe que porter fon action fur un autre corps dans lequel *le phlogiftique* ou *principe vital* eft encore renfermé. Plus ce phlogiftique eft prêt a s'échapper comme dans une bougie, & en général dans tous les corps peu denfes, & dont la cohéfion n'eft pas très-forte, & plus la flamme s'y manifefte promptement, de même, lorfqu'on magnétife, l'action que l'on porte fur le principe vital d'un malade, le fait d'autant plus réagir, qu'il eft prêt à fe développer de lui-même; mais c'eft toujours fans que celui du magnétifeur perde rien de fa force & de fon activité.

(6) Les anciens avoient l'idée de deux effences dans l'homme, l'une fpirituelle, & l'autre matérielle.

L'ancienne théologie des *Hébreux* parloit de l'homme felon ces trois rapports; *mens*, *anima*, & *corpus*, l'efprit, l'ame, & le corps. Les *Egyptiens* croyoient de même l'homme partagé en trois parties diftinctes, en *entendement*, en *ame*, &

en *corps terrestre & mortel.* Ils regardoient l'entendement comme la *partie spirituelle de l'ame*; l'ame, comme le *corps subtil & délié* dont l'entendement étoit revêtu, & le corps terrestre, comme *animé par l'ame*, c'est-à-dire, par le *corps subtil.*

Pythagore, qui avoit puisé beaucoup de lumieres chez les Egyptiens, enseignoit que l'ame intelligente étoit revêtue d'un corps subtil qu'il appelloit *char de l'ame*, lequel faisoit la communication des deux natures. Il prétendoit que cet intermédiaire étoit lumineux, & que, mu par l'ame intelligente, son action pouvoit s'étendre sur toute la nature. Ce *char de l'ame*, cet intermédiaire lumineux de *Pythagore* ressemble beaucoup, ce me semble, à ce que nous désignons aujourd'hui sous le nom de *magnétisme* ou *électricité animale*, & je doute que le philosophe grec eût pu s'expliquer plus clairement, s'il eût connu les phénomenes nouveaux que cette découverte nous présente.

Pythagore ne voyoit que l'homme seul doué d'une ame intelligente & immatérielle, & jugeoit que l'ame sensible ou principe des sensations & de l'instinct chez les animaux, devoit être de même nature que l'ame animale, ou le char subtil de l'ame de l'homme. Ces idées, aussi simples que sublimes, étoient assurément bien contradictoires aux systêmes de la métempsycose : aussi est-il très-faux que *Pythagore* ait jamais enseigné cette doctrine de la maniere dont les poëtes l'ont présentée, & l'on ne trouve aucun vestige de cette idée absurde dans les *Symboles* qui nous restent de lui, ni dans les préceptes que ses disciples ont recueillis, & nous ont laissés comme des précis de sa doctrine.

Je ne sais si nos philosophes d'aujourd'hui ne gagneroient pas beaucoup à retourner à l'école de *Pythagore*, & si nos savans ne trouveroient pas dans ce *char lumineux*, dans cet *intermédiaire subtil*, le moyen de réunir leurs différens systêmes sur la nature des êtres.

(7) Le rapport continuel qui existe entre l'arbre de *Buzancy* & moi m'est démontré par le fait. L'été dernier, tandis que j'étois à *Strasbourg*, plusieurs malades que j'avois mis précédemment en *crise magnétique*, continuoient de tomber dans cet état singulier, toutes les fois qu'ils alloient sous son ombrage. Je ne puis me rendre raison de ce phénomene, qu'en assimilant l'état d'un arbre magnétisé à celui d'une barre aimantée, qui, tant qu'elle n'éprouve pas d'altération, conserve sa propriété magnétique, & la manifeste chaque fois qu'on lui oppose un corps en analogie avec elle : de même lorsqu'un arbre est une fois (si l'on peut s'exprimer ainsi) aimanté animalement, il faut apparemment qu'il conserve de même ses propriétés magnétiques, & qu'il soit susceptible de les manifester à l'approche des êtres déjà magnétisés, en raison des analogies.

Du reste, je ne comprends pas plus ce phénomene dans l'arbre, que je ne le comprends dans l'aimant; mais je puis certifier qu'il est aussi manifeste dans l'un que dans l'autre.

Quant au tems que doit durer la propriété magnétique d'un arbre, je n'y vois d'autre terme que la mort ou l'oubli total du magnétiseur; encore devroit-il toujours, à ce que je pense, manifester son influence sur les différens êtres qui, continuant à être malades, en auroient une fois ressenti les effets.

(8) Pour calmer un effet trop violent que le *magnétisme* a produit, c'est encore dans la volonté seule qu'il faut en chercher la puissance. Lorsque je magnétise un malade, je ne sais jamais d'avance l'effet que je vais lui produire ; mais ce dont je suis bien sûr, c'est que mon *action magnétique* doit lui être utile & salutaire. N'ayant aucune raison de préférer un effet plutôt qu'un autre, la sensation de plaisir ou de peine que j'éprouve, est la seule regle de ma conduite. Si je vois, par exemple, que mon action magnétique occasionne des commencemens de spasme, de délire, de convulsion, &c., à coup sûr ces effets me déplaisent & m'affligent, par la raison que mon but étant d'ôter ou de calmer les maux d'un malade, je ne puis me plaire à lui en voir souffrir de nouveaux : alors tout machinalement la volonté que j'ai de faire cesser l'effet violent que j'ai produit radoucit mon attouchement & diminue mon action.

Je ne serois pas étonné, lorsque, par la suite, nous serons tous d'accord, que la douceur plus ou moins grande des effets magnétiques ne devienne pour les hommes un thermometre de sensibilité.

Ce n'est pas, comme je l'ai déjà dit, qu'une maladie puisse se guérir sans souffrances; je pense au contraire qu'elles sont nécessaires : mais je crois en même tems que c'est toujours à la nature seule qu'il appartient de les déterminer. Au commencement d'un traitement, j'appaise toujours les effets qui me blessent & qui me paroissent désordonnés. Depuis que j'ai commencé à magnétiser, je puis affirmer n'avoir jamais laissé prendre de convulsions à aucuns malades, à moins qu'étant devenus *somnambules magnétiques*, ils ne m'aient assuré qu'à telle époque elles leur devenoient nécessaires. Je n'en agis pas de même à l'égard des douleurs simples sans convulsions que je fais ressentir en magnétisant; cet effet, sur les êtres sur-tout qui ne deviennent point somnambules, est ordinairement salutaire, & l'on ne peut trop chercher à l'obtenir. C'est dans ce cas qu'il est toujours avantageux d'augmenter les souffrances d'un malade, jusqu'à un certain degré, par *un attouchement soutenu & fortement déterminé*, pourvu qu'avant de l'abandonner on ait toujours la *volonté de calmer*, le plus possible, l'effet qu'on a produit.

(9) Lorsque les *somnambules magnétiques* ont les sensations bien distinctes, leurs annonces & pronostics sur tout ce qui concerne leur santé, sont toujours de la plus grande vérité. En suivant avec une exactitude scrupuleuse toutes leurs indications, il ne doit jamais y avoir de variations dans l'accomplissement de ce que j'appelle leur *pressensation*. Mais comme il est bien difficile que, dans le cours d'un traitement, il n'y ait pas quelque oubli de la part du magnétiseur, ou quelque indiscrétion de la part du magnétisé, il est bien rare d'en voir se terminer, sans que quelque cause seconde ne vienne déranger plus ou moins le premier ordre établi. Au reste, en y remédiant sur le champ, il n'est pas difficile de réparer ce mal passager, & l'on y réussit toujours.

(10) Vers le même tems, *Ribault* fit une autre cure non moins prompte & moins intéressante que celle du petit *Amé*. La nommée *Adélaïde*, femme de chambre de Madame *de S.*, étoit arrivée à *Buzancy* le 29 Avril avec sa maîtresse. Cette femme, depuis quatre mois qu'elle étoit accouchée, se sentoit tourmentée par un humeur de lait qui lui causoit des douleurs dans presque toutes les parties du corps, & principalement dans les seins. *Ribault* lui proposa le 30 de la magnétiser; à quoi elle consentit plutôt par plaisanterie qu'autrement : mais au bout de sept à huit minutes, cette femme tomba, entre les mains de son magnétiseur, dans le *somnambulisme* le plus clair-voyant. Dès cette premiere séance, elle régla la suite de son traitement; *savoir*, le premier Mai, il falloit qu'elle fût en crise à midi & y restât pendant deux heures; le deux Mai, depuis deux heures jusqu'à trois, & le 3 Mai, depuis quatre heures jusqu'à cinq. Il falloit avoir soin qu'elle ne mangeât qu'après être sortie de sa crise; & le 4 Mai, on ne devoit plus lui produire aucun effet. A chaque séance, *Adélaïde* indiquoit, d'une maniere extrêmement curieuse & intéressante, le travail qui se passoit en elle, & le chemin que le lait parcouroit pour descendre de la tête & des seins. « Je n'aurai pas (ajoutoit-elle alors) d'évacuation dans ce moment-ci; mais dans seize jours, à certaine époque, il me faudra prendre quatre gros de sel de *duobus* dans un bouillon, & tout mon lait partira. » Tout s'est passé en effet absolument comme elle l'avoit indiqué; & depuis ce tems elle est très-bien portante.

(11) Le jeune *Amé*, par la distinction qu'il m'a faite de certains doigts dans la main, est le seul, de tous les *somnambules magnétiques* que j'ai observés, qui m'ait rappellé la théorie des pôles dans l'homme, dont M. *Mesmer* parle dans ses *Aphorismes*. Jusques-là je n'avois jamais eu l'occasion d'en

observer ni d'en reconnoître ; & j'avoue que, malgré le soupçon que j'ai de leur existence, je n'y fais jamais attention lorsque je magnétise. De quelle utilité en effet peut être une propriété que la *volonté* d'un magnétiseur peut maîtriser & anéantir sans cesse ? Je sens bien que la matiere en général est soumise à des regles auxquelles l'homme, physiquement parlant, doit obéir, comme le reste de la nature : je vois cette obéissance dans l'hommme se manifester par toutes les influences qu'il reçoit de l'atmosphere, & de tous les corps qui environnent son être ; je reconnoîtrai même, si l'on veut, que ces différentes actions qu'il reçoit ainsi, se communiquant à lui par des pôles, viennent se concentrer dans son équateur, pour ensuite ressortir & circuler en lui par deux points déterminés : mais dans l'effet produit par un acte de ma volonté, je ne vois plus de regle ni de direction prédominante : soit que je touche avec la main ou avec le pied, soit que je n'emploie qu'un simple regard, soit que je n'agisse que par la pensée, de loin comme de près, enfin, je vois toujours les mêmes résultats s'ensuivre. Que deviennent donc alors les loix des pôles, des courans, &c..... Sans doute ces loix existent toujours ; je ne veux ni ne puis les détruire ; mais bien certainement, puisque, sans y avoir égard, j'agis avec la plus grande force sur la matiere, il faut bien que je les maîtrise ces loix, & les fasse céder à un empire beaucoup plus fort que celui qu'elles exercent. N'est-ce pas ici le lieu de rappeller l'épigraphe de ce livre, dont cette note donne assez l'explication :

Spiritus intus alit ; totamque infusa per artus
Mens AGITAT MOLEM, *& magno se corpore miscet.*

(12) Catherine *Vidron* a passé par tous les périodes qu'elle avoit annoncés ; ses deux saignées lui ont été faites à Paris, étant dans l'*état magnétique*, par M. *Dumont*, chirurgien de l'hôpital de la Charité. Celle du pied a été reculée par elle au 5 janvier, à cause de l'époque de ses regles qui ont duré jusqu'au 3. Sa médecine & ses quatre jours de diete l'ont menée jusqu'au 12 du même mois, & depuis ce jour jusqu'au 24, elle a éprouvé les fortes convulsions qu'elle avoit annoncées ; savoir, le 12 & le 13, quatre attaques ; le 14 & le 15, six attaques, & ainsi de suite, jusqu'à quatorze attaques dans une heure de tems, suivie d'une demi-heure de foiblesse ou de léthargie. Le 25, ses regles se sont manifestées pour la quatrieme fois, depuis le commencement de son traitement : elle m'avoit annoncé que, quoique guérie, je pourrois la faire tomber en crise tranquille de *somnambulisme*, tout le tems de son époque ; ce qui a eu lieu effectivement jusqu'au 31 Janvier ; & le

premier Février, je n'ai plus eu le pouvoir de la mettre dans l'*état magnétique*.

Il eſt à remarquer que Catherine *Vidron*, dans le cours de ſon traitement magnétique, a paſſé ſucceſſivement par tous les périodes de ſouffrances qu'elle avoit éprouvées il y a ſix ans dans une forte maladie, dont probablement elle n'avoit point été bien guérie : maux de tête violens, inflammation à la gorge, point de côté, douleur dans le bras, coliques d'entrailles, & juſqu'à des clous; elle a tout éprouvé ſucceſſivement. Depuis le 3 Janvier, elle m'avoit ordonné de lui faire paſſer les nuits dans l'*état magnétique*, afin de faciliter les fortes tranſpirations qu'elle devoit avoir. En effet, tous les matins à ſept heures, lorſqu'elle ſortoit de criſe, elle ſe trouvoit ruiſſelante de ſueur. Il m'eſt arrivé une ſeule fois d'oublier, en rentrant chez moi, de l'aller magnétiſer : elle fut toute la nuit dans une agitation extrême, combattue par le deſir de venir m'éveiller, & la honte qu'une telle démarche lui inſpiroit : le lendemain, j'eus bien de la peine à réparer les accidens que mon oubli avoit cauſés, & le retard de ſa guériſon juſqu'au 25 en a été la ſuite. Dans ſa derniere criſe du 31, elle m'a ordonné de la magnétiſer encore aux heures qui me ſeroient commodes, juſqu'au 15 Février, m'annonçant que ſes ſueurs abondantes ne ceſſeroient que le 7 Février, & que, juſqu'au 15, elle éprouveroit de légers effets. J'ai ſu d'elle encore que l'époque de ſes regles ſeroit pour le 20 du même mois.

Aujourd'hui, 24 Février, je certifie que tout ce que je viens de détailler a eu ſon exécution à la lettre, & que Catherine *Vidron* ſe porte à merveille.

(13) Les *ſomnambules magnétiques* ne doivent pas toujours être ſuſceptibles de connoître les maladies des autres : cette propriété n'étant qu'une ſenſation chez eux, s'affoiblit ou ſe perfectionne, ſuivant les états différens dans leſquels ils ſe trouvent. Tous ceux dont je me ſuis ſervi comme médecins, ont éprouvé cette alternative : auſſi eſt-ce avec une réſerve infinie que je les queſtionne ſur cet objet. Un *ſomnambule magnétique* n'eſt pas toujours médecin; il peut ſouvent être très-bon & très-juſte dans ſes pronoſtics pour lui-même, & ne rien ſavoir juger dans les autres. Quelquefois, après avoir eu la propriété de ſe connoître aux maladies, il peut perdre cette propriété, & ne la recouvrer qu'à certaine époque.

Cette obſervation eſt bien néceſſaire à méditer par ceux qui ont à conduire des *ſomnambules magnétiques*. Combien de fois, j'en ſuis certain, il a dû leur arriver d'être mécontens de leur réponſe, & de voir bien des perſonnes miſes en rapport avec eux, s'en retourner peu ſatisfaites de leur conſultation : d'où s'enſuit toujours des doutes fondés

ſur la réalité même de l'état de *ſomnambuliſme magnétique.* Hélas ! ce n'eſt pas aux malades ſomnambules qu'il faut s'en prendre de toutes les incohérences & abſurdités qui ſe rencontrent ſouvent dans leurs diſcours, mais bien aux magnétiſeurs, qu'une aveugle curioſité conduit, la plupart du tems, dans leurs expériences. On croit que, parce qu'un être magnétique a eu la facilité de voir ou de juger d'une choſe aujourd'hui, il le pourra demain : en conſéquence, on appelle des témoins pour juger de l'extrême ſagacité de ſon ſomnambule. Qu'arrive-t-il ſouvent ? C'eſt que l'état de la maladie, qui a varié, a apporté en même tems du changement dans les ſenſations du ſomnambule. Néanmoins le magnétiſeur veut qu'il parle, qu'il réponde, & ſon enthouſiaſme l'aveuglant, il finit par faire céder, ſous l'empire de ſa volonté, cet être magnétique, qui, par complaiſance pour lui, débite une quantité de rêveries.

Mais, dira-t-on, comment croire un mot de ce que diſent les *ſomnambules magnétiques*, s'il leur arrive ſouvent de ſe tromper ? A cela je réponds que, ſans confiance dans un magnétiſeur, il eſt impoſſible d'en avoir dans l'être qui lui eſt ſoumis. La même raiſon qui regle la conduite dans l'ordre commun des choſes, doit à plus forte raiſon, la régler dans les opérations magnétiques, où la dépendance des ſubordonnés eſt certainement la plus grande que nous connoiſſions.

L'enthouſiaſme, l'envie, ou l'intérêt de prouver une choſe que l'on a avancée comme certaine, doit néceſſairement donner à la volonté une impulſion manifeſte, & je me méfierai toujours des réſultats que ces ſentimens détermineront, tandis que je mettrai ma confiance (au riſque même d'être trompé tous les jours) dans l'homme en qui je ne reconnoîtrai que le deſir de faire du bien ; car ſa volonté alors ne pourra jamais être de me ſurprendre par des merveilles, ni de me tromper par des apparences.

Pourquoi vouloir avoir des ſibylles, des prophêtes, des médecins, des oracles, & même des ſomnambules ? Ce n'eſt pas là le but tranquille auquel un magnétiſeur doit tendre ; il ne doit vouloir que guérir & faire du bien ; les réſultats de toute autre volonté ne peuvent être que faux & menſongers : & c'eſt, je crois, un grand bonheur pour les hommes, d'avoir aſſez de philoſophie pour être en garde contre toutes les chimeres qu'a fait enfanter, dans les têtes exaltées, les phénomenes ſimples & ſublimes du *ſomnambuliſme magnétique.*

(14) La ſuite de l'écrit de *Vielet* eſt dans mon portefeuille. Si je ne me permets pas d'en publier le contenu, c'eſt qu'il s'y trouve des choſes ſi extraordinaires & ſi éloignées de la portée d'un payſan, qu'il me paroît impoſſible qu'on puiſſe croire qu'il en ſoit l'auteur. Ma retenue ſur ce ſujet n'eſt pas

la ſeule que je me ſois impoſée : ſachant combien tout ce qui tient au merveilleux eſt fait pour éloigner les hommes de la vérité, j'ai ſoin de tenir ſecret tout ce qui n'a pas un rapport direct aux maladies des *ſomnambules magnétiques.* Eh! n'eſt-ce pas déjà un phénomene aſſez difficile à croire que celui de leurs preſſenſations? Tout magnétiſeur prudent ne devroit pas, ce me ſemble, parler d'autre choſe dans ce moment-ci? En effet, quelque extraordinaire que ſoit ce phénomene, c'eſt, ſans contredit, le plus commun & le plus facile à prouver, puiſqu'on peut dire, avec vérité, que la preſſenſation eſt inhérente à l'état de *ſomnambuliſme magnétique.* C'eſt en même tems l'acceſſoire le plus ſatisfaiſant de cet état ſingulier, puiſqu'il tend directement au ſoulagement de l'humanité. C'eſt donc par lui ſeul qu'on peut engager les hommes à croire aux effets du *magnétiſme.* Ce premier pas une fois fait, il ne ſera plus dangereux de parler ouvertement de tous les autres phénomenes qui ſe rencontrent ſouvent dans la ſuite d'un traitement magnétique, leſquels étant auſſi variés & auſſi peu conſtans que le ſont les différens degrés de ſenſibilité par leſquels les *ſomnambules magnétiques* peuvent paſſer, ne doivent jamais être rapportés que comme de ſimples obſervations abſolument étrangeres à la conduite qu'on doit tenir à l'égard des malades.

Ce qu'un *ſomnambule* a fait, vingt autres ſouvent ne le pourront répéter, tandis que chacun en particulier manifeſtera de même d'autres phénomenes qui lui ſeront propres. Enfin, un magnétiſeur doit s'eſtimer trop heureux ſi, dans le cours d'un long traitement, il lui arrive (ſans qu'il l'ait cherché) un ſeul événement extraordinaire, fait pour étonner ſon eſprit autant que pour éclairer ſa raiſon.

(15) Si *Vielet*, quoique guéri, tomboit encore en *criſe magnétique* pour des inſtans ſeulement, je crois que ſa foibleſſe en étoit cauſe. Il eût ſûrement été néceſſaire, pour l'affermiſſement de ſa ſanté, qu'il eût continué à être *magnétiſé* quelque tems encore, juſqu'à ce qu'il eût été mené à l'*inſenſibilité magnétique*, qui, ſelon mes obſervations eſt la *ſeule* preuve convaincante d'un parfait rétabliſſement : mais cet homme avoit les devoirs de ſa nouvelle place à remplir; il étoit tourmenté par l'inquiétude de la perdre, s'il ſéjournoit trop long-tems chez moi; toutes ces raiſons m'ont déterminé à ne pas le retenir davantage, d'autant qu'il m'avoit aſſuré, dans l'*état magnétique*, qu'à l'aide du régime qu'il s'étoit preſcrit, ſa ſanté s'affermiroit totalement dans le cours de l'hiver.

J'ai eu à *Strasbourg*, l'été paſſé, un exemple frappant de l'effet du *magnétiſme* ſur un individu foible, ſans autre mal apparent.

M. *de Pont-le-Roy*, officier d'artillerie, fils du *lieutenant-*

général des armées du Roi, portant le même nom, avoit la fievre & un mal-aise général, lorsqu'il consentit à se faire *magnétiser*. Au bout de deux ou trois séances, il devint dans l'état *du somnambulisme le plus clair-voyant*; & dès-lors il sut si bien se diriger, qu'en très-peu de tems sa santé s'étoit rétablie. Néanmoins il continuoit toujours à tomber en *crise*: je lui en demandai un jour la raison. « Elle est très-simple, me répondit-il, je suis d'une complexion foible, sans être précisément malade. Je pourrois acquérir un certain bien-être qui me manque. Il en est de moi (je rapporte ses propres expressions) comme d'un homme avec une fortune honnête, qui sentiroit la possibilité de l'augmenter. Je ne pourrai jamais devenir aussi robuste qu'un homme mieux constitué que moi; mais enfin il est des perfections relatives; & jusqu'à ce que j'aie acquis celle dont je suis susceptible, vous pourrez toujours me mettre en crise. »

Le tems des *semestres*, joint au desir qu'il avoit de retourner à *Saint-Germain* auprès de sa famille, ne m'a pas permis de continuer à le *magnétiser*. Néanmoins il est aujourd'hui en aussi bonne santé que sa complexion peut le permettre.

Comme la maladie de M. *de Pont-le-Roy* n'étoit pas bien inquiétante, je me permettois souvent, lorsqu'il étoit en *crise*, de lui faire des questions sur le *magnétisme* & sur l'état de *somnambulisme*: ses réponses étoient aussi claires qu'intéressantes, & faites pour répandre les plus grandes lumieres sur cet état singulier.

Un jour, entr'autres, que je prononçois devant lui le mot de *somnambulisme*: « Pourquoi, me demanda-t-il, désignez-vous ainsi l'état où je suis? Le mot de *somnambulisme* porte avec lui l'idée de sommeil, & certainement je ne dors pas..... Il faudroit ajouta-t-il dans le cours de notre conversation, trouver un mot composé, qui exprimât les diverses sensations que j'éprouve. D'abord un état de calme & de bonheur qui se sent mieux qu'il ne peut se rendre; ensuite, un oubli total de toute affection étrangere à mon bien être; troisiemement, un *rapport intime* avec vous; mais si *intime*, que je ne le distingue pas plus particuliérement dans une partie de mon corps que dans une autre; & en quatrieme lieu, une *connoissance parfaite* de moi-même. A l'aide du *grec* ou du *latin*, vous pourriez composer un mot; mais, m'ajoutoit-il, tous les mots possibles ne vous donneroient jamais qu'un bien foible apperçu de tout ce que j'éprouve. Il faut être dans l'état où je suis, pour savoir l'apprécier. »

Des *somnambules* comme M. *de Pont-le-Roy* sont bien intéressans à rencontrer; mais ils sont rares, & c'est à tort qu'on voudroit exiger de tous les malades des lumieres & des réponses aussi satisfaisantes. C'est à la nature à nous manifester ses secrets, & notre devoir est de les observer avec

circonspection, & de ne jamais chercher indiscretement à les dévoiler. On court le risque, en voulant forcer les facultés d'un *être magnétique* peu intelligent, de détraquer sa tête, & de finir par le rendre *imbécille* ou fou pour le reste de ses jours.

(16) On doit entendre, par le mot *symptomatique*, les symptômes qui caractérisent telle ou telle maladie. C'est ainsi que je dirois que la *migraine* est communément le *symptôme symptomatique* d'une foiblesse dans les nerfs de l'estomac, qui, presque tous, correspondent avec ceux du cerveau; & lorsqu'en *magnétisant* un homme sujet à cette incommodité, je lui procurerai des *spasmes* ou des *tiraillemens* passagers d'estomac; j'appellerai ces effets des *symptômes critiques*, c'est-à-dire, symptômes caractérisant un effet curatif dans la partie où réside le siege de son mal. Toutes les *crises* produites par le *magnétisme animal* bien administré, sont de ce nombre.

(17) Parmi quantité de *phénomenes* qui se présentent sans cesse à nous, & auxquels nous ne faisons pas une attention suffisante, j'ai eu lieu, par exemple, d'en observer un, déjà bien connu autant qu'il est commun, & dont jusqu'ici, on ne s'est pas rendu raison d'une maniere satisfaisante; je veux parler de cet attrait qu'ont en général tous les hommes pour le pays où ils ont pris naissance, & où sur-tout ils ont passé leur enfance. Les médecins ont appellé *antholochie* ce que tout le monde connoît sous le nom de *maladie du pays*. Un observateur impartial ne peut se tromper aux symptômes symptomatiques de cette maladie: gonflement *œdémateux* dans le bas ventre & dans les parties inférieures du corps, fievre lente, serrement d'estomac continuel, & une tristesse que rien ne peut vaincre. Combien il y a de victimes de cette cruelle maladie, qu'aucun remede de la médecine ordinaire ne peut guérir! Est-ce à l'imagination affectée qu'il faut rapporter le principe d'un mal physique aussi dangereux? Et d'après cette supposition, est-ce aussi sur l'imagination seule du malade qu'il faut travailler pour empêcher sa mort inévitable? Cette question va je crois, être résolue sufisamment par l'exemple suivant, & l'on en conclura, je pense, que si l'imagination d'un homme attaqué de la *maladie du pays* vient à s'affecter d'une maniere si amere & si douloureuse, ce n'est que par une suite naturelle des maux physiques & véritables que tout son être éprouve loin d'un *aimant* impérieux, qui tend à l'attirer sans cesse vers lui.

Le nommé *Lecompte*, dit *Lavallée*, jeune homme de vingt ans, fils du maître-d'hôtel de M. *le prince de Beauveau*, étoit, depuis deux ans, soldat dans le régiment de Foix. Des étourderies de jeunesses avoient plutôt déterminé son

engagement, que sa vocation véritable. Il y avoit un mois environ que ce jeune homme avoit la fievre, lorsque M. *Fribeau*, chirurgien-major de son régiment, l'amena chez moi pour être *magnétisé.* Mon valet de chambre, dès la premiere fois, le rendit *somnambule magnétique*, & dès-lors il fut rendre compte de sa maladie, & donner les moyens de la guérir. Pendant plus de quinze jours, toutes ses *pressensations* s'accomplissoient à la lettre, & je m'attendois à voir cesser promptement son *somnambulisme* avec sa maladie, quand un jour nous le vîmes fondre en larmes dans l'*état magnétique.* Etonné de cette transition subite, *Ribault* lui en demanda la raison. « Hélas! répondit-il en sanglotant, je fais tout ce que je puis pour guérir, mais je vois aujourd'hui que cela est impossible. La fievre ne me quittera plus désormais; je ne pourrai plus rien *pressentir*, & vous ne pourrez m'empêcher de mourir. » Nous ne pûmes savoir de lui rien de plus détaillé ce jour-là. « C'est un malheur, répétoit-il souvent, auquel vous ne pouvez remédier. »

Le lendemain, je me mis en *rapport* avec lui, & enfin, tant dans cette séance que dans plusieurs autres, il m'apprit que le chagrin étoit la cause de sa maladie; que le seul moyen de le sauver, étoit de le faire partir le plutôt possible pour retourner auprès de son pere; que la fievre ne le quitteroit qu'à la porte de Paris. Il ajouta que le *magnétisme* le soutenoit un peu, diminuoit ses maux de tête; mais que la fievre & le dépérissement iroit toujours en augmentant; qu'au bout de dix-huit à vingt jours, il ne seroit plus susceptible de tomber en *crise*; qu'alors n'ayant plus la force de se soutenir, il faudroit le porter à l'hôpital, où il finiroit ses jours, après un mois de dépérissement continuel.

La confiance aux effets comme aux résultats du *magnétisme animal* n'étoit point alors à *Strasbourg* aussi établie qu'elle y est aujourd'hui. D'après cela, on doit bien s'imaginer avec quelle froideur on reçut alors mes demandes, & avec quelle ironie l'on écouta mes plaintes. J'avois le cœur navré toutes les fois que je voyois le jeune *Lecompte* dans l'*état magnétique*, qui alors me répétoit le nombre de jours qu'il avoit encore à espérer de pouvoir guérir. Enfin, quoique plusieurs chirurgiens de l'hôpital militaire & autres eussent certifié l'état de danger dans lequel étoit mon malade, néanmoins il en étoit réduit à neuf jours d'espérance, que je n'avois pas encore celle de le voir partir pour Paris. Dans cette perpléxité, j'avois pris le parti de faire venir un notaire pour recevoir sa déclaration dans l'*état magnétique*, & j'avois instruit tout le monde de cette démarche. J'allois faire cesser tous les soins que mes gens & moi rendions à ce jeune homme, quand on vint m'annoncer qu'il auroit la permission de partir. Il fallut attendre encore un jour jusqu'à la signature de son congé, & dès le même soir je le fis sortir à pied de *Strasbourg*, pour attendre la diligence à deux ou trois lieues de cette ville.

La lettre que *Lecompte* m'a écrite à son arrivée à Paris, suffira mieux que mes réflexions pour classer les idées sur la nature de sa maladie. Si l'on fait attention au nombre de jours qu'il a mis à faire son voyage, on pourra juger de l'état de foiblesse & d'anéantissement dans lequel il étoit lorsqu'il obtint la permission de partir.

Paris, *ce* 7 *Sep.* 1785.

« MONSIEUR,

» Je prends la liberté, &c. . . . . Ce qui m'a re-
» tardé dans mon voyage, je vais vous en faire le détail.
» Au sortir de *Strasbourg*, la joie & le contentement se sont
» si fort emparés de moi, qu'ils m'ont causé une grande
» foiblesse & un grand battement de cœur; ce qui fait que
» je n'ai pu faire que deux lieues pour attrapper le *coucher*
» avec grande peine. De là, j'ai pris la diligence, comme je
» le croyois, le dimanche; cela m'a rendu encore bien plus
» mal, car j'ai été obligé de la laisser repartir le lendemain de
» son premier coucher, qui étoit à *Blamont*, & moi, de
» rester à l'auberge l'espace de quatre jours. Après ce tems,
» les forces m'ont repris. Je n'ai pas voulu prendre da-
» vantage de voiture, crainte d'éprouver le même désagré-
» ment. J'ai continué mon voyage jusqu'à Nancy: étant un
» peu fatigué, non faute de courage, mais par le désagré-
» ment que j'ai éprouvé de la voiture, j'y ai resté l'es-
» pace de trois jours. Etant un peu délassé, je me suis senti
» beaucoup de force, malgré que ma fievre me tenoit tous
» les jours: je me suis remis en route de pied jusqu'à
» Paris, sans faire grande journée. En y entrant, il m'a
» pris un saisissement de joie qui m'a retourné tous les sens,
» & dès ce moment je me suis senti beaucoup plus de
» force, & un petit accès de fievre qui m'a tenu très-peu
» de tems; & depuis ce jour, je suis encore en l'attendant.
» Je vous prie, &c. . . . . . . »

Le jeune *Lecompte*, que j'ai vu deux fois depuis mon retour à Paris, m'a dit qu'il continuoit à se très-bien porter. Comme il demeure à l'hôtel de M. *le prince de Beauveau*, il est aisé de constater les faits que je viens de rapporter.

(18) M. *le comte Louis de Rieux*, en indiquant, dans l'*état magnétique*, des numéros pour la loterie, n'a fait, comme on a pu le remarquer, que céder aux instances de M. son pere; aucune notion particuliere n'a décidé son choix, l'acte de complaisance qu'il a fait dans cette occasion, étoit aussi simple que celui qu'il a répété dans son état naturel,

en indiquant cinq autres numéros différens des premiers. On pense bien que le tirage d'ensuite n'a réalisé aucune de ses indications.

J'insiste sur ce fait avec d'autant plus de plaisir, qu'il peut servir de preuve à ce que j'ai répété déjà bien des fois, que, hors de la sphere des sensations particulieres des êtres *magnétiques* & de celles des êtres avec lesquels ils sont en *rapport*, il n'y a aucun fond à faire sur toutes les réponses que des questions indiscretes peuvent leur suggérer. J'ai eu des malades qui, dans l'état de *somnambulisme magnétique*, étoient assez mobiles pour répondre a ma simple *pensée* : *Victor*, *Joly*, *Vielet*, Catherine *Vidron*, &c., étoient de ce nombre. Si j'eusse voulu tromper quelqu'un par leur moyen, & renouveler les anciennes erreurs des oracles & des sibylles, rien ne m'auroit été plus facile : dès lors, sans leur parler, j'aurois pu dicter leurs réponses (avec une baguette à la main, si j'eusse voulu, pour mieux fixer ma volonté & me servir de conducteurs) & les faire passer pour de nouveaux Pythonistes, tandis que je n'aurois fait, dans tout cela, qu'un simple abus de ma puissance physique, pour forcer mes malades à un acte de complaisance auquel ils auroient d'autant moins résisté, qu'ils étoient plus simples & plus confians en moi.

C'est de cette maniere que j'entends fort bien comment un magnétiseur fort enthousiaste a pu croire qu'un *somnambule magnétique* avoit vu des hommes & des vaisseaux dans la lune ; tandis qu'il n'avoit vu que les folles idées que son magnétiseur avoit dans la tête.

La connoissance de nous-mêmes & l'étude de nos sensations, voilà à quoi peut nous mener la découverte du *somnambulisme magnétique*, & le but où nous devons tendre, après celui de soulager l'humanité souffrante. Cette tâche est difficile à remplir ; mais pour avoir des résultats certains, il faut, je le répete, que le premier desir d'un magnétiseur soit toujours de guérir son malade, & que la premiere connoissance d'un être magnétique soit celle de sa maladie, & des moyens à employer pour avancer sa guérison, dont, par suite, il doit connoître le terme. J'avoue que, sans cette premiere donnée, il m'est impossible d'ajouter aucune confiance à tous les dires des *somnambules magnétiques*.

(19) L'effet salutaire d'un attouchement immédiat, quand la volonté est dirigée vers le bien-être d'un malade, est si manifeste, que quantité de personnes, lorsqu'elles y réfléchiront, reconnoîtront l'avoir procuré souvent sans réflexions. Combien de meres tendres ont machinalement sauvé la vie à leurs enfans, en les serrant avec sensibilité contre leur sein, dans des momens de souffrances imprévues ! Combien la présence d'une personne que l'on aime apporte de calme & de douceur dans les maux qu'on éprouve ! Je suis sûr que, science

& expérience à part, il ne peut être indifférent d'être soigné dans nos maladies par un médecin & une garde qui nous portent affection.

Plusieurs officiers de cavalerie m'ont conté un fait qui m'a frappé, par l'analogie que j'y ai trouvé avec toutes mes observations. Lorsque dans un régiment, on voit un cheval dépérir, sans cause apparente de maladie, il est d'usage de le changer de cavalier. Tel homme, par l'affection qu'il porte à son cheval, entretient en lui, par le pansement, l'embonpoint & la santé; tandis qu'entre les mains d'un autre le même cheval eût tombé dans la maigreur & le dépérissement. Si ce fait est vrai, comme j'ai lieu de n'en pouvoir douter, on en conclura nécessairement que l'affection des êtres qui nous entourent habituellement, devient aussi utile à notre santé qu'à notre bonheur.

POST-SCRIPTUM.

Depuis le 8 de Décembre 1785, jour où *Dupré* avoit quitté *Buzancy*, je n'avois pas reçu de ses nouvelles. Ne pouvant me méfier de son exactitude à venir me trouver, je n'avois fait aucune démarche auprès de lui, & je l'attendois avec confiance pour la fin du mois de Février, quand, le 12 du même mois, je reçus une lettre de lui, par laquelle il me mandoit qu'il lui seroit impossible de se rendre à *Paris* à l'époque que je lui avois fixée. J'écrivis aussi-tôt au curé de sa paroisse, au *Bolhard*, près de *Rouen*, ainsi qu'à M. *le Chevalier de Boniface*, dont il se réclamoit, pour les engager, par les raisons les plus fortes, à m'envoyer *Dupré* le plutôt possible. Ces Messieurs ont tellement répondu à mes instances, que le lundi 20 Février *Dupré* est arrivé à *Paris*. Sur les premieres questions que je lui ai faites sur sa santé, il m'a répondu qu'il avoit beaucoup souffert depuis qu'il m'avoit quitté; qu'il avoit eu la fievre le mois d'auparavant, dont à la suite il lui étoit resté des ampoules sur tout le corps, dont à peine il étoit guéri; que sa peau s'étoit renouvellée entiérement, & que du reste il étoit toujours dans le même état, c'est-à-dire, sujet à ses crises périodiques tous les trois jours à quatre

heures du ſoir. Comme le lendemain mardi 21 étoit juſtement le jour de ſon accident, je remis à quatre heurs du ſoir à prendre de lui-même, dans ſa *criſe magnétique*, des renſeignemens plus certains.

Sa premiere réponſe, ſur l'état de ſa ſanté, fut qu'il étoit bien malade & bien près de ſa mort; que j'allois, en le magnétiſant, hâter en lui une criſe définitive, dont il auroit de la peine à ſe tirer, mais qui termineroit ſa maladie, s'il avoit la force de la vaincre. — Eſt-ce que vous ne croyez pas toujours, lui demandai-je, avoir la fievre chaude le 4 de Mars. — Non, me répondit-il, tout eſt dérangé. — Et alors il me conta que, dans ſon voyage de *Buzancy* au *Bolhard*, il s'étoit arrêté à *Beauvais*; que ſon accident lui avoit pris dans cette ville au milieu de la rue; qu'alors on l'avoit beaucoup tourmenté pour le faire revenir à lui; que, n'y pouvant réuſſir, on l'avoit tranſporté à l'hôpital militaire, où on lui avoit fait avaler, par trois fois, des élixirs & des drogues contraires à ſon état; que ſon eſtomac en avoit été brûlé, & que le dérangement de ſa maladie, les ſouffrances qu'il avoit eues, & l'avancement de ſa fievre chaude, avoient été les ſuites de ce mauvais traitement. Je lui demandai alors de m'indiquer quelques moyens pour réparer le mal qu'on lui avoit fait. « Vous n'y pourrez parvenir entiérement, me répondit-il.... laiſſez-moi tranquille dans ce moment-ci. Je ſortirai de criſe tout ſeul comme à l'ordinaire: une demi-heure après mon réveil, il faut

que vous me remettiez dans l'état où je ſuis, & je pourrai alors mieux voir ma ſituation, & vous dire ce qu'il faudra faire. »

Vers cinq heures & demie je l'ai donc mis en criſe, & j'ai ſu de lui que le lendemain il tomberoit quatre fois dans ſes accidens ; qu'il s'y joindroit des convulſions ; que je ne devois le magnétiſer qu'au quatrieme accès ; qu'enſuite il en auroit un cinquieme le jeudi matin, pendant lequel il n'auroit pas beſoin de mes ſoins ; qu'à midi, le même jour, je le magnétiſerois pour la derniere fois, ſans pouvoir parvenir à le faire tomber en criſe, & qu'alors il ſeroit auſſi bien rétabli qu'il étoit poſſible. Je lui demandai s'il n'y auroit pas moyen de guérir entiérement ſon eſtomac. « Non, me répondit-il, j'en ſouffrirai le reſte de mes jours ; le traitement qu'on m'a fait à *Beauvais* me l'a brûlé, & aucun remede ne peut me ſoulager. » Il m'ajouta que ſa vie ne ſeroit pas bien longue, & il m'en déſigna le terme, ainſi que la révolution qui l'annonceroit.

Le lendemain jeudi, j'exécutai ponctuellement ſes indications, & je ne pus le faire entrer dans l'*état magnétique* : l'effet qu'il reſſentit fut paſſager. Au bout d'une demi-heure, n'éprouvant plus rien, je le laiſſai tranquille. Depuis lors il eſt reſté une huitaine de jours à *Paris*, ſans éprouver aucun accident, ſeulement des douleurs d'eſtomac paſſageres, & il eſt reparti pour

ſon pays ; où peut-être la tranquillité dont il va jouir, démentira les pronoſtics fâcheux qu'il ignore avoir portés ſur ſon état.

Volonté active vers le bien;
Croyance ferme en ſa puiſſance;
Confiance entiere en l'employant.

FIN.

RB331377

Presented to the
LIBRARIES *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by

Adam Crabtree